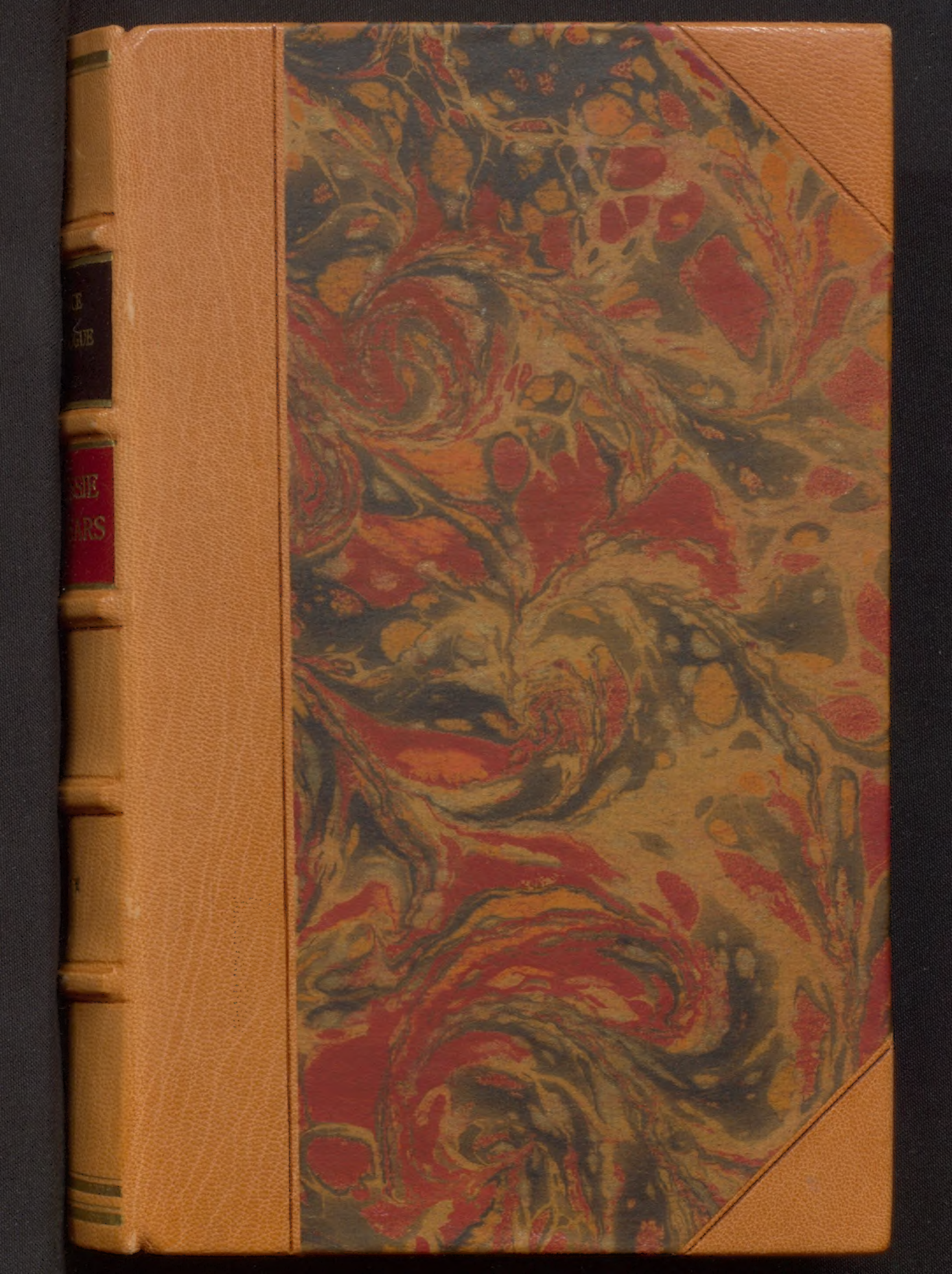

MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

**

3 Juin 1915 - 18 Août 1916

Aquarelles de G. LOUKOMSKY

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

ФГБУНБ - 2276

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder,

2 100 exemplaires sur papier alfa.

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires sur papier alfa, non mis dans le commerce.

LA RUSSIE DES TSARS

Praeterit figura mundi hujus.
« La figure de ce monde passe. »

(Saint Paul, *Cor.*, I)

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE
ET LEURS ENFANTS

MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA

RUSSIE DES TSARS

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

* *

3 Juin 1915 - 18 Août 1916

Aquarelles de G. LOUKOMSKY

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Copyright 1922 by Plon-Nourrit et Cie

Droits de reproduction et de traduction
reserves pour tous pays.

LA RUSSIE DES TSARS
PENDANT LA GRANDE GUERRE

CHAPITRE PREMIER
3 JUIN-24 AOUT 1915

Réveil du sentiment national. Troubles à Moscou. Remplacement du ministre de l'Intérieur. — Obsèques du grand-duc Constantin. La cathédrale de la Forteresse ; souvenir de Kropotkine. — Lancement du croiseur l'*Ismail*. — Remplacement du ministre de la Guerre ; responsabilité du général Soukhomlinow dans la défaite des armées russes. — Négociations avec les États balkaniques. — Appel de l'empereur à son peuple. — Le tsar Ferdinand de Bulgarie ; ses motifs personnels de rancune envers la Russie. — Antagonisme de Moscou et de Pétrograd. — Le duc de Morny ; son ambassade auprès de l'empereur Alexandre II ; son mariage. — Conseil de guerre tenu à Chantilly : décision de secourir les armées russes. Nouveaux succès des Austro-Allemands. — Remplacement du procureur suprême du Saint-Synode. Raspoutine éloigné de Pétrograd ; ses adieux à l'impératrice. — Lancement du croiseur *Borodino*. — Réouverture de la Douma. Irritation du sentiment public. — Entrée des Allemands à Varsovie. — La question juive devant la Douma. — Vie cloîtrée des souverains dans leur palais ; contraste avec la cour des règnes précédents. — Le « nationalisme libéral », rêve d'un coup d'État national. — Séance orageuse à la Douma. — Progrès de l'offensive allemande en Lithuanie. — Retour de Raspoutine à Pétrograd.

Jeudi, 3 juin 1915.

Les Austro-Allemands continuant d'avancer sur la rive droite du San, les Russes n'ont pu se maintenir à Przemysl : la place a donc été évacuée cet après-midi.

Depuis les premiers combats du mois de mai sur la Dounaïetz, le nombre des prisonniers laissés par l'armée russe aux mains de l'ennemi s'élève à près de trois cent mille hommes.

***

Dimanche, 6 juin 1915.

L'opinion russe est d'autant plus émue par les défaites de Galicie qu'elle garde peu d'illusions sur les chances d'un rapide succès aux Dardanelles.

Mais, dans toutes les classes du pays et surtout en province, un courant nouveau se dessine. Au lieu de se laisser abattre comme sous le coup des précédents échecs, l'esprit public proteste, s'indigne, tressaille, exige des sanctions et des remèdes, affirme sa volonté de vaincre. Sazonow, radieux, me dit ce matin :

— Voilà le vrai peuple russe ! Nous allons assister à un magnifique réveil du sentiment national !

Tous les partis politiques, sauf naturellement l'extrême droite, réclament la convocation immédiate de la Douma, pour mettre fin à l'impéritie de l'administration militaire et organiser la mobilisation civile de la Russie.

***

Vendredi, 11 juin 1915.

Depuis quelques jours, il y avait de l'effervescence à Moscou. Des rumeurs de trahison circulaient dans le peuple ; on incriminait à haute voix l'empereur, l'impératrice, Raspoutine et tous les personnages influents de la cour.

Des troubles graves ont éclaté hier et continuent aujourd'hui. Un grand nombre de magasins appartenant à des Allemands ou portant des enseignes à désinence allemande ont été saccagés.

***

Samedi, 12 juin 1915

Le calme est rétabli à Moscou. Hier soir, la troupe a dû faire usage de ses armes.

Au début, la police a laissé faire les émeutiers, pour accorder une sorte de satisfaction aux sentiments de colère et d'humiliation que les défaites de Galicie ont provoqués dans le peuple moscovite. Mais le mouvement prenait de telles proportions qu'il a fallu en venir à la manière forte.

***

Dimanche, 13 juin 1915

Les troubles de Moscou ont eu un caractère particulier de gravité, que les récits de la presse ont laissé dans l'ombre.

Sur la *Krasnaïa Plochtchad*, la fameuse « Place rouge » qui a vu se dérouler tant de scènes historiques, la foule a invectivé les souverains, réclamant l'incarcération de l'impératrice dans un couvent, la déposition de l'empereur, la transmission de la couronne au grand-duc Nicolas, la pendaison de Raspoutine, etc.

Des manifestations tumultueuses se sont aussi portées devant le monastère de Marthe-et-Marie, qui a pour abbesse la grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna, sœur de l'impératrice et veuve du grand-duc Serge. Cette charmante femme, qui s'épuise en œuvres de pénitence et de charité, a été couverte d'injures, le peuple de Moscou étant depuis longtemps convaincu qu'elle est une espionne allemande et même qu'elle abrite son frère, le grand-duc de Hesse, dans son couvent !

Ces nouvelles ont jeté la consternation à Tsarskoïé-

Sélo. L'impératrice récrimine avec véhémence contre le prince Youssoupow, gouverneur général de Moscou, qui, par imprévoyance, par faiblesse, a exposé la famille impériale à de pareils outrages.

L'empereur a reçu hier le président de la Douma, Rodzianko, qui a insisté de toutes ses forces pour la convocation immédiate de l'assemblée. L'empereur l'a écouté avec sympathie ; mais il n'a rien laissé voir de ses intentions.

***

Lundi, 14 juin 1915.

Depuis l'évacuation de Przemysl, l'armée russe de la Galicie centrale résistait avec une extrême opiniâtreté entre le San et la Wisznia, pour couvrir Lvow. Son front vient d'être percé à l'est de Iaroslaw. Les Allemands ont fait 15 000 prisonniers.

***

Mardi, 15 juin 1915.

Le président du Conseil, Gorémykine, accablé par l'âge et par les événements, a supplié l'empereur d'accepter sa démission. N'ayant obtenu qu'une réponse évasive, il disait hier à l'un de ses amis : — « L'empereur ne voit pas que les cierges sont déjà allumés autour de mon cercueil et qu'on n'attend plus que moi pour la cérémonie ! »

***

Mercredi, 16 juin 1915.

D'après une confidence de Mme Wyroubow à la comtesse N..., le ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakow, le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, et le

ministre de la Justice, Stchéglovitow, font des efforts intenses auprès de l'empereur pour le dissuader de convoquer la Douma et même pour lui démontrer que la Russie ne peut plus continuer la guerre.

Sur la question de la Douma, le tsar reste impénétrable, malgré que la tsarine appuie de toutes ses forces l'opinion des ministres. Quant à la poursuite de la guerre, Nicolas II s'est exprimé avec une violence qu'on ne lui connaissait pas : — « Faire la paix actuellement, ce serait à la fois le déshonneur et la révolution. Voilà ce qu'on ose me proposer !... » L'impératrice n'est pas moins énergique à déclarer que, si la Russie abandonnait aujourd'hui ses alliés, elle se couvrirait d'une honte éternelle : mais elle conjure l'empereur de ne faire aucune concession au parlementarisme et elle lui répète : — « Souvenez-vous, plus que jamais, que vous êtes autocrate par l'onction divine !.... Dieu ne vous pardonnerait pas de manquer au rôle qu'il vous a confié ici-bas !... »

***

Vendredi, 18 juin 1915.

En nous retrouvant ce matin, Buchanan et moi, au ministère des Affaires étrangères, nous avons la même idée :

— C'est aujourd'hui le centenaire de Waterloo !

Mais l'heure n'est pas aux ironiques plaisirs des rapprochements historiques : nous venons en effet de recevoir une importante nouvelle. Le ministre de l'Intérieur, Maklakow, est relevé de ses fonctions et remplacé par le prince Nicolas-Borissowitch Stcherbatow, administrateur général des haras de l'empire.

Sazonow exulte. La retraite de Maklakow démontre clairement que l'empereur reste fidèle à la politique de l'Alliance et résolu à la poursuite de la guerre.

Quant au nouveau ministre de l'Intérieur, il a vécu très retiré jusqu'à ce jour ; mais Sazonow nous le représente comme un esprit modéré, judicieux et d'un patriotisme éprouvé.

* * *

Samedi, 10 juin [illegible]

Le grand-duc Constantin-Constantinowitch, né en 1858, petit-fils de l'empereur Nicolas, frère cadet de la reine douairière de Grèce et marié à la princesse Élisabeth de Saxe-Altenbourg, est mort avant-hier à Pavlowsk, où il menait une existence effacée (1).

Aujourd'hui, à six heures, le corps est transféré en grande pompe à la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, dans la Forteresse, qui est à la fois la Bastille et le Saint-Denis des Romanow.

L'empereur et tous les grands-ducs suivent à pied le char funèbre. Du portique de l'église jusqu'au catafalque érigé devant l'iconostase, ils portent à bras l'énorme cercueil.

La cérémonie, n'étant que le prélude des obsèques solennelles, est relativement courte pour la liturgie orthodoxe ; elle ne dure cependant pas moins d'une heure.

L'empereur, l'impératrice douairière, l'impératrice régnante, les grands-ducs, les grandes-duchesses, tous les princes et princesses de la famille impériale sont là, à la droite du catafalque ; le corps diplomatique est groupé à côté d'eux.

(1) Son père, le grand-duc Constantin-Nicolaïevitch, né en 1827 et mort en 1892, joua un rôle important sous le règne d'Alexandre II. D'esprit ouvert et libéral, il contribua beaucoup à l'abolition du servage en 1861. Il s'efforça même d'entraîner son frère dans la voie des réformes constitutionnelles. Et l'on put croire un instant que le tsarisme, pratiqué par des hommes tels que Miloutine, Abaza, le prince Tcherkaszky et Samarine, allait enfin évoluer vers la conception de l'État moderne. Mais le soulèvement de la Pologne en 1863, et l'apparition du nihilisme, quelques années plus tard, ruinèrent le crédit du grand-duc Constantin. Il s'adonna dès lors tout entier à ses fonctions de grand-amiral.

Je me trouve ainsi à quelques pas de l'empereur et j'ai tout loisir de l'observer. Depuis trois mois que je ne l'ai vu, il a sensiblement changé : les cheveux, plus clairsemés, ont grisonné par places ; la figure a maigri ; le regard est grave et lointain.

A sa gauche, l'impératrice douairière se tient immobile, dressant la tête dans une attitude majestueuse et hiératique dont elle ne se relâche pas une minute, malgré ses soixante-huit ans. Près d'elle, l'impératrice Alexandra-Féodorowna se raidit, se crispe ; par instant, son visage marbré devient blême, et sa respiration inégale, saccadée soulève le haut de sa poitrine. Immédiatement après et sur le même rang, la grande-duchesse Marie-Pavlowna se dresse avec la même fixité, la même prestance que sa belle-sœur, l'impératrice douairière. Les quatre filles de l'empereur s'alignent ensuite ; l'aînée, Olga, glisse continuellement vers sa mère un regard inquiet.

Par une dérogation aux usages de l'Église orthodoxe, trois fauteuils ont été placés derrière les deux impératrices et la grande-duchesse Marie-Pavlowna. Quatre fois, l'impératrice Alexandra, pour qui c'est un supplice de rester debout, est obligée de s'asseoir. Chaque fois, elle porte la main à ses yeux, comme pour s'excuser de sa faiblesse. Loin de fléchir, ses deux voisines se redressent de leur mieux, opposant ainsi, dans une protestation muette, les grandes allures du règne précédent à la déchéance de la cour actuelle.

Pendant une longue et monotone litanie, le nouveau ministre de l'Intérieur, le prince Stcherbatow, se fait présenter à moi. La figure est intelligente et ouverte, la voix chaude, toute la personne sympathique. Il me dit spontanément :

— Mon programme est simple. Les instructions que je vais adresser aux gouverneurs de l'empire peuvent se résumer ainsi : *Tout pour la guerre jusqu'à la victoire*

complète. Je ne tolérerai aucun désordre, aucune défaillance, aucun pessimisme.

Je le félicite de ces dispositions, en insistant sur l'urgence de faire désormais converger toutes les forces productrices du pays à l'approvisionnement de l'armée.

Maintenant, le clergé commence les prières finales. A travers les nuages d'encens, la perpétuelle et douloureuse invocation, qui semble condenser toute la piété de l'âme russe, monte vers le ciel : *Gospodi pomilouï!... Seigneur, ayez pitié de nous!* En haut du campanile, les cloches de la cathédrale répètent le refrain.

Alors, je me rappelle un des souvenirs les plus émouvants que renferment les mémoires de Kropotkine. Incarcéré à deux pas d'ici dans la prison d'État, le grand révolutionnaire écoutait, jour et nuit, le tintement de ces mêmes cloches :

« A chaque quart d'heure, elles sonnaient un *Gospodi pomilouï!... Seigneur, ayez pitié de nous!* Puis, la grosse cloche sonnait lentement les heures avec de longs intervalles entre chaque coup. A l'heure sombre de minuit, le cantique était en outre suivi d'un : *Bojé tsaria kraniél... Dieu protège le tsar* (1) ! La sonnerie durait un quart d'heure. A peine avait-elle pris fin qu'un nouveau *Gospodi pomilouï!...* annonçait au prisonnier privé de sommeil qu'un quart d'heure de son existence inutile venait de s'écouler et que beaucoup de quarts d'heure, beaucoup d'heures, beaucoup de jours, beaucoup de mois de cette vie végétative s'écouleraient encore avant que ses geôliers ou peut-être la mort vinssent le delivrer... »

(1) Sur ce point, Kropotkine commet une erreur. Le carillon de la Forteresse, construit au dix-huitième siècle, ne peut sonner l'hymne national, *Bojé tsaria kranié*, qui fut composé par le prince Lvow sous le règne de Nicolas Ier ; il sonne, à midi et à minuit, un vieil hymne religieux : *Kol slaven nach Gospod v Sion!...* « Combien glorieux est Notre Seigneur à Sion !... »

Aquarelle de G. Loukomsky

Moscou. — Le Couvent des Vierges

***

Dimanche, 27 juin 1915.

Le réveil des énergies nationales s'est affirmé hier, à Moscou, par une manifestation saisissante. L'Union des Zemstvo et l'Union des Villes s'y sont réunies en congrès. Le prince Lvow, qui présidait, a mis en pleine lumière l'impuissance de l'administration à mobiliser les ressources du pays pour le service de l'armée : « Le problème qui se pose devant la Russie, a-t-il déclaré, dépasse de beaucoup les capacités de notre bureaucratie. La solution exige l'effort du pays tout entier... Après dix mois de guerre, nous ne sommes pas encore mobilisés. Toute la Russie doit devenir une vaste organisation militaire, un immense arsenal des armées... »

Un programme pratique a été aussitôt adopté. Voilà enfin la Russie dans la bonne voie !

***

Lundi, 28 juin 1915.

A dix heures et demie, je retourne à la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, où j'assiste aux obsèques solennelles du grand-duc Constantin-Constantinowitch.

Épuisée par la cérémonie d'avant-hier, l'impératrice Alexandra-Féodorowna n'a pu venir. L'impératrice douairière et la grande-duchesse Marie-Pavlowna triomphent, seules au premier rang, à côté de l'empereur.

L'office funèbre déroule, durant deux heures de suite, avec un luxe prodigieux, ses pompes grandioses et pathétiques.

L'empereur est intéressant à observer. Pas une minute d'indifférence ou d'inattention ; un recueillement natu-

rel et profond. Par instant, il ferme à demi les yeux ; quand il les rouvre, son regard semble éclairé d'une lumière intérieure.

...Cependant l'interminable liturgie s'achève : on distribue des cierges aux assistants, comme symbole des clartés éternelles qui vont se découvrir à l'âme du défunt. Toute l'église rayonne alors d'une splendeur éblouissante, qui fait scintiller merveilleusement l'or et les pierreries de l'iconostase. Immobile, la physionomie concentrée, les prunelles fixes, l'empereur regarde loin devant lui, vers un but invisible, au delà des horizons terrestres, au delà de notre monde illusoire...

***

Mardi, 22 juin 1915

Ce matin, l'empereur préside au lancement d'un grand croiseur cuirassé de 32 000 tonnes, l'*Ismaïl*, construit sur les chantiers de Wassily-Ostrow, à l'endroit où la Néwa sort de Pétrograd ; le corps diplomatique et le gouvernement y assistent.

Le temps est radieux, la cérémonie aussi imposante que pittoresque. Mais personne ne semble s'intéresser au spectacle. On chuchote dans les groupes, avec des mines consternées : on vient d'apprendre en effet que l'armée russe se retire de Lvow.

L'empereur accomplit impassiblement les rites de la cérémonie. Pendant la bénédiction du navire, il se découvre. La lumière crue du soleil lui dessine, aux angles des yeux, deux rides profondes et violacées qui n'y étaient pas hier.

Cependant, la nef énorme glisse d'un mouvement irrésistible et lent vers la Néwa ; un grand remous agite le fleuve ; les amarres se tendent : l'*Ismaïl* s'arrête majestueusement.

Avant de se retirer, l'empereur visite les ateliers, où les ouvriers sont rentrés en hâte. Il y reste près d'une heure, s'arrêtant souvent pour causer, avec cette affabilité tranquille, confiante et digne, par laquelle il excelle à se rapprocher des humbles. Des acclamations chaleureuses et qui semblent sortir de toutes les poitrines l'accompagnent jusqu'au bout de son parcours. Et pourtant, nous sommes ici au foyer même de l'anarchisme russe !...

Quand nous prenons congé de l'empereur, je le félicite de l'accueil qu'il vient de recevoir dans les ateliers. Ses yeux s'éclairent d'un sourire mélancolique ; il me répond :

— Rien ne m'est plus bienfaisant que de me sentir en contact avec mon peuple... J'en avais besoin aujourd'hui.

***

Mercredi, 23 juin 1915.

Le directeur du *Novoïé-Vrémia*, Souvorine, vient me voir pour me confier son découragement :

— Je n'ai plus d'espoir, me dit-il ; nous sommes voués désormais aux catastrophes.

Je lui objecte le sursaut d'énergie dont tout le peuple russe est secoué en ce moment et qui vient de se traduire à Moscou par des résolutions efficaces. Il reprend :

— Je connais mon pays. Ce sursaut n'aura qu'un temps. Avant peu, nous retomberons dans notre apathie... Aujourd'hui nous récriminons contre les *tchinovniks*; nous les accusons de tout le mal qui nous arrive et nous avons raison ; mais nous ne pouvons pas nous passer d'eux. Et demain, par indolence, par faiblesse, nous irons nous remettre de nous-mêmes entre leurs griffes...

***

Jeudi, 24 juin 191[illegible].

Me promenant cet après-midi aux Iles avec Mme V..., je lui rapporte les propos découragés que Souvorine me tenait hier.

— Soyez sûr, me dit-elle, qu'il y a des milliers de Russes qui raisonnent ainsi... Tourguéniew, qui nous connaissait parfaitement, a écrit, dans une de ses nouvelles, que le Russe déploie une extraordinaire *maëstria* à faire échouer toutes ses entreprises. Nous partons pour escalader le ciel. Mais, sitôt partis, nous nous apercevons que le ciel est bien haut. Alors, nous ne pensons plus qu'à tomber le plus vite possible, en nous faisant tout le mal possible...

***

Vendredi, 25 juin 191[illegible].

L'empereur est parti ce matin pour le grand-quartier général de Baranowitchy ; les ministres l'y accompagnent en vue d'une importante conférence avec le grand-duc Nicolas. Je sais que Sazonow, le ministre des Finances, Bark, le ministre de l'Agriculture, Krivoschéine, et le ministre de l'Intérieur, prince Stcherbatow, s'efforceront d'obtenir la convocation immédiate de la Douma. Ils auront contre eux le président du Conseil, Gorémykine, le ministre de la Justice, Stchéglovitow, le ministre des Voies de communication, Roukhlow, et le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler.

Avant de quitter Tsarskoïé-Sélo, l'empereur a pris spontanément une décision qui s'imposait depuis trop longtemps. Il a relevé de ses fonctions le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre, et lui a donné pour

successeur le général Alexis-Andréïéwitch Polivanow, membre du Conseil de l'empire.

Le général Soukhomlinow porte une lourde responsabilité. Dans la crise des munitions, son rôle a été aussi néfaste que mystérieux. Le 28 septembre dernier, répondant à une question que je lui avais officiellement posée de la part du général Joffre, il m'avait affirmé, par une note, que toutes les mesures étaient prises afin d'assurer à l'armée russe toutes les munitions dont elle pourrait avoir besoin pendant une longue guerre. Sazonow, à qui je parlais de cette note, il y a huit jours, m'a prié de la lui confier pour la mettre sous les yeux de l'empereur, qui en a été stupéfait. Non seulement aucune mesure n'avait été prise en vue de pourvoir aux besoins croissants de l'artillerie russe; mais, depuis lors, le général Soukhomlinow s'est insidieusement appliqué à faire échouer toutes les innovations qu'on lui a proposées pour développer la fabrication des projectiles. Attitude étrange, énigmatique, dont il faut peut-être chercher l'explication dans la haine féroce que le ministre de la Guerre a vouée au grand-duc Nicolas, ne pouvant lui pardonner d'avoir été nommé généralissime, alors qu'il se croyait sûr d'obtenir la place.

Le général Polivanow est instruit, actif et laborieux; il a le sens de l'organisation et du commandement. On lui attribue, en outre, des opinions libérales qui le rendent sympathique à la Douma.

***

Lundi, 28 juin 1915.

Sazonow, qui revient du grand-quartier général, en rapporte de bonnes impressions, au moins quant à l'esprit qui anime le haut commandement :

— L'armée russe, me dit-il, poursuivra sa retraite aussi

lentement que possible, en saisissant toute occasion de contre-attaquer l'ennemi et de le harceler. Si le grand-duc Nicolas constate que les Allemands retirent une partie de leurs forces pour les reporter vers le front occidental, il reprendra aussitôt l'offensive. Le plan d'opérations qu'il a adopté lui permet d'espérer que nos troupes pourront se maintenir dans Varsovie pendant deux mois encore... J'ai d'ailleurs trouvé, dans l'état-major, un moral excellent...

Au point de vue politique, il m'annonce que l'empereur va faire appel à toutes les forces du pays dans un rescrit solennel, qui annoncera simultanément la réunion prochaine de la Douma.

La question polonaise a été aussi examinée. L'empereur a prescrit d'instituer une commission, formée de six membres russes et de six membres polonais, qui, sous la présidence de Gorémykine, établira les bases de l'autonomie promise au royaume par le manifeste du 16 août 1914. Le ministre de la Justice, Stchéglovitow, et le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, ont supplié, conjuré l'empereur de renoncer à cette idée, en lui représentant que l'autonomie d'une portion quelconque de l'empire est incompatible avec les principes sacro-saints de l'absolutisme autocratique. Leur insistance, loin de convaincre l'empereur, lui a déplu. On croit même qu'ils vont être relevés de leurs fonctions.

***

Mardi, 29 juin 1915.

La cacophonie des négociations balkaniques continue. Impossible d'accorder les prétentions rivales et entrecroisées de la Serbie, de la Roumanie, de la Grèce, de la Bulgarie !

Pour rendre le problème plus insoluble encore, la re-

traite générale des armées russes nous enlève tout crédit, tout prestige, à Nisch comme à Bucarest, à Athènes comme à Sofia... à Sophia surtout. Je vois d'ici la jubilation vindicative, le rictus hilare et sardonique avec lesquels le tsar Ferdinand doit mesurer chaque matin, sur la carte, le recul des Russes. Que de fois, jadis, il a exhalé devant moi sa haine de la Russie! Depuis la seconde guerre balkanique, cette haine a tourné à l'obsession morbide; car c'est à la politique russe principalement qu'il attribue son désastre final de 1913. Et je me rappelle que, au mois de novembre de cette même année, rencontrant le roi Alphonse XIII à Vienne, il lui dit : — « Je me vengerai de la Russie et ma vengeance sera terrible. »

***

Vienne, 29 juin 1915.

Les journaux publient ce matin, à la date du 27 juin, un rescrit impérial, adressé au président du Conseil :

De tous les côtés de la terre natale, je reçois des appels attestant que tous les Russes veulent consacrer leurs forces à l'approvisionnement de l'armée. Je puise, dans cette unanimité nationale, l'assurance inébranlable d'un radieux avenir.

La guerre prolongée demande des efforts toujours nouveaux, mais nous raffermissons et trempons dans nos cœurs la résolution de mener la lutte, avec l'aide de Dieu, jusqu'au triomphe complet des armées russes.

L'ennemi devra être abattu, sans quoi la paix est impossible. Avec une foi ferme dans les ressources inépuisables de la Russie, j'attends que les institutions gouvernementales et publiques, l'industrie russe et tous les fidèles fils de la patrie, sans distinction de tendances ni de classes, travaillent solidairement et unanimement pour subvenir aux besoins

de l'armée. C'est ce problème unique et national qui doit attirer désormais toutes les pensées de la Russie, invincible dans son unité...

Le rescrit annonce enfin la convocation prochaine du Conseil de l'empire et de la Douma.

***

Depuis quelques semaines, tous les Juifs habitant la Lithuanie orientale et la Courlande sont expulsés en masse, par ordre du haut commandement. On les refoule vers Jitomir, Kiew et Pultawa. Comme toujours, les autorités russes procèdent à ces opérations sans le moindre préparatif, sans le moindre ménagement, avec une implacable brutalité. Ainsi, la population israélite de Kowno, qui compte 40 000 personnes, a été prévenue, le 3 mai au soir, qu'elle avait quarante-huit heures pour quitter la ville. Partout, l'évacuation a été signalée par des épisodes tragiques, par des violences ignobles, par des scènes de pillage et d'incendie.

En même temps, un réveil d'antisémitisme se propage à travers tout l'empire. Si les armées russes sont battues, la faute en est naturellement aux Juifs. Le journal réactionnaire, *la Volga*, écrivait, il y a quelques jours : *Peuple russe, regarde et reconnais qui est ton ennemi. C'est le Juif!... Pas de pardon au Juif!... De génération en génération, ce peuple, maudit par Dieu, fut haï et méprisé de tous. Le sang des fils de la Sainte-Russie, qu'ils trahissent chaque jour, crie vengeance!...*

Le nombre des Juifs, expulsés de Pologne, Lithuanie et Courlande, depuis le début de la guerre, et plongés dans la plus sombre misère, dépasse 600 000.

***

Vendredi, 2 juillet 1915.

Ce soir, vers onze heures, promenade aux Iles.

Féerique beauté des « nuits blanches », des nuits solsticiales. Est-ce encore le crépuscule, est-ce déjà l'aube? On ne sait. Une clarté laiteuse, diffuse, irisée, remplit l'espace jusqu'aux abîmes du zénith ; une vapeur de nacre et d'opale flotte sur les eaux. Pas un souffle d'air. Les arbres, les rives, les sentiers, l'horizon, tout le paysage baigne dans une sérénité religieuse, dans une suavité infinie. On dirait la région des limbes, le séjour des mânes, un décor élyséen : on cherche l'ombre de la Phénicienne Didon, errant sous les myrtes :

Inter quas Phoenissa, recens a vulnere Dido
Errabat silva in magna ..

***

Samedi, 3 juillet 1915.

Le rescrit impérial, publié il y a trois jours, excite les esprits. De toutes parts, on réclame la convocation immédiate de la Douma ; on exige même que les ministres soient désormais responsables devant le Parlement, ce qui ne serait rien moins que la fin de l'autocratisme.

Parmi les ouvriers, il y a de l'effervescence. Un de mes informateurs, B. ., me signale une recrudescence de la propagande socialiste dans les casernes, surtout dans celles de la garde. Le régiment Pavlowsky et le régiment de Volhynie seraient assez contaminés.

***

Lundi, 7 août 1915.

Entre le Bug et la Vistule, les Austro-Allemands poursuivent leur marche vers Lublin.

L'armée russe se retire, par bonds successifs, sur des positions qu'elle est obligée d'abandonner presque aussitôt, faute d'armes et de munitions.

***

Samedi, 10 juillet 1915.

Le président de la Banque de Sibérie, Grube, dont j'ai souvent apprécié la perspicacité, est arrivé hier de Sophia, où il était allé régler quelques affaires.

Il vient me voir ce matin et me confie ses impressions :

— Ni le gouvernement de Radoslavow, ni un gouvernement quelconque, me dit-il, ne pourra se déclarer en faveur des puissances alliées, s'il n'annonce, en même temps, qu'elles consentent à ce que la Bulgarie s'annexe immédiatement la Macédoine septentrionale. Là-dessus, aucun doute... Quant au tsar Ferdinand, il est définitivement acquis aux empires germaniques.

Je l'interromps :

— Définitivement !... Êtes-vous sûr?

— Radoslavow, Toutchew, Ghennadiew, Danew, tout le monde me l'a affirmé.

— Nous ne réussirons à rien, si nous avons le tsar Ferdinand contre nous. Mais, par bonheur, il y a toujours de la ressource avec lui, parce qu'il a l'esprit éminemment politique, artificieux et souple. C'est sur lui que nous devons concentrer nos efforts de persuasion...

Aussitôt qu'il me quitte, je vais au ministère des

Affaires étrangères, et je commente avec Sazonow l'entretien que je viens d'avoir.

Nous nous accordons à penser qu'il faut concentrer tous nos efforts sur le tsar Ferdinand, puis, nous examinons les divers arguments par lesquels nous aurions quelque chance de le rallier encore à notre cause.

— Nous devons surtout, dit Sazonow, le convaincre que, en fin de compte, c'est nous qui serons vainqueurs.

— Cela ne suffirait pas... Il faut de plus lui laisser entendre que notre victoire dépend beaucoup de lui, qu'il tient, en quelque sorte, dans ses mains, le sort de l'Europe et du monde... La vanité du personnage dépasse tout ce que vous pouvez croire. C'est sa vanité que nous devons intéresser et capter d'abord.

Enfin, nous traitons un sujet plus délicat. Lorsque j'étais à Sophia il y a quatre ans, la situation pécuniaire du tsar Ferdinand était des plus obérées. Son désordre, ses goûts fastueux et raffinés, son impuissance à se refuser une satisfaction de dilettantisme ou de luxe l'avaient jeté dans des embarras cruels, que les deux guerres balkaniques ont dû aggraver encore. Ne serait-il pas possible de lui venir en aide ?

— L'offre, dis-je, serait délicate à lui faire. Cependant, avec quelques précautions de forme, avec une garantie de secret absolu... Enfin, si l'offre venait de très haut... de l'empereur, par exemple...

Sazonow sourit :

— L'empereur serait, en effet, tout désigné...

Puis, il me confie que, vers la fin de 1912, le tsar des Bulgares, éprouvant « un grand mal d'impécuniosité », comme disait Panurge, a supplié l'empereur Nicolas de lui prêter trois millions de francs :

— J'ai vivement conseillé à l'empereur de refuser ; Ferdinand n'est pas de ceux qu'on lie par la reconnaissance. Mais vous savez comme l'empereur est bon ; il s'est laissé toucher par les jérémiades piteuses du Cobourg.

J'ai insisté néanmoins, en alléguant que la caisse des fonds secrets ne pourrait supporter une charge pareille. Alors, l'empereur a décidé qu'il prendrait la somme sur sa cassette privée. Le lendemain, le général Wolkow m'a remis trois millions de francs, que j'ai aussitôt expédiés à Sophia. Ferdinand en a donné quittance à notre ministre, Nékludow. J'ai le reçu, là, dans mon coffre.

— Vous avez pris un reçu de Ferdinand ! Quelle erreur ! Toute votre affaire est gâtée par ce reçu... Que les trois millions fussent perdus, c'était certain d'avance ; autant aurait valu les jeter dans la mer Noire. Mais, du moment que le sacrifice était fait, vous n'aviez qu'une chance d'en tirer un vague profit moral : c'était d'affecter une confiance aveugle dans la simple parole de Ferdinand, dans sa religion de l'honneur, dans la beauté de son âme et la fidélité, si connue, de ses sentiments... C'est le plus vaniteux des hommes. L'idée que vous détenez dans vos archives un reçu de trois millions avec sa signature doit être pour lui une humiliation cuisante, une insupportable offense. Il ne la pardonnera jamais à la Russie...

***

Londres, 12 juillet 1915.

D'après ce qu'on me rapporte, les Moscovites sont indignés au plus haut point contre la société de Pétrograd et le monde de la cour, qu'ils accusent d'avoir rompu toute communion avec le sentiment national, de souhaiter la défaite, de préparer la trahison.

Le duel, qui, depuis bientôt deux siècles, se poursuit entre la métropole du slavisme orthodoxe et la capitale artificielle de Pierre le Grand, n'a peut-être jamais été plus vif, même aux temps héroïques de la lutte entre le *Zapadnitchestvo* et le *Slavianophilstvo*, entre l'occidentalisme et le slavophilisme.

A cette époque, c'est-à-dire vers 1860, l'ardent idéaliste, Constantin Aksakow, lançait à la mémoire de Pierre le Grand ces strophes enflammées : *Tu as méconnu la Russie et tout son passé. Aussi, un sceau de malédiction est imprimé sur ton œuvre insensée. Impitoyablement, tu as répudié Moscou. Et tu es allé construire, en dehors de ton peuple, une ville solitaire; car il ne vous était plus possible de vivre ensemble!*

Vers la même date, son frère, Ivan Aksakow, écrivait à Dostoïewsky : « La première condition pour ranimer en nous le sentiment national, c'est de détester Saint-Pétersbourg de toutes nos forces, de toute notre âme, et de lui cracher dessus. »

***

Mardi, 13 juillet 1915.

J'ai, ce soir, à dîner, sir George et lady Georgina Buchanan, le duc de Morny et quelques intimes de l'ambassade.

Le duc de Morny est, depuis quelque temps, à Pétrograd, où il négocie des commandes militaires, au compte d'un syndicat américain. Malgré qu'il soit des moins recommandables et que les affaires dont il s'occupe ne me semblent pas très loyales, je l'ai invité en considération de son père et pour qu'on ne puisse pas croire que l'ambassade de France lui est interdite.

C'est au lendemain du congrès de Paris, au mois d'août 1856, que le comte de Morny (1) vint renouer à Saint-Pétersbourg les relations de la France et de la Russie. On a beaucoup vanté l'éclat de sa mission ; il y a mieux à en dire. Morny était, au plus haut degré, un esprit réaliste. Il avait estimé d'un coup d'œil très juste les avan-

(1) Il ne fut créé duc qu'en 1862.

tages que la dynastie napoléonienne pouvait tirer de la situation prééminente où l'avait placée la guerre de Crimée. Toute sa correspondance est un modèle de sagesse et de perspicacité. Il avait l'horreur des phrases. Très sceptique de nature, il ne fut jamais dupe de rien ni de personne, pas même de soi. Dans ses rapports avec Alexandre II et Gortchakow, il déploya une merveilleuse dextérité, un art souple, subtil et enveloppant. Il souhaitait de transformer en alliance positive l'entente que le comte Orlow avait si heureusement travaillé à rétablir entre les deux cours, pendant les négociations de Paris. Et il concevait cette alliance avec le caractère d'exacte mesure et de rigoureux positivisme qui était la loi de son intelligence. Mais il servait un empereur qui, tout au contraire, ne vivait que de rêves, qui ne se plaisait qu'aux desseins vastes et fumeux, aux projets chimériques et compliqués. Ce ne furent pas les idées de Morny qui prévalurent : ce fut la théorie des nationalités. Dès 1857, la politique française inaugura cette longue suite d'erreurs qui, par une logique fatale, devait aboutir à Sedan.

Malheureusement, il y eut toujours chez Morny une tare secrète ; le revers de la médaille manquait d'élégance et de fierté. Le faste de son ambassade avait pour contre-partie des trafics fâcheux : ventes de tableaux, ventes de vin, ventes de chevaux.

Sa mission se termina par un scandale. Le 7 janvier 1857, il avait épousé une jeune fille ravissante, orpheline, demoiselle d'honneur de l'impératrice douairière, la princesse Sophie-Serguéïewna Troubetzkoï. Or, il avait laissé à Paris une liaison notoire et d'ancienne date, la célèbre comtesse Lehon, née Mosselmann, femme du ministre de Belgique sous la monarchie de Juillet. Ce n'avait pas été seulement une liaison du cœur et des sens : les intérêts matériels y avaient aussi occupé une place importante. Vers 1840, alors que Morny, ayant

quitté l'armée, n'était qu'un viveur besogneux, la richissime comtesse lui avait procuré les moyens de faire fortune. Des spéculations entreprises en commun, où l'une apportait son argent et l'autre son adroite activité, leur avaient réussi. Une sorte de société financière et commerciale avait ainsi remplacé peu à peu, chez les deux amants, les premières ivresses. Après le coup d'État de Décembre, Morny s'était jeté sans pudeur dans les opérations de bourse ; la comtesse y avait trouvé grand profit. Cependant, cette chaîne pesait à Morny. Le rang qu'il tenait dans l'empire et les vastes perspectives qui s'ouvraient à son ambition lui faisaient désirer ardemment de fonder une famille. Son mariage avec la jeune princesse Troubetzkoï avait été préparé dans un secret absolu. Quand la comtesse Le Hon apprit l'événement, elle jeta feu et flammes :

...Notumque furens quid femina possit.

L'Ariane abandonnée réclama publiquement, devant les tribunaux, la liquidation de la raison sociale qui l'unissait encore au parjure et elle prit Rouher comme avocat. Pour éviter le honteux déballage d'un procès dont les révélations eussent rejailli sur le régime, Napoléon III intervint : il arbitra lui-même le partage des intérêts en litige. Mais, simultanément, il rappela son ambassadeur ; toutefois, afin de masquer ce rappel aux yeux du public, il lui rendit la présidence du Corps législatif.

Après le dîner, causant avec Mme S... qui a le goût de l'histoire, je reconstitue devant elle l'extraordinaire généalogie de mon hôte :

— Il a, dans les veines, du sang des Beauharnais par la reine Hortense, du sang de Talleyrand par son grand-père Charles de Flahaut, enfin du sang de Louis XV par la mère dudit Flahaut, née Filleul.

— Pour ce qui est de la reine Hortense, je suis fixée.

Mais, pour ce qui est de Talleyrand et surtout de Louis XV, je ne comprends pas... Expliquez-moi cela.

— Voici. Quand Charles de Flahaut, qui fut l'amant de la reine Hortense, naquit en 1785, sa mère, la comtesse Adélaïde, était depuis cinq ans déjà la maîtresse attitrée de Talleyrand, qu'on appelait alors l'abbé de Périgord. Et la paternité de celui-ci n'a jamais été mise en doute... D'autre part, la comtesse de Flahaut était la fille d'une dame Filleul, dont le mari avait un emploi subalterne au palais de Versailles. La dame était fort jolie, avec un vif parfum de chair : elle fit passer quelques nuits agréables à Louis XV, dans les petits appartements du Parc-aux-Cerfs. Une fille, Adélaïde, naquit de ce caprice royal.

— Vous êtes très savant, me répond Mme S... ; mais vous ne savez pas tout. Votre généalogie n'est pas complète.

— Que peut-il y avoir encore?

— Il y a que votre hôte de ce soir, qui est là devant nous, a très probablement aussi du sang des Romanow.

— Oh !... Et comment!

— Sophie Troubetzkoï, qui épousa Morny, était l'unique enfant d'une princesse Serge Troubetzkoï, dont les aventures sentimentales firent grand bruit vers 1835. On a toujours dit qu'elle avait été la maîtresse de Nicolas Ier et que sa fille était de lui. A défaut de preuves, il y a de sérieuses présomptions. Ainsi, après la mort de la princesse Serge, l'impératrice Alexandra-Féodorowna, veuve de l'empereur Nicolas, recueillit auprès d'elle la jeune Sophie et, deux ans plus tard, quand Morny la demanda en mariage, l'empereur Alexandre II lui constitua une dot...

*
* *

Mercredi, 14 juillet 1915.

La situation critique des armées russes a provoqué une délibération du Conseil des hauts commandements

alliés, qui s'est réuni le 7 juillet, à Chantilly, sous la présidence du généralissime français.

Le général Joffre a exposé que, lorsqu'une armée alliée soutient l'effort principal de l'ennemi, ses partenaires des autres fronts ont le devoir de venir à sa rescousse :

« Au mois d'août et de septembre 1914, a-t-il continué, les Russes prirent l'offensive dans la Prusse orientale et en Galicie afin d'alléger la position des armées franco-anglaises, obligées de reculer devant la poussée de presque toutes les forces allemandes. Aujourd'hui, la position des Russes exige une action analogue du côté franco-anglais. C'est une question d'honneur autant que d'intérêt... Sur le front occidental, l'offensive commencée par l'armée française, le 9 mai dernier, dans la plaine d'Arras, a retenu une quantité considérable de forces allemandes qui, autrement, auraient été dirigées sur l'est ; mais cette offensive n'aboutit pas au percement des lignes ennemies et à l'arrêt de la progression des Allemands sur le front russe... »

Après quelques détails, il a formulé les deux conclusions suivantes :

« 1° Sur le front occidental, les armées françaises ne peuvent entreprendre une grande opération que dans quelques semaines, par suite de la nécessité de compléter leurs approvisionnements en munitions et de procéder à certains mouvements de troupes. Ce laps de temps permettra à l'Angleterre de débarquer en France de nouvelles forces, notamment six divisions qui doivent arriver dans les premiers jours d'août. Cette opération peut amener la libération du territoire français et, en tout cas, allégera sérieusement la position de l'armée russe.

« 2° Sur le front italo-serbe, l'intérêt commun exige que l'armée italienne continue, avec toutes ses forces, l'offensive déjà commencée. Si les Italiens appréhendent, sur leur front, une attaque de l'Allemagne, ils peuvent provisoirement se borner à gagner la région Laybach-

Klagenfurt. Ceci leur donnera une position avantageuse pour poursuivre leur offensive sur Vienne et Pesth. Il est indispensable aussi que l'armée serbe reprenne immédiatement l'offensive. Le moment actuel est particulièrement propice à son mouvement le long de la Save, ce mouvement ayant pour but la jonction aux Italiens et l'encerclement de la Bosnie-Herzégovine.

« En résumé, pour des motifs d'honneur et de haute nécessité, il est indispensable que les armées anglo-française et italo-serbe commencent aussi vite que possible une offensive énergique. »

Le Conseil a adopté ces conclusions.

***

Dimanche, 18 juillet 1915.

Depuis trois jours, le péril des armées russes s'est sensiblement aggravé : elles n'ont plus seulement à lutter contre l'irrésistible poussée des Austro-Allemands entre le Bug et la Vistule ; il leur faut encore soutenir une double offensive que l'ennemi vient d'engager au nord, sur le front de la Narew et en Courlande.

Dans la région de la Narew, les Allemands ont enlevé les lignes de Mlawa, où ils ont fait 17 000 prisonniers. En Courlande, ils ont franchi la Windawa, se sont emparés de Windau et menacent Mitau qui n'est qu'à cinquante kilomètres de Riga.

Cette situation paraît fortifier l'empereur dans la tendance qu'il a si opportunément affirmée par son manifeste du 27 juin. C'est ainsi qu'il vient de congédier le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, l'instrument de la coterie pacifiste et germanophile, l'homme lige de Raspoutine. Son remplaçant est Alexandre-Dimitriéwitch Samarine, maréchal de la noblesse du gouvernement de Moscou : grande position sociale, patrio-

tisme généreux, esprit large et ferme ; le choix est excellent.

***

Lundi, 1, juillet 1915.

La disgrâce qui a frappé hier le procureur suprême du Saint-Synode atteint aujourd'hui le ministre de la Justice, Stchéglovitow, qui, pour l'esprit d'absolutisme et de réaction, ne le cède en rien à Sabler. Son remplaçant, Alexandre-Alexéïéwitch Khvostow, membre du Conseil de l'empire, est un *tchinovnik* honnête et neutre.

Le renvoi successif de Maklakow, de Soukhomlinow, de Sabler, de Stchéglovitow, ne laisse plus au gouvernement un seul ministre qui ne soit partisan de l'Alliance et résolu à la poursuite de la guerre. On remarque d'autre part que Sabler et Stchéglovitow étaient les principaux appuis de Raspoutine.

La comtesse N... me dit :

— L'empereur a profité de son séjour à la *Stavka* pour prendre ces graves décisions. Il n'a consulté personne, pas même l'impératrice... Quand la nouvelle est parvenue à Tsarskoïé-Sélo, Alexandra-Féodorowna en a été bouleversée ; elle se refusait même à y croire... Mme Wyroubow est consternée... Raspoutine déclare que tout cela présage de grands malheurs.

***

Mardi, 20 juillet 1915.

Conférence avec le chef d'état-major général de l'armée.

Le général Biélaïew m'indique sur la carte la position des armées russes.

Dans la Pologne méridionale, entre le Bug et la Vistule, leur front est jalonné par Grubieszow, Krasnostaw et Josephow, à 30 kilomètres au sud de Lublin. Autour

de Varsovie, elles ont abandonné le cours de la Pzura et de la Rawka pour rétrograder sur un arc de cercle passant par Nowo-Georgiewsk, Golovine, Blonie, Grodisk, où de forts retranchements sont préparés. Dans la région de la Narew, elles se tiennent approximativement sur le cours de la rivière, entre Nowo-Georgiewsk et Ostrolenka. A l'ouest du Niémen, elles défendent, vers Mariampol, les approches de Kowno. Enfin, dans le secteur de Courlande, après avoir évacué Windau et Tuckum, elles s'appuient sur Mitau et Schawli.

Après quelques réflexions peu réconfortantes sur cette situation, le général Bielaïew poursuit :

— Vous connaissez notre pénurie de munitions. Nous ne produisons pas plus de 24 000 obus par jour. C'est une misère pour un front aussi étendu !... Mais notre manque de fusils m'inquiète bien plus encore. Imaginez-vous que, dans plusieurs régiments d'infanterie qui ont pris part aux dernières batailles, un tiers au moins des hommes n'avaient pas de fusils. Ces malheureux attendaient patiemment, sous la rafale des shrapnells, que leurs camarades fussent tombés devant eux pour aller ramasser leurs armes. Qu'il n'y ait pas eu de panique dans ces conditions, c'est un miracle. Il est vrai que nos *moujiks* ont une telle force d'endurance et de résignation ! Cela n'en est pas moins affreux... Un de nos commandants d'armée m'écrivait l'autre jour : *Au début de la guerre, lorsque nous avions des projectiles et des fusils, nous avons été vainqueurs. Lorsque les munitions et les armes ont commencé à manquer, nous nous sommes encore brillamment battus. Aujourd'hui, avec son artillerie et son infanterie muettes, notre armée se noie dans son sang...* Combien de temps nos soldats supporteront-ils une pareille épreuve? Car enfin, ces carnages sont trop effroyables !... A tout prix, il nous faut des fusils. La France ne pourrait-elle nous en céder? Je vous en supplie, monsieur l'ambassadeur, plaidez notre cause à Paris !

— Je la plaiderai chaleureusement ; je télégraphierai aujourd'hui même.

***

Jeudi, 22 juillet 1915.

Raspoutine vient de partir pour son village natal de Pokrowskoïé, près de Tumen, dans le gouvernement de Tobolsk. Ses amies, les *Raspoutnitsy*, les « Raspoutiniennes », comme on les a surnommées, prétendent qu'il est allé prendre quelque repos, « sur le conseil d'un médecin », et qu'il reviendra bientôt. La vérité est que l'empereur lui a prescrit de s'éloigner.

C'est le nouveau procureur suprême du Saint-Synode qui a obtenu l'ordre d'éloignement.

A peine installé dans ses fonctions, Samarine a représenté à l'empereur qu'il lui serait impossible de les conserver, si Raspoutine continuait à régenter sous main l'administration ecclésiastique. Puis, invoquant l'ancienneté de ses origines moscovites et son titre de maréchal de la noblesse, il a décrit l'exaspération, mêlée de douleur, que les scandales de « Grichka » entretiennent à Moscou et qui ne s'arrête déjà plus devant le prestige de la majesté souveraine. Enfin, d'un ton résolu, il a déclaré :

— Dans quelques jours, la Douma va se réunir. Je sais que plusieurs députés se proposent de me questionner sur Grigory-Efimovitch et sur ses machinations occultes. Ma conscience m'obligera de dire toute ma pensée.

L'empereur a simplement répondu :

— C'est bien. J'aviserai.

***

Samedi, 24 juillet 1915.

Les adieux de l'impératrice et de Raspoutine furent déchirants. Elle lui a promis de le rappeler aussitôt après

la session de la Douma, en ajoutant à travers ses larmes : — « Cela ne sera pas long ! »

Il a répondu par sa menace habituelle : — « Rappelle-toi que, moi, je n'ai besoin ni de l'empereur ni de toi. Si vous m'abandonnez à mes ennemis, cela ne m'inquiète pas ; je suis de force à lutter contre eux. Les démons eux-mêmes sont impuissants contre moi... Mais, ni l'empereur ni toi, vous ne pouvez vous passer de moi. Si je ne suis plus là pour vous protéger, il arrivera malheur à votre fils ! »

***

Mercredi, 28 juillet 1915.

Les Allemands ont franchi la Vistule, au nord d'Ivangorod ; la position des Russes à Dublin n'est plus tenable.

Sazonow, très abattu et fébrile, me dit :

— Je vous en supplie, obtenez de votre gouvernement qu'il nous donne des fusils !... Comment voulez-vous que nos hommes se battent sans fusils?

— J'ai déjà télégraphié, sur la demande du général Biélaïew ; je vais renouveler mes instances.

Renseignements pris à l'état-major général, il faudrait un million et demi de fusils pour parer au déficit actuel. Or, les usines russes n'en fabriquent que 60 000 par mois. On espère pourtant que la fabrication atteindra 90 000 en septembre et 150 000 en octobre.

***

Jeudi, 29 juillet 1915.

Traversant le square qui borde la Fontanka, près du sinistre palais où, le 23 mars 1801, Paul Ier fut si prestement expédié de vie à trépas, je rencontre Alexandre-Serguéiewitch Taneïew.

Secrétaire d'État, grand-maître de la cour, membre du Conseil de l'empire, directeur de la Chancellerie privée de l'empereur, Tanéïew est le père d'Anna Wyroubow et l'un des principaux soutiens de Raspoutine.

Nous faisons quelques pas ensemble dans le square. Il m'interroge sur la guerre. J'affirme un optimisme absolu et je le laisse venir. Il paraît d'abord acquiescer à tout ce que je lui dis ; mais bientôt, en phrases plus ou moins voilées, il épanche ses inquiétudes et ses tristesses. Un point, sur lequel il insiste, fixe mon attention ; car ce n'est pas la première fois qu'on me le fait observer :

— Les paysans russes, me dit-il, ont un sentiment profond de la justice, non pas de la justice légale, qu'ils ne distinguent pas très bien de la gendarmerie, mais de la justice morale, de la justice divine... C'est une chose bizarre : leur conscience, qui ne les gêne pas beaucoup d'habitude, est cependant si imprégnée de christianisme qu'elle pose à chaque instant devant eux le problème des rémunérations et des peines. Lorsqu'un *moujik* se croit victime d'une injustice, il s'incline le plus souvent et sans rien dire, parce qu'il est fataliste et résigné ; mais il rumine indéfiniment le tort qu'on lui a fait et il se répète que *cela sera payé* un jour ou l'autre, ici-bas ou devant le tribunal de Dieu... Soyez sûr, monsieur l'ambassadeur, qu'ils raisonnent tous de même pour la guerre. Ils accepteront n'importe quels sacrifices, pourvu qu'ils les sentent légitimes et nécessaires, c'est-à-dire conformes à l'intérêt supérieur de la Russie, à la volonté de l'empereur et de Dieu. Mais, si on leur impose des sacrifices dont la justification leur échappe, tôt ou tard ils exigeront des comptes. Et quand le *moujik* cesse d'être résigné, il est terrible. Voilà ce qui me fait peur !...

Comme toute la psychologie du peuple russe est dans Tolstoï, je n'ai qu'à feuilleter quelques volumes pour y retrouver, sous une forme saisissante, ce que vient de me dire Tanéïew. Cherchant des arguments en faveur du

végétarisme, l'apôtre de Yasnaïa Poliana termine un de ses articles par une hideuse description de boucherie : « On tuait un porc. L'un des assistants lui tranchait le cou par bandes avec un couteau. L'animal se mit à pousser des grognements perçants et lamentables ; un instant, il s'échappa des mains de son bourreau et s'enfuit tout sanglant. De loin, comme je suis myope, je ne voyais pas le détail de la scène ; j'apercevais seulement le corps du porc, rose comme un corps humain, et j'entendais son grognement désespéré. Mais le cocher qui m'accompagnait regardait obstinément tout ce qui se passait. On rattrapa le porc, on l'abattit et on acheva de le dépecer. Lorsque les grognements eurent cessé, le cocher exhala un profond soupir : — « Est-ce possible, dit-il enfin, est-ce possible qu'ils n'aient pas à répondre de tout cela? »

Depuis trois mois que le sang russe coule intarissablement sur les plaines de Pologne et de Galicie, combien de *moujiks* doivent penser : « Est-ce possible *qu'ils* n'aient pas à répondre de tout cela? »

***

Vendredi, 30 juillet 1915

La Douma rouvre sa session dans trois jours. Mais beaucoup de députés sont déjà revenus à Pétrograd et le palais de Tauride est fort animé.

De toutes les provinces arrive le même cri : « La Russie est en péril ! Le gouvernement et le régime sont responsables du désastre militaire. Le salut du pays exige le concours direct et le contrôle incessant de la représentation nationale. Plus que jamais le peuple russe est résolu à poursuivre la guerre jusqu'à la victoire... » On entend aussi, dans presque tous les groupes, des récriminations violentes, exaspérées, contre le favoritisme et la corruption, contre le jeu des influences allemandes à la cour et

dans la haute administration, contre le général Soukhomlinow, contre Raspoutine, contre l'impératrice.

En sens inverse, les députés de l'extrême droite, les membres du « bloc noir », déplorent les concessions que l'empereur vient de faire au libéralisme et se prononcent avec force pour une réaction à outrance...

***

Samedi, 31 juillet 1915.

L'empereur préside, ce matin, au lancement du croiseur cuirassé *Borodino*, construit dans les chantiers de Galerny Ostrow, à l'embouchure de la Néwa. Le corps diplomatique, la cour et le gouvernement assistent à la cérémonie, que favorise un ciel radieux.

Le 22 juin dernier, sur la rive d'en face, nous assistions au lancement de l'*Ismaïl;* on venait d'apprendre l'évacuation de Lvow. Aujourd'hui, en arrivant à Galerny Ostrow, nous apprenons que les Austro-Allemands sont entrés hier à Lublin et que les Russes abandonnent Mitau !

La lumière violente du jour accuse la teinte plombée des visages et la tristesse anxieuse des physionomies. L'empereur, fixé dans une attitude impassible, a le regard morne et absent. Plusieurs fois, sa bouche se contracte, comme s'il se retenait de bâiller. C'est tout au plus si un éclair anime sa figure, quand la carène du *Borodino*, s'échappant sur ses glissières, entre dans la Néwa.

La cérémonie achevée, nous procédons à la visite des ateliers. L'empereur est partout acclamé. De temps à autre, il s'arrête pour causer avec des ouvriers et leur serre la main en souriant. Lorsqu'il reprend sa marche, les acclamations redoublent.

Et pourtant, hier encore, on me signalait, dans ces mêmes ateliers, un travail inquiétant de fermentation révolutionnaire !

* * *

[illegible], 1er août 1915.

La Douma a repris séance aujourd'hui, dans une atmosphère ardente, lourde et qui annonce l'orage. Les figures sont comme électrisées : l'expression dominante est la colère ou l'angoisse.

Parlant au nom de l'empereur, le vieux président du Conseil, Gorémykine, enfle autant qu'il peut sa voix mourante pour déclarer : « Toutes nos pensées, tous nos efforts doivent se concentrer dans la conduite de la guerre. Le gouvernement n'a qu'un programme à vous proposer, celui de la victoire. »

Puis, le général Polivanow, ministre de la Guerre, résume avec une sobre et chaleureuse énergie ce programme de victoire : « Notre armée ne peut vaincre que si elle sent derrière elle le pays tout entier organisé comme un immense réservoir d'où elle puisse tirer inépuisablement son alimentation. »

Lorsqu'il descend de la tribune, il est acclamé, car il rencontre dans l'assemblée autant de sympathie que son prédécesseur Soukhomlinow y soulevait de haine et de mépris.

La suite de la séance et les conversations des couloirs ne laissent aucun doute sur la volonté ou plutôt les volontés de la Douma : mettre fin aux abus et à l'impéritie de l'administration ; rechercher les responsabilités encourues, si hautes soient-elles ; exiger des sanctions éclatantes ; organiser le concours de la représentation nationale et du gouvernement pour mettre au service de l'armée toutes les forces productives du pays ; enfin, entretenir et vivifier dans l'esprit public la résolution inébranlable de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire intégrale.

***

Mercredi, 4 août 1915.

J'annonce à Sazonow que le gouvernement français a le très vif regret de ne pouvoir fournir des fusils à l'armée russe.

Consternation de Sazonow.

— Ce refus, dit-il, me casse les bras !...

— Ce n'est pas un refus, c'est l'expression d'une impossibilité matérielle, d'une impossibilité absolue.

Atterré, balançant la tête, il reprend :

— Qu'allons-nous faire?... Rien que pour armer les régiments du front, il nous faut 1 500 000 fusils. Et nous n'en fabriquons que 50 000 par mois?... Puis nos dépôts, nos recrues, avec quoi les instruirons-nous?...

***

Jeudi, 5 août 1915.

Les débats sont de plus en plus ardents au palais de Tauride. Séances publiques ou séances à huis clos, c'est un réquisitoire continuel et implacable contre l'administration de la guerre. Toutes les fautes de la bureaucratie sont dénoncées, tous les vices du tsarisme étalés au grand jour. Et la même conclusion revient comme un refrain : « Assez de mensonges ! Assez de crimes !... Des réformes !... Des châtiments !... Le régime est à changer de fond en comble !... »

Par 345 voix sur 375 votants, la Douma vient d'inviter le gouvernement à traduire en justice le général Soukhomlinow et tous les fonctionnaires coupables d'incurie ou de prévarication.

***

Varsovie, 6 août 1915.

Les Allemands sont entrés hier à Varsovie.

Au point de vue stratégique, la portée de l'événement est considérable. Les Russes perdent toute la Pologne avec ses ressources immenses ; ils vont être obligés de reculer sur le Bug, le haut Niémen et la Dwina.

Mais les conséquences morales m'inquiètent plus encore.

Le sursaut d'énergie nationale dont la Russie offre le spectacle depuis quelque temps ne risque-t-il pas d'être brisé par ce nouveau désastre, qui en présage d'autres à brève échéance, tels que la perte d'Ossowetz, de Kowno, de Wilna ?...

***

Dimanche, 8 août 1915.

A chaque recul des armées russes, la police poursuit plus avant l'expulsion des Juifs. Partout, comme d'habitude, l'opération est conduite précipitamment, avec autant de maladresse que de brutalité. Les intéressés ne sont prévenus qu'à la dernière heure ; ils n'ont ni le temps ni le moyen de rien emporter. On les entasse à la hâte dans des trains ; on les pousse comme des troupeaux sur les routes ; on ne leur indique même pas leur destination, qui d'ailleurs change vingt fois en cours de trajet. Presque partout aussi, dès que l'ordre de leur départ est connu dans la ville, la populace orthodoxe se précipite au pillage du ghetto. Refoulés en Podolie, en Volhynie, en Bessarabie, en Ukraine, ils y sont réduits à une misère affreuse. Le nombre total des expulsés atteint 800 000.

Ce régime barbare, infligé à toute une population,

sous le prétexte que son atavisme religieux la rend collectivement suspecte d'espionnage et de trahison, a fini par émouvoir les groupes libéraux de la Douma ; un député israélite de Kowno, Friedmann, a fait entendre une éloquente protestation : — « Les Juifs russes, a-t-il dit, prennent une large part à la guerre... La presse a enregistré un nombre considérable de volontaires juifs. Par leur instruction, ces volontaires avaient droit au grade d'officiers ; ils savaient qu'ils ne l'obtiendraient jamais ; ils se sont enrôlés quand même... Plusieurs centaines de mille Juifs versent leur sang sur les champs de bataille. Nous n'assistons pas moins à une recrudescence de violences et d'iniquités contre les Juifs... Dans une guerre de longue durée, il advient que les succès alternent avec les revers. Aussi est-il opportun d'avoir toujours sous la main de soi-disant coupables, afin de leur imputer les revers. Il faut avoir toujours en réserve un bouc émissaire. Hélas ! A toutes les époques, le sort d'Israël fut d'être le bouc émissaire ! A peine l'ennemi eut-il franchi notre frontière qu'une odieuse légende se propagea : *Les Juifs font passer leur or aux Allemands; on a saisi de cet or impur dans des aéroplanes, dans des cercueils, dans des barils de vodka, dans des poitrines de canard et de mouton!...* Répandue et certifiée par les autorités, cette légende s'est accréditée de toutes parts. Alors, nous avons vu appliquer aux Juifs une série de mesures atroces, telles qu'aucun peuple n'en a connu jamais dans le cours de l'histoire... C'est une abomination d'accuser ainsi une race entière de trahison. Une calomnie aussi infâme n'a pu naître que dans un pays d'arbitraire, dans un pays où les Juifs sont privés des droits les plus élémentaires. A la face de la Russie, à la face du monde civilisé, je déclare que l'accusation lancée contre les Juifs n'est qu'un mensonge ignominieux, frogé par ceux qui cherchent à dissimuler leurs propres crimes. »

***

Lundi, 9 août 1915.

Nous parlons, Sazonow et moi, de l'étrange claustration à laquelle se condamnent l'empereur et l'impératrice : il s'en lamente :

— C'est déplorable ! Peu à peu, ils ont fait le vide autour d'eux ; personne ne les approche plus. La santé de l'impératrice a servi de prétexte à supprimer jusqu'aux réunions de famille. Et c'est toute une affaire pour un grand-duc ou une grande-duchesse d'obtenir une audience des Majestés. A part les relations officielles de l'empereur avec ses ministres, aucune voix du dehors ne pénètre dans cette maison. L'autre jour, comme j'en sortais, j'y ai vu entrer la Wyroubowa, et j'ai pensé avec douleur : Voilà donc leur société habituelle, voilà leur unique société, voilà où en est tombée la cour de Russie, autrefois si brillante, si animée !...

— Je croyais que déjà, sous le règne précédent, la cour avait perdu toute animation, tout éclat.

— Oh ! rien de comparable à ce que c'est aujourd'hui !... Il est exact qu'Alexandre III et Marie-Féodorowna, qui avaient des goûts très simples, prolongeaient volontiers leurs séjours à Gatchina. Mais, de l'automne jusqu'à Pâques, il y avait des bals et des concerts magnifiques au Palais d'hiver, sans compter les réceptions intimes du palais Anitchkow. Les grands-ducs et les grandes-duchesses, le corps diplomatique, les généraux, les ministres, les hauts fonctionnaires, étaient continuellement invités à la table impériale. Souvent aussi, les Majestés acceptaient à souper chez les ambassadeurs et chez les représentants de l'aristocratie russe, les Worontzow, les Bariatinsky, les Balachow, les Chérémétiew, les Orlow, les Kotchoubey, les Youssoupow... Naturelle-

ment, à Gatchina, la vie de la cour était beaucoup plus paisible et familière. Le moins de cérémonial possible ! Les souverains avaient jugé trop imposants les somptueux appartements construits pour l'empereur Paul ; ils occupaient, à l'entresol, une série de petites pièces basses, étroites, mal décorées, mal meublées, plus inconfortables les unes que les autres ; Alexandre III, qui était un colosse, pouvait toucher le plafond de la main... Je me rappelle y avoir été une fois et j'en ai gardé un souvenir amusant. J'étais alors un tout jeune attaché du ministère des Affaires étrangères. On m'avait chargé d'aller prendre la liste de cadeaux que les Majestés offraient à la cour de Danemark pour un mariage et qu'elles s'étaient fait apporter à Gatchina. J'arrive au palais ; on me confie à la première femme de chambre de l'impératrice, qui m'introduit directement dans la chambre même de Marie-Féodorowna. Tous les cadeaux étaient exposés là sur une table. Je rédige vite ma liste. Puis je regarde autour de moi et, naïvement, j'exprime ma surprise de voir mes souverains si mal logés : — « Pourquoi, dis-je à la camériste, pourquoi Leurs Majestés ont-elles choisi cet appartement? » Elle me répond, en pinçant les lèvres : — « Parce qu'elles n'ont rien de plus incommode ni de plus laid. »

* * *

Mardi, 1er août 1915.

L'intimité de la Bulgarie et des puissances germaniques s'accentue. Un syndicat de banques allemandes et austro-hongroises vient d'ouvrir au trésor bulgare un crédit de 120 millions de francs. En même temps, Radoslavow fait déclarer, par sa presse officieuse, que les dernières victoires de l'armée allemande en Pologne ont « cassé les reins à la Russie », et que tout l'édifice politique de l'Entente va s'effondrer.

* * *

Vendredi, 13 août 1915.

Le coryphée très actif du « nationalisme libéral », Briantchaninow, ancien officier de la garde, gendre du prince Gortchakow, m'a demandé hier de le recevoir pour un long et confidentiel entretien.

Je le reçois cet après-midi et, si habitué que je sois à son pessimisme, je suis frappé de l'expression grave, concentrée, douloureuse, que je lis sur ses traits.

— Jamais, dit-il, je n'ai été aussi inquiet. La Russie est en danger de mort. A aucune heure de son histoire, elle n'a couru un plus grand péril. Le virus allemand, qu'elle porte depuis deux siècles dans ses veines, est en train de la tuer. Elle ne peut plus être sauvée que par une révolution nationale.

— Une révolution en temps de guerre !... Vous n'y pensez pas !

— Oui, certes, j'y pense. La révolution, telle que je la prévois, telle que je la souhaite, serait une libération violente de tout le dynamisme national, un réveil sublime de toutes les énergies slaves... Après quelques jours de troubles inévitables, mettons même un mois de désordre et de paralysie, la Russie se dresserait avec une grandeur que vous ne soupçonnez pas. Vous verriez alors ce qu'il y a de ressources morales dans le peuple russe ! Il renferme en lui des réserves incalculables de bravoure, d'enthousiasme, de générosité. C'est le plus grand foyer d'idéalisme qui soit au monde !

— Je n'en doute pas ; mais le peuple russe porte aussi en lui des ferments terribles de décomposition sociale et de dislocation nationale... Vous m'affirmez qu'une révolution entraînerait tout au plus un mois de désordre et de paralysie. Qu'en savez-vous? Un de vos compa-

triotes, un des plus intelligents et des plus sagaces que je connaisse, me confiait l'autre jour l'effroi que lui cause la menace d'une révolution : « Chez nous, me disait-il, la révolution ne peut être que destructive et dévastatrice. Si Dieu ne nous en préserve, elle sera aussi épouvantable qu'interminable. Dix ans d'anarchie !... » Et il justifiait sa prévision par des arguments d'ordre positif et psychologique qui m'ont paru convaincants. Vous comprendrez qu'à la lueur de ce pronostic, je me méfie de votre révolution soi-disant nationale.

Il n'en persiste pas moins à me vanter les effets magiques de régénération qu'il attend d'un soulèvement populaire.

— C'est en haut, dit-il, c'est à la tête qu'il faudrait d'abord frapper. L'empereur pourrait être maintenu sur le trône ; car, s'il manque de volonté, il est au fond assez patriote. Mais l'impératrice et sa sœur la grande-duchesse Élisabeth, l'abbesse de Moscou, devraient être incarcérées dans un couvent de l'Oural, comme on eût fait sous nos grands tsars de jadis. Puis toute la *cour de Potsdam*, toute la clique des barons baltes, toute la camarilla de la Wyroubow et de Raspoutine, devraient être reléguées au fond de la Sibérie. Enfin, le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch devrait abandonner immédiatement ses fonctions de généralissime...

— Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch !... Vous suspectez son patriotisme? Vous ne le jugez pas assez russe, assez anti-allemand? Que vous faut-il donc?... Et moi qui me plaisais à voir en lui le champion de la Sainte-Russie orthodoxe, autocratique et nationaliste !

— Je vous accorde qu'il est patriote et qu'il a de la volonté. Mais il est trop inférieur à sa tâche. Ce n'est pas un chef, c'est une icone. Or, nous avons besoin d'un chef.

Il termine par un tableau trop exact de l'armée :

— Elle est admirable encore d'héroïsme et d'abnégation ; mais elle ne croit plus à la victoire ; elle se sait

immolée d'avance, comme un troupeau qu'on mène à la boucherie. Un jour, bientôt peut-être, ce sera le découragement total, la résignation passive ; elle reculera indéfiniment, elle ne luttera plus, elle ne résistera plus. Ce jour-là, notre parti allemand triomphera. Nous serons obligés de faire la paix... et quelle paix !

Je lui objecte que la situation militaire, si mauvaise qu'elle soit, est loin d'être désespérée ; que le mouvement national, dont la Douma vient de prendre la direction, est fait pour inspirer confiance, et qu'avec de la méthode, de la persévérance, de l'activité, toutes les fautes passées peuvent encore être réparées.

— Non ! s'exclame-t-il d'un air sombre et violent, non ! La Douma n'est pas de taille à lutter contre les forces officielles ou occultes dont dispose le parti allemand. Je vous parie qu'avant deux mois elle sera réduite à l'impuissance ou dissoute. C'est tout le système gouvernemental qu'il faut changer. Notre dernière chance de salut est dans un coup d'État national... La situation, monsieur l'ambassadeur, est plus grave que vous ne croyez. Savez-vous ce que me disait, il y a une heure, le chef des octobristes, le président du Comité central des industriels, Alexandre-Ivanowitch Goutchkow, un homme à qui vous ne refuserez assurément ni la clairvoyance, ni le courage? Eh bien ! Il me disait, avec des larmes dans les yeux : *La Russie est perdue. Il n'y a plus d'espoir !*

***

Samedi, 14 août 1915.

La séance de la Douma a été remplie aujourd'hui par un grave et pathétique débat.

On discutait l'institution d'un Comité des munitions qui serait superposé au ministère de la Guerre. La discussion, s'élargissant peu à peu, a tourné au procès du régime.

Un des orateurs les plus vifs du parti « cadet », Adjémow, député de Nowotcherkask, a mis le feu aux poudres : « Dès le début de la guerre, l'opinion publique a compris le caractère et la grandeur de la lutte ; elle a compris que, sans une organisation de tout le pays, la victoire serait impossible. Le gouvernement, lui, ne l'a pas compris, et quand l'opinion le lui a expliqué, il a refusé de comprendre, il a repoussé avec dédain tous ceux qui lui offraient leur concours. C'est que le ministre de la Guerre avait ses fournisseurs attitrés ; on se passait les commandes en famille ; il y avait tout un système de faveurs, de complaisances, de privilèges. Ainsi, non seulement on n'a pas organisé le pays, mais on l'a jeté dans un affreux désordre... Aujourd'hui enfin, le gouvernement reconnaît que, sans le concours de tous les organismes sociaux, nos armées ne peuvent être victorieuses ; il avoue qu'une réforme totale est nécessaire et que cette réforme doit être opérée par nous. Cela, messieurs, c'est une victoire pour l'opinion publique et c'est aussi la leçon de cette terrible époque. M. Lloyd George disait récemment à la Chambre des Communes qu'en arrosant d'obus nos soldats, les Allemands brisent les chaînes du peuple russe. C'est la vérité même. Le peuple russe, désormais libre, va s'organiser pour la victoire ! »

Cette péroraison déchaîne, sur les bancs de la gauche et du centre, une rafale d'acclamations.

Excité par cette atmosphère d'orage, le député socialiste Tchenkéli gravit impétueusement la tribune et fulmine l'anathème contre « la tyrannie du tsarisme qui a conduit la Russie à l'abîme ». Mais il arrive bientôt à de telles injures, que le président lui retire la parole. D'ailleurs, ses imprécations ont causé un malaise dans les partis du centre et de la gauche dont le libéralisme reste monarchique.

Le débat reprend son ampleur avec le grand avocat de Moscou, Basile Maklakow. Il démontre par une puis-

sante dialectique la nécessité de créer, en dehors du ministère de la Guerre, un Comité des munitions et de confier la gestion supérieure des services techniques à un directeur général qui serait responsable devant ce comité ; il s'attaque ainsi à l'omnipotence de la bureaucratie qui est la base et la condition même de l'autocratisme. Après avoir montré que « la Russie est le modèle parfait d'un État où les gens ne sont pas à leur place », il poursuit : « La plupart des nominations administratives sont un scandale, un défi à l'opinion publique. Et, quand l'erreur est parfois reconnue, il est impossible de la réparer : le prestige du pouvoir ne le permet pas. Le nouveau gouvernement, dont la tâche est de vaincre l'Allemagne, se rendra bientôt compte qu'il est encore plus difficile de vaincre les fonctionnaires... Aux heures graves que nous traversons, il faut que cela finisse. Le pays s'épuise en sacrifices. Nous, ses représentants, nous faisons aussi beaucoup de sacrifices ; nous ajournons beaucoup de nos réclamations, nous refrénons toutes nos colères. Oubliant nos rancunes et nos haines légitimes, nous donnons notre concours à tout ce que nous combattions naguère. Nous avons donc le droit d'exiger que le gouvernement agisse de même et qu'il se mette au-dessus de toutes les considérations de parti ou de colère, pous n'avoir plus qu'une seule devise : *The right men in the right places!* »

La droite, très gênée, mais patriote, somme toute, et forcée de reconnaître que les vices du fonctionnarisme perdent la Russie, se prononce, comme la majorité, pour la création d'un Comité des munitions.

Désormais, le duel est engagé entre la caste bureaucratique et la représentation nationale. Se réconcilieront-elles dans une vue haute de l'intérêt commun?... Tout l'avenir de la Russie en dépend...

Par un détour imprévu, cette séance agitée a eu pour épilogue un émouvant hommage à la Pologne. Et c'est le farouche député de l'extrême droite, l'absolutiste fana-

tique, le russificateur outrancier, Pourichkiéwitch, qui a trouvé, dans sa conscience, dans ses remords, les accents qu'il fallait :

« Ce serait un crime suprême envers l'État russe et l'honneur russe, que de ne pas célébrer à cette tribune ce que les Polonais viennent de faire et font encore pour nous. Ah ! qui pourrait dire tout ce qu'ils ont peiné, tout ce qu'ils ont souffert afin d'aider à notre victoire !... Et pourtant, ils auraient pu avoir une autre attitude. Les populations baltiques, par exemple, ces populations que la Russie a tant choyées, nous ont témoigné la plus noire ingratitude. Les Polonais, au contraire, qui ont beaucoup d'injustices à nous reprocher, se sont montrés parmi les plus fidèles et les plus vaillants défenseurs du pays... Voici maintenant, hélas ! que les armées russes ont dû abandonner Varsovie, ce sanctuaire de l'âme polonaise. Involontairement, les vers d'Adam Mickiewicz me reviennent à la mémoire : *Se trouvera-t-elle chez nous la parole magique qui puisse chasser le désespoir, secouer le lourd fardeau de nos cœurs, sécher sur nos faces les ruisseaux de nos larmes, et nous rendre avec gloire tout ce qui est mort?*... Mais les Polonais ne cèdent pas au désespoir. Il n'y a pas de larmes sur leurs visages. Il y a seulement dans leurs cœurs une haine plus forte contre l'ennemi commun, une foi plus profonde dans la victoire finale. Donc, béni soit par avance le jour futur de notre gloire, où triomphera le slavisme unifié ! Qu'il nous apporte, en même temps que notre puissance restaurée, la réalisation du vœu si cher à la Pologne : l'autonomie du peuple polonais sous le sceptre du tsar ! »

***

Dimanche, [illegible] 1915.

Les Allemands ont enlevé hier les positions avancées qui couvrent Kowno, entre le Niémen et l'Ésia. Simulta-

nément, ils ont franchi le Bug à Dragiczin, provoquant ainsi la rupture des lignes russes entre la Nurzec et la Narew.

Je dîne ce soir à Tsarskoé-Sélo, chez le grand-duc Paul.

Après m'avoir amicalement questionné sur le progrès de l'offensive allemande en Lithuanie, la comtesse de Hohenfelsen me dit :

— Je comptais vous recevoir en famille, avec le grand-duc et mes enfants seuls. Mais quand l'impératrice a su que vous veniez dîner, elle a suggéré à Mme Wyroubow de se faire inviter pour vous demander ce que vous pensez de la situation.

Mme Wyroubow, qui n'est pas encore remise de son terrible accident du 15 janvier, arrive en se traînant sur des béquilles. Par suite de son long alitement, elle a beaucoup engraissé ; elle est mise de la façon la plus simple, la plus provinciale ; elle porte au cou un rang de perles qui ne vaut pas mille roubles. Jamais favorite d'une majesté impériale n'eut l'apparence plus modeste.

Pendant le repas, où la conversation est pesante et décousue, j'affecte l'optimisme.

Au sortir de table, Mme Wyroubow me prie de m'asseoir auprès d'elle. Ayant exhalé un lourd soupir de sa poitrine plantureuse, elle gémit de ses lèvres molles :

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, que les temps sont durs ! Chaque jour, on reçoit de mauvaises nouvelles, et chaque jour, elles sont plus mauvaises !... Les Majestés sont bien tristes, bien inquiètes ! Lorsqu'elles ont appris que je dînerais avec vous, ce soir, elles m'ont chargée de vous demander votre opinion sincère, complète, sur nos malheureux événements. C'est un service qu'elles attendent de votre amitié... Voyons ! Que puis-je leur dire de votre part? Êtes-vous vraiment aussi confiant que vous le paraissiez tout à l'heure, pendant le dîner?

J'ai promis à l'impératrice de lui rapporter votre réponse, ce soir même.

— J'ai tenu, en effet, tout à l'heure, un langage qui dépasse de beaucoup ma pensée ; mais je n'ai pas le droit d'en tenir un autre, même devant des amis intimes... Au fond, je suis très inquiet et je vois venir encore de mauvais jours. Je garde néanmoins confiance dans l'avenir, parce que l'empereur me semble avoir eu, ces derniers temps, une série d'inspirations excellentes. Les déclarations que ses ministres viennent de lire en son nom devant la Douma correspondent si parfaitement à mes idées propres, que je ne vois rien à y ajouter, rien à en retrancher. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que Sa Majesté persévère obstinément dans cette voie, qui est la grande voie nationale, la grande voie historique où la Russie, aux heures de péril, a toujours trouvé son salut.

Mme Wyroubow m'écoute avec une attention extrême. Par moments, elle balbutie mes paroles à demi-voix, pour se les mieux graver dans l'esprit. Elle ne formule d'ailleurs aucune appréciation personnelle ; j'ai l'impression de parler devant un phonographe.

Je m'explique ensuite sur la question des munitions, sur le magnifique programme que les Zemstvo, les municipalités et les industries privées ambitionnent d'accomplir pour créer un outillage de guerre adéquat aux besoins de l'armée. En terminant, j'affirme énergiquement la nécessité d'associer le pays à l'action du gouvernement :

— La force de la Russie a toujours résidé dans l'union intime du souverain et du peuple. Les grands tsars d'autrefois n'ont pas été seulement *les assembleurs de la terre russe;* aux heures critiques, ils étaient aussi *les assembleurs de l'âme russe.* En se conformant à la tradition de ses ancêtres, l'empereur Nicolas a compris noblement son devoir. Dites-lui que je le supplie de mettre désormais ce devoir au-dessus de tous les autres. C'est, pour moi, la condition nécessaire et décisive de la victoire.

— Oui, oui, murmure-t-elle de sa langue épaisse, oui, je répéterai exactement aux Majestés.

A neuf heures et demie, un domestique vient annoncer la voiture de Mme Wyroubow.

— Monsieur l'ambassadeur, me dit-elle, permettez-moi une dernière question, que l'impératrice m'a bien recommandé de ne pas oublier. Croyez-vous que les Allemands vont venir à Pétrograd? Ce serait effroyable!

Je me récrie :

— Les Allemands à Pétrograd!... Mais ils en sont à plus de cinq cents verstes! Puis, il y a les lignes de Pskow. Enfin, il y aura bientôt les boues de l'automne et les neiges de l'hiver. Et, quand le printemps reviendra, je compte bien que l'armée russe reprendra victorieusement l'offensive.

Après m'avoir beaucoup remercié, elle s'en va sur ses béquilles. Tandis qu'elle s'éloigne, j'observe ses cheveux luisants et drus, son crâne étroit, sa nuque sanguine et grasse, son dos empâté, ses reins puissants, toute cette chair abondante et chaude. Et je songe avec stupeur qu'une créature aussi médiocre, aussi vulgaire de corps et d'âme, puisse exercer, dans des circonstances pareilles, une action quelconque sur la destinée de la Russie!

Nous nous retrouvons seuls, le grand-duc, la comtesse de Hohenfelsen et moi. Je leur raconte ce que je viens de dire à Mme Wyroubow.

Le grand-duc me demande, avec angoisse :

— N'êtes-vous pas effrayé de notre situation intérieure?... Ces discussions à la Douma, c'est épouvantable! Cela nous mène tout droit à la révolution! Les premiers pas sont faits!... N'avez-vous pas l'impression que l'empereur et l'impératrice sont déjà menacés?

— Non, ni l'empereur ni l'impératrice ne me semblent actuellement menacés, quoique le public soit exaspéré contre l'impératrice. Ainsi, je connais certaines personnes

qui ne parlent de rien moins que de la faire enfermer dans un couvent de l'Oural ou de la Sibérie.

— Enfermer l'impératrice dans un couvent !... S'imagine-t-on que l'empereur laissera toucher à sa femme? Non !... Alors il faudra tuer l'empereur, renverser la dynastie... Et pour mettre quoi à la place?... Le peuple russe est incapable de se gouverner lui-même : il n'a aucune éducation politique ; les neuf dixièmes de la population ne savent ni lire ni écrire ; les ouvriers sont pourris d'anarchisme ; les paysans ne pensent qu'au partage des terres... On peut renverser un régime avec cela ; on ne refait pas un gouvernement !

Puis, comme si une émotion trop forte l'envahissait, il parcourt plusieurs fois le salon à grands pas, sans prononcer un mot. Enfin, s'arrêtant devant moi, les bras croisés, il me dit, avec une flamme d'horreur dans les yeux :

— Si la révolution éclate, elle dépassera en sauvagerie tout ce qu'on a jamais vu... Ce sera infernal... La Russie n'y survivra pas !

Vers dix heures et demie, je reprends, en auto, la route de Pétrograd. Un brouillard froid, précurseur de l'automne, s'étend sur la plaine immense qui avoisine la capitale. Je remue des pensées moroses... Combien de fois ai-je déjà rapporté de Tsarskoïé-Sélo des pensées moroses?

***

Mercredi, 18 août 1915.

Cette nuit, après une attaque de vive force, les Allemands sont entrés à Kowno.

Au confluent de la Vistule et du Bug, ils ont pris d'assaut les forts avancés de Nowo-Georgiewsk.

Plus au sud, ils approchent de Brest-Litowsk.

La prise de Kowno produit, dans les couloirs de la Douma, une émotion violente ; on accuse l'impéritie du

grand-duc Nicolas ; on dénonce la trahison du parti allemand.

***

Jeudi, 19 août 1915.

Sazonow a, ce matin, ses yeux fébriles et son teint blême des mauvais jours :

— Écoutez, me dit-il, ce que j'apprends de Sophia. Je n'en suis d'ailleurs nullement surpris.

Et il me lit un télégramme de Savinsky, affirmant, d'après une confidence digne de foi, que le gouvernement bulgare est résolu d'ores et déjà à soutenir les puissances germaniques et à attaquer la Serbie.

***

Vendredi, 20 août 1915.

La forteresse de Nowo-Georgiewsk, dernier rempart des Russes en Pologne, est aux mains des Allemands. Toute la garnison, soit environ 85 000 hommes, a été faite prisonnière.

Mon collègue du Japon, Motono, qui vient de passer quelques jours à Moscou, y a constaté au sujet de la guerre un état d'esprit excellent : volonté de lutte à outrance, acceptation anticipée des plus grands sacrifices, foi absolue en la victoire finale, tous les sentiments de 1812.

***

Dimanche, 22 août 1915.

Raspoutine ne sera pas resté longtemps dans son village sibérien. Revenu depuis trois jours, il a déjà eu de longs entretiens avec l'impératrice.

L'empereur est aux armées.

***

Lundi, 23 août 191[illegible].

Les Russes ont évacué hier la forteresse d'Ossowetz, sur le Bobr.

Les Austro-Allemands progressent avec rapidité sur la rive droite du Bug. La plupart des ouvrages qui défendaient Brest-Litowsk sont maintenant en leur pouvoir.

***

Mardi, 24 août 191[illegible].

Un de mes informateurs, L..., que je soupçonne fort d'appartenir à l'*Okhrana*, mais qui n'en serait que mieux renseigné, me rapporte que le chef du groupe « travailliste » à la Douma, l'éloquent et fougueux avocat Alexandre-Féodorowitch Kérensky, a réuni dernièrement chez lui les représentants des autres groupes socialistes afin d'examiner le rôle actif qui pourrait s'offrir aux dirigeants du prolétariat, si de nouveaux désastres militaires obligeaient le Gouvernement impérial à faire la paix.

La conférence n'a pris d'ailleurs aucune décision pratique. Mais elle a fixé deux points importants du programme que le parti socialiste affichera sur son drapeau quand viendra l'heure de la paix : 1° établissement immédiat du suffrage universel en Russie ; 2° droit absolu des peuples à disposer d'eux-mêmes...

CHAPITRE II

25 AOUT-20 SEPTEMBRE 1915

L'empereur décide d'enlever au grand-duc Nicolas les fonctions de généralissime et de prendre lui-même le commandement des armées. Rôle de l'impératrice et de Raspoutine. Irritation du sentiment public contre le *staretz*. — L'empereur me fait consulter sur la décision qu'il vient de prendre : « Peut-être faut-il une victime expiatoire pour sauver la Russie... » Mysticisme et raison d'État. — Présage de révolution. — Renvoi du prince Wladimir Orlow. — L'empereur prend le commandement des armées. Départ du grand-duc Nicolas pour le Caucase. — Disgrâce du général Djounkowsky, commandant en chef de la gendarmerie ; influence croissante de Raspoutine. — Situation périlleuse des armées russes en Lithuanie. — Les « cadets » ; leur idéal politique : « l'opposition *de* Sa Majesté. » — Prorogation de la Douma. Grèves à Pétrograd. — Entrée des Allemands à Wilna.

Mercredi, 25 août 1915.

Lorsque j'entre ce matin chez Sazonow, il me déclare immédiatement, sur un ton d'impassibilité officielle :

— Monsieur l'ambassadeur, j'ai à vous communiquer une décision importante que vient de prendre Sa Majesté l'empereur et dont je vous prie de garder le secret jusqu'à nouvel avis. Sa Majesté a décidé d'enlever au grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch les fonctions de généralissime, pour lui confier celles de lieutenant impérial au Caucase, en remplacement du comte Worontzow-Daschkow, que sa santé oblige à se retirer. Sa Majesté assumera

en personne le commandement suprême de ses armées.

Je demande :

— Ce n'est pas seulement une intention, c'est une décision ferme que vous m'annoncez?

— Oui, c'est une décision irrévocable. L'empereur l'a notifiée hier au Conseil des ministres, en ajoutant qu'il n'admettait aucune discussion.

— L'empereur exercera le commandement effectif?

— Oui, en ce sens qu'il résidera désormais au grand-quartier général et que la direction supérieure des opérations émanera de lui. Mais, pour les détails du commandement, il s'en remettra au nouveau chef d'état-major, qui sera le général Alexéïew. Le grand-quartier général va d'ailleurs être rapproché de Pétrograd ; on l'installera probablement à Mohilew.

Nous restons quelque temps silencieux, en nous regardant. Puis, Sazonow reprend :

— Maintenant que je vous ai dit officiellement tout ce que j'avais à vous dire, je peux bien vous avouer, mon cher ami, que je suis désolé de la résolution que vient de prendre l'empereur. Vous vous rappelez qu'au début de la guerre, il voulait déjà se mettre à la tête de ses troupes et que tous ses ministres, moi le premier, nous l'avons supplié de n'en rien faire. Nos objections d'alors ont encore plus de force aujourd'hui. Selon toute vraisemblance, nos épreuves ne sont pas près de finir. Il faut des mois et des mois pour réorganiser notre armée, pour lui donner les moyens de combattre. Que se passera-t-il pendant ce temps-là? Jusqu'où serons-nous obligés de reculer? N'est-ce pas effrayant de penser que désormais c'est l'empereur qui sera personnellement responsable de tous les malheurs qui nous menacent? Et si la maladresse d'un de nos généraux nous attire un désastre, ce ne sera pas seulement un désastre militaire, ce sera, du même coup, un désastre politique et dynastique.

— Mais, dis-je, pour quels motifs l'empereur s'est-il déterminé à une mesure si grave, sans même vouloir écouter ses ministres?

— Pour plusieurs motifs. D'abord, parce que le grand-duc Nicolas n'a pas réussi dans sa tâche. Il est énergique et il a la confiance des troupes; mais il n'a ni la science, ni le coup d'œil qu'il faut pour diriger des opérations d'une pareille envergure. Comme stratège, le général Alexéïew lui est de beaucoup supérieur. Aussi, j'aurais très bien compris qu'Alexéïew eût été nommé généralissime.

J'insiste :

— Quels sont les autres motifs qui ont décidé l'empereur à exercer lui-même le commandement?

Sazonow me fixe un instant d'un regard triste et las. Puis, avec hésitation, il répond :

— L'empereur a certainement voulu signifier que l'heure est venue pour lui d'exercer sa plus haute prérogative souveraine, la conduite de ses armées. Nul ne pourra plus dorénavant mettre en doute sa volonté de poursuivre la guerre jusqu'aux derniers sacrifices... S'il a eu encore d'autres motifs, je préfère les ignorer.

Je le quitte sur ses mots sibyllins.

Ce soir, j'apprends de la meilleure source que la disgrâce du grand-duc Nicolas est machinée depuis longtemps par son implacable ennemi, l'ancien ministre de la Guerre, le général Soukhomlinow, qui, malgré ses scandaleuses mésaventures, a conservé secrètement du crédit auprès des souverains. La suite des opérations militaires, surtout en ces derniers mois, ne lui a offert que trop de prétextes pour attribuer à l'incapacité du généralissime tous les malheurs de l'armée. C'est lui en outre qui, soutenu par Raspoutine et le général Woyéïkow, a peu à peu fait croire à l'empereur et à l'impératrice que le grand-duc Nicolas cherche à se créer dans les troupes et

L'EMPEREUR ET LE GRAND DUC NICOLAS, A LA *STAVKA*

même dans le pays une popularité malsaine, avec l'arrière-pensée d'être porté au trône par un mouvement séditieux. Les acclamations enthousiastes qui, pendant les troubles récents de Moscou, ont plusieurs fois salué le nom du grand-duc ont procuré à ses ennemis un argument très fort. L'empereur hésitait pourtant à prendre une mesure aussi grave qu'un changement de généralissime dans la phase la plus critique d'une retraite générale. Les meneurs de l'intrigue lui ont alors représenté qu'il n'y avait plus de temps à perdre : le général Woyéïkow, qui a dans ses attributions la sûreté impériale, a prétendu en effet que sa police est sur la piste d'un complot machiné contre les souverains et dont le principal artisan serait un des officiers attachés à leur service personnel. Comme l'empereur résistait encore, on a fait appel à sa conscience religieuse. L'impératrice et Raspoutine lui ont répété, avec la plus pressante énergie : — « Quand le trône et la patrie sont en péril, la place d'un tsar autocrate est à la tête de ses armées. Abandonner cette place à un autre, c'est enfreindre la volonté de Dieu ! »

D'ailleurs, le *staretz*, qui est extrêmement bavard de nature, ne fait pas mystère du langage qu'il tient à Tsarskoïé-Sélo ; il en parlait hier encore dans une réunion intime, où il a péroré deux heures de suite, avec cette verve prime-sautière, fougueuse et débraillée, qui le rend parfois très éloquent. Autant que j'en peux juger par les bribes qu'on me rapporte de ses discours, les arguments qu'il invoque devant l'empereur dépassent de beaucoup les contingences actuelles de la politique et de la stratégie : c'est une thèse religieuse qu'il soutient. A travers ses aphorismes pittoresques, dont beaucoup lui sont probablement soufflés par ses amis du Saint-Synode, une doctrine se dégage : « Le tsar n'est pas seulement le guide et le chef temporel de ses sujets. L'onction sainte du sacre lui confère à leur

égard une mission infiniment plus haute ; elle fait de lui leur représentant, leur intercesseur et leur caution devant le Souverain Juge ; elle l'oblige donc à prendre sur soi toutes les iniquités, comme aussi toutes les épreuves et toutes les souffrances de son peuple, pour répondre des unes et faire valoir les autres devant Dieu... » Je comprends maintenant une phrase de Bakounine, qui m'avait frappé jadis : « Dans la conscience obscure des *moujiks*, le tsar est une sorte de Christ russe. »

***

[illegible], 25 août 1915.

Les Allemands se sont emparés de Brest-Litowsk ; l'armée russe bat en retraite vers Minsk.

***

[illegible], 27 août 1915.

Malgré le secret ordonné par l'empereur, sa décision de prendre le commandement de l'armée a déjà filtré dans le public.

La nouvelle produit une impression déplorable. On allègue que l'empereur n'a aucune expérience de la stratégie ; qu'il sera directement responsable des défaites dont la menace n'est que trop évidente ; enfin, qu'il a « le mauvais œil ».

Sous une forme plus vague, cette nouvelle s'est même propagée dans les masses populaires. L'impression y est plus fâcheuse encore ; on dit que l'empereur et l'impératrice, ne se croyant plus en sûreté à Tsarskoïé-Sélo, veulent chercher refuge au milieu de l'armée.

Dans ces conditions, le président du Conseil a sup-

plié l'empereur de différer au moins l'exécution de sa volonté. L'empereur y a consenti « pour un temps très court ».

***

Dimanche, 29 août 1915.

Pour la première fois, Raspoutine est pris à partie par la presse. Jusqu'à ce jour, la censure et la police l'avaient protégé contre toute critique des journaux. C'est la *Gazette de la Bourse* qui mène la campagne.

Tout le passé du personnage, ses origines ignobles, ses vols, sa crapule, ses débauches, ses intrigues, le scandale de ses relations avec la haute société, les hauts fonctionnaires et le haut clergé, sont étalés en plein jour. Mais, très habilement, aucune allusion n'est faite à son intimité avec l'empereur et l'impératrice. « Comment, écrit l'auteur de ces articles, comment est-ce possible? Comment un aventurier aussi abject a-t-il pu se moquer aussi longtemps de la Russie? N'est-ce pas stupéfiant de penser que l'Église officielle, le Saint-Synode, l'aristocratie, les ministres, le Sénat, de nombreux membres du Conseil de l'empire et de la Douma, ont pu pactiser avec cette canaille?... N'est-ce pas la plus terrible accusation qu'on puisse formuler contre le régime?... Hier encore, le scandale politique et social qu'évoque le nom de Raspoutine semblait tout naturel. Aujourd'hui, la Russie veut que cela cesse... »

Quoique les faits et les anecdotes, rapportés par la *Gazette de la Bourse*, soient de notoriété générale, la publication n'en produit pas moins un grand effet. On admire le nouveau ministre de l'Intérieur, prince Stcherbatow, d'avoir laissé imprimer cette diatribe ; mais on est unanime à prédire qu'il ne gardera pas longtemps son portefeuille.

***

[illegible], 30 août 1915.

Conférence avec le général Biélaïew, chef d'état-major général de l'armée. Voici le résumé de ses réponses à mes questions :

1° Les pertes de l'armée russe sont énormes. De 350 000 hommes par mois en mai, juin et juillet, elles se sont élevées à 450 000 en août. Depuis les premières défaites sur la Dounaïetz, l'armée russe a donc perdu environ 1 500 000 hommes.

2° Les ressources quotidiennes en projectiles d'artillerie sont actuellement de 35 000 ; elles seront bientôt de 42 000.

3° Les usines russes fabriquent actuellement 67 000 fusils par mois ; les usines étrangères en expédient 16 000 : soit, au total, 83 000. Ce chiffre restera fixe jusqu'au 15 novembre. A partir de cette date, les expéditions étrangères seront de 76 000 par mois. L'infanterie russe pourra donc compter sur une disponibilité mensuelle de 143 000 fusils.

4° Les armées allemandes qui opèrent dans la région de Brest-Litowsk ne semblent pas menaçantes pour Moscou, tant à cause de la distance (1 100 kilomètres), qu'en raison des obstacles naturels et de l'état des routes pendant l'automne.

5° Pour la défense de Pétrograd, quatre armées, comprenant seize corps et commandées par le général Roussky, sont disposées sur la ligne Pskow-Wilna. Quand la section Dvinsk-Wilna ne sera plus tenable, les quatre armées reculeront en pivotant autour de Pskow. Dans ces conditions et si l'on tient compte encore de l'automne qui est imminent, il n'est pas vraisemblable que les Allemands s'emparent de Pétrograd.

***

Mardi, 31 août 1915.

C'est le général Polivanow, ministre de la Guerre, qui est allé remettre au grand-duc Nicolas la lettre par laquelle l'empereur l'a relevé de son commandement. Après avoir lu la missive impériale, le grand-duc a fait le signe de la croix et prononcé ces seuls mots : — « Dieu soit loué ! L'empereur me relève d'une tâche dont j'étais excédé. » Puis, il a parlé d'autre chose, comme si l'événement ne le concernait pas. On ne peut accepter avec plus de dignité une disgrâce éclatante.

***

Mercredi, 1er septembre 1915.

L'assemblée générale de la « Société industrielle et commerciale de Moscou » a terminé aujourd'hui ses travaux, en adoptant une motion par laquelle elle affirme : 1° que les intérêts vitaux de la Russie exigent la poursuite de la guerre jusqu'à la victoire ; — 2° qu'il est nécessaire d'appeler immédiatement au pouvoir des hommes jouissant de la confiance publique et de leur accorder une entière liberté d'action. L'assemblée exprime enfin sa conviction que « la voix fidèle du peuple moscovite sera entendue par le tsar ».

Cet appel à l'empereur pour l'institution immédiate d'un ministère responsable est d'autant plus significatif qu'il émane de Moscou, la ville sainte, le foyer du nationalisme russe.

Ce qui est plus expressif encore, ce sont les commentaires qui ont accompagné le vote de la motion et dont la censure vient d'interdire la publication. Des critiques violentes ont été formulées contre les ministres

actuels et l'empereur a été personnellement mis en cause.

On me signale de l'excitation dans les milieux ouvriers.

Le pacte germano-bulgare serait-il déjà scellé? J'incline fortement à le croire. On annonce en effet de Sophia que le duc Jean-Albert de Mecklembourg-Schwérin vient d'y arriver, accompagné d'un haut fonctionnaire de la Wilhelmstrasse. Parmi les princes allemands, le duc Jean-Albert est un des plus distingués; il a exercé avec succès deux régences importantes, celle du grand-duché de Mecklembourg et celle du duché de Brunswick; il est l'oncle de la reine Alexandrine de Danemark et de la princesse Cécile, épouse du kronprinz. Connaissant le caractère du tsar Ferdinand et l'idée vaniteuse qu'il se fait de ses prérogatives royales, je présume que, pour obtenir son acquiescement à l'acte décisif, les empereurs germaniques n'ont pas cru pouvoir moins faire que de lui envoyer un ambassadeur de race antique et souveraine. Le langage de Radoslavow et le ton de la presse officieuse révèlent d'ailleurs clairement que la Bulgarie se prépare à attaquer la Serbie.

* * *

Jeudi, [illegible] 1915.

La comtesse de Hohenfelsen, épouse morganatique du grand-duc Paul, qui vient d'être créée princesse Paleÿ, m'a téléphoné hier soir pour m'inviter à dîner aujourd'hui, en insistant pour que j'accepte, parce qu'*on* avait à me parler.

Je trouve dans le salon Mme Wyroubow, Michel Stakhowitch et Dimitry Benckendorff. Le grand-duc Dimitry-Pavlowitch est là aussi, arrivé ce matin du grand-quartier général.

Une tristesse anxieuse pèse sur le dîner. Deux fois pendant le repas, le suisse du palais, dans son grand manteau

écarlate et brodé d'or, la casquette à la main, s'approche du grand-duc Dimitry et lui glisse quelques mots à l'oreille. Chaque fois, le grand-duc Paul interroge du regard son fils, qui répond simplement :

— Rien... Toujours rien !

La princesse Paleÿ me dit, à voix basse :

— Le grand-duc vous racontera tout à l'heure pourquoi Dimitry est venu de la *Stavka;* il a demandé, ce matin, dès son arrivée, une audience à l'empereur. Impossible d'obtenir une réponse. Le suisse vient encore de téléphoner deux fois à la chancellerie du palais Alexandre pour s'informer si Sa Majesté n'a pas fait connaître ses ordres. Toujours rien ! C'est d'un mauvais présage.

Tandis qu'on sert le café au salon, Mme Wyroubow m'offre un siège auprès d'elle, et sans autre exorde, elle me dit :

— Vous n'ignorez pas, monsieur l'ambassadeur, la grave décision que l'empereur vient de prendre. Hé bien ! qu'en pensez-vous?... C'est Sa Majesté elle-même qui m'a chargée de vous le demander.

— Cette décision est-elle définitive?

— Oh ! oui, tout à fait.

— En ce cas, mes objections viendraient un peu tard.

— Les Majestés seront bien peinées, si je ne leur rapporte pas d'autre réponse. Elles sont si désireuses de connaître votre opinion !

— Mais comment puis-je émettre une opinion sur une mesure dont les vrais motifs m'échappent? L'empereur a dû avoir des motifs de la plus haute importance pour ajouter à tout le fardeau de son travail habituel la terrible responsabilité du commandement militaire... Quels sont ces motifs?

Ma question la déconcerte. Braquant sur moi des yeux effarés, elle balbutie quelques mots vagues. Puis, d'une voix hésitante, elle me confie :

— L'empereur a pensé que, dans des circonstances si graves, son devoir de tsar est de se mettre à la tête de ses troupes et de prendre sur lui toutes les responsabilités de la guerre... Avant d'arriver à cette conviction, il a beaucoup réfléchi, beaucoup prié... Enfin, l'autre jour, après avoir entendu la sainte messe, il nous a dit : *Peut-être faut-il une victime expiatoire pour sauver la Russie. Je serai cette victime. Que la volonté de Dieu s'accomplisse!* En nous disant cela, il était très pâle ; mais sa figure exprimait une soumission parfaite.

Cette parole de l'empereur me fait frémir intérieurement. L'idée d'une prédestination au sacrifice et de la soumission parfaite à la volonté divine ne s'accorde que trop bien avec son caractère passif. Pour peu que la fortune militaire nous demeure adverse quelques mois encore, ne trouvera-t-il pas, dans la docilité aux ordres divins, un prétexte ou une excuse au relâchement de ses efforts, à l'abandon de ses espérances, à l'acceptation tacite de toutes les catastrophes?

Je reste une minute silencieux ; car, à mon tour, je suis fort embarrassé de répondre. Je dis enfin à Mme Wyroubow :

— Ce que vous venez de me confier me rend plus difficile encore d'exprimer une opinion sur la décision que l'empereur vient de prendre, puisque c'est affaire entre sa conscience et Dieu. D'ailleurs, cette décision étant irrévocable, il ne servirait à rien de la critiquer ; l'important est d'en tirer le meilleur parti possible. Or, dans ses fonctions nouvelles de généralissime, l'empereur aura constamment l'occasion de faire sentir, non seulement à ses troupes, mais à son peuple, à tout son peuple, la nécessité de vaincre... Pour moi, comme ambassadeur de la France alliée, le programme militaire de la Russie se résume dans le serment que Sa Majesté a prononcé sur l'Évangile et sur l'icone de Notre-Dame de Kazan, le 2 août 1914. Vous vous rappelez la magnifique cérémonie

du Palais d'hiver. En renouvelant ce jour-là le serment de 1812, en jurant qu'il ne signerait pas la paix tant qu'il y aurait un soldat ennemi sur le territoire russe, l'empereur a pris devant Dieu l'engagement de ne se laisser décourager par aucune épreuve, de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire au prix de n'importe quels sacrifices. Maintenant que son autorité souveraine va s'exercer directement sur la conduite même des armées, cet engagement sacré lui sera plus facile à tenir. C'est ainsi qu'il sera, selon moi, le sauveur de la Russie ; c'est dans ce sens que je me permets d'interpréter l'avertissement qu'il a reçu d'en-haut ; veuillez le lui dire de ma part.

Elle cligne deux ou trois fois les yeux, dans un effort visible de récapitulation intérieure. Puis, comme si elle avait hâte de décharger sa mémoire, elle prend congé de moi :

— Je vais tout de suite rapporter aux Majestés ce que vous venez de me dire, et je vous en remercie bien.

Tandis qu'elle fait ses adieux à la princesse Paleÿ, le grand-duc Paul m'attire dans son cabinet de travail avec son fils.

Le grand-duc Dimitry me raconte alors qu'il est arrivé ce matin de la *Stavka*, en train spécial, pour faire connaître à l'empereur l'effet déplorable que la disgrâce du grand-duc Nicolas produirait sur les troupes. Adossé à la cheminée, avec des gestes nerveux dans les mains, il poursuit, en paroles saccadées :

— Je dirai tout à l'empereur ; je suis résolu à tout lui dire. Je lui dirai même que, s'il ne renonce pas à son projet, comme il en est temps encore, les conséquences peuvent être incalculables, aussi funestes à la dynastie qu'à la Russie. Je lui proposerai enfin une combinaison qui, à la rigueur, pourrait tout concilier. L'idée vient de moi ; j'ai été assez heureux pour la faire accepter par le grand-duc Nicolas, qui s'est montré une fois de plus admirable de patriotisme et de désintéressement. Ma com-

binaison consisterait à ce que l'empereur, tout en prenant le commandement suprême, gardât auprès de lui le grand-duc comme major général. Voilà ce que j'ai mission de proposer à l'empereur, de la part du grand-duc... Mais vous voyez que Sa Majesté n'est pas pressée de me recevoir. Dès ce matin, à la descente du train, je lui ai fait demander une audience. Il est dix heures du soir. Pas un mot de réponse !... Que pensez-vous de mon idée?

— En soi, elle me paraît excellente. Mais je doute que l'empereur y acquiesce ; j'ai des motifs sérieux de croire qu'il tient absolument à éloigner le grand-duc Nicolas de l'armée.

— Hélas ! soupire le grand-duc Paul, je crois comme vous, mon cher ambassadeur, que l'empereur ne consentira jamais à garder Nicolas-Nicolaïéwitch auprès de lui.

Le grand-duc Dimitry jette sa cigarette au loin dans un geste de colère, arpente la pièce à longues enjambées, puis, croisant les bras, il s'écrie :

— Alors, nous sommes perdus ! Car désormais ce seront l'impératrice et sa camarilla qui commanderont à la *Stavka*!... C'est navrant !

Après un silence, il se tourne vers moi :

— Monsieur l'ambassadeur, permettez-moi une question. Est-il exact que les gouvernements alliés soient intervenus ou à la veille d'intervenir pour empêcher l'empereur de prendre le commandement?

— Non. La désignation du généralissime est une affaire de souveraineté intérieure.

— Vous me rassurez ! On m'avait dit, à la *Stavka*, que la France et l'Angleterre allaient exiger le maintien du grand-duc Nicolas. Ç'aurait été une faute énorme. Vous auriez détruit la popularité de Nicolas-Nicolaïéwitch et vous auriez eu tous les Russes, moi le premier, contre vous.

Le grand-duc Paul ajoute :

— Et puis, cela n'aurait servi à rien. Dans l'état d'es-

prit où est l'empereur, il ne s'arrêtera devant aucun obstacle, il ira jusqu'aux mesures les plus extrêmes pour exécuter sa décision. Si les Alliés s'y opposaient, il briserait l'Alliance plutôt que de laisser contester sa prérogative souveraine, qui se double, pour lui, d'un devoir religieux...

Nous retournons au salon. La princesse Paleÿ me demande :

— Eh bien ! que concluez-vous de tout ce qu'on vous a dit ce soir ici?

— Je ne conclus pas... Quand le mysticisme remplace la raison d'État, on ne peut plus rien prévoir. Désormais, je m'attends à tout.

***

Vendredi, 3 septembre 1915.

Deux fois au cours de cet après-midi, la première fois sur le pont Troïtsky, la seconde sur le quai du canal Iékaterinsky, je croise un automobile de la cour, au fond duquel j'aperçois l'empereur et l'impératrice, avec des figures très graves. Leur présence à Pétrograd est si insolite qu'elle fait tressauter de surprise tous les passants.

Les souverains se sont d'abord rendus à la cathédrale de la Forteresse, où ils ont prié devant les tombeaux d'Alexandre Ier, de Nicolas Ier, d'Alexandre II et d'Alexandre III. De là, ils ont été à la chapelle de la maison de Pierre le Grand, où ils ont embrassé l'image du Sauveur, dont Pierre-Alexéïéwitch se faisait constamment accompagner. Enfin, ils se sont fait conduire à Notre-Dame de Kazan, où ils sont restés longtemps prosternés sous l'icone miraculeuse de la Vierge. Toutes ces dévotions prouvent que l'empereur est à la veille d'accomplir l'acte suprême qui lui apparaît comme nécessaire au salut et à la rédemption de la Russie.

J'apprends d'autre part que, ce matin, avant de quitter Tsarskoïé-Sélo, l'empereur a reçu le grand-duc Dimitry, et qu'il a repoussé catégoriquement l'idée de maintenir le grand-duc Nicolas à la *Stavka*, en qualité de major général.

Quand je récapitule tous les symptômes inquiétants que j'ai enregistrés ces dernières semaines, il me paraît évident qu'une crise révolutionnaire s'élabore au sein du peuple russe.

A quelle date, sous quelle forme, dans quelles circonstances la crise éclatera-t-elle? La cause occasionnelle et déterminante sera-t-elle un désastre militaire, une disette, une grève sanglante, une sédition de caserne, un drame de palais? J'ignore. Mais l'événement me semble s'annoncer dès maintenant avec le caractère inéluctable d'une fatalité historique. En tout cas, les probabilités sont déjà si fortes que je crois devoir prévenir le gouvernement français; j'adresse donc à Delcassé un télégramme qui, après lui avoir exposé les périls de la situation militaire, se termine ainsi : *Pour la situation intérieure, elle n'est rien moins que rassurante. Jusqu'en ces derniers temps, on pouvait croire qu'il ne se produirait pas de désordres révolutionnaires avant la fin de la guerre. Je ne l'affirmerais pas aujourd'hui. La question qui se pose est donc de savoir si, à une échéance plus ou moins éloignée, la Russie sera encore capable de jouer efficacement son rôle d'alliée. Quelque incertaine que soit cette éventualité, elle doit entrer désormais dans les prévisions du gouvernement de la République et dans les calculs du général Joffre.*

***

Dimanche, 5 septembre 1915.

L'empereur est parti hier soir pour le grand-quartier général, où il prend aujourd'hui le commandement.

Avant son départ, il a signé une décision qui étonne et afflige tout le monde : il a congédié, sans un mot d'explication, le chef de sa chancellerie militaire, le prince Wladimir Orlow.

Lié à Nicolas II par une amitié de vingt ans, initié par ses fonctions à la vie quotidienne et la plus intime du souverain, mais ayant toujours gardé envers son maître l'indépendance de son caractère et la franchise de son langage, il ne cessait de combattre Raspoutine. Désormais, il n'y a plus, dans les entours des Majestés, une seule personne qui ne soit docile au *staretz*.

***

Lundi, 6 septembre 1915.

Ayant pris le commandement de toute les forces militaires et navales, l'empereur a publié l'ordre du jour suivant :

Aujourd'hui, j'ai pris le haut commandement de toutes les forces armées de terre et de mer opérant sur le théâtre de la guerre.

Avec une ferme foi en la divine clémence et avec une assurance inébranlable dans la victoire finale, nous remplirons notre devoir sacré de défendre à outrance la patrie et nous ne laisserons pas déshonorer le pays russe.

Donné au grand-quartier général, le 5 septembre 1915.

NICOLAS.

Il a, en outre, adressé au grand-duc Nicolas ce rescrit :

Au début de la guerre, des raisons d'ordre politique m'avaient empêché de suivre l'inclination de mon âme et de me mettre aussitôt à la tête de l'armée. C'est pourquoi je

vous chargeai du haut commandement de toutes les forces armées de terre et de mer.

Sous les yeux de toute la Russie, Votre Altesse impériale a fait preuve, au cours de la guerre, d'une vaillance inébranlable, qui a suscité chez moi et chez tous les Russes une profonde confiance et des vœux ardents qui accompagnaient partout votre nom dans les vicissitudes inévitables de la fortune militaire. Mon devoir envers la patrie, dont Dieu m'a confié la charge, m'ordonne, aujourd'hui que l'ennemi a pénétré dans l'intérieur de l'empire, de prendre le haut commandement des troupes combattantes, de partager avec mon armée les fatigues de la guerre et de sauvegarder avec elle la terre russe contre les attentats de l'ennemi.

Les voies de la Providence sont insondables; mais mon devoir et mon désir m'affermissent dans cette résolution, inspirée par le souci du bien public.

L'invasion de l'ennemi qui s'accentue tous les jours sur le front occidental exige avant tout une concentration intense de tous les pouvoirs civils et militaires, ainsi que l'unification du commandement pendant la guerre, en même temps qu'un redoublement de l'activité générale de tous les éléments de l'administration gouvernementale. Mais tous ces devoirs détournent notre attention du front méridional. Aussi, dans ces conjonctures, je reconnais la nécessité de vos conseils et de votre aide sur ce front. En conséquence, je vous nomme mon lieutenant au Caucase et commandant en chef de la vaillante armée qui opère dans cette région.

J'exprime à Votre Altesse impériale ma profonde reconnaissance et celle de la patrie pour toute votre œuvre à la guerre.

NICOLAS.

Sur le désir exprès de l'empereur, le grand-duc Nicolas est parti directement pour Tiflis, sans passer par Pétrograd.

***

Mardi, 7 septembre 1915.

Visite à la baronne M... Je la trouve seule, au piano. Elle joue, dans un mouvement superbe, avec une assurance large et entraînante, l'admirable sonate en *la bémol*, dédiée par Beethoven au prince Lichnowsky ; elle attaque précisément la deuxième variation qui est si pathétique. Sur un signe de prière que je lui adresse de la porte, elle me fait la grâce de ne pas s'arrêter.

Quand elle a plaqué le dernier accord, elle ferme le piano, me tend ses doigts encore tout vibrants et me lance, comme si cela lui jaillissait du cœur :

— Plutôt que de renoncer à la musique, je renoncerais à la Russie !

Il est vrai que la baronne M... est d'origine livonienne. Voilà pourtant plus d'un siècle que sa famille sert le tsarisme, dans les hauts emplois de la cour et de l'armée. Elle n'en reste pas moins étrangère à la communion russe. Et le cri, que l'émotion musicale vient de lui arracher, ne donne que trop exactement la mesure du patriotisme qui anime quelques familles de la noblesse balte.

***

Mercredi, 8 septembre 1915.

Le général Djounkowsky, aide de camp de l'empereur, commandant en chef de la gendarmerie, adjoint du ministre de l'Intérieur pour la police, le plus puissant personnage de l'empire, ayant su d'ailleurs s'acquérir l'estime de tous dans ses délicates et redoutables fonctions, vient d'être destitué. Il succombe sous les coups réitérés de l'impératrice, qui l'a formellement accusé d'avoir fait

attaquer Raspoutine dans les journaux et d'avoir travaillé sous main à la popularité séditieuse du grand-duc Nicolas.

Mais, depuis longtemps déjà, le général Djounkowsky était condamné dans l'esprit de l'empereur pour avoir eu le courage de lui dénoncer les ignominies du *staretz*, par exemple la scène de luxure qui scandalisa Moscou, au mois d'avril dernier.

***

Jeudi, 9 septembre 1915.

L'empereur inaugure sa prise de commandement par l'annonce d'un brillant succès que l'armée du sud vient de remporter sur les Allemands près de Tarnopol. La bataille s'est poursuivie pendant cinq jours, le long du Séreth ; les trophées russes comprennent 17 000 prisonniers et une quarantaine de canons.

Ce retour de fortune, coïncidant avec le changement de généralissime, fait exulter les adversaires du grand-duc Nicolas. Je crains que leur allégresse ne soit brève ; car sur tout le reste du front, en Lithuanie particulièrement, la poussée allemande s'accentue chaque jour.

***

Vendredi, 10 septembre 1915.

Sazonow me dit ce matin :

— Je suis agacé, au possible, des nouvelles qu'on m'envoie de Londres et de Paris au sujet de l'affaire bulgare. Ni Grey ni Delcassé ne semblent comprendre la gravité de ce qui se prépare à Sophia. Nous perdons en bavardages de chancellerie un temps infiniment précieux... Nous devrions, sans un jour de retard, déclarer

à Radoslavow que la zone, dite incontestée, de la Macédoine sera annexée à la Bulgarie après la guerre, et que nous lui garantissons cette annexion si l'armée bulgare attaque à bref délai la Turquie... Je prescris à Savinsky de se concerter d'urgence avec ses collègues alliés pour faire une démarche dans ce sens... Aboutirons-nous enfin, cette fois?

***

Dimanche, 12 septembre 1915.

La situation des armées russes en Lithuanie s'aggrave rapidement. Au nord-est de Wilna, l'ennemi avance à marches forcées vers Dvinsk, par Wilkomir; ses patrouilles de cavalerie atteignent déjà, près de Sventsiany, la voie ferrée, l'unique artère qui relie Wilna à Dvinsk, Pskow à Pétrograd. Plus au sud, après des combats acharnés au confluent de la Zelvianka et du Niémen, il menace, près de Lida, la grande route de Wilna à Pinsk. Il va donc falloir évacuer Wilna en toute hâte.

Voici quelques renseignements exacts sur les conditions dans lesquelles le prince Wladimir Orlow s'est vu retirer, il y a quelques jours, le poste de confiance qu'il occupait depuis tant d'années auprès de l'empereur.

C'est d'une manière indirecte et fortuite que Wladimir-Nicolaïéwitch a connu sa disgrâce. En notifiant au grand-duc Nicolas qu'il le nommait à la lieutenance impériale du Caucase, le tsar avait ajouté à sa lettre ce post-scriptum : « Quant à Wladimir Orlow que tu aimes tant, je te le donne; il pourra t'être utile pour les affaires civiles. » Le grand-duc, qui est intimement lié avec Orlow, lui a fait demander aussitôt, par un de ses aides de camp, ce que signifiait cette décision inattendue.

Quelques heures plus tard, Orlow apprenait que l'empereur, qui se disposait à partir pour le grand-quartier

général, venait de rayer son nom sur la liste des personnes appelées à prendre place dans le train de Sa Majesté ; il en a conclu aisément que Nicolas II ne désirait pas le revoir. Avec une dignité parfaite, il s'est abstenu de toute plainte, de toute récrimination, et il s'est mis en route pour Tiflis.

Mais, avant de s'éloigner, il a voulu libérer sa conscience. Dans une lettre adressée au comte Fréedericksz, ministre de la Cour, il a supplié ce vieux serviteur d'ouvrir les yeux du souverain sur le rôle abominable de Raspoutine et de ses complices, qu'il a dénoncés expressément comme des agents de l'Allemagne ; il a même eu le courage de terminer sa lettre par ce cri d'alarme : « L'empereur n'a plus un jour à perdre pour s'affranchir des forces occultes qui l'oppriment. Sinon, avant peu, c'en sera fini des Romanow et de la Russie. »

***

Mercredi, 15 septembre 1915.

Ce soir, je dîne dans une maison neutre avec Maxime Kovalewsky, Milioukow, Maklakow, Chingarew, l'état-major et l'élite du parti libéral. En d'autres pays, ce dîner eût été la chose la plus naturelle. Ici, la séparation entre le monde officiel et les éléments progressistes est si profonde que je m'attends à être fort critiqué dans les milieux bien pensants. Et pourtant, ces hommes, d'une impeccable probité, d'une haute culture, ne sont rien moins que révolutionnaires ; tout leur idéal politique se résume dans la monarchie constitutionnelle. C'est ainsi que Milioukow, le grand historien de *la Civilisation russe*, a pu dire, au temps de la première Douma : « Nous ne sommes pas l'opposition *contre* Sa Majesté, mais l'opposition *de* Sa Majesté. »

Lorsque j'arrive, je les trouve tous réunis autour de

Kovalewsky, parlant avec animation, l'air consterné ; ils viennent en effet d'apprendre que le gouvernement a résolu de proroger la Douma. Ainsi, les belles espérances qu'on avait conçues, il y a six semaines, au début de la session, sont déjà réduites à néant ; le contrôle de la représentation nationale a vécu ; l'institution d'un ministère responsable n'est plus qu'une chimère ; c'est le « bloc noir » qui l'emporte ; c'est le triomphe du pouvoir personnel, de l'absolutisme autocratique et des forces occultes... Tout le dîner se passe à scruter les sombres perspectives que découvre ce retour offensif de la réaction.

Au sortir de table, un journaliste vient annoncer que l'ukase prorogeant la Douma a été signé cet après-midi et sera publié demain.

Je m'isole dans un coin du salon avec Kovalewsky et Milioukow. Ils me confient que, devant l'outrage infligé à la représentation nationale, ils veulent se retirer des commissions mixtes, organisées récemment au ministère de la Guerre pour intensifier le travail des usines :

— On repousse le concours de la Douma : soit ! Mais dorénavant, nous laisserons au gouvernement seul toute la responsabilité de la guerre.

Je leur représente avec énergie combien cette conduite serait inopportune et même coupable :

— Il ne m'appartient pas d'apprécier vos mobiles et vos calculs politiques. Mais, comme ambassadeur de la France alliée, de la France qui est entrée en guerre pour la défense de la Russie, j'ai le droit de vous rappeler que vous êtes *en face de l'ennemi*, et que vous devez vous interdire tout acte, toute manifestation qui risquerait d'amoindrir votre effort militaire.

Ils me promettent d'y réfléchir. En terminant, Kovalewsky me dit :

— Ce renvoi de la Douma est un crime. On voudrait précipiter la révolution que l'on ne s'y prendrait pas autrement.

Je lui demande :

— Croyez-vous que la crise actuelle puisse aboutir à des troubles révolutionnaires?

Il échange un regard avec Milioukow. Puis, me fixant de son œil lumineux et fin, il me répond :

— Autant que cela dépendra de nous, il n'y aura pas de révolution pendant la guerre... Mais bientôt peut-être, cela ne dépendra plus de nous.

Resté seul avec Maxime Kovalewsky, je l'interroge sur ses travaux d'histoire et de sociologie. Ancien professeur à l'université de Moscou, maintes fois tracassé pour l'indépendance de ses opinions, obligé de s'expatrier vers 1887, il a beaucoup voyagé en France, en Angleterre, aux États-Unis ; il est actuellement une des figures les plus marquantes de l'*intelligentzia*. Ses études sur les institutions politiques et sociales de la Russie révèlent en lui une large culture, un esprit ouvert et droit, une pensée libre, synthétique et façonnée à la discipline du positivisme anglais. Dans son parti, on le croit réservé à un grand rôle pour le jour où l'autocratisme se convertirait en monarchie constitutionnelle. J'imagine que ce serait uniquement un rôle d'influence et de doctrine. Comme tous les coryphées du libéralisme russe, Maxime Kovalewsky est trop spéculatif, trop théoricien, trop livresque, pour être homme d'action. La compréhension des idées générales et la connaissance des systèmes politiques ne suffisent pas au gouvernement des affaires humaines : il y faut encore le sens du réel, l'intuition du possible et du nécessaire, la promptitude dans la décision, la fermeté dans le dessein, l'intelligence des passions publiques, l'audace réfléchie, — toutes qualités dont les « cadets », malgré leur patriotisme et leur bonne volonté, me semblent dépourvus.

En terminant, je supplie Kovalewsky de prodiguer autour de lui, sans se lasser, les conseils de patience et de sagesse. Je le prie enfin de méditer l'aveu que soupirait mélancoliquement, durant les journées de juin 1848, un

des chefs de l'ancienne « opposition monarchique », un des organisateurs de la fameuse campagne des banquets, Duvergier de Hauranne : « Si nous avions su combien les parois du volcan étaient minces, nous n'aurions pas provoqué l'éruption ! »

***

Jeudi, 16 septembre 1915.

La prorogation de la Douma est publiée.

Aussitôt, les usines de Poutilow et des Chantiers baltiques se mettent en grève.

***

Vendredi, 17 septembre 1915.

Les grèves s'étendent aujourd'hui à presque toutes les usines de Pétrograd. Mais on ne signale aucun désordre. Les meneurs affirment qu'ils veulent simplement protester contre le renvoi de la Douma et que le travail reprendra dans deux jours.

Un de mes informateurs, qui connaît bien les milieux ouvriers, me dit :

— Rien à craindre, cette fois encore. Ce n'est qu'une répétition générale.

Il ajoute que les idées de Lénine et sa propagande « pour la défaite » font de grands progrès parmi les éléments instruits de la classe ouvrière.

***

Dimanche, 19 septembre 1915.

Sur tout l'immense front qui se déroule de la Baltique au Dniester, les Russes continuent leur lente retraite.

Hier, une offensive enveloppante et hardie a fait tomber Wilna aux mains des Allemands. Toute la Lithuanie est perdue.

***

Lundi, 20 septembre 1915.

Les grèves de Pétrograd sont terminées.

A Moscou, l'Union des Zemstvo et l'Union des Villes ont adopté une motion réclamant la convocation immédiate de la Douma et la formation d'un ministère « ayant la confiance du pays. »

Les nouvelles que je reçois de province sont satisfaisantes, en ce sens qu'elles écartent l'éventualité d'un mouvement révolutionnaire et qu'elles attestent, dans la masse du pays, la ferme résolution de poursuivre la guerre.

CHAPITRE III

21 SEPTEMBRE-8 NOVEMBRE 1915

La Bulgarie mobilise contre la Serbie. Envoi d'un contingent franco-anglais dans les Balkans. — Discorde au sein du gouvernement russe. Lettre collective des ministres à l'empereur. Réponse cassante de Nicolas II. — Émotion que « le geste fratricide » de la Bulgarie provoque dans le peuple russe. Le gouvernement français réclame la coopération militaire de la Russie contre la Bulgarie ; échange de télégrammes entre le président de la République et l'empereur. — Progrès des influences réactionnaires à la cour. Disgrâce du ministre de l'Intérieur et du procureur suprême du Saint-Synode. — Audience de l'empereur ; promesse d'une coopération militaire contre la Bulgarie. — L'impératrice exhorte l'empereur à l'absolutisme. Les prières de Raspoutine ; sa sincérité dans l'affirmation de son pouvoir surnaturel. — Offensive foudroyante des Bulgares contre les Serbes. Manifeste de l'empereur sur la félonie bulgare. La flotte russe bombarde Varna. — Négociation avec le gouvernement roumain pour obtenir l'autorisation de faire passer, par la Moldavie, une armée russe envoyée au secours des Serbes. Refus du gouvernement roumain.

Mardi, 21 septembre 1915.

Le tsar Ferdinand a découvert son jeu : la Bulgarie mobilise et se dispose à attaquer la Serbie.

Quand Sazonow me communique cette nouvelle, je me récrie :

— La Serbie ne doit pas se laisser attaquer ; il faut qu'elle attaque immédiatement.

— Non, me répond Sazonow. Nous devons essayer encore d'empêcher le conflit.

J'objecte que le conflit ne peut plus être évité ; que, depuis longtemps, le jeu de la Bulgarie est trop évident ; qu'une procédure diplomatique ne peut plus avoir présentement d'autre effet que de laisser à l'armée bulgare le temps de se mobiliser et de se concentrer ; que, si les Serbes ne profitent pas de ce que la route de Sophia leur est ouverte pendant quelques jours encore, ils sont perdus. Je déclare enfin que, pour appuyer l'action des Serbes, la flotte russe doit bombarder Bourgas et Varna.

— Non ! s'exclame Sazonow... La Bulgarie est notre coreligionnaire ; nous l'avons créée de notre sang ; elle nous doit son existence nationale et politique ; nous ne pouvons pas la traiter en ennemie.

— Mais c'est elle qui se fait votre ennemie... Et dans quel moment !

— N'importe ! Il faut négocier encore... Simultanément, nous devons faire appel à la masse du peuple bulgare et lui dénoncer l'abomination du crime qu'on veut lui faire commettre. Un manifeste que l'empereur Nicolas lui adresserait au nom du slavisme, produirait sans doute un grand effet ; nous n'avons pas le droit de ne pas tenter cette dernière chance.

— Je m'en tiens à ce que je vous disais tout à l'heure. Il faut que les Serbes se lancent à marches forcées sur Sophia ; sinon, avant un mois, les Bulgares seront à Belgrade.

***

Vendredi, 24 septembre 1915.

Un télégramme, expédié de Paris hier soir, m'annonce que les gouvernements français et britannique ont résolu d'envoyer un corps d'armée dans les Balkans.

En recevant de moi cette nouvelle, Sazonow exulte.

L'envoi de troupes alliées au secours de la Serbie lui paraît changer tout l'aspect du problème balkanique. Il souhaite que cet envoi puisse être connu assez tôt à Sophia pour que le gouvernement bulgare ait le temps d'arrêter ses préparatifs militaires ; il va s'appliquer, d'autre part, à empêcher les Serbes d'attaquer l'armée bulgare avant que celle-ci n'ait pris manifestement l'offensive.

Sur ce dernier point, je lui fais la plus vive opposition. Et, comme j'ai lieu de croire qu'à Paris on est dans les mêmes idées, je télégraphie à Delcassé : *J'ai peine à comprendre la pensée de M. Sazonow. Une brusque irruption de l'armée serbe sur le territoire bulgare aurait un retentissement énorme en Allemagne et en Autriche comme en Turquie, en Grèce et en Roumanie. Le salut de la Bulgarie ne nous regarde plus. Si nous pouvons nous procurer, à son détriment, un succès facile et rapide, nous ne devons pas y renoncer. Il ne saurait plus être question d'équilibre balkanique et de souvenirs historiques. La victoire avant tout!*

***

Samedi, 25 septembre 1915.

La conduite de la Bulgarie provoque, dans le public russe, une violente indignation. Les journaux mêmes qui, jusqu'ici, professaient le plus d'indulgence pour les Bulgares, s'associent à la réprobation générale, en s'efforçant toutefois d'opposer la politique personnelle du tsar Ferdinand aux sentiments de son peuple.

***

Dimanche, 26 septembre 1915.

La grande offensive, que l'état-major français prépare depuis tant de mois, a commencé enfin, hier, en Champagne ;

elle est secondée par une attaque des Anglais en Artois.

Nos débuts sont heureux ; nous avons pénétré dans les lignes allemandes, sur un front de 25 kilomètres et une profondeur de 3 ou 4 ; nous avons fait 15 000 prisonniers.

***

Lundi, 27 septembre 1915.

L'Union des Zemstvo et l'Union des Villes, qui ont siégé ces derniers jours à Moscou, ont adopté en commun la motion suivante : *Dans la tragique épreuve que traverse la Russie, nous estimons que notre premier devoir est d'envoyer un ardent salut à notre stoïque, glorieuse et chère armée. Plus que jamais, le peuple russe est inébranlablement résolu à mener la guerre jusqu'à la victoire, en complète union avec ses fidèles alliés. Mais, sur le chemin de la victoire, se dresse un fatal obstacle constitué par tous les vieux vices de notre régime, c'est-à-dire l'irresponsabilité du pouvoir, le défaut de tout lien entre le gouvernement et le pays, etc. Un changement radical s'impose... A la place de nos gouvernants actuels, il nous faut des hommes investis de la confiance nationale. Le travail de la Douma doit être repris sans délai.*

Les deux Unions ont nommé chacune trois délégués qui ont mission d'exposer oralement à l'empereur les vœux du pays.

Le président du Conseil, Gorémykine, a conseillé à Sa Majesté de ne pas recevoir ces délégués, qui n'ont, dit-il, aucun titre « pour faire entendre la voix de la terre russe ». L'empereur a donc refusé l'audience.

***

Mardi, 28 septembre 1915.

La discorde règne au sein du gouvernement russe. Plusieurs ministres, effrayés des tendances réactionnaires

qui prévalent à la cour, ont adressé une lettre collective à l'empereur pour le supplier de s'arrêter dans cette voie funeste et lui déclarer que leur conscience ne leur permet pas de travailler plus longtemps sous la présidence de Gorémykine. Outre Sazonow, les signataires de la lettre sont le prince Stcherbatow, ministre de l'Intérieur, Krivochéine, ministre de l'Agriculture, le prince Schahovskoï, ministre du Commerce, Bark, ministre des Finances, et Samarine, procureur suprême du Saint-Synode. Le général Polivanow, ministre de la Guerre, et l'amiral Grigorowitch, ministre de la Marine, se sont abstenus de signer, par respect pour la discipline militaire.

Au reçu de cette lettre, l'empereur a convoqué tous les ministres à la *Stavka* ; ils viennent de partir pour Mohilew, où ils arriveront demain. L'affaire se déroule dans un secret rigoureux.

Il y a huit jours, le président de la Douma, Rodzianko, avait sollicité une audience de l'empereur. On l'a informé, ce matin, que sa demande n'a pas été agréée.

***

Mercredi, 29 septembre 1915.

Avant-hier, le gouvernement russe a proposé aux gouvernements alliés de remettre au cabinet de Sophia la note suivante : *Les puissances alliées, ayant les plus graves motifs de suspecter les intentions qui ont motivé la mobilisation générale de l'armée bulgare et attachant, d'autre part, le plus grand prix à conserver les relations amicales qui les unissent à la Bulgarie, croient devoir, au nom même de cette amitié, demander au gouvernement royal de révoquer l'ordre de mobilisation ou de se déclarer prêt à coopérer avec lesdites puissances contre la Turquie. Si, dans un délai de vingt-quatre heures, le gouvernement royal n'a pas acquiescé à l'un ou l'autre de ces partis, les puissances*

alliées rompront aussitôt tout rapport avec la Bulgarie.

J'avais représenté à Sazonow que la forme anodine de cette admonestation la rendait par avance inefficace : il avait maintenu néanmoins sa proposition. Aujourd'hui, Buchanan m'apprend que sir Edward Grey voudrait édulcorer encore la note russe et n'y rien laisser qui ressemblât à un ultimatum. Je télégraphie à Delcassé : *Cette politique de sir Edward Grey me paraît une aberration. Allons-nous donc recommencer avec la Bulgarie la faute que nous avons commise avec la Turquie et que nous n'avons pas fini d'expier? Sir Edward ne voit-il donc pas que, chaque jour, les Allemands s'implantent davantage en Bulgarie et qu'ils y parleront bientôt en maîtres? Serait-il assez naïf pour croire aux assurances pacifiques du roi Ferdinand? Veut-il attendre, pour agir à Sophia, que l'armée bulgare ait achevé sa concentration et que les officiers allemands aient pris possession de leurs commandements? Il a plu à l'Allemagne de nous faire la guerre sur le territoire bulgare. Or, il dépend de nous aujourd'hui de lui infliger, sur ce territoire même, un échec immédiat. Et nous délibérons!*

***

Jeudi, 30 septembre 1915.

J'apprends ce soir que, hier, à Mohilew, l'empereur a traité durement les ministres signataires de la lettre. Il leur a déclaré, d'une voix cassante :

— Je ne tolérerai pas que mes ministres se mettent en grève contre mon président du Conseil. J'imposerai à tous le respect de ma volonté.

Notre offensive de Champagne se poursuit brillamment et sans répit.

L'effet sur l'opinion russe est excellent. La déception

que causait l'immobilité du front occidental devenait inquiétante, car elle se propageait dans l'armée. Le *Novoïé Vrémia* traduit exactement l'impression générale par ces mots : « Alors que la majeure partie des forces allemandes et presque toute l'armée austro-hongroise s'acharnaient contre nous, nos alliés d'Occident sont restés inactifs. Cette passivité du général Joffre pendant nos pénibles épreuves était incompréhensible. L'offensive franco-anglaise met fin à toutes les équivoques. Il est désormais évident que l'inaction apparente de nos alliés fut, en réalité, une période de préparation. »

* * *

Vendredi 1er octobre 1915.

Le président de la République me charge de transmettre à l'empereur le télégramme suivant :

La grave situation, créée par l'attitude définitivement hostile du roi Ferdinand et par la mobilisation bulgare, inquiète vivement le gouvernement français. Nous avons les plus sérieuses raisons de craindre que les Bulgares ne cherchent à intercepter la ligne de Salonique à Nisch et ne nous mettent ainsi dans l'impossibilité prochaine de communiquer, non seulement avec la Serbie, mais avec la Russie elle-même, et d'envoyer à nos alliés les munitions que nous fabriquons pour eux. Aujourd'hui, notre fabrication quotidienne des obus destinés à la Russie est de trois à quatre mille par jour; elle va s'accroître progressivement pour atteindre, en janvier, le chiffre de dix mille demandé par le gouvernement de Votre Majesté.

La Russie et la France ont un intérêt capital à maintenir la liberté de leurs communications. Nous nous entendons avec l'Angleterre pour envoyer le plus tôt possible des troupes en Serbie. Mais la présence de troupes russes pro-

duirait certainement sur le peuple bulgare l'impression la plus forte. Si Votre Majesté ne dispose pas dès maintenant d'une division ou si Elle ne croit pas avoir le moyen de la faire parvenir en Serbie, il semblerait tout au moins nécessaire que des groupes de soldats russes fussent chargés d'aller garder avec les nôtres la voie de Salonique. La reconnaissance du peuple bulgare envers Votre Majesté l'arrêterait peut-être alors sur le chemin d'une lutte fratricide et, en tout cas, l'accord des pays alliés apparaîtrait clairement à tous les peuples balkaniques. Je prie Votre Majesté d'excuser mon insistance et de croire à mes sentiments de fidèle amitié.

POINCARÉ.

***

Dimanche, 3 octobre 1915.

Le geste « fratricide » de la Bulgarie envers la Serbie provoque, dans toute la société russe, le plus vif émoi ; c'est comme une houle d'indignation qui se propage à travers la Russie entière.

***

Mardi, 5 octobre 1915.

Une mauvaise nouvelle nous arrive d'Athènes. Le roi Constantin a obligé Vénizélos à résigner le pouvoir. Il y a quelques jours, devant la Chambre hellénique, le président du Conseil avait déclaré que, si l'exécution du programme national mettait la Grèce aux prises avec les empires germaniques, le gouvernement saurait faire son devoir. Ces fortes paroles ont été jugées inadmissibles à Berlin. Le comte Mirbach, ministre d'Allemagne à Athènes, est venu sermonner le roi, au nom de son impérial beau-frère, et sans nul doute aussi lui rappeler leur

pacte secret. Constantin a aussitôt exigé et obtenu la démission de Vénizélos.

Un premier détachement de troupes anglo-françaises vient de débarquer à Salonique.

***

Mercredi, 6 octobre 1915.

L'empereur, qui est en tournée d'inspection sur le front, vient seulement de répondre au président de la République par le télégramme suivant :

Partageant entièrement votre manière de voir, sur l'extrême importance de la ligne de Salonique pour assurer les communications entre la France et ses alliés, j'attache un très grand prix à l'occupation de cette ligne par les troupes anglo-françaises et c'est avec plaisir que j'ai appris qu'elles sont en train d'opérer leur débarquement. J'aurais été particulièrement heureux de voir un détachement de mon armée se joindre à elles et établir, sur ce nouveau front, une collaboration plus étroite encore, côte à côte avec nos alliés. A mon grand regret, il m'est impossible en ce moment de distraire d'effectifs quelconques à cet effet et surtout de les faire parvenir à destination par les voies dont nous disposons.

Me réservant de revenir à votre idée, dont je reconnais le bien-fondé, aussitôt que les circonstances le permettront, je profite de cette occasion pour vous dire, monsieur le président, la satisfaction avec laquelle j'accueille les renseignements que vous m'avez communiqués sur la production des projectiles destinés à mon armée. L'aide que l'industrie française prête à la Russie dans cette question capitale est hautement appréciée par mon pays. Veuillez croire, monsieur le président, à ma constante et fidèle amitié.

NICOLAS.

Aussitôt que Sazonow m'a donné connaissance de ce télégramme expédié hier soir à Paris, je lui dis :

— Cette décision de l'empereur est inacceptable. Je vous prie de lui demander une audience de ma part. Je m'efforcerai de le convaincre que la Russie ne peut pas laisser à ses alliés tout le poids de la guerre nouvelle qui s'ouvre dans les Balkans.

— Mais l'empereur est sur le front et se déplace chaque jour !

— J'irai le voir où il voudra. J'insiste pour que vous lui transmettiez ma demande d'audience.

— Soit ! Je vais lui télégraphier.

***

Samedi, 9 octobre 1915.

Les influences réactionnaires s'affirment chaque jour davantage autour de l'empereur.

Le ministre de l'Intérieur, prince Stcherbatow, et le procureur suprême du Saint-Synode, Samarine, qui occupaient leur poste depuis trois mois à peine et qui, par leurs tendances libérales, étaient sympathiques à l'opinion publique, sont renvoyés, sans un mot d'explication. Le nouveau ministre de l'Intérieur, Alexis-Nicolaïéwitch Khvostow, ancien gouverneur de Nijny-Novgorod et l'un des chefs de la droite à la Douma, est connu comme un homme à poigne. Le successeur de Samarine au Saint-Synode n'est pas encore désigné.

***

Dimanche, 10 octobre 1915.

L'empereur me reçoit, cet après-midi, à Tsarskoïé-Sélo.

Il a belle mine, avec un air de confiance et de tranquillité, que je ne lui ai pas vu depuis longtemps. Nous abordons tout de suite l'objet de ma visite. Je lui expose les multiples considérations qui obligent la Russie à prendre sa part de l'action militaire que la France et l'Angleterre viennent d'engager dans les Balkans ; je conclus par ces mots :

— Sire, la France vous demande la coopération de votre armée et de votre flotte contre la Bulgarie. Si la voie du Danube est impraticable aux transports de troupes, il reste la voie d'Arkhangelsk. En moins de trente jours, une brigade d'infanterie peut être ainsi transportée du centre de la Russie à Salonique. Je prie Votre Majesté d'ordonner l'envoi de cette brigade. Quant aux opérations navales, je sais que les vents d'est, qui soufflent en cette saison sur la mer Noire, rendent presque impossible un débarquement à Bourgas et à Varna. Mais il est facile à deux ou trois cuirassés de bombarder les forts de Varna et les batteries du cap Éminé qui commandent la baie de Bourgas. Je prie Votre Majesté d'ordonner ce bombardement.

Après m'avoir écouté sans m'interrompre, l'empereur s'enferme dans un long silence. Deux ou trois fois, il se caresse la barbe en regardant la pointe de ses bottes. Enfin, relevant la tête et me fixant de ses yeux clairs, il me déclare :

— Au point de vue moral et politique, je ne peux pas hésiter sur la réponse que vous attendez de moi. Je consens à vos demandes. Mais vous comprendrez que, au point de vue de l'exécution pratique, j'aie besoin de consulter mes états-majors.

— Ainsi, Votre Majesté m'autorise à annoncer au gouvernement de la République que, dans un bref délai, un contingent russe sera envoyé, par Arkhangelsk, au secours de la Serbie?

— Oui.

— Je peux lui annoncer également que, dans un bref délai, l'escadre russe de la mer Noire recevra l'ordre de bombarder les forts de Varna et de Bourgas?

— Oui... Mais, pour justifier aux yeux du peuple russe cette dernière opération, j'attendrai que l'armée bulgare ait fait un acte d'hostilité contre les Serbes.

— Je remercie Votre Majesté de ses déclarations.

Notre entretien prend alors un caractère plus intime. Je questionne l'empereur sur les impressions qu'il rapporte du front.

— Mes impressions, me dit-il, sont excellentes. Je suis plus confiant et plus en train que jamais. La vie que je mène à la tête de mon armée est si saine et si réconfortante ! Quel superbe soldat que le soldat russe ! Je ne sais pas ce qu'on n'obtiendrait pas de lui ! Et il a une telle volonté de vaincre, une telle foi dans la victoire !

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi ; car l'effort qui nous reste à accomplir est énorme encore et nous ne serons victorieux qu'à force de ténacité.

L'empereur me répond, en serrant les poings et en les élevant au-dessus de sa tête :

— Je suis enfoncé dans la ténacité jusqu'aux épaules ; j'y suis embourbé. Et je n'en sortirai qu'après notre victoire complète.

Il m'interroge enfin sur notre offensive de Champagne, en exaltant les qualités magnifiques des troupes françaises. Il me parle enfin de moi, de ma vie à Pétrograd :

— Je vous plains, me dit-il, de vivre dans un milieu aussi déprimé, aussi pessimiste ! Je sais que vous réagissez courageusement contre l'air méphitique de Pétrograd. Mais si, un jour, vous vous sentez intoxiqué, ce jour-là, venez me voir sur le front et je vous promets que vous serez aussitôt guéri.

Subitement grave, il ajoute d'un ton âpre :

— Ces miasmes de Pétrograd, on les sent jusqu'ici, à vingt-deux verstes de distance ! Et ce n'est pas des

quartiers populaires que viennent les pires odeurs, c'est des salons ! Quelle honte ! Quelle misère ! Peut-on être aussi dépourvu de conscience, de patriotisme et de foi !

S'étant levé sur ces mots, il reprend affectueusement :

— Adieu, mon cher ambassadeur ! Il faut que je vous quitte, je repars ce soir pour la *Stavka* et j'ai encore beaucoup à faire... Puissions-nous n'avoir que de bonnes choses à nous dire, quand nous nous reverrons !...

***

Je dîne, entre intimes, chez Mme P... Elle me demande :

— Eh bien ! Comment avez-vous trouvé l'empereur hier?

— *In very good spirits.*

— Il ne se doute donc pas de ce qui se prépare contre lui?

Avec une fébrilité toute féminine, elle me rapporte plusieurs conversations qu'elle a entendues ces derniers jours et qui se résument ainsi : « Cela ne peut plus durer. La Russie a eu souvent à subir le règne des favoris dans son histoire ; elle n'a jamais connu de turpitude comparable au règne de Raspoutine. Il faut décidément recourir aux grands remèdes d'autrefois, aux seuls remèdes possibles et efficaces sous un régime autocratique : il faut déposer l'empereur et proclamer, à sa place, le césaréwitch Alexis avec la régence du grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch... Le temps presse : la Russie est au bord de l'abime... »

On ne s'exprimait pas autrement dans les salons de Saint-Pétersbourg, au mois de mars 1801. Les conjurés d'alors, Pahlen et Bennigsen, ne visaient aussi qu'à obtenir *l'abdication* de Paul Ier en faveur de son fils.

***

Mardi, 12 octobre 1915.

D'après quelques propos que Mme Wyroubow a tenus hier soir dans une maison pieuse où l'on communie en Raspoutine, la belle humeur, la confiance, l'entrain, que j'ai observés chez l'empereur, seraient dus en grande partie aux éloges exaltés que l'impératrice lui prodigue, depuis qu'il se comporte « en véritable autocrate ». Elle lui répète continuellement : — « Vous êtes digne désormais de vos plus grands aïeux ; je suis certaine qu'ils sont fiers de vous et que, du haut du ciel, ils vous bénissent... Maintenant que vous êtes dans la voie ordonnée par la divine Providence, je ne doute plus de notre victoire, aussi bien sur nos ennemis du dehors que sur ceux du dedans ; vous sauvez à la fois la patrie et le trône... Comme nous avons eu raison d'écouter notre cher Grigory ! Comme ses prières nous sont secourables devant Dieu !... »

J'ai entendu souvent discuter la question de savoir si Raspoutine est sincère dans l'affirmation de ses facultés surnaturelles ou s'il n'est, au fond, qu'un imposteur, un charlatan. Et les avis étaient presque toujours partagés ; car le *staretz* est plein de contrastes, d'incohérences et de bizarreries. Quant à moi, je ne doute pas de sa sincérité, de son absolue sincérité. Il n'exercerait pas une pareille fascination, s'il n'était personnellement convaincu de ses dons extraordinaires. Sa foi en son pouvoir mystique est le facteur principal de son ascendant. Il est la première dupe de son verbiage et de ses pratiques ; tout au plus y ajoute-t-il quelque forfanterie. Le grand maître de l'hermétisme, l'ingénieux auteur de la *Philosophia sagax*, Paracelse, avait déjà très justement aperçu que la force persuasive du thaumaturge a pour condition néces-

saire sa propre croyance à son dynamisme : *non potest facere quod non credit posse facere;* « il est incapable de faire ce qu'il ne croit pas pouvoir faire... » D'ailleurs, comment Raspoutine ne croirait-il pas qu'une puissance exceptionnelle émane de lui? Chaque jour, il en fait la preuve par la crédulité de son entourage. Quand, pour imposer ses fantaisies à l'impératrice, il se prétend inspiré de Dieu, l'obéissance immédiate qu'il trouve en elle lui démontre à lui-même la vérité de sa prétention. Ainsi, l'un et l'autre se suggestionnent réciproquement.

Raspoutine exerce-t-il la même domination sur l'empereur que sur l'impératrice? — Non, et la différence est sensible.

Alexandra-Féodorowna vit, à l'égard du *staretz*, dans une sorte d'hypnose. Quelque opinion qu'il exprime, quelque volonté qu'il formule, elle acquiesce, elle obéit aussitôt : les idées qu'il lui suggère s'implantent dans son cerveau sans y provoquer la moindre contradiction. Chez le tsar, la soumission est beaucoup moins passive, beaucoup moins complète. Il croit certes que Grigory est un *Bojy tchelloviek*, un « homme de Dieu » : il garde néanmoins vis-à-vis de lui une grande part de son libre arbitre ; il ne lui cède jamais du premier mouvement. Cette indépendance relative s'affirme surtout quant le *staretz* se mêle de la politique. Alors, Nicolas II s'enveloppe de silence et de réserve ; il élude les questions embarrassantes ; il ajourne les réponses décisives ; en tout cas, il ne se soumet qu'après un long débat intérieur, où sa raison naturelle prévaut très souvent. Mais, dans l'ordre moral et religieux, l'empereur subit profondément l'influence de Raspoutine ; il en tire beaucoup de force et de quiétude, comme il l'avouait naguère à l'un de ses aides de camp, le colonel Drenteln, qui l'accompagnait en promenade :

— Je ne m'explique pas, lui disait-il, pourquoi le prince Orlow se montrait aussi acharné contre Raspou-

tine ; il ne cessait de m'en dire du mal et de me répéter que son amitié m'est funeste. C'est tout le contraire... Ainsi, tenez : quand j'ai une préoccupation, un doute, une contrariété, il me suffit de causer pendant cinq minutes avec Grigory pour me sentir aussitôt raffermi et rassuré. Il trouve toujours à me dire ce que j'ai besoin d'entendre. Et l'effet de ses bonnes paroles persiste en moi pendant plusieurs semaines...

***

Mercredi, 13 octobre 1915.

Delcassé, qui depuis quelque temps ne s'accordait plus avec ses collègues du ministère et qui souffrait, en outre, de malaises nerveux, a donné hier sa démission.

***

Vendredi, 15 octobre 1915.

Les Bulgares commencent à tirer les conséquences de la faute énorme que nous avons commise en leur laissant le loisir d'opérer leur concentration. Ils ont pris l'offensive, une offensive sournoise et foudroyante, dans la région d'Egri-Palanka, dans le secteur de Pirot et sur les bords du Timok. Partout ils ont repoussé les Serbes, tandis qu'une armée austro-allemande s'est emparée de Belgrade et de Semendria.

***

Samedi, 16 octobre 1915.

Après Shakespeare et Balzac, Dostoïewsky est le plus grand évocateur d'âmes, le plus puissant créateur d'êtres

imaginaires, l'écrivain qui, par intuition, a le mieux pénétré les secrets de la vie intérieure et de la pathologie morale, le mécanisme des passions, le rôle obscur des forces élémentaires et des instincts profonds, tout ce qu'il y a de fatal, d'occulte et d'inconnaissable dans la nature humaine. En cela, combien il est supérieur à Tolstoï, chez qui l'artiste, le raisonneur, l'apôtre, le prophète, ont trop souvent fait tort au psychologue ! Encore, l'auteur de *Crime et Châtiment* se défendait-il d'être psychologue, ayant conscience que son génie était fait surtout de clairvoyance, de divination et d'une hyperacuité presque maladive de la vision ; il a dit de lui-même : « On m'appelle psychologue. C'est faux. Je ne suis qu'un réaliste, au sens supérieur du mot, c'est-à-dire que je dépeins toutes les profondeurs de l'âme. » On trouve dans son œuvre, comme en un répertoire, tous les caractères, toutes les singularités, toutes les aberrations qui font de l'âme russe la plus étonnante et la plus paradoxale floraison de la plante humaine.

Je note aujourd'hui, dans son *Journal d'un écrivain*, cette page suggestive :

« Le Russe a toujours besoin de dépasser la mesure, d'arriver au précipice, de se pencher sur le bord pour en explorer le fond et souvent même de s'y jeter comme un fou. C'est le besoin de la négation chez l'homme le plus croyant, — la négation de tout, la négation des sentiments les plus sacrés, de l'idéal le plus élevé, des choses les plus saintes et de la patrie. Aux heures critiques de sa vie personnelle ou de sa vie nationale, le Russe se déclare avec une précipitation effrayante, pour le bien ou pour le mal. Sous l'influence de la fureur, de l'alcool, de l'amour, de l'érotisme, de l'orgueil, de l'envie, il se montre soudain prêt à tout briser, à répudier tout, famille, traditions, croyances. Le meilleur des hommes se transforme ainsi en un scélérat, ne cherchant plus qu'à se renier, à s'anéantir dans une convulsion brusque. Il déploie d'ail-

leurs la même impétuosité pour sauver son âme, quand il est arrivé à la dernière limite de tout et qu'il ne sait plus où aller... » Dostoïewsky a écrit encore : « Le nihilisme ne s'est produit chez nous que parce que nous sommes tous nihilistes. »

***

Dimanche, 17 octobre 1915.

Sut tout le front du Danube, de la Save et de la Dvina, les Serbes se retirent sous la poussée formidable de deux armées austro-allemandes commandées par le feld-maréchal von Mackensen.

Le gouvernement serbe et le corps diplomatique s'apprêtent à quitter Nisch pour Monastir.

***

Mardi, 19 octobre 1915.

L'empereur a promulgué hier un manifeste sur la félonie bulgare :

Nous, Nicolas II, par la grâce de Dieu, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, grand-duc de Finlande, etc., etc., etc. Faisons savoir à tous nos fidèles sujets que la trahison du peuple bulgare à la cause slave, préparée avec perfidie depuis le commencement même de la guerre, mais qui paraissait pourtant impossible, s'est accomplie.

Les troupes bulgares ont attaqué notre fidèle alliée la Serbie, ensanglantée par sa lutte contre un ennemi supérieur en forces. La Russie et les grandes puissances nos alliées ont cherché à détourner de ce pas fatal le gouvernement de Ferdinand de Saxe-Cobourg... Mais les calculs

secrets, inspirés par l'Allemagne, ont triomphé. La Bulgarie, notre orthodoxe, affranchie de l'esclavage turc par le fraternel amour et le sang du peuple russe, s'est rangée ouvertement aux côtés des ennemis de la foi chrétienne, du slavisme et de la Russie.

Le peuple russe verra avec douleur la trahison de la Bulgarie, qui lui était restée si chère jusqu'à ces derniers jours, et c'est avec un cœur saignant qu'il tire son épée contre elle, en remettant à la juste punition de Dieu le sort des traîtres à la cause slave.

Donné au grand-quartier général, le 18 *d'octobre en l'an de grâce* 1915.

NICOLAS.

***

Lundi, 25 octobre 1915.

Le désastre serbe s'accélère.

Une brusque irruption des Bulgares à Vrania, sur la haute Morawa, et à Uskub, sur le Vardar, a coupé la voie ferrée de Nisch à Salonique. Le gouvernement royal et le corps diplomatique ne peuvent plus désormais se réfugier à Monastir ; ils vont essayer d'atteindre Scutari et le littoral adriatique par Mitrovitza, Pritzrend et Diakovo, c'est-à-dire en traversant le chaos montagneux de l'Albanie, où la neige obstrue déjà tous les cols !

Chaque jour, Patchich adresse aux Alliés un appel désespéré... et vain.

***

Jeudi, 28 octobre 1915.

Hier, la flotte russe de la mer Noire est apparue devant Varna, qu'elle a bombardé pendant deux heures. Les hostilités sont donc engagées entre la Russie libératrice et la Bulgarie félonne.

***

Dimanche, 31 octobre 1915.

La retraite de Delcassé a entraîné quelques modifications dans la composition du cabinet français : Viviani cède la présidence du Conseil à Briand, qui prend, en outre, le portefeuille des Affaires étrangères.

***

Lundi, 1er novembre 1915

Sur l'initiative du gouvernement français, les trois puissances alliées négocient avec le gouvernement roumain pour obtenir l'autorisation de faire passer, par la Moldavie et le Danube, une armée de 200 000 Russes destinée à secourir les Serbes.

***

Mercredi, 3 novembre 1915.

Répondant à mes instances, l'empereur me fait assurer par Sazonow « qu'il n'attache pas moins de prix que le gouvernement français à pouvoir engager, *dans le plus bref délai*, une armée de cinq corps contre les Bulgares ». La concentration de ces corps est déjà commencée : elle sera poursuivie avec toute la rapidité possible.

Les renseignements que je reçois du général de Laguiche me confirment que les troupes arrivent régulièrement dans la région de Kichinew et d'Odessa ; mais la difficulté des transports ne permet pas d'espérer que la réunion soit achevée avant les premiers jours de décembre.

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — Le Couvent de Smolny

***

Jeudi, 4 novembre 1915.

Bratiano a déclaré catégoriquement au ministre d'Angleterre à Bucarest qu'il se refuse à laisser une armée russe traverser le territoire roumain pour secourir les Serbes. Il a, de plus, énuméré les conditions générales d'ordre militaire auxquelles la Roumanie subordonne son accession éventuelle à notre alliance. Voici ces conditions :

1° Une armée franco-anglaise de 500 000 hommes sera réunie dans les Balkans.

2° Une armée russe de 200 000 hommes sera concentrée en Bessarabie.

3° L'armée franco-anglaise des Balkans et l'armée russe de Bessarabie s'engageront à fond contre les Bulgares.

4° Depuis la mer Baltique jusqu'à la Bukovine, les armées russes attaqueront énergiquement les Austro-Allemands.

5° L'armée roumaine recevra de France et d'Angleterre, par la voie d'Arkhangelsk, toutes les armes et munitions qui lui sont nécessaires.

Tant que ces cinq conditions n'auront pas été préalablement réalisées, le gouvernement roumain gardera sa liberté d'action.

***

Lundi, 8 novembre 1915.

Sazonow me lit ce matin une lettre qu'il a reçue du général Alexéïew et dont voici la substance :

« D'après tous les renseignements parvenus au grand-quartier impérial, l'armée russe ne doit plus compter présentement sur le concours des Roumains.

« Le transport d'une armée russe par le Danube est impossible.

« Un débarquement à Varna ou à Bourgas ne serait réalisable que si la flotte russe disposait de Constantza comme base d'opération. Le tonnage total des navires réunis à Odessa et Sébastopol ne permettrait en effet de transporter qu'une vingtaine de mille hommes à la fois ; les troupes qui arriveraient les premières seraient ainsi exposées à un grave danger, jusqu'au débarquement intégral du corps expéditionnaire.

« La Russie est donc dans l'impossibilité matérielle de secourir *directement* le peuple serbe ; mais elle peut lui apporter *indirectement* une aide puissante par une reprise d'offensive en Galicie. »

CHAPITRE IV

9 NOVEMBRE-31 DÉCEMBRE 1915

Accentuation des tendances réactionnaires. — Un trait du caractère russe : le nomadisme. Les pèlerins errants. — Tristesse de l'hiver ; dépression générale. Comparaison entre la guerre actuelle et la guerre de 1812. — Le tsar Ferdinand de Bulgarie : « Quand je quitterai la scène du monde... » — L'Europe et l'Amérique : deux types d'humanité. — Propension des Russes à la résignation. Le gouverneur d'Oufa. Prédominance du rêve dans l'âme russe ; la cité invisible du lac Svétlovar. — Discrédit du clergé dans les masses populaires ; condition misérable des popes. — Spiritisme ; curiosité des Russes pour le surnaturel. — L'expédition de Salonique. Difficultés imprévues : le gouvernement britannique propose l'évacuation immédiate ; les gouvernements français et russe insistent pour la suite de l'entreprise. — Un thème de la propagande allemande : « La France laisse porter à la Russie tout le poids de la guerre... » Un point d'histoire : les initiatives personnelles de l'empereur Alexandre III dans les préliminaires et la conclusion de l'Alliance franco-russe. — La secte des Skoptsy. Le martyr Selivanow ; une légende fantastique. Liturgie sanglante : « les clefs de l'Enfer. » — Souvenir de Dostoïevsky : la parade funèbre du 22 décembre 1849. — Le gouvernement français demande l'envoi de troupes russes en France ; mission du sénateur Doumer. — Grave maladie du césarewitch ; intercession de Raspoutine. — Avances insidieuses de l'Allemagne à la Russie pour la négociation d'une paix séparée : lettre du comte Eulenbourg ; mission de Mlle Wassiltchikow. Inébranlable fidélité de Nicolas II à l'Alliance.

Mardi, 9 novembre 1915.

Le vent de réaction qui a renversé, il y a un mois, le ministre de l'Intérieur, prince Stcherbatow, et le procureur suprême du Saint-Synode, Samarine, vient de faire

une nouvelle victime : le ministre de l'Agriculture, Krivoschéine, est relevé de ses fonctions sous un vague prétexte de santé.

A ses belles qualités d'administrateur, Krivoschéine ajoute, ce qui est peu commun en Russie, le tempérament d'un homme d'Etat : il est, sans nul doute, le représentant le plus éminent du libéralisme monarchique. Il tombe par la volonté de Raspoutine, qui l'accuse de pactiser avec les révolutionnaires. Or, je ne crois pas que l'idéal constitutionnel de Krivoschéine dépasse de beaucoup la Charte française de 1814. Et je ne répondrais pas moins de sa piété religieuse que de son loyalisme dynastique.

Le gouvernement présidé par Gorémykine ne compte donc plus que deux ministres à tendances libérales : Sazonow et le général Polivanow.

***

Moscou, 10 novembre 1915.

Parmi toutes les gênes et entraves qui sont la conséquence de la guerre, nulle n'est plus sensible à la société russe que l'impossibilité d'aller à l'étranger. Il n'y a peut-être pas de jour où l'on ne prononce devant moi, avec des soupirs nostalgiques, les noms de Trouville, de Cannes, de Biarritz, de Spa, de Bellagio, de Venise, et le plus prestigieux de tous : Paris !... Je ne doute pas d'ailleurs que, *in petto*, on n'ajoute à cette liste les noms malsonnants de Carlsbad, de Gastein, de Hombourg, de Wiesbaden.

Ce besoin de voyager correspond à un instinct vivace du peuple russe : le nomadisme.

Dans les classes inférieures, cet instinct prend la forme du vagabondage. Toute la Russie est sillonnée de *moujiks*, qui errent à l'aventure, sans pouvoir jamais se fixer

nulle part. Maxime Gorky a pittoresquement décrit l'étrange poésie de leur caractère, où l'habitude cynique de la fainéantise, de la débauche et du vol s'associe à la passion de l'individualisme, à une soif insatiable de nouveauté, à un sens raffiné de la nature et de la musique, à un sens exalté du rêve et de la mélancolie. Il s'y ajoute même parfois du mysticisme. C'est le cas de ces éternels pèlerins, ces *stranniki*, loqueteux et déchaussés, qui vont, sans trêve, de couvent en couvent, de sanctuaire en sanctuaire, mendiant un morceau de pain « au nom du Christ ».

Pour les Russes de la haute société, le goût des voyages ne fait que traduire leur inquiétude morale, leur besoin d'échapper à l'ennui, d'échapper à soi-même. Chez beaucoup d'entre eux, ce goût atteint à la manie, à une sorte de prurit. Leurs départs, à ceux-là, sont toujours brusques, inopinés, sans cause ; on devine qu'ils cèdent à une irrésistible impulsion. Ne pouvant plus se diriger vers l'occident, ils vont à Moscou, à Kiew, en Finlande, en Crimée, au Caucase, et reviennent presque aussitôt. Je pourrais nommer deux jeunes femmes qui, l'été dernier, sont ainsi parties à l'improviste pour le monastère de Solovietsky, situé dans une île de la mer Blanche, à cent soixante milles marins d'Arkhangelsk... et qui sont revenues quinze jours plus tard.

***

Vendredi, 12 novembre 1915.

Sous la double pression des Austro-Allemands au nord et des Bulgares à l'est, les malheureux Serbes sont écrasés, malgré une résistance héroïque.

Le 7 novembre, la ville de Nisch, l'antique métropole serbe, la patrie de Constantin-le-Grand, est tombée aux mains des Bulgares. Entre Kraljevo et Krujevatz, les

Austro-Allemands ont franchi la Morawa occidentale, faisant sur tout leur parcours un énorme butin.

Les avant-gardes franco-anglaises ont pris hier le contact avec les Bulgares, dans la vallée du Vardar, près de Karasu. Mais l'intervention des Alliés en Macédoine est trop tardive. D'ici peu, il n'y aura plus de Serbie!

***

Samedi, 13 novembre 1915.

Au club, le vieux prince Viazemsky, ultra-réactionnaire et toujours de l'humeur bougonne, se laisse aller à me parler de la politique intérieure; il applaudit naturellement au renvoi de Krivoschéïne : il croit que la Russie ne peut trouver son salut que dans une sévère application de la doctrine autocratique. Je me tiens sur la réserve.

— Évidemment, poursuit-il, vous devez me juger bien arriéré et je devine que M. Krivoschéïne avait toutes vos sympathies. Mais les libéraux, qui affectent d'être monarchistes, qui se décernent à tout propos des brevets de loyalisme, sont pour moi ce qu'il y a de plus dangereux. Au moins, avec les vrais révolutionnaires, on sait à qui l'on a affaire; on voit où l'on va..., où l'on irait. Les autres, qu'ils s'appellent progressistes, cadets, octobristes, peu m'importe, trahissent le régime et nous mènent hypocritement à la révolution, qui les emportera d'ailleurs dès le premier jour; car elle ira bien au delà de ce qu'ils croient; elle dépassera en horreur tout ce qu'on a jamais vu. Les socialistes ne seront pas seuls de la fête; les paysans s'en mettront aussi. Et quand le *moujik*, ce *moujik* qui a l'air si doux, est déchaîné, il devient sauvage. On reverra le temps de Pougatchew. Ce sera effroyable! Notre dernière chance de salut est dans la réaction..., oui, dans la réaction. Sans doute, je vous choque en vous parlant ainsi, et vous avez la

politesse de ne pas me répondre ; mais laissez-moi vous dire tout ce que je pense !

— Vous avez raison de ne pas prendre mon silence pour un acquiescement. Mais vous ne me choquez pas du tout et je vous écoute avec beaucoup d'intérêt. Continuez donc, je vous prie.

— Soit ! Je continue. En Occident, on ne nous connaît pas. On juge le tsarisme d'après les écrits de nos révolutionnaires et de nos romanciers. On ne sait pas que le tsarisme est la Russie même. Ce sont les tsars qui ont fondé la Russie. Et les plus rudes, les plus impitoyables ont été les meilleurs. Sans Ivan le Terrible, sans Pierre le Grand, sans Nicolas Ier, il n'y aurait pas de Russie... Le peuple russe est le plus docile de tous quand il est sévèrement commandé ; mais il est incapable de se gouverner lui-même. Aussitôt qu'on lui lâche la bride, il tombe dans l'anarchie. Toute notre histoire le prouve. Il a besoin d'un maître, d'un maître absolu : il ne marche droit que lorsqu'il sent au-dessus de sa tête une poigne de fer. La moindre liberté le grise. Vous ne changerez pas sa nature : il y a des gens qui sont ivres pour avoir bu un seul verre de vin. Nous tenons peut-être cela de la longue domination tartare. Mais c'est ainsi ! On ne nous gouvernera jamais par les méthodes anglaises... Non, jamais le parlementarisme ne s'implantera chez nous.

— Alors, quoi?... Le knout et la Sibérie?

Il hésite un instant ; puis il reprend, avec un gros rire acerbe :

— Le knout? C'est aux Tartares que nous le devons et c'est ce qu'ils nous ont laissé de mieux... Quant à la Sibérie, croyez-moi : ce n'est pas sans motif que Dieu l'a placée aux portes de la Russie.

— Vous me rappelez un proverbe annamite, qu'on m'a cité autrefois à Saïgon : *Partout où il y a des Annamites, Dieu a fait pousser le bambou.* Les petits *coolies*

jaunes ont parfaitement saisi le rapport de cause finale qui existe entre la tige du bambou et leur dos... Pour ne pas finir notre entretien sur une plaisanterie, permettez-moi de vous dire que, au fond de moi-même, je souhaite vivement de voir la Russie s'adapter peu à peu aux conditions du gouvernement représentatif, dans la mesure très large où cette forme de gouvernement me semble pouvoir se concilier avec le caractère du peuple russe. Mais, comme ambassadeur d'une puissance alliée, je ne souhaite pas moins vivement que tout essai de réforme soit ajourné à la signature de la paix ; car je reconnais avec vous que le tsarisme est, à l'heure actuelle, la plus haute expression nationale de la Russie et sa plus grande force.

*
* *

Dimanche, 14 novembre 1915.

D'après tout ce qui me revient de Moscou et de la province, le désastre des Serbes émeut douloureusement l'âme russe, toujours si ouverte aux sentiments de compassion et de fraternité.

A ce propos, Sazonow me raconte qu'il a causé hier avec le confesseur de l'empereur, le Père Alexandre Wassiliew :

— C'est un saint, me dit-il, un cœur d'or, une conscience éminemment haute et pure. Il vit dans l'ombre, dans la prière, dans la retraite. Je le connais depuis mon enfance... Hier, donc, je l'ai rencontré devant l'église du Sauveur et nous avons fait quelques pas ensemble. Il m'a longuement interrogé sur la Serbie, me demandant si nous n'avions rien négligé pour la sauver, si l'on pouvait garder encore quelque espoir d'arrêter l'invasion, s'il n'y aurait pas moyen d'envoyer de nouvelles troupes à Salonique, etc. Comme je m'étonnais un peu de son insistance, il m'a dit :

— « Je n'ai aucun scrupule de vous confier que les malheurs de la Serbie sont une cruelle angoisse, presque un remords, pour notre bien-aimé tsar. »

*
* *

[illegible], 16 [illegible] 1915.

Depuis une quinzaine de jours, l'armée russe de Courlande poursuit avec quelque succès une offensive assez âpre dans les régions de Schlock, d'Ixkull et de Dvinsk. L'opération n'a qu'une importance secondaire : elle n'oblige pas moins l'état-major allemand à maintenir au combat des troupes nombreuses, par un froid rigoureux.

Mme S..., qui arrive d'Ixkull où elle dirige une ambulance, me parle des blessés russes, de leur patience, de leur douceur, de leur résignation.

— Il s'y mêle presque toujours, me dit-elle, un sentiment religieux, qui revêt parfois une forme étrange, une forme toute mystique. J'ai observé chez plusieurs d'entre eux, chez de simples *moujiks*, l'idée que leur souffrance ne leur était pas seulement infligée en expiation de leurs fautes propres, mais qu'elle représentait leur part de responsabilité dans le péché universel et qu'ils devaient accepter cette souffrance comme le Christ a porté sa croix, pour le rachat de toute l'humanité. Si vous viviez un peu avec nos paysans, vous seriez surpris de voir comme ils ont l'âme évangélique...

Elle ajoute, en riant :

— Ce qui ne les empêche pas d'être brutaux, paresseux, menteurs, voleurs, charnels, incestueux, je ne sais quoi encore... Ah ! que l'âme slave doit vous paraître compliquée !

— Oui, comme disait Tourguéniew, *l'âme slave est une forêt obscure.*

***

Journées de brume, de neige et de tristesse. A mesure que l'hiver déroule sur la Russie son linceul funèbre, les âmes se déprimen[illegible], les volontés se relâchent. Je ne vois partout que des visages mornes; je n'entends partout que des propos découragés; toutes les conversations sur la guerre se résument dans la même pensée, expresse ou tacite : « A quoi bon poursuivre la lutte? Ne sommes-nous pas déjà vaincus? Est-il possible de croire que nous nous relevions jamais? »

Le mal ne sévit pas seulement dans les salons et dans les milieux instruits, où la tournure des événements militaires ne donne que trop beau jeu à l'esprit critique. D'après de nombreux symptômes, le pessimisme n'est pas moindre parmi les ouvriers et les paysans.

Chez les ouvriers, le virus révolutionnaire suffirait à expliquer le dégoût de la guerre et cette oblitération du sentiment patriotique qui va jusqu'au souhait de la défaite. Mais chez les paysans illettrés, chez les *moujiks* ignorants, la dépression n'a-t-elle pas une cause indirecte et inconsciente, une cause toute physiologique, — l'interdiction de l'alcool? On ne change pas impunément, par un acte brusque, la nutrition séculaire d'un peuple. L'abus de l'alcool était certes un danger pour la santé physique et morale des *moujiks;* la *vodka* constituait néanmoins un facteur important de leur nourriture, l'aliment nervin par excellence, aliment d'autant plus nécessaire que la valeur réparatrice de leurs autres aliments est presque toujours inférieure à leurs besoins. Mal nourri, privé de son stimulant habituel, le peuple russe est de plus en plus sensible aux émotions dépressives. Pour peu que la guerre dure, il deviendra névrosé.

Ainsi, la grande réforme d'août 1914, si généreuse dans son inspiration, si salutaire dans ses premiers effets, semble tourner au détriment de la Russie.

***

[illegible]

Le dernier acte de la tragédie serbe approche de l'épilogue. Tout le territoire national est envahi et même débordé. Les Bulgares sont déjà aux portes de Pritzrend. Épuisée par des efforts sublimes, la petite armée du voïvode Poutnik se retire sur l'Adriatique, à travers les montagnes albanaises, par des chemins défoncés, au milieu de tribus hostiles, sous une aveuglante tourmente de neige ; ainsi, en moins de six semaines, l'état-major germanique a réalisé son plan, qui était d'ouvrir une voie directe entre l'Allemagne et la Turquie par la Serbie et la Bulgarie.

Pour soulager sa conscience, *pro remedio animæ suæ*, l'empereur Nicolas fait attaquer opiniâtrément les Autrichiens en Volhynie, près de Tsartorysk, mais sans résultat.

***

[illegible]

Par l'entremise de la Suède, les cercles financiers de Pétrograd sont en continuelle correspondance avec l'Allemagne, et toutes les idées qu'ils se font de la guerre leur sont inspirées de Berlin.

Le thème qu'ils développent depuis quelques semaines porte bien la marque allemande. Il faut, disent-ils, voir les choses comme elles sont. Les deux groupes belligérants doivent reconnaître qu'ils ne réussiront jamais à se terrasser, à s'anéantir l'un l'autre. La guerre se terminera

fatalement par des transactions et des compromis. Le plus tôt sera le mieux. Si les hostilités continuent, les Austro-Allemands organiseront autour de leurs conquêtes actuelles une immense ligne fortifiée, qu'ils rendront inexpugnable. Renonçant désormais aux offensives stériles, solidement abrités dans leurs tranchées, ils attendront avec patience que leurs adversaires découragés se montrent moins intransigeants. La paix se négociera ainsi fatalement sur la base des gages territoriaux.

Quand ce raisonnement est tenu devant moi, je ne manque pas de riposter que nos ennemis ont un intérêt capital à obtenir une rapide conclusion de la guerre, parce que, tout compte fait, leurs ressources matérielles sont limitées, tandis que les nôtres sont presque inépuisables. D'ailleurs, l'état-major allemand est condamné par ses principes à persévérer dans la stratégie offensive, à poursuivre, coûte que coûte, et inlassablement, des résultats sensationnels et décisifs ; le souci de son prestige ne le lui commande pas moins que sa doctrine. Enfin, la raison ne se refuse-t-elle pas à admettre qu'un conflit qui a déchaîné des forces aussi colossales et dont l'ampleur croît de jour en jour, puisse finir par un compromis diplomatique? Cette guerre ne met pas seulement aux prises deux groupes d'États ; elle est même plus qu'un antagonisme de races : elle oppose deux dogmes politiques, deux tendances de l'esprit humain, deux conceptions de la vie humaine. C'est donc un duel à mort.

Le grand métallurgiste et financier, Poutilow, avec qui je parle de ces questions, me dit :

— Mais alors, la guerre peut durer des années encore?

— Hélas ! oui.

— Et vous croyez à notre victoire?

— J'y crois absolument.

Après une longue réflexion, où ses yeux acérés brillent d'un étrange éclat, il reprend avec tristesse :

— Tous vos raisonnements, monsieur l'ambassadeur,

se résument dans l'idée que le temps travaille à notre profit... Eh bien ! N'y comptez pas trop, du moins pour la Russie. Je connais mes compatriotes : ils se fatiguent vite ; cette guerre les excède ; ils ne la supporteront plus très longtemps.

— Vous n'espérez pas que nous revoyions le miracle de 1812 ?

— Mais la campagne de 1812 a été très courte Six mois au plus !... Autant qu'il m'en souvienne, c'est le 25 juin que les Français ont passé le Niémen. Le 25 novembre, ils repassaient la Bérézina et, quelques semaines plus tard, ils étaient tous hors de Russie. Dans la suite de la guerre, nous n'avons plus eu qu'à recueillir les fruits de notre victoire. Et c'est facile d'être persévérant lorsqu'on est victorieux. Si, aujourd'hui, nos troupes se battaient sur l'Elbe ou même sur l'Oder, au lieu de résister, à grand'peine, sur la Dvina et sur le Styr, j'admettrais sans inquiétude que la guerre puisse durer des années encore !...

***

Dimanche, 28 novembre 1915.

Lorsque la Bulgarie a déclaré la guerre à la Serbie, le ministre de Russie à Sophia, Savinsky, était retenu au lit par une grave appendicite et n'a pu quitter que tout récemment la capitale bulgare.

Arrivé hier à Pétrograd, il vient me voir cet après-midi. Je le connais depuis longtemps : c'est un esprit fin, souple et séduisant ; il avait tout ce qu'il faut pour plaire au tsar Ferdinand et il y a réussi, au moins dans l'ordre des sentiments personnels.

Il me raconte la crise de septembre dernier et son désespoir d'être cloué au lit par la souffrance et la fièvre en des jours si décisifs. Quand la rupture entre la Bulgarie et la Serbie a été consommée, le tsar Ferdinand

s'est présenté inopinément à la légation de Russie, sans même se faire annoncer, ce qui n'a pas permis à Savinsky d'éluder la visite. Grave, majestueux, les lèvres serrées, le regard aigu sous les paupières demi-closes, affectant de maîtriser son émotion, une émotion qui n'était pas toute de comédie, il s'est d'abord lamenté avec de profonds soupirs sur les devoirs douloureux de sa position. Comme toujours, il a tourné à sa propre gloire l'ignominie de sa conduite. Il s'était sacrifié, une fois de plus, au bonheur de son peuple ! On ne saurait jamais combien il lui en avait coûté de s'incliner devant la raison d'État ! .. Puis, se préparant déjà peut-être à trahir ses nouveaux alliés, il a parlé de la méfiance que lui inspirent l'Allemagne et l'Autriche. Depuis trente ans, les Hohenzollern et les Habsbourg le poursuivent de leur haine : ils ne désarmeront pas. N'importe ! Sa conscience de souverain l'avait obligé à se déclarer pour les empires germaniques... Plus tard, on lui rendrait justice !... Après un long silence, il a conclu, de son air le plus idyllique :

— Quand je quitterai la scène du monde ou celle des Balkans, le précipice qui vient de se creuser entre mon peuple et le peuple russe se comblera comme par enchantement.

Là-dessus, redressant sa haute taille, il a serré la main de Savinsky et s'est retiré avec une lenteur pleine de superbe.

***

Lundi, 20 novembre 1915.

Je ne crois pas que deux grands pays puissent s'ignorer et se méconnaître réciproquement plus que la Russie et les États-Unis. Comme types d'humanité, le Russe et l'Américain sont aux antipodes l'un de l'autre. Politique, religion, morale, culture intellectuelle, formes de l'imagination et de la sensibilité, tendances du carac-

tère, conception générale de la vie, tout les sépare et les oppose l'un à l'autre. Le Russe n'a qu'une volonté passive et instable, échappe à toute discipline intérieure, ne se plaît que dans le rêve ; l'Américain a l'esprit positif et appliqué, le sens du devoir, la passion de l'effort. Pour la société russe, les Etats-Unis représentent une nation égoïste, prosaïque, fruste, sans tradition ni noblesse, le foyer du démocratisme, le refuge naturel des Juifs et des nihilistes. Au regard des Américains, la Russie se résume dans les hontes du tsarisme, les atrocités de l'antisémitisme, l'ignorance et l'ivrognerie des *moujiks*. Contrairement à ce qui se passe en Angleterre, en France, en Allemagne, il est très rare que des Russes épousent des Américaines, je n'en pourrais citer que trois dans les milieux que je fréquente : le prince Serge Biélosselsky, le prince Cantacuzène Spéransky et le comte Nostitz.

Aussi, l'Amérique n'intervient-elle presque jamais dans les calculs du gouvernement impérial et dans les réflexions des hommes d'Etat russes. Que les Etats-Unis soient appelés à jouer un rôle éminent, un rôle décisif peut-être, quand approchera l'heure de la paix, quand l'Europe épuisée ne pourra plus continuer la lutte, c'est ce dont personne ne se doute ici et Sazonow lui-même n'y arrête pas volontiers son esprit.

D'ailleurs, d'après ce que me dit la princesse Cantacuzène Spéransky, fille du général Grant, et qui a reçu hier des lettres de New-York, la démocratie américaine paraît encore très éloignée de comprendre que l'avenir de la civilisation universelle est engagé dans le conflit qui déchire le vieux monde. Sur la côte de l'Atlantique, les yeux commencent à s'ouvrir et les consciences à s'émouvoir. Mais, par delà les monts Alleghanys, l'opinion est unanime à vouloir le maintien de la neutralité ; tout le Middle-West et tout le Far-West restent fidèles à l'étroit positivisme des Jefferson et des Monroe.

***

Moscou, novembre 1913.

Un des caractères moraux, que j'observe couramment chez les Russes, est leur promptitude à la résignation, leur docilité à s'incliner devant la mauvaise fortune. Souvent même, ils n'attendent pas que l'arrêt du destin soit prononcé : il leur suffit de le prévoir pour y obtempérer aussitôt ; ils s'y soumettent et s'y adaptent, en quelque sorte, par anticipation.

Cette disposition innée a inspiré au romancier Andréïew une nouvelle que je viens de lire et qui est d'un réalisme saisissant : *le Gouverneur*.

Un jour, ce haut fonctionnaire a dû réprimer une émeute. Il a rempli ce devoir tel qu'il le concevait professionnellement, c'est-à-dire avec une rigueur implacable. Le sang a coulé à flots : on a relevé quarante-sept morts, dont neuf femmes et trois enfants ; les hôpitaux ont recueilli deux cents blessés. Au lendemain de ce drame, le gouverneur a été vivement félicité de son énergie et il a reçu par la voie hiérarchique les plus flatteuses approbations. Mais ces témoignages de faveur l'ont laissé indifférent, car il est obsédé par le souvenir de la journée sanglante. Non pas qu'il ait des remords ; sa conscience ne lui reproche rien ; ce qu'il a fait, il le ferait encore. Son obsession est toute physique : il a sans cesse devant les yeux le spectacle des morts et des blessés qui jonchaient la place. Puis, quotidiennement, il trouve dans son courrier des lettres anonymes, lettres d'injures ou de menaces ; on l'appelle : *assassin de femmes et d'enfants.* Une fois, on lui écrit : *J'ai rêvé de ton enterrement cette nuit. Tu n'as plus longtemps à vivre.* Une autre fois, il apprend qu'un tribunal révolutionnaire l'a condamné à mort. Ainsi, peu à peu, l'idée de sa fin prochaine s'ancre

dans son esprit : « On me tuera d'un coup de revolver, se dit-il. On ne sait pas faire les bombes dans notre petite ville ; on les réserve pour les grands personnages de Saint-Pétersbourg et de Moscou... » Il ne doute plus qu'il tombera bientôt sous la balle d'un anarchiste et il attend, avec une impatience fébrile, l'événement fatal. Il n'essaie même pas de se faire protéger. A quoi bon? Lorsqu'il sort en voiture, il renvoie son escorte de Cosaques. Lorsqu'il sort à pied, il n'admet pas que ses policiers le suivent. Chaque soir, il se dit : « Ce sera pour demain. » Il se représente d'ailleurs comme extrêmement simple l'acte inéluctable qui se prépare : « On tirera sur moi ; je tomberai. Puis viendront mes funérailles, en grand apparat. Derrière mon cercueil, on portera mes décorations. Et voilà tout !... » Obsédé par ces prévisions sinistres, il y conforme automatiquement ses actes, comme s'il se faisait l'auxiliaire du destin. Chaque jour, maintenant, il dirige ses promenades vers des quartiers déserts ou des faubourgs miséreux. Il erre ainsi, reconnaissable de loin à sa haute taille, à sa casquette de général, à ses épaulettes d'or, à son grand manteau doublé de rouge ; il ne tourne jamais la tête pour regarder en arrière ou de côté : marchant droit devant lui, posant les pieds dans les ornières, dans les flaques d'eau, il s'avance d'un pas ferme et raide, « comme un cadavre qui chercherait sa tombe ». Or, par un matin pluvieux d'octobre, il longe une ruelle étroite, parmi des terrains vagues et des masures. Tout à coup deux hommes surgissent d'une palissade et l'interpellent : « Excellence ! » — « Hein, quoi?... » Mais déjà il a compris. Sans un appel, sans un geste, il s'arrête et se redresse. Trois balles de revolver l'abattent à l'instant même.

On m'assure que cette nouvelle n'est que la transcription littéraire d'un épisode réel. Le 19 mai 1903, le général Bogdanowitch, gouverneur d'Oufa, fut accosté brusquement dans une allée déserte du jardin public, par trois

individus qui tirèrent sur lui à bout portant. Il s'était acquis, parmi ses administrés, une réputation de justice et de bonté. Mais, le 23 mars précédent, il avait eu à réprimer une émeute ouvrière et cette répression avait fait une centaine de victimes. Depuis ce jour tragique, Bogdanowitch, hanté de présages funèbres, accablé de tristesse, n'avait plus vécu que dans l'attente résignée de son assassinat.

* * *

Moscou, 1er décembre 1911.

Je suis souvent frappé d'une étrange et profonde affinité entre l'âme russe et celle des peuples celtiques, Bretons de l'Armorique, Gallois, Irlandais.

La plupart des caractères que Renan a spécifiés dans sa belle étude sur la *Poésie des races celtiques* trouvent ici leur application ; je note quelques traits :

« Nulle part, l'éternelle illusion ne se para de plus séduisantes couleurs. Dans le grand concert de l'espèce humaine, aucune famille n'égala celle-ci pour les sons pénétrants qui vont au cœur...

« La race kymrique, à la fois fière et timide, puissante par le sentiment, et faible dans l'action... Toujours en arrière du temps...

« A aucune époque, elle n'a eu d'aptitude pour la vie politique. Il ne semble pas que les peuples qui la composent soient, par eux-mêmes, susceptibles de progrès...

« Doués de peu d'initiative, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. De là vient leur tristesse...

« S'il était permis d'assigner un sexe aux nations comme aux individus, il faudrait dire sans hésiter que la race celtique est essentiellement féminine... »

L'inaptitude au progrès a été avouée plus d'une fois par les Russes eux-mêmes. Vers 1850, l'original et puissant penseur, Tchadaiew, écrivait à propos de Pierre le

Grand : « Un grand homme nous jeta le manteau de la civilisation. Nous ramassâmes le manteau : mais nous ne touchâmes pas à la civilisation... Solitaires dans le monde, nous ne lui avons rien donné, rien pris de lui ; nous n'avons pas ajouté une idée au trésor idéal de l'humanité ; nous n'avons aidé en rien au perfectionnement de la raison humaine... *Nous avons dans le sang un principe morbide, qui nous rend réfractaires à tout progrès.* »

L'imagination russe a, parfois même, de singulières rencontres avec l'imagination celtique. Une ancienne légende, fort répandue en Bretagne, parle d'une ville fabuleuse, la ville d'Is, qui, à une époque très lointaine, aurait été engloutie par les flots. Certains jours les pêcheurs croient discerner, sous les vagues, les toits et les clochers de la cité disparue, qui a entraîné avec elle tous les rêves mystérieux de la race. Les Russes ont aussi leur Atlantide, la cité invisible de Kitéj ; elle repose au fond du lac Svétloyar. Lorsqu'on navigue sur ces eaux et qu'on a le cœur pur, on distingue les coupoles d'or des églises et l'on perçoit même le son des cloches. C'est là que vivent les saints ; c'est là qu'ils attendent en paix le second avènement du Christ et la proclamation de l'Evangile éternel...

***

[illegible]

Je m'entretiens de la politique intérieure avec S..., grand propriétaire foncier, membre du Zemstvo de sa province, — esprit large, clairvoyant et qui s'est toujours intéressé au sort des *moujiks*. Nous arrivons ainsi à parler des questions religieuses et j'exprime franchement la surprise que j'éprouve à constater, par tant de symptômes, le discrédit général du clergé russe dans les masses populaires. Après un instant d'hésitation, S... me répond :

— C'est la faute, l'impardonnable faute de Pierre le Grand.

— Et comment cela?

— Vous savez que Pierre le Grand a supprimé le trône patriarcal de Moscou pour le remplacer par une institution bâtarde, le Saint-Synode; son but, qu'il ne cachait pas, était de s'asservir l'Église orthodoxe : il n'y a que trop réussi. A ce régime despotique, l'Église n'a pas seulement perdu son indépendance et son prestige; elle étouffe maintenant sous l'étreinte bureaucratique; chaque jour, la vie se retire d'elle... Le peuple considère de plus en plus ses prêtres comme des fonctionnaires, des *tchinovniks*, des policiers, dont il se détache avec mépris. Le clergé, de son côté, devient une caste fermée, sans dignité, sans instruction, sans contact avec les grands courants du siècle. Pendant ce temps, les classes supérieures tournent à l'indifférence religieuse, tandis que les âmes éprises d'ascétisme ou du mysticisme cherchent à se satisfaire dans les aberrations des sectes. Bientôt, il ne restera plus à l'Église officielle que son formalisme, ses rites, ses cérémonies somptueuses, ses chants incomparables : elle sera un corps sans âme.

— Somme toute, dis-je à S..., Pierre le Grand concevait le rôle de ses métropolites comme Napoléon Ier définissait celui de ses archevêques, le jour où il déclarait en plein Conseil d'État : « Un archevêque, c'est aussi un préfet de police. »

— Exactement!

Pour éclairer la conversation que je viens de transcrire, voici quelques détails sur la condition matérielle et morale du clergé russe dans les campagnes.

Le curé de village, le *sviatchénik* ou, plus familièrement, le *batiouchka*, est presque toujours un fils de pope, il appartient donc par sa naissance à la caste sacerdotale. Obligé de se marier avant l'ordination, car le célibat est

réservé aux moines, il épouse d'habitude la fille d'un prêtre. Et ce mariage, qui achève de l'inféoder à sa caste, le sépare encore plus des paysans.

L'exercice de son ministère paroissial l'occupe fort peu. Il ne célèbre la messe que le dimanche et les jours fériés. Il n'est pas astreint à la lecture du bréviaire. Il ne siège guère qu'une fois l'an au tribunal de la pénitence, les Russes ne communiant qu'à Pâques, après une confession très sommaire, une vague effusion de repentir, que les pénitents, à la file, murmurent debout devant le prêtre, dans un coin de l'église, et qui est aussitôt couverte par l'absolution. Le *sviatchénik* ne connaît pas non plus le souci de préparer les enfants à la première communion, puisqu'ils reçoivent l'eucharistie dès le baptême. Enfin, ce n'est pas l'usage qu'il intervienne dans la vie privée de ses paroissiens pour leur faire entendre des conseils de morale ou diriger leur conscience.

Sa fonction exclusive est d'accomplir les liturgies, d'enseigner le catéchisme et d'administrer les sacrements. Hors de là, il n'a rien à faire dans l'ordre spirituel.

Intellectuellement, il est encore plus désœuvré, n'ayant ni livres, ni journaux, ni revues, ni le moyen de s'en procurer.

Sa grande occupation est de cultiver le lopin de terre qui lui est alloué par la commune, et il est obligé d'y travailler dur ; car il ne reçoit d'ordinaire aucun traitement, et son casuel est toujours minime. Pour augmenter ce casuel ou même pour en percevoir simplement les taxes normales, il est en lutte constante avec les *moujiks*. Un mariage, un baptême, une communion, une extrême-onction, un enterrement, une bénédiction du champ ou de l'*isba* donnent lieu à des discussions, à des marchandages, où la dignité sacerdotale a fort à souffrir. Couramment, le pope s'entend traiter de gredin, de voleur, d'ivrogne, de crapule, et les coups même ne lui sont pas épargnés. Dans beaucoup de villages, son ignorance, sa

paresse, son inconduite, son abrutissement le font tomber au dernier degré du mépris.

La nécessité du ministère ecclésiastique n'en est pas moins reconnue par tous les paysans. Ne faut-il pas un spécialiste pour baptiser les enfants, pour dire la messe qui est si compliquée, pour enterrer les morts, pour demander à Dieu la pluie ou la sécheresse? Le *sviatchénik* est cet intermédiaire, ce courtier indispensable.

Le romancier Glièb Ouspensky, mort en 1902, qui a si remarquablement analysé le caractère des paysans et décrit leurs mœurs, attribue à l'un de ses personnages ce discours : « Le *moujik* commet des péchés dont ni le cabaretier, ni le maître de police, ni même le gouverneur ne peuvent l'absoudre. Un pope est donc nécessaire. De même si le Seigneur accorde une belle récolte et que le paysan veuille le remercier en allumant un cierge, là encore il a besoin d'un prêtre. Car où le placerait-il, son cierge? A la poste, à la mairie? Non, à l'église... Assurément, notre pope ne vaut pas grand'chose : il est toujours ivre. Mais qu'importe? Le buraliste de la poste est un ivrogne, lui aussi. C'est pourtant lui qui expédie les lettres. »

*
* *

Vendredi, 3 [illegible] 1915.

Ce soir, assez tard, je vais prendre le thé chez Mme S... J'y trouve une douzaine de personnes. L'entretien est général et très animé. On parle de spiritisme, d'apparitions, de chiromancie, de pressentiments, de télépathie, de métempsychose, d'ensorcellement. Chacun et chacune racontent quelque anecdote personnelle ou recueillie par tradition directe. Voilà deux heures qu'on s'échauffe sur ces problèmes troublants. Après avoir fumé une cigarette, je me retire; car, ainsi engagée, la conversation durera jusqu'au matin.

Comme toutes les races primitives, les Russes ont la passion du merveilleux, la soif ardente de l'inconnu. La pensée russe ne se plaît que dans les espaces imaginaires, ne s'intéresse vraiment qu'au surnaturel et à l'invisible, à l'irréel et à l'absurde.

Si je devais illustrer les impressions rapides que j'emporte de ce salon, j'esquisserais l'image de la seule personne qui n'ait rien dit et dont le silence m'a frappé : Mme B... Vingt-huit ans au plus, très simplement habillée de satin noir, à demi allongée sur un divan et les jambes croisées, elle écoute, immobile, avec une fixité d'hypnose. Une lampe placée sur un guéridon voisin éclaire son visage aux traits fins et irréguliers, son nez court, son menton osseux et volontaire, ses joues d'une pâleur fauve, ses lèvres entr'ouvertes, ses yeux clairs et lointains qui semblent égarés dans un rêve obscur. Auprès d'elle, ses mains posent sur le divan, molles et abandonnées comme si elles pendaient au bout du bras. Par instant, un tressaillement l'effleure. Puis elle retombe dans sa fascination...

* * *

[illegible], 4 décembre 1915.

Un grave débat est ouvert entre les cabinets de Paris et de Londres au sujet de notre action militaire en Orient.

Le gouvernement britannique considère que nous avons perdu la partie aux Dardanelles et en Macédoine ; il conclut que nous devons en retirer nos troupes le plus vite possible pour couvrir l'Égypte contre une attaque prochaine en occupant avec force le nord de la Syrie et le canal de Suez. Lord Kitchener appuie de toute son énergie ces conclusions.

Briand reconnaît que nous ne pouvons plus nous maintenir utilement aux Dardanelles ; mais il n'admet ni l'expédition de Syrie, ni l'évacuation de Salonique. Il estime

avec raison que, dans une guerre où l'usure des effectifs est un des principaux éléments du résultat final, nous commettrions une faute énorme d'aller perdre des milliers d'hommes à lutter contre les Arabes et les Turcs, pendant que l'Allemagne ménagerait ses propres ressources pour engager, à l'heure propice, une action décisive sur le front occidental. Quant à l'expédition de Salonique, il n'admet pas que nous y renoncions. Et il me charge de rallier à ses idées le gouvernement russe.

Je viens d'en conférer longuement avec Sazonow :

— Si nous évacuons Salonique, lui dis-je, la Grèce et la Roumanie, n'ayant plus d'appui contre la pression allemande, se déclareront aussitôt contre nous... D'autre part, les Serbes, se voyant abandonnés, perdront courage et feront leur soumission aux empires germaniques... Enfin, la Bulgarie, ne rencontrant plus d'obstacle à ses convoitises territoriales, ne se contentera plus d'annexer la Macédoine : elle dépècera la Serbie... Nous devons donc, au prix même des plus lourds sacrifices, nous maintenir à Salonique...

Frappé de ces considérations, Sazonow me déclare qu'il approuve la thèse de Briand et qu'il va s'efforcer de la faire prévaloir à Londres.

Le sénateur Doumer, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, ancien ministre, est arrivé cette nuit à Pétrograd, par la voie de Finlande, avec une mission officielle.

Il me dépeint sous des couleurs assez sombres notre situation militaire, en insistant sur l'énormité de nos pertes, et il conclut :

— Pour reconstituer nos effectifs, la Russie doit nous laisser puiser dans ses immenses réserves ; elle peut aisément nous donner 400 000 hommes ; je viens les lui demander. Les départs devront commencer le 10 janvier prochain.

Je lui objecte aussitôt la difficulté de la navigation à travers la mer Blanche, qui est obstruée de glaces. Je lui fais remarquer ensuite que l'estuaire de la Dwina est gelé jusqu'à 100 kilomètres en aval d'Arkhangelsk. Les troupes qui viendront s'embarquer auront ainsi à marcher pendant quatre ou cinq jours sur la glace, par quarante degrés de froid et dans une obscurité complète. Il faudra donc préparer des gîtes d'étape, avec des baraques, des vivres, du combustible, etc. Enfin, il n'y a pas de navires aménagés pour le transport des troupes. Installations intérieures, appareils de couchage, d'éclairage, de chauffage, il faudra tout improviser.

— Avec un peu de bonne volonté, me répond-il, on surmontera tous ces obstacles.

D'autres objections me viennent encore à l'esprit :

— La crise des effectifs n'est peut-être pas moins grave en Russie qu'en France : elle y prend seulement un autre aspect. Le réservoir humain de la Russie, comparé à celui de la France, est certes colossal ; mais la Russie n'en est pas plus forte. Ce qui compte pour la guerre, ce n'est pas la contenance du réservoir, c'est son débit utile ; ce n'est pas le nombre abstrait des *hommes*, c'est le total des *hommes instruits*. Or, à cet égard, les puissances occidentales se trouvent dans des conditions bien plus avantageuses que la Russie, où l'instruction militaire est d'une extrême lenteur parce que les sous-officiers sont rares et que les neuf dixièmes des recrues ne savent ni lire, ni écrire. L'armée russe éprouve donc beaucoup de peine à réparer ses pertes qui, d'ailleurs, dépassent considérablement les nôtres... Puis, le *moujik* ne vaut rien, lorsqu'il est transplanté, lorsqu'il ne sent plus le sol russe sous ses pieds et son *isba* derrière lui. Il n'est ni assez intelligent ni assez instruit pour concevoir le principe de solidarité qui unit les alliés, pour comprendre qu'en allant se battre dans un pays lointain, c'est encore sa patrie qu'il défend. Avec son âme enfantine et rêveuse, il sera

tout désorienté au milieu de nos races actives, alertes et critiques. Enfin, il y a une considération d'ordre tactique qui ne me ferait pas envisager sans inquiétude l'emploi d'un contingent russe en France. Sur le champ de bataille, les Russes n'accordent qu'une médiocre valeur au terrain. Dès qu'une troupe se sent un peu pressée par l'ennemi, elle recule, non par défaillance morale, mais pour aller prendre en arrière une position moins exposée. On voit ainsi, au cours d'une action, des régiments, des batteries se retirer spontanément à trois ou quatre kilomètres, alors que leur capacité de résistance est loin d'être usée. Les états-majors supérieurs pratiquent la même méthode, sur la même échelle. Au lendemain d'une opération malheureuse, il n'est pas rare de voir une armée ou même un groupe d'armées rétrograder à plus de 100 kilomètres. Par rapport à l'immensité de l'espace russe, des retraites de cette amplitude n'ont rien d'excessif et c'est la tactique de 1812. Mais que serait-ce en France, où le moindre pouce de territoire est disputé avec acharnement, où les Boches ne sont qu'à 60 kilomètres de Calais, à 40 d'Amiens, à 25 de Châlons, à 80 de Paris?...

Mes objections ne semblent pas ébranler Doumer. *Tenacem propositi virum*... Il ne me reste donc qu'à le seconder énergiquement dans sa tâche. Je le présente, cet après-midi, à Gorémykine, à Sazonow et au général Polivanow.

***

Dimanche, 5 décembre 1915.

Nulle société n'est aussi accessible à l'ennui que la société russe ; nulle ne paie à ce fléau moral un si lourd tribut. J'en fais l'observation quotidienne.

Indolence, atonie, torpeur, désorientation ; gestes de fatigue et bâillements ; réveils en sursaut et impulsions brusques ; promptitude à se lasser de tout ; appétit insa-

tiable de changement ; besoin perpétuel de se distraire et de s'étourdir ; prodigalités folles ; goût des extravagances, de la débauche tapageuse et forcenée ; horreur de la solitude ; échange continu de visites sans motif et de téléphonages inutiles ; excès bizarres de dévotion et de charité ; complaisance aux rêves morbides et aux pressentiments sombres, tous ces traits de caractères et de conduite ne sont que la manifestation multiforme de l'ennui.

Mais, à la différence de ce qui se passe dans nos sociétés occidentales, l'ennui russe me paraît le plus souvent irraisonné, subconscient. Ceux qui l'éprouvent ne l'analysent pas, n'en dissertent pas ; ils ne s'attardent pas, comme les disciples de Chateaubriand ou de Byron, de Sénancour ou d'Amiel, à méditer sur le songe incompréhensible de la vie et sur l'inanité de l'effort humain ; ils ne tirent de leur mélancolie aucune jouissance d'orgueil ou de poésie. Leur malaise est beaucoup moins intellectuel qu'organique : c'est un état d'inquiétude vague, de tristesse latente et vide.

***

Lundi, 6 décembre 1915.

J'offre un déjeuner en l'honneur de Doumer ; j'ai invité Sazonow, le général Polivanow, Bark, l'amiral Grigorowitch, Trépow, sir George Buchanan, etc.

Doumer me dit en arrivant :

— Ma négociation marche à merveille. J'ai trouvé, auprès de tous les ministres, un accueil excellent. On me fait bien, çà et là, quelques objections ; mais aucune n'est irréductible et je considère que mes demandes sont admises en principe. D'ailleurs, la décision ne peut être prise que par le tsar. Il me reçoit demain. J'espère enlever l'affaire immédiatement.

Tout en le félicitant, je le mets en garde contre la

complaisance avec laquelle les Russes paraissent toujours acquiescer, de prime abord, à ce qu'on leur demande. Ce n'est pas fausseté de leur part, loin de là ! Mais leurs impressions premières sont le plus souvent déterminées par leur instinct de sympathie, par leur désir de plaire, par le fait qu'ils n'ont presque jamais une notion forte de la réalité, enfin par la plasticité de leur cerveau, qui les rend éminemment suggestibles. La réaction intérieure, le travail de résistance et de réfutation ne viennent que longtemps après.

Là-dessus, arrivent mes autres invités.

Le déjeuner est animé. On ne s'entretient naturellement que de la guerre, dans un esprit parfait de confiance et de cordialité. La vaillante énergie que respire toute la personne de Doumer produit la meilleure impression.

***

Mardi, 7 décembre 1915.

Doumer, qui a été présenté ce matin à l'empereur, a reçu l'accueil le plus affable. Nicolas II s'est empressé de reconnaître que les armées russe et française ont intérêt à établir entre elles une collaboration plus étroite. Quant aux mesures positives et pratiques, il a réservé sa décision jusqu'à une conférence qu'il doit avoir prochainement avec le général Alexéïew.

***

Mercredi, 8 décembre 1915.

Un des symptômes les plus inquiétants de l'heure présente est la résistance ouverte que la bureaucratie oppose à toutes les innovations commandées par la guerre.

C'est principalement contre l'Union des Zemstvo et

l'Union des Villes que les *tchinovniks* dirigent leur hostilité. Ces grands organismes publics ont beau multiplier leurs efforts pour coopérer au ravitaillement des armées et de la population, pour unifier l'action des comités industriels et des sociétés coopératives, pour remédier à la crise alimentaire, pour développer les services de santé, pour secourir les réfugiés, etc. Les autorités administratives entravent tout, empêchent tout, de propos délibéré et concerté. Les Unions sont la bête noire des bureaucrates, parce qu'ils y voient, non sans raison, le germe du *self-government* provincial et municipal. La bureaucratie russe semble avoir pris pour devise : *Périsse la Russie plutôt que mes principes!* comme si elle ne devait pas être, la première, entraînée dans la chute !

***

Samedi, 11 décembre 1915.

Voici quelques renseignements sur les forces russes :

1° *Infanterie :* L'effectif présent au front s'élève à 1 360 000 hommes, dont 160 000 n'ont pas de fusil.

2° *Artillerie :* Les armées combattantes disposent de 3 750 canons de campagne et 250 de montagne, approvisionnés à 550 coups par pièce. L'artillerie lourde est composée de 650 canons, approvisionnés à 260 coups par pièce.

3° *Fusils :* Si les transports en cours s'effectuent sans accident, on peut espérer que, d'ici au 15 janvier, l'armée russe recevra 400 000 fusils et 200 000 de plus dans le mois suivant. Elle disposerait donc de 1 800 000 fusils, vers le 15 février.

4° *Munitions d'artillerie :* La fabrication est en progrès constants. Les disponibilités quotidiennes, qui ne dépassaient pas 14 000 au mois de mai dernier, sont de 59 000 aujourd'hui ; elles atteindront 84 000 vers le 15 janvier et 122 000 vers le 15 mars.

*
* *

[illegible], 12 décembre 1914.

Prenant le thé chez la princesse G..., j'y rencontre B..., qui est en veine de pessimisme et de sarcasme :

— Cette guerre, s'écrie-t-il, finira comme *Boris Godounow*... Vous savez? l'opéra de Moussorgsky.

Au nom de *Boris Godounow*, la saisissante figure de Chaliapine se dresse devant mes yeux ; mais je m'efforce vainement de comprendre l'allusion à la guerre actuelle. B... poursuit...

— Vous ne vous rappelez pas les deux derniers tableaux? Boris, assiégé de remords, devient fou, halluciné, et annonce à ses boyards qu'il va mourir. Il ordonne qu'on lui apporte une robe de moine pour l'ensevelir, comme c'était l'usage alors pour les tsars mourants. Aussitôt, les cloches sonnent le glas ; on allume des cierges ; les popes entonnent les litanies funèbres : Boris meurt. Dès qu'il a rendu l'âme, le peuple se révolte. L'usurpateur, le faux Dimitry, apparaît à cheval. La foule hurlante le suit au Kremlin. Il ne reste plus en scène qu'un vieux mendiant, un simple d'esprit, un *yourodiwi*, qui chante : *Pleure, ô ma sainte Russie orthodoxe, pleure, car tu vas entrer dans les ténèbres!*

— Votre prédiction est réconfortante !

Il reprend avec un rictus amer :

— Oh ! Nous allons à des événements bien pires encore !

— Pires qu'au temps de Boris Godounow?

— Oui !... Nous n'aurons même pas l'usurpateur ; nous n'aurons que le peuple révolté et le *yourodiwi;* nous aurons même beaucoup de *yourodiwis*. Nous n'avons pas dégénéré de nos ancêtres... pour le mysticisme.

Le romancier Tchékhow, l'auteur pénétrant des *Moujiks*, a très justement noté cette propension du Russe à

prendre le ton ironique et ricaneur en face de l'adversité ; il fait dire à un de ses personnages, relégué au fond de la Sibérie : « Quand la destinée t'est mauvaise, méprise-la, moque-toi d'elle ! Sinon, c'est elle qui se moquera de toi. »

***

[illegible], 13 [illegible] 1915.

Notre armée d'Orient a subi, ces derniers jours, un grave échec sur les bords de la Tcherna, importante rivière de la Macédoine, qui, après avoir arrosé la région de Monastir, va se jeter dans le Vardar. Nous avons achevé de perdre le territoire macédonien et le « communiqué » de l'état-major bulgare a malheureusement le droit de s'exprimer ainsi : *Le 12 décembre 1915 restera, pour l'armée et pour le peuple bulgares, une date mémorable. Ce jour-là, notre armée a occupé les trois dernières villes macédoniennes qui se trouvaient encore aux mains de l'ennemi : Doiran, Guevgheli et Sturga. Les derniers combats livrés aux Français, aux Anglais et aux Serbes ont eu lieu sur les rives du lac de Doiran et près d'Ochrida. L'ennemi a été repoussé partout : la Macédoine est libérée; aucun soldat ennemi ne se trouve plus sur son territoire.*

***

[illegible], 17 [illegible] 1915.

« La France laisse porter à la Russie tout le poids de la guerre. » C'est une accusation que j'entends périodiquement reproduire, avec une insistance et une simultanéité qui suffiraient à y déceler un thème de la propagande allemande.

Mais, depuis quelque temps, je note dans l'emploi de ce thème une ingénieuse variation : « La France devrait

se rappeler combien le tsar Alexandre III s'est montré généreux envers elle, quand elle est venue, il y a vingt-cinq ans, implorer l'alliance de la Russie. A cette époque, la France avait perdu tout prestige dans le monde ; elle était isolée, faible, déconsidérée ; personne ne voulait frayer ni lier partie avec elle. C'est la Russie qui l'a relevée alors, en acceptant de la prendre comme alliée... »

Chaque fois que l'occasion se présente, je réfute immédiatement cette médisance, qui est une erreur historique. Je viens de m'en expliquer avec une amicale franchise devant quelques personnes, dont la religion avait besoin d'être éclairée. Le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, qui nous écoutait, m'encourageait du regard.

La France n'a jamais imploré ni même sollicité l'alliance de la Russie. A toutes les phases de la négociation, toutes les initiatives sont venues de la Russie. C'est le tsar Alexandre III qui a engagé les premiers pourparlers.

Au mois de mars 1891, le voyage intempestif de l'impératrice Frédéric à Paris avait provoqué entre la France et l'Allemagne une tension dangereuse. Le 9 mars, le baron de Mohrenheim, ambassadeur à Paris, vint lire à Ribot, qui était alors ministre des Affaires étrangères, une lettre de Giers, écrite par ordre de l'empereur, et déclarant que « l'accord intime de la Russie et de la France était nécessaire pour maintenir en Europe une juste pondération des forces ». Tel fut le prélude.

Les diplomaties se mirent aussitôt à l'œuvre. Le 27 août, Ribot et Mohrenheim posèrent le principe de l'alliance par la signature d'un accord aux termes duquel la France et la Russie s'engageaient à se concerter « sur toutes les questions de nature à compromettre la paix générale et sur les mesures dont les dangers de guerre imposeraient l'adoption simultanée aux deux gouvernements ». Dans cet esprit, les états-majors français et russe élaborèrent un projet de convention militaire, qui

fut signé le 17 août 1892 par le général de Boisdeffre et le général Obroutchew.

Mais il y eut ensuite un long temps d'arrêt dans les négociations. Pour être efficace, la convention militaire devait être ratifiée par les gouvernements. Or, à l'instant de franchir le dernier pas, Alexandre III parut hésiter. L'affaire de Panama venait d'ouvrir en France une ère de scandales retentissants. Toute l'Europe monarchique se délectait à nous voir étaler ainsi nos plaies sociales. De plus, au Palais Bourbon, les ministères s'effondraient les uns sur les autres : le régime semblait en décomposition. Pour un tsar autocrate, c'était un grave parti à prendre que de contracter mariage avec une République aussi turbulente et décriée. Alexandre III résolut de gagner du temps. On ne parla plus de l'alliance. Des mois s'écoulèrent.

Cependant la situation ne pouvait durer indéfiniment. Le 5 décembre 1893, Casimir-Perier qui venait de prendre la présidence du Conseil et le portefeuille des Affaires étrangères, estima que l'intérêt et la dignité de la France ne lui permettaient pas d'attendre plus longtemps la décision de la Russie. J'étais alors son chef de cabinet et je me rappelle comme la fibre de l'orgueil national tressaillit en lui, quand je le mis au courant du dossier. Avec son caractère droit et déterminé, il n'admettait pas qu'une négociation aussi importante demeurât seize mois en souffrance et il me répétait : — « Je ne suis pas d'humeur à me laisser traiter de la sorte. Si le tsar ne veut plus de notre alliance, qu'il le dise ! Nous nous orienterons autrement... » Il manda tout de suite notre ambassadeur, le comte de Montébello, qui se trouvait précisément à Paris et dont le congé allait expirer. J'assistai à leur entretien. Casimir-Perier fut très pressant : — « Aussitôt que vous serez arrivé à Pétersbourg, vous demanderez une audience à l'empereur et vous l'amènerez à se prononcer. Je vous concède toutes les

précautions de langage que vous croirez nécessaires ; mais il me faut une réponse décisive... » Plein de sang-froid, d'expérience et de sagesse, Montébello exposa qu'il avait une foi absolue dans les dispositions d'Alexandre III à notre égard et que ce serait une lourde faute de paraître en douter ; il allégua enfin qu'il verrait, pour l'avenir, de grands avantages à ce que la Russie prît l'initiative de conclure la négociation, de même qu'elle avait ouvert les premiers pourparlers au mois de mars 1891 : — « Ainsi, on ne pourrait jamais dire que nous ayons rien sollicité... » Casimir-Perier se rendit à cet argument.

Dès son retour, Montébello demanda une audience à l'empereur. Comme d'habitude, il trouva auprès du souverain le plus aimable accueil ; mais Alexandre III ne fit pas la moindre allusion au projet d'alliance. Montébello resta ferme sur sa position expectante. A Paris, Casimir-Perier s'énervait. Sa joie fut d'autant plus vive quand, le 1er janvier 1894, un télégramme lui annonça que l'empereur avait spontanément ordonné à son ministre des Affaires étrangères, Giers, de ratifier la convention militaire. En nous transmettant, le 8 janvier, les actes de la ratification, Montébello était en droit de reprendre sa formule : « Ainsi, on ne pourra jamais dire que nous ayons rien sollicité. »

***

Mardi, 21 décembre 1915.

Je notais récemment le rôle important que les communautés mystiques jouent dans la vie religieuse du peuple russe. Voici quelques détails sur l'une d'elles, une des plus étranges et des plus tenaces, la secte des *Skoptsy* ou « mutilés ».

Elle se rattache aux mêmes principes spiritualistes que les *Khlisty ;* mais, tandis que les « flagellants » s'éver-

tuent à dompter la chair en l'épuisant, les *Skoptzy* s'affranchissent radicalement du péché sexuel par la mutilation physique.

Le fondateur de la secte fut un simple *moujik*, André-Ivanowitch, qui naquit vers 1730, aux environs d'Orel. Sur son âme naïve et tourmentée, certaines paroles du Christ avaient produit une extraordinaire impression : *Il y a des eunuques qui sont nés tels dans le sein de leur mère: il y en a qui le sont devenus par le fait des hommes; mais il y en a aussi qui se sont châtrés de leurs propres mains pour entrer dans le royaume des cieux...* (1). *Si ta main ou ton œil te scandalisent, arrache-les. Mieux vaut pour toi être estropié ou borgne que d'être précipité dans l'enfer...* (2). *Heureuses les femmes stériles! Heureux les ventres qui n'auront pas engendré! Heureux les seins qui n'auront pas allaité!...* (3). André-Ivanowitch fut si intimement pénétré par ces paroles, il y vit une assurance si évidente de salut, qu'il s'enleva lui-même tout moyen d'accomplir désormais les œuvres maudites de la chair. Comme il n'est pas d'aberration qui ne soit contagieuse pour les âmes slaves, le nouvel eunuque trouva immédiatement douze disciples, qu'il émascula au nom du Christ et du Saint-Esprit. Un d'eux, Kondrati Sélivanow, qui avait un don singulier de parole et de persuasion, se fit l'apôtre de la doctrine. Il confirmait les préceptes de l'Évangile par les promesses divines que nous a transmises le prophète Isaïe : *Alors le Seigneur Dieu dit aux eunuques : « Ceux qui observent strictement ma loi, je leur assignerai une place privilégiée dans ma maison; je leur attribuerai un rang de prédilection parmi mes fils et mes filles; je leur donnerai un nom éternel et qui ne périra pas* (4). » Il allait de ville en ville, à Tambow, à Toula, à Riazan, à Moscou, prê-

(1) S. Matth., IX, 12.
(2) S. Matth., XVIII, 8, 9.
(3) S. Luc, XXIII, 29.
(4) Isaïe, LVI, 4, 5.

chant la nécessité de se soustraire, par un sacrifice sanglant, aux emprises infernales de la chair. Et il recrutait partout des adeptes. La propagande prit bientôt une telle importance que le gouvernement fit arrêter les hérésiarques et les expédia, en 1774, au bagne d'Irkoutsk. André-Ivanowitch mourut peu après, en ne laissant derrière soi qu'un vague souvenir. Une période d'activité prestigieuse et légendaire commença, au contraire, pour Sélivanow. Le bruit s'accrédita qu'il était le Sauveur en personne, la réelle incarnation de Jésus-Christ. Une autre fable circulait aussi : on affirmait que le tsar Pierre III, secrètement échappé aux coups de ses assassins, se dissimulait sous l'*armiak* du forçat mystique. On chuchotait même, dans l'ombre des églises et des couvents, une histoire plus extraordinaire encore. Ce malheureux Pierre-Féodorowitch n'était pas le fils d'Anna-Pétrowna : il avait été miraculeusement conçu, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de sa tante, l'impératrice Élisabeth, demeurée toujours vierge... malgré tant de faits notoires qui semblaient y contredire. Assoiffé lui-même de chasteté, il n'avait consenti qu'avec une affreuse répugnance à recevoir le sacrement du mariage. L'épreuve avait excédé ses forces. Dès la naissance de son fils Paul, il s'était émasculé pour n'être plus exposé aux fureurs lubriques de son épouse Catherine, qui, de rage, l'avait fait assassiner. Ce récit fantastique parvint aux oreilles de Paul Ier : sa cervelle, déjà si détraquée, en reçut un choc violent. Il voulut connaître Sélivanow et ordonna qu'on le fît revenir immédiatement de Sibérie. L'attentat du 23 mars 1801 empêcha la rencontre des deux fous. Mais Alexandre Ier reprit l'idée paternelle : il eut un long entretien avec le *skopetz*, lui témoigna beaucoup de bienveillance et le fit hospitaliser dans un asile. Plus tard, Mme de Krudener chercha quelques inspirations auprès du saint eunuque. La secte connut alors des jours glorieux : on citait maintenant, parmi les néophytes, des boyards, de

hauts fonctionnaires, des officiers de la cour, des femmes du monde. Quelle que fût son indulgence pour le *Christ-skoptz*, l'empereur Alexandre se vit bientôt obligé de sévir. En 1820, Sélivanow fut enfermé dans la prison ecclésiastique du monastère de Saint-Euphémius à Souzdal. Selon les instructions minutieuses et réitérées du ministre de l'Intérieur, comte Kotchoubey, le prisonnier devait être soumis au régime le plus secret ; toute correspondance lui était interdite ; personne ne pouvait l'approcher, sauf trois gardiens choisis parmi les plus sûrs ; défense de lui prêter aucun livre, de lui remettre ni papier, ni encre, ni plume ; interdiction de jamais prononcer son nom ; sur les registres d'écrou et dans les rapports officiels, on le désignerait par cette simple appellation : « le vieillard ». Ses disciples parvinrent néanmoins à découvrir le lieu de sa réclusion et tentèrent plusieurs fois, mais en vain, de lui faire passer un message de réconfort. Sélivanow subit jusqu'à sa dernière heure cette rude épreuve ; il mourut en 1832.

Sous le règne de Nicolas Ier, la police déploya contre les *Skoptzy* une extrême sévérité. On les persécuta de mille manières : on les fustigea sur la place publique ; on les incarcéra dans les couvents pénitentiaires de Saint-Prilutsk à Wologda, de Troïtzky-Sélengisky près du lac Baïkal, de Solovietzky au milieu de la mer Blanche ; on les enrôla dans des compagnies de discipline au Caucase ; on les déporta aux confins extrêmes de la Sibérie ; on les condamna au travail des mines dans l'Oural. Rien n'y fit. L'auréole du martyre transformait chaque victime en apôtre. Ils convertissaient à leur terrible hérésie les prisonniers, les forçats, les déportés, les disciplinaires et jusqu'aux moines pénitents, parmi lesquels on les assujettissait à vivre.

Dans les années qui suivirent l'abolition du servage, la police impériale se relâcha peu à peu de ses rigueurs envers les *Skoptzy*. Elle n'intervint plus que dans les cas

trop scandaleux, par exemple quand les mutilateurs avaient agi par contrainte sur des êtres jeunes ou quand les suites de l'opération avaient été mortelles.

Depuis lors, la secte a fait rarement parler d'elle. On évalue à quelques milliers le nombre de ses affidés. Ils habitent surtout les régions de Moscou, d'Orel, de Toula et l'Ukraine méridionale. Leur centre d'inspiration et de propagande, leur Jérusalem mystique, est à Sosnowa, entre Tambow et Morchansk.

L'acte sanglant, par lequel on s'affilie à la secte, domine et résume toute la vie religieuse des *Skoptzy*. Leur hiérarchie spirituelle et liturgique se règle uniquement sur l'importance des mutilations corporelles. Les « frères » et « sœurs » qui ont consenti à l'ablation intégrale des organes et qui ont ainsi détruit dans leur personne physique « tous les réceptacles du Diable », sont qualifiés « agneaux blancs » et « blanches colombes » ; leur chair, purifiée pour toujours, porte glorieusement « le grand sceau impérial ». Les timides, qui n'ont acquiescé qu'à une opération partielle, restent encore exposés à certaines attaques du démon et ne portent que le « sceau mineur » sur les cicatrices de leurs lésions incomplètes.

Par principe, les *Skoptzy* se réunissent la nuit, « en imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui attendait toujours la nuit pour prier ». Hommes et femmes, « frères et sœurs » sont vêtus de blanc. La cérémonie débute par des danses tournantes et très rapides, continuées jusqu'à l'épuisement des forces, afin de prévenir tout réveil insidieux de la bête, si infirme et si mortifiée qu'elle soit déjà. Puis on chante des hymnes, des psaumes ; on célèbre en d'interminables litanies les mérites et les peines du martyr Sélivanow. Enfin on s'administre mutuellement la sainte eucharistie avec des morceaux de pain blanc, incisés d'une croix.

Dans le domaine de la vie courante, le spiritualisme fanatique des *Skoptzy* dégénère bizarrement. Quand leur

exaltation religieuse est tombée, ces ascètes se montrent les plus positifs et les plus intéressés des hommes. Ils ont la passion du lucre avec une remarquable intelligence du négoce et de la banque. Dans les maisons de commerce, on les recherche comme comptables et caissiers. Les autres s'adonnent presque tous au brocantage, au trafic des créances, à l'usure. Leur rapacité les rend inquiets et sournois. En dehors de leurs réunions mystiques, ils semblent n'avoir aucun avant-goût de la béatitude éternelle qu'ils ont si chèrement payée. Leur visage est toujours sombre et dur. En se retranchant « les clefs de l'enfer » et « les clefs de l'abîme », ils ont tari en eux le lait de l'humaine tendresse. On devine même, chez ces « agneaux blancs », un instinct de cruauté. La manière dont ils convertissent les jeunes garçons et les jeunes filles pour en faire des « agnelets » et des « agnelettes » aboutit parfois à de monstrueux raffinements de torture morale et physique.

***

Samedi, 1er décembre 1915.

Doumer a quitté Pétrograd ce matin, par la gare de Finlande.

Comme il fallait s'y attendre, sa négociation a rencontré, dans l'ordre pratique, toutes sortes de traverses. Le général Alexéïew s'est élevé avec force contre l'idée d'envoyer 400 000 hommes en France, même par groupes successifs d'une quarantaine de mille à échelonner sur dix mois. Outre les difficultés presque insurmontables du transport, il a fait valoir que le nombre des réserves instruites, dont dispose l'armée russe, est tout à fait insuffisant par rapport à l'immensité de ses fronts. Cet argument a convaincu l'empereur. Toutefois, pour faire preuve de bonne volonté, le gouvernement impérial a

résolu d'expédier, *à titre d'essai*, une brigade d'infanterie qui sera dirigée sur Arkhangelsk aussitôt que l'amirauté aura pu lui ouvrir un passage à travers la mer Blanche.

***

Mercredi, 22 décembre 1909.

Ayant une carte à déposer chez le gouverneur de l'école de cavalerie Nicolas, qui est située dans le lointain quartier de Narva, près du canal Obvodny, j'ai la curiosité, au retour, de passer par la place Sémé-nowsky, dont l'extrémité aboutit à ce canal, derrière la gare de Tsarskoïé-Sélo.

Sous le ciel crasseux et bas, d'où tombe une lumière livide, l'esplanade, entourée de casernes jaunâtres, couverte d'une neige boueuse et de flaques gelées, est d'un aspect lamentablement sale, morne, sinistre. C'est bien le décor qu'il fallait pour évoquer la scène pathétique, dont cette place fut le théâtre, à pareil jour, le 22 décembre 1849.

En ce temps-là, un groupe de jeunes socialistes, ayant pour chef Pétrachewsky, avait été poursuivi sous la raison d'État, incarcéré à la Forteresse, puis, après une interminable enquête, condamné à mort sans aucune preuve. Dostoïewsky était parmi les condamnés, au nombre de vingt. L'un des inculpés était devenu fou en prison.

Le 22 décembre au matin, on les fit sortir de la Forteresse et monter en voiture. Jugés la veille, ils ne connaissaient pas encore la sentence. Après une demi-heure de trajet, ils descendirent sur la place Séménowsky. Devant leurs yeux terrifiés, se dressaient un échafaud et vingt poteaux. Une grande charrette, remplie de cercueils, arrivait en même temps. Ils gravirent l'échafaud. Le greffier leur lut alors minutieusement la sentence. Dostoïewsky, se tournant vers un de ses voisins, murmura:

— « Je ne peux croire que nous allons mourir !... » Puis le pope récita les dernières prières et présenta le crucifix aux condamnés. Enfin, quatre soldats se placèrent devant chaque poteau. Les fusils s'élevèrent. Mais soudain une sonnerie de trompette retentit et, à haute voix, le greffier proclama : — « Sa Majesté l'empereur daigne vous faire grâce ! »

Le lendemain, Dostoïewsky et ses compagnons, chargés de chaînes, partaient pour la Sibérie.

Toute sa vie, l'auteur de *la Maison des morts* conserva de cette lugubre parade un souvenir atroce. Vingt ans plus tard, il fait dire au prince Myschkine, dans *l'Idiot* : — « Il y a pis que la torture ; car les souffrances corporelles nous distraient des souffrances morales... La douleur la plus affreuse n'est pas dans les blessures de la chair, mais dans la certitude absolue que, avant une heure, avant dix minutes, avant une seconde, l'âme s'envolera du corps et qu'on ne sera plus qu'un cadavre... Qui donc a prétendu que la nature humaine est capable de supporter cela sans que la folie s'ensuive? Il y a peut-être des hommes auxquels on a lu leur arrêt de mort ; qu'on a laissés dans l'agonie de l'attente et à qui l'on a dit enfin : *Allez-vous-en! On vous pardonne!* Ces hommes-là devraient nous raconter leurs impressions. Le Christ lui-même a parlé de ces affres et de cette épouvante. »

***

Petrograd, 29 décembre 1915.

Au cours de la semaine dernière, le césaréwitch, qui accompagnait son père dans un voyage d'inspection en Galicie, a été pris d'une violente hémorragie nasale, qui s'est bientôt compliquée de longues syncopes.

Le train impérial a tout d'abord rebroussé chemin vers Mohilew, où la médication eût été plus facile. Mais, comme les forces du malade s'épuisaient rapidement, l'empereur

a ordonné de poursuivre la route jusqu'à Tsarskoïé-Sélo.

Depuis la terrible crise qu'Alexis-Nicolaïéwitch a traversée en 1912, il n'avait jamais subi une atteinte aussi grave de son hémophilie. A deux reprises, on crut qu'il allait expirer.

Quand l'impératrice reçut l'effrayante nouvelle, son premier soin fut d'appeler Raspoutine. Et, de toute son âme, elle l'implora pour son enfant. Le *staretz* se mit aussitôt en prière. Après une courte oraison, il déclara fièrement :

— Remercie Dieu ! Il m'accorde cette fois encore la vie de ton fils...

Le train arriva le lendemain, 18 décembre, dans la matinée, à Tsarskoïé-Sélo. Vers la fin de la nuit, l'état du césaréwitch s'était subitement amélioré : la fièvre déclinait, le cœur battait plus fort, l'hémorragie se ralentissait. Le soir de ce même jour, la plaie nasale était cicatrisée.

Comment l'impératrice n'aurait-elle pas foi en Raspoutine?

*
* *

Lundi, 27 décembre 1915.

Causant intimement avec Sazonow, je lui signale les nombreux symptômes de lassitude que je constate, de toutes parts, dans l'opinion publique.

— Hier encore, dis-je, en plein club, un des plus hauts dignitaires de la cour, un de ceux qui approchent le plus souvent l'empereur, déclarait ouvertement, à deux pas de moi, que la continuation de la guerre est une folie et qu'il faut se hâter de faire la paix.

Sazonow esquisse un geste d'indignation. Puis, avec un bon sourire, il reprend :

— Je vais vous raconter une histoire qui vous fera oublier tout de suite votre mauvaise impression d'hier ; elle vous prouvera que l'empereur est aussi obstiné que jamais contre l'Allemagne... Voici mon histoire. Depuis

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — La Place du Saint-Synode

plus de trente ans, notre vieux ministre de la Cour, Fréedericksz, est lié d'une étroite amitié avec le comte Eulenbourg, qui est grand-maréchal de la cour à Berlin. Ils ont suivi parallèlement la même carrière ; ils ont obtenu presque en même temps les mêmes emplois, les mêmes honneurs. La similitude de leurs fonctions les a initiés à tout ce qu'il y a eu d'intime et de secret entre la cour d'Allemagne et la cour de Russie. Missions politiques, correspondance de souverain à souverain, négociations matrimoniales, affaires de famille, échange de cadeaux et de décorations, scandales princiers, unions morganatiques, ils ont tout connu, ils ont été mêlés à tout... Or, il y a trois semaines, Fréedericksz a reçu d'Eulenbourg une lettre apportée de Berlin par un émissaire inconnu et déposée dans un bureau de poste à Pétrograd, comme l'indique le timbre de l'enveloppe. Cette lettre est ainsi conçue : *Notre devoir envers Dieu, envers nos souverains, envers nos pays, nous oblige, vous et moi, à faire tout ce qui dépend de nous pour amener entre nos deux empereurs un rapprochement qui permettrait ensuite à leurs gouvernements de trouver les bases d'une paix honorable. Si nous réussissons à rétablir leur amitié d'autrefois, je ne doute pas que nous verrons aussitôt la fin de cette guerre épouvantable, etc.* Fréedericksz a remis immédiatement la lettre à Sa Majesté qui m'a fait appeler et m'a demandé mon avis. J'ai répondu qu'Eulenbourg n'avait pu accomplir une pareille démarche que sur un ordre exprès de son souverain ; nous avons donc là un témoignage irrécusable de l'importance que l'Allemagne attache à séparer la Russie de ses alliés. L'empereur en est convaincu et a repris : — « Eulenbourg ne semble pas se douter qu'il ne me conseille rien moins qu'un suicide moral et politique, l'humiliation de la Russie et le sacrifice de mon honneur. L'affaire est cependant assez intéressante pour que nous réfléchissions encore. Veuillez donc étudier un projet de réponse et me l'apporter demain... » Avant de me confier

la lettre, il l'a relue à haute voix ; puis, soulignant de son crayon bleu les mots : *leur amitié d'autrefois*, il a écrit en marge : *Cette amitié est morte. Qu'on ne m'en parle plus jamais!* Le lendemain, j'ai soumis à Sa Majesté un projet de réponse qui portait en substance : *Si vous désirez sincèrement travailler au retour de la paix, obtenez de l'empereur Guillaume que la même proposition soit adressée en même temps aux quatre alliés. Aucune négociation n'est possible autrement.* Sans même regarder mon projet, l'empereur m'a dit : — « J'ai réfléchi depuis hier. Toute réponse, si décourageante fût-elle, risquerait d'être interprétée comme une acceptation d'entrer en correspondance. La lettre d'Eulenbourg restera donc sans réponse. »

J'exprime à Sazonow ma vive satisfaction :

— C'était la seule conduite que l'on pût tenir. Je suis heureux que l'empereur en ait eu spontanément l'intuition ; je n'attendais pas moins de sa loyale nature. En se refusant à toute réponse, il s'est montré un allié parfait. Quand vous le verrez, offrez-lui, je vous prie, mes félicitations et mes remerciements.

*
* *

Mardi, 28 décembre 1915.

Jusqu'à mon séjour actuel en Russie, je n'avais approché d'autres Russes que des diplomates et des cosmopolites, c'est-à-dire des esprits plus ou moins imprégnés d'occidentalisme, plus ou moins formés à la logique et aux méthodes occidentales. Combien l'esprit russe apparaît différent, lorsqu'on l'observe dans son milieu naturel et dans son climat propre !

Depuis bientôt deux ans que je vis à Pétrograd, le trait qui m'a le plus souvent frappé au cours de mes conversations avec les hommes politiques, les militaires, les gens du monde, les fonctionnaires, les journalistes, les

financiers, les industriels, les professeurs, est le caractère vague, mobile, inconsistant de leurs conceptions et de leurs projets. Il y a toujours quelque défaut de coordination ou de continuité. La liaison des faits et des idées est incertaine ; les calculs sont approximatifs, les perspectives confuses et indéterminées. Que d'accidents et de mécomptes s'expliquent, dans cette guerre, par le fait que les Russes n'aperçoivent la réalité qu'à travers une brume de rêve et n'ont la notion exacte ni du temps ni de l'espace ! Leur imagination est éminemment dispersive ; elle ne se plaît qu'aux représentations vaporeuses et fluides, aux constructions imprécises et inorganiques. C'est pourquoi ils sont si sensibles à la musique.

***

[illegible]

Poursuivant son idée de secourir indirectement les Serbes par une diversion en Galicie, le tsar vient d'entreprendre une offensive sur le front de Bessarabie et à l'est de la Strypa, vers Lemberg. Des combats opiniâtres, où les Russes paraissent avoir retrouvé tout leur élan, sont engagés à Toporowce près de Czernowitz, à Buczacz sur la Strypa et à Trembovlia près de Tarnopol.

Simultanément, l'armée de Volhynie attaque les Austro-Allemands, sur le Styr, au sud des marais de Pinsk, dans la région de Rowno et de Csartorysk.

***

[illegible]

Les salons de Pétrograd sont fort émus. On y parle, à mots couverts, d'un scandale politique dans lequel seraient impliqués des membres de la famille impériale

et une demoiselle Marie Wassiltchikow ; on allègue une correspondance secrète avec des souverains allemands.

Quelques détails précis, que j'ai pu vérifier, m'ont prouvé que l'affaire est sérieuse. J'interroge donc Sazonow, qui me répond ceci :

Mlle Marie-Alexandrowna Wassiltchikow, âgée d'une cinquantaine d'années, cousine du prince Serge-Ilarionowitch Wassiltchikow, apparentée aux Ouroussow, aux Wolkonsky, aux Orlow-Davidow, aux Mestchersky, etc., demoiselle d'honneur des impératrices, se trouvait dans une villa du Semmering, aux environs de Vienne, quand la guerre éclata. C'est là qu'elle vivait d'habitude, en rapports suivis avec toute l'aristocratie autrichienne. Le cottage qu'elle habitait au Semmering appartient au prince François de Liechstenstein, qui fut ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg vers 1899. A l'ouverture des hostilités, elle a été consignée dans sa villa, où elle recevait d'ailleurs une nombreuse société.

Or, il y a quelques semaines, le grand-duc de Hesse l'a priée de venir à Darmstadt, en lui expédiant un sauf-conduit. Intimement liée avec le grand-duc Ernest-Louis et ses sœurs (1), ayant de plus la passion de l'entremise et de l'intrigue, elle est partie aussitôt.

A Darmstadt, le grand-duc lui a demandé de se rendre à Pétrograd pour conseiller au tsar de conclure la paix sans retard ; il affirmait que l'empereur Guillaume est prêt à consentir au profit de la Russie, des conditions très avantageuses ; il insinuait même que l'Angleterre a déjà fait une ouverture à la chancellerie de Berlin pour une entente séparée ; il concluait qu'une réconciliation de la Russie et de l'Allemagne est nécessaire au maintien du

(1) Les sœurs sont : 1° La princesse Victoria, née en 1863 et mariée au prince Louis de Battenberg ; — 2° La princesse Elisabeth, née en 1864 et veuve du grand-duc Serge-Alexandrowitch ; — 3° La princesse Irène, née en 1866 et mariée au prince Henri de Prusse, frère de l'empereur Guillaume ; — enfin, 4° l'impératrice Alexandra-Féodorowna.

principe dynastique en Europe. Certes, il ne pouvait mieux s'adresser qu'à Marie-Alexandrowna, dont l'imagination prit feu instantanément ; elle se voyait déjà nouant les saintes alliances d'autrefois, sauvant ainsi le tsarisme, et du même coup, rendant la paix au monde.

Pour plus de précision, le grand-duc lui a dicté en anglais tout ce qu'il venait de lui dire et, séance tenante, elle a traduit ce texte en français : le document était destiné à Sazonow. Le grand-duc a remis ensuite à Marie-Alexandrowna deux lettres autographes, adressées l'une à l'empereur et l'autre à l'impératrice. La première de ces lettres ne faisait que résumer en termes amicaux et pressants la note destinée à Sazonow. La seconde lettre, d'un ton plus affectueux encore, invoquait les sentiments les plus intimes de l'impératrice, tous ses souvenirs de famille et de jeunesse ; voici la dernière phrase : « Je sais combien tu es devenue Russe ; je ne peux croire néanmoins que l'Allemagne soit effacée de ton cœur allemand. » Aucune des deux lettres n'était close, afin que Sazonow pût les lire au passage, en même temps que la note.

Dès le lendemain, Mlle Wassiltchikow, munie d'un passeport allemand, est partie pour Pétrograd par Berlin, Copenhague et Stockholm.

Aussitôt arrivée, elle s'est rendue chez Sazonow qui, fort surpris, l'a reçue immédiatement. Lorsqu'il a eu en mains la note et les deux lettres, il a exprimé à Marie-Alexandrowna son indignation de ce qu'elle se fût chargée de pareils messages. Devant cet accueil qui renversait toutes ses prévisions, qui détruisait tout l'édifice de ses rêves, elle restait muette et consternée.

Le soir même, Sazonow était à Tsarskoïé-Sélo et faisait son rapport au souverain. Dès les premiers mots, la figure de l'empereur se crispa d'impatience. Prenant les deux lettres et sans les lire, il les jeta dédaigneusement sur son bureau. Puis, d'une voix agacée, il dit :

— Montrez-moi la note !

A chaque phrase, il s'exclamait de colère :

— Me faire des propositions pareilles, n'est-ce pas honteux !... Et comment cette intrigante, cette folle a-t-elle osé me les transmettre !... Tout ce papier n'est qu'un tissu de mensonges et de perfidies !... L'Angleterre se prépare à trahir la Russie ! Quelle absurdité !...

Quand il eut achevé sa lecture, et soulagé ses nerfs, il demanda :

— Qu'allons-nous faire de la Wassiltchikow?... Savez-vous quels sont ses projets?

— Elle m'a dit qu'elle comptait repartir tout de suite pour le Semmering.

— Ah, vraiment ! elle s'imagine que je vais la laisser rentrer en Autriche !... Non, elle ne sortira plus de Russie. Je la ferai interner dans ses terres ou dans un couvent. Demain, j'examinerai la question avec le ministre de l'Intérieur.

***

Devant toutes les personnes qui l'ont approché ces derniers jours, l'empereur s'est exprimé avec autant d'irritation que de sévérité sur le compte de Marie-Alexandrowna Wassiltchikow :

— Accepter une pareille mission d'un souverain ennemi !... Cette femme est une misérable ou une folle... Comment n'a-t-elle pas compris qu'en se chargeant de ces lettres, elle risquait de compromettre gravement l'impératrice et moi-même?...

Par son ordre, Marie-Alexandrowna Wassiltchikow a été arrêtée hier et conduite à Tchernigow pour y être internée dans un couvent.

CHAPITRE V

1er-26 JANVIER 1916

Retraite héroïque des Serbes à travers l'Albanie. — Conciliabule révolutionnaire à Pétrograd : programme d'une paix socialiste. — Raspoutine et le clergé russe. Une canonisation imposée par l'empereur ; résistance du Saint-Synode ; renvoi du procureur suprême. — Activité des armées russes en Galicie. Les troupes anglo-françaises évacuent la presqu'île de Gallipoli. Entrée des Autrichiens à Cettigné. — Quelques traits de la femme russe. — Attitude comminatoire des empires germaniques à l'égard de la Roumanie.

Samedi, 1er janvier 1916.

Le ministre de Serbie, Spalaïkowitch, vient me voir : sa mine est ravagée ; ses yeux brillent de fièvre et de larmes. Il s'effondre, accablé, sur le fauteuil que je lui offre :

— Vous savez, me dit-il, comment s'est achevée notre retraite? Vous connaissez les détails?... C'est un martyre sans nom !

Il a reçu, ce matin, quelques renseignements sur le tragique exode que l'armée serbe vient d'accomplir à travers les Alpes glacées de l'Albanie, sous des rafales cinglantes de neige, sans abri, sans vivres, épuisée de souffrances, abrutie de fatigue, jalonnant sa route derrière elle par une traînée continue de cadavres. Et, quand elle arrive enfin à Saint-Jean de Médua, sur l'Adriatique,

elle y trouve, comme épreuve suprême, la famine et le typhus.

Penché sur une carte que j'ouvre entre nous, il me montre l'itinéraire de cette funèbre hégire :

— Vous voyez, poursuit-il, nous avons repassé par toutes les étapes historiques de notre vie nationale...

En effet, la retraite a commencé à Belgrade, où Pierre Karageorgéwitch obligea les Turcs à le reconnaître prince de Serbie, en 1806. Puis, c'est Kragoujévatz, la résidence du prince Miloch Obrénowitch, aux premières années de l'autonomie serbe ; puis Nisch, la cité chrétienne du grand roi Stéphan Némania qui, au douzième siècle, libéra la Serbie de la domination byzantine ; puis Kroujévatz, la capitale du tsar martyr Lazare Brankowitch, décapité en 1389 sur le champ de bataille de Kossowo, sous les yeux du sultan Mourad agonisant ; puis Kraliéwo, où l'Église autocéphale de Serbie fut fondée au treizième siècle par saint Sava ; puis Rachka, le premier berceau du peuple serbe et l'antique fief des Némania ; puis Uskub, où l'illustre Douchan se fit sacrer en 1346 « tsar et autocrate des Serbes, des Grecs, des Albanais et des Bulgares » ; puis Ipek dont le patriarcat fut, pendant la longue nuit de la sujétion turque, le refuge de la conscience nationale ; bref, tous les sanctuaires du patriotisme serbe.

Spalaïkowitch ajoute :

— Représentez-vous ce qu'a dû être cette retraite, sans parler des milliers de fugitifs qui suivaient notre armée. Représentez-vous...

Et, d'une voix que l'émotion précipite, il me décrit le vieux roi Pierre, moribond, ne voulant à aucun prix abandonner ses troupes et voyageant sur un caisson d'artillerie traîné par des bœufs ; le vieux voïvode Poutnik, aussi malade que son roi et chargé sur une civière ; enfin, un long cortège de moines, portant sur leurs épaules les reliques des églises, marchant jour et nuit

dans la neige, un cierge à la main et psalmodiant leurs prières.

— Mais, dis-je, c'est une épopée, c'est une chanson de geste, que vous me racontez là !...

***

Lundi, 3 janvier 1916.

Les Serbes étant désormais hors de cause, l'armée franco-anglaise d'Orient a été obligée d'abandonner la Serbie et de se replier sur Salonique, où le général Sarrail s'occupe d'organiser un vaste camp retranché.

Ce mouvement de repli ne s'est pas opéré sans peine, sous la pression harcelante des Bulgares qui manœuvrent à marches forcées pour encercler nos troupes.

La retraite s'est accomplie dans un ordre parfait ; tout notre matériel a pu être sauvé.

***

Mardi, 4 janvier 1916.

La fête des chevaliers de Saint-Georges a offert à l'empereur l'occasion d'affirmer une fois de plus sa volonté de poursuivre la guerre : il a adressé à son armée une proclamation qui se termine ainsi :

Soyez fermement assurés que, ainsi que je l'ai dit au début de la guerre, je ne conclurai pas la paix tant que nous n'aurons pas chassé le dernier ennemi de notre territoire. Je ne conclurai cette paix qu'en plein accord avec nos Alliés, auxquels nous sommes liés, non par des traités de paix, mais par une véritable amitié et par le sang... Que Dieu vous garde!

C'est la meilleure réponse aux avances qui nous auraient

venues d'Allemagne par l'entremise du grand-duc de Hesse et du comte Eulenbourg...

***

Jeudi, 4 janvier 1917.

D'après mon informateur L... qui a des accointances avec l'*Okhrana*, les chefs des divers groupes socialistes se sont réunis secrètement, il y a une quinzaine de jours, à Pétrograd, comme ils ont déjà fait au mois de juillet dernier ; le conciliabule était présidé cette fois encore par le député « travailliste » Kérensky. L'objet principal de la réunion était d'examiner un programme d'action révolutionnaire que le « maximaliste » Lénine, réfugié en Suisse, a récemment développé devant le congrès socialiste international de Zimmerwald.

La délibération ouverte par Kérensky aurait abouti à un accord unanime sur les points suivants : 1° Les défaites ininterrompues de l'armée russe, le désordre et l'incurie des administrations publiques, les légendes terribles qui courent sur l'impératrice, enfin les scandales de Raspoutine ont achevé de discréditer le tsarisme dans l'esprit des masses. — 2° Le peuple est profondément écœuré de la guerre, dont il ne comprend plus ni le motif ni le but. Aussi, les réservistes des dépôts répugnent-ils chaque jour davantage à partir pour le front, de sorte que la valeur militaire de l'armée combattante décline rapidement. D'autre part, les difficultés économiques s'accumulent et s'aggravent sans cesse. — 3° Il est donc vraisemblable que, dans un avenir plus ou moins proche, la Russie sera obligée de répudier ses alliances et de faire séparément la paix. Tant pis pour les Alliés !... — 4° Mais, si cette paix est négociée par le gouvernement impérial, ce sera évidemment une paix réactionnaire, une paix

monarchique. Or, il faut, à tout prix, que ce soit une paix démocratique, une paix socialiste.

Kérensky aurait clos le débat par cette conclusion pratique : « Aussitôt que nous verrons venir la crise finale de la guerre, nous devrons renverser le tsarisme, prendre nous-mêmes le pouvoir et installer une dictature socialiste. »

***

Vendredi, 7 janvier 1916.

Combats très durs et très meurtriers dans la région de Czartorysk, qui avoisine les marais de Pinsk. Toutes les attaques russes sont brisées.

Plus au sud, dans la Galicie orientale, en face de Czernowitz, les Autrichiens fléchissent un peu.

Le colonel Narischkine, aide de camp de l'empereur et qui l'approche quotidiennement, me dit :

— Sa Majesté est très affligée par le désastre des Serbes ; elle nous demande, à chaque instant, de la renseigner sur l'agonie de cette malheureuse armée.

***

Samedi, 8 janvier 1916.

Sous l'influence de Raspoutine et de sa bande, l'autorité morale du clergé russe s'avilit de jour en jour.

Un des faits récents, qui ont le plus choqué la conscience des fidèles, est le conflit que la canonisation de l'archevêque Jean de Tobolsk a soulevé, l'automne dernier, entre l'évêque Varnava et le Saint-Synode.

Il y a deux ans et demi, Varnava n'était qu'un moine ignare et crapuleux, quand Raspoutine, son ami d'enfance, son joyeux compagnon de Pokrowskoïé, eut la fantaisie de le faire élever à l'épiscopat. Cette promotion,

que le Saint Synode avait courageusement combattue, ouvrit l'ère des grands scandales religieux.

Or, à peine investi de sa haute dignité, Mgr Varnava conçut l'idée de créer dans son diocèse un lieu de pèlerinage, qui servirait à la fois les intérêts sacrés de l'Église et ses intérêts personnels. Les pèlerins afflueraient certainement, les dons aussi ; car les miracles ne manqueraient pas. Raspoutine avait tout de suite aperçu les beaux résultats qu'on pouvait espérer de cette pieuse entreprise. Il estima néanmoins que, pour rendre les miracles plus certains, plus abondants, plus merveilleux, on devrait se procurer des reliques neuves, les reliques d'un nouveau saint ou, mieux encore, les reliques d'un saint canonisé tout exprès ; il avait, en effet, souvent observé que les nouveaux saints aiment à faire montre de leur puissance thaumaturgique, tandis que les vieux glorifiés semblent n'y plus éprouver aucun plaisir. Ces reliques neuves, on les avait précisément sous la main : c'était le cadavre de l'archevêque Jean-Maximowitch, mort en odeur de sainteté à Tobolsk, en 1715. Mgr Varnava engagea immédiatement la procédure de canonisation ; mais le Saint-Synode, ayant pénétré tous les dessous de l'affaire, ordonna de surseoir à l'instance. L'évêque passa outre et, de son autorité propre, au mépris de toutes les règles, il décréta la canonisation de l'archevêque Jean, « serviteur de Dieu » ; puis il sollicita directement l'approbation impériale, formalité indispensable et définitive de toute sanctification. Une fois de plus, l'empereur se laissa forcer la main par l'impératrice et Raspoutine : il signa lui-même le télégramme qui annonçait à Mgr Varnava la confirmation suprême.

Au Saint-Synode, le clan de Raspoutine exulta. Mais la majorité de l'assemblée décida qu'elle ne laisserait pas s'accomplir une si éclatante infraction aux lois de l'Église. Le procureur suprême Samarine, homme intègre et courageux, que la noblesse de Moscou venait justement

d'imposer au choix du tsar pour succéder au vil Sabler, soutint de toutes ses forces les protestataires. Sans même en référer à l'empereur, il appela de Tobolsk Mgr Varnava et lui enjoignit d'abroger son décret. L'évêque refusa, d'un ton péremptoire et insolent : — « Tout ce que le Saint-Synode peut dire ou penser m'est égal. Le télégramme de confirmation que j'ai reçu de Sa Majesté me suffit... » Alors, sur l'initiative de Samarine, le Saint-Synode ordonna que le prélat contempteur des lois ecclésiastiques serait destitué de sa fonction épiscopale et relégué dans un couvent. Mais, là encore, il fallait obtenir la sanction impériale. Samarine entreprit bravement de convertir l'empereur ; il y dépensa tout ce qu'il avait d'éloquence et d'énergie, de loyalisme et de piété. Nicolas II l'écoutait d'un air ennuyé, avec des gestes nerveux ; il finit par dire : — « Mon télégramme à l'évêque n'était peut-être pas très correct. Mais ce qui est fait restera fait. Et je saurai imposer à tous le respect de ma volonté. »

Huit jours plus tard, le procureur suprême Samarine était remplacé par un fonctionnaire obscur et servile, un familier de Raspoutine, Alexandre Woljine. Et, peu après, le président du Saint-Synode, Mgr Wladimir, métropolite de Pétrograd, qui avait eu dans ce conflit l'attitude la plus méritoire, était transféré au siège de Kiew, pour céder la première dignité religieuse de l'Empire à une autre créature de Raspoutine, à l'exarque de Géorgie, Mgr Pitirim.

***

[illegible], 5 janvier 1916.

Un signe curieux des préoccupations habituelles à l'esprit russe est la complaisance avec laquelle les littérateurs s'appliquent à décrire la vie qu'on mène dans les prisons, dans les bagnes, dans les résidences de relégation. C'est un thème familier à tous les romanciers ; chacun se croit obligé

d'encadrer quelque aventure pathétique dans le décor sinistre d'une maison de force ou d'un pénitencier sibérien.

Dostoïewsky a commencé, en transposant ses souvenirs personnels dans le livre qui est, selon moi, son chef-d'œuvre, les *Souvenirs de la Maison des morts*. Tolstoï, dans *Résurrection*, nous initie avec un réalisme implacable aux moindres détails matériels, administratifs, moraux, de la réclusion et de la transportation. Korolenko, Gorky, Tchékow, Véressaïew, Andréiew, Dymow, etc., apportent également leur contribution à ce musée d'horreurs, dont les tableaux ont pour fond la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, la citadelle de Schlüsselbourg, les solitudes sépulcrales de Tourouchansk et de Yakoutsk, les rivages glacés de Sakhalin. Il est probable que la plupart des lecteurs se disent intérieurement : « J'irai peut-être là, un jour. »

***

Mardi, 11 janvier 1916.

Malgré la rigueur du froid et l'extrême difficulté des communications, les armées russes de Galicie sont remarquables d'initiative et d'entrain.

Le prince Stanislas Radziwill, qui arrive de cette zone, me raconte que, la semaine dernière, un officier allemand, qui venait d'être capturé, l'ayant entendu parler polonais, s'est rapproché de lui et lui a glissé à l'oreille, dans la même langue :

— Les Allemands sont claqués. Tenez bon !... Vive la Pologne !

***

Mercredi, 12 janvier 1916.

Les troupes anglaises et françaises ont achevé, sans accident, d'évacuer la presqu'île de Gallipoli.

L'échec est complet, mais le désastre est évité.

L'effort turc va désormais se porter sur la Mésopotamie, l'Arménie et la Macédoine.

***

Jeudi, 13 janvier 1916.

Par ses principes et sa constitution, le tsarisme est obligé d'être infaillible, impeccable, parfait. Nul gouvernement n'a autant besoin d'intelligence, d'honnêteté, de sagesse, de raison ordonnatrice, de clairvoyance, de talent ; car, en dehors de lui, c'est-à-dire en dehors de son oligarchie administrative, il n'existe rien : ni mécanismes de contrôle, ni rouages autonomes, ni partis constitués, ni groupements sociaux, nulle organisation légale ou traditionnelle de la volonté publique.

Aussi, quand une faute est commise, on s'en aperçoit toujours trop tard et il n'y a personne pour la réparer.

***

Vendredi, 14 janvier 1916.

A l'occasion du 1er janvier orthodoxe, l'empereur s'adresse à son armée en ces termes :

Au seuil de l'année 1916, *je vous envoie mes salutations, ô mes vaillants guerriers. De cœur et de pensée, je suis avec vous dans les combats et les tranchées... Retenez bien ceci : notre Russie bien-aimée ne peut assurer son indépendance ni ses droits, sans avoir remporté une victoire décisive sur l'ennemi. Pénétrez-vous de cette idée qu'il ne peut y avoir et qu'il n'y aura pas de paix sans victoire. Quelques efforts, quelques sacrifices que cette victoire puisse nous coûter, nous devons la donner à la patrie.*

***

Samedi, 1[illegible] janvier 1[illegible].

Les Autrichiens sont entrés avant-hier à Cettigné que les Monténégrins semblent leur avoir abandonné très complaisamment.

Le général B..., qui me communique la nouvelle, ajoute :

— Voilà une retraite qui pue la trahison !

***

Dimanche, 16 janvier 1[illegible]

L'évacuation de Gallipoli par les troupes anglo-françaises produit un effet désastreux sur l'opinion russe. De toutes parts, je recueille la même note : « Maintenant, la question est réglée : nous n'obtiendrons jamais Constantinople... Alors, à quoi bon poursuivre la guerre? »

***

Mercredi, 19 janvier 1[illegible].

Sous la forte impulsion du général Alexéïew, la dotation de l'armée russe en fusils s'améliore sensiblement. Voici les ressources actuelles.

1° Fusils en service sur le front : 1 200 000 ;

2° Fusils débarqués à Arkhangelsk : 155 700 ;

3° Fusils débarqués à Alexandrowsk : 530 000 ;

4° Fusils en partance d'Angleterre : 113 000.

Les transports dans la mer Blanche s'effectuent à l'aide de brise-glaces, au prix de difficultés inouïes. Pour la région d'Alexandrowsk, on a organisé un vaste système de traîneaux tirés par des rennes. Et la distance de Mour-

mansk à Pétrosavodsk n'est pas moindre que mille kilomètres !

D'ici à la fin d'avril, on escompte un arrivage de 850 000 fusils en surplus.

Malheureusement, les pertes que l'armée russe vient de subir en Galicie sont terribles : 60 000 hommes ! Sur un seul point, à Czartorysk, 11 500 hommes, aveuglés par une tourmente de neige, ont été fauchés, jusqu'au dernier, en quelques minutes, par l'artillerie allemande.

***

[illegible]

Sur le front de Bessarabie, au nord-est de Czernowitz, les Russes ont entrepris une nouvelle et opiniâtre offensive, qui leur a permis d'enlever tout un secteur des positions autrichiennes. Ce résultat leur a coûté fort cher : 70 000 hommes tués ou blessés et 5 000 prisonniers. Malheureusement, l'opinion publique est devenue beaucoup plus sensible aux pertes qu'aux succès.

***

[illegible]

Après le dîner, je vais finir la soirée chez la princesse D... Je la trouve seule dans son boudoir, où la lumière voilée des lampes anime çà et là des tableaux du dix-huitième siècle, des statuettes, des porcelaines, des soieries, des laques, des écrans, des appliques, des candélabres, des guéridons, tout un mobilier du style ingénieux et charmant qui prévalut sous le règne d'Alexandre Ier, comme une dernière floraison de l'art français. Au mur, derrière elle, est appendu un élégant portrait de l'impératrice Marie-Féodorowna, l'épouse romanesque de ce dément

couronné que fut l'empereur Paul... Nous causons. A demi séparée de son mari, elle a quelque peu dépassé la quarantaine. Les expériences sentimentales ne lui ont pas manqué ; l'esprit ne lui manque pas non plus, un esprit naturel, sérieux et vif.

Sous une forme indirecte, sans suite et comme au hasard de ses souvenirs, elle résume devant moi les aventures qu'elle a vécues ou que d'autres femmes ont vécues dans son entourage. Quand je la quitte vers minuit, voici à peu près ce que je me rappelle de ses paroles. Encore faut-il considérer que la précision de l'écriture donne un caractère absolu et presque sentencieux à des propos qui étaient d'une simplicité parfaite, avec beaucoup de traits, de nuances et de sous-entendus :

« Chez la femme russe, le cœur est encore plus exigeant, plus insatiable que les sens. On nous fixe quelquefois par la volupté, très rarement par l'amour...

« Nous sommes passionnées, tendres, sensuelles : nous ne sommes pas romanesques ; je veux dire que nous nous contentons d'éprouver ce que nous éprouvons, sans y ajouter la moindre littérature. Nous n'avons aucun goût pour le verbiage psychologique et les théories sentimentales qui remplissent vos romans français. Nos lettres d'amour sont la simplicité même. D'ailleurs, nous sommes trop paresseuses pour écrire. Et puis nous ne savons pas bien parler de l'amour. Vous vous rappelez l'admirable scène où Anna Karénine avoue son amour à Wronsky : *Au lieu de parler, elle fixa sur lui un regard plein d'amour et resta silencieuse...*

« Nous sommes très promptes à nous engouer. On nous fait illusion à peu de frais. Un rien nous étourdit et nous fascine...

« La fréquence des divorces plaide en notre faveur. Quand nous nous éprenons d'un homme, nous croyons toujours que c'est pour toujours...

« Curieuses?... Oh ! oui, nous sommes curieuses ! Nous

voudrions tout voir, tout connaître, tout essayer. Nous cherchons partout des visages nouveaux, des émotions nouvelles, des désirs nouveaux...

« Nous ne sommes jamais tout à fait éveillées ; nous ne savons jamais très bien ce que nous faisons ni l'heure qu'il est... Nous errons dans la vie comme des ombres sous la lune... Le mot du poète Tioutchew est très juste : nous avons *des âmes nocturnes*...

« L'ennui empoisonne notre vie. Nous arrivons tout de suite à la fatigue, à la satiété, au dégoût, à l'écœurement...

« Nous ne sommes religieuses que par accès, dans l'attente d'un grand bonheur ou sous la menace d'un grand malheur. Alors, les moins croyantes d'entre nous se précipitent à l'église... et après, chez la somnambule...

« Nous nous sentons toujours supérieures à l'homme que nous aimons. Et ce que nous lui reprochons le plus, c'est de ne pas nous dominer. Aussi, faute de mieux, nous ne détestons pas qu'il nous brutalise...

« Nous avons toujours plus de courage et de volonté que nos amants...

« En général, c'est avec beaucoup de franchise que nous acceptons notre chute ; nous n'essayons pas de l'excuser ; nous ne récriminons pas...

« Nous oublions assez vite et complètement. Pour la plupart de nous, ce qui est passé est mort ou plutôt n'a jamais existé...

« Nous sommes très chaudes et très constantes en amitié...

« La musique contribue fréquemment à nous perdre ; je ne parle que de la musique russe et tzigane. Elle nous caresse au plus profond de nous-mêmes ; elle nous hypnotise ; elle nous plonge dans une sorte de rêve et d'énervement délicieux qui touche au vertige... Vous me croirez si vous le voulez ; mais je vous affirme que j'avais une amie qui faisait venir des tziganes dans la pièce voisine de la chambre où elle recevait son amant...

« Lorsque vous prenez un *iemchtchik*, avez-vous observé que le cocher part toujours au grand galop, avant même de savoir où vous voulez aller? Ainsi, quand nous nous engageons dans une aventure, nous partons à toute vitesse, sans même nous demander où nous allons. D'ailleurs, cela n'a pas d'importance ; car nos aventures n'aboutissent jamais à rien, ne nous mènent jamais nulle part...

« Tous nos romans se terminent par une faillite. Nous finissons toujours par nous moquer de nos rêves...

« Aucun homme ne pourrait nous donner ce que nous attendons ; car nous ne savons pas ce que nous attendons et, très probablement, cela n'existe pas... »

***

Londres, 24 janvier 1916.

Les perpétuels atermoiements de Bratiano placent la Roumanie dans une situation périlleuse. Voici, en effet, que les puissances germaniques commencent à prendre, vis-à-vis d'elle, un ton comminatoire.

Le ministre de Russie à Bucarest, Poklewski, a pressé Bratiano de s'expliquer sur ses intentions. Le président du Conseil lui a répondu :

— J'hésite entre deux opinions. Ou bien le langage des agents allemands et austro-hongrois ne trahit chez leurs gouvernements qu'un mouvement de mauvaise humeur motivé par la question des blés roumains. En ce cas, il me sera facile d'accorder à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie quelques satisfactions. Ou bien, ce langage est le prélude d'un ultimatum qui exigerait, par exemple, la démobilisation immédiate de notre armée. En ce cas, j'espère rester maître de notre opinion publique, et je repousserai l'ultimatum.

— Dans cette dernière prévision, a repris Poklweski,

votre état-major devrait conférer immédiatement avec le nôtre. Il n'y a pas un jour à perdre.

Bratiano en est convenu ; il a ajouté :

— L'arrivée rapide d'une armée russe à l'embouchure du Danube nous serait indispensable pour nous couvrir contre une attaque des Bulgares dans la Dobroudja.

Sazonow, de qui je tiens ces détails, a prié le général Alexéïew d'étudier la question, sans retard.

L'arrière-pensée de Bratiano n'est que trop manifeste : il veut laisser à la Russie la charge d'arrêter les Bulgares, afin de diriger tout l'effort de l'armée roumaine vers la Transylvanie, objet des ambitions nationales.

L'état-major russe pourra-t-il contrecarrer de nouveau une armée en Bessarabie? J'en doute, d'après une conversation téléphonique que Sazonow vient d'avoir, devant moi, avec le ministre de la Guerre. Le général Polivanow ne croit pas en effet qu'il soit possible de prélever sur le front une armée de 150 000 ou 200 000 hommes pour l'expédier vers la Moldavie ; les armées de Bukovine et de Galicie sont engagées dans une opération très rude ; on ne peut songer à les ramener en arrière, à 600 kilomètres de leur base actuelle.

* * *

Mardi, 25 janvier 1916.

J'ai prié le ministre de Roumanie, Diamandy, de venir déjeuner avec moi aujourd'hui et je lui représente, une fois de plus, les dangers de l'attitude équivoque dans laquelle se complaît son ami Bratiano :

— Comment M. Bratiano ne voit-il pas, lui dis-je, qu'il s'expose par cette attitude aux pires déconvenues? C'est surtout lorsqu'on traite avec les Russes qu'on ne saurait être assez positif, assez prévoyant, assez précis. Quand je songe que, à l'heure présente, sous le coup d'un

ultimatum allemand, vous n'avez même pas ébauché une convention militaire avec l'état-major russe, toute votre politique me paraît une folie.

— Vous savez que M. Bratiano se méfie beaucoup des Russes. Il ne veut s'engager envers eux qu'à la dernière heure. Et, cette heure, il la fixera lui-même, lui seul.

— Mais, dans une crise aussi colossale, personne n'est maître de l'heure !... Puis, vous imaginez-vous qu'on improvise, au dernier instant, un plan de campagne, une base d'approvisionnements, un système de transports?... La méfiance de M. Bratiano à l'égard des Russes n'est, selon moi, justifiée qu'en un point, je veux dire leur incapacité d'organisation. Raison de plus pour concerter le plus tôt possible un programme pratique de coopération et en préparer secrètement l'exécution. Dans quelque région que les troupes russes doivent être envoyées, que ce soit en Moldavie ou dans la Dobroudja, leur ravitaillement constitue, à lui seul, un problème énorme, dont la solution exige peut-être plusieurs mois. N'oubliez pas que les chemins de fer russes et roumains n'ont pas la même largeur de voie et que leur raccordement se réduit à la ligne d'Ungeny, puisque la ligne Kichinew-Reni n'aboutit qu'au delta danubien. Tant que ce problème ne sera pas résolu, tant que les conditions préalables et nécessaires d'une coopération russo-roumaine ne seront pas réalisées, la Roumanie sera abandonnée à ses seules forces et, je le crains, toute ouverte à l'invasion.

Diamandy, assez ému, me répond :

— Oui, notre situation serait critique ; car, avec nos 500 000 hommes, nous ne pouvons pas protéger à la fois 500 kilomètres de Danube et 700 kilomètresde Carpathes. C'est pourquoi il faut absolument que les Russes nous couvrent, dans la Dobroudja, contre une offensive des Bulgares.

— Je ne sais à quelle décision s'arrêtera le haut commandement russe ; mais je sais déjà, par le général Poli-

vanow, que, dans l'état présent des voies ferrées, le ravitaillement d'une armée russe au sud du Danube semble impossible.

Depuis quelques jours, les Allemands attaquent avec force dans la région de Dvinsk. Les Russes résistent bien et remportent même quelques avantages.

***

Mercredi, 26 janvier 1916.

Souvent, lorsque je réfléchis à tout ce qu'il y a d'archaïque et d'arriéré, de primitif et de suranné dans les institutions sociales et politiques de la Russie, je me dis : « Voilà pourtant où en serait l'Europe, si nous n'avions eu ni la Renaissance, ni la Réforme, ni la Révolution française !... »

CHAPITRE VI

27 JANVIER-24 FÉVRIER 1916

L'état-major russe établit le programme d'une convention militaire avec la Roumanie. — Rencontre solennelle de l'empereur Guillaume et du tsar Ferdinand à Nisch ; évocation de Versailles ; vilenie du souverain bulgare. — Sensibilité des Russes à l'action oratoire ; complaisance de leur imagination aux perspectives lointaines. — Retraite du président du Conseil, Gorémykine ; son remplacement par Sturmer ; renvoi du ministre de l'Intérieur Khvostow ; influence de Raspoutine dans ces décisions. — Antécédents et caractère de Sturmer ; son intime collaborateur, le fourbe Manouïlow. — Raspoutine et le moine Héliodore ; un mélodrame de l'*Okhrana*. — Le roman du grand-duc Michel, frère de l'empereur ; la comtesse Brassow. — La grande-duchesse Marie-Pavlowna vient dîner à l'ambassade ; son opinion sur l'empereur et l'impératrice. — Les grands problèmes de la politique intérieure : le problème agraire et le problème ouvrier. — Condition misérable des paysans russes. — Définition de l'autocratisme impérial. — Instabilité du caractère russe : brusquerie des revirements. — Réouverture de la Douma. Un coup de théâtre : l'empereur se rend au palais de Tauride. Retentissement de cette manifestation.

Jeudi, 27 janvier 1916.

Après avoir étudié les divers moyens dont la Russie dispose pour soutenir éventuellement la Roumanie, le général Alexéïew s'est arrêté aux conclusions suivantes :

1° Une armée russe de dix divisions pourrait être affectée au soutien de la Roumanie.

2° La distance, la difficulté des transports, l'état des

voies ferrées en Roumanie s'opposent à l'envoi de cette armée sur le Danube, notamment dans la région qui est la plus menacée par les Bulgares, c'est-à-dire au sud de Bucarest.

3° L'armée de soutien devrait être concentrée dans la Moldavie septentrionale, de manière à menacer le flanc droit des armées austro-allemandes ; cette concentration s'effectuerait assez rapidement.

4° Une offensive énergique serait aussitôt entreprise vers le nord-ouest, en liaison avec les opérations engagées sur le front général.

5° L'armée roumaine pourrait ainsi employer toutes ses forces à repousser l'attaque des Bulgares au sud et à couvrir la frontière du côté de la Transylvanie.

6° Il importe qu'un officier de l'état-major roumain soit envoyé d'urgence au grand-quartier général des armées russes pour négocier les bases d'une convention militaire.

***

Vendredi, 28 janvier 1916.

Ferdinand de Cobourg, tsar de Bulgarie, vient de se surpasser lui-même dans la turpitude. *Qualis artifex!*

Il y a dix jours, l'empereur Guillaume s'est rendu à Nisch, où le tsar Ferdinand lui a offert un déjeuner de gala. Certes, la rencontre était solennelle et le choix de Nisch, « ville natale de Constantin le Grand », en rehaussait encore la signification historique. Je ne m'étonne donc pas que Ferdinand, si sensible aux prestiges du passé et aux spectacles de l'histoire, se soit délecté, ce jour-là, dans son orgueil maladif.

Mais le souverain, que j'ai entendu tant de fois tirer gloire d'être le petit-fils de Louis-Philippe, le descendant direct de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV, ne pouvait-il donc accomplir, en toute conscience, en toute

plénitude, son devoir politique et national, sans insulter sa patrie d'origine? Voici le début de son toast :

Sire,

La journée d'aujourd'hui est d'une importance hautement historique. Il y a deux cent quinze ans, Frédéric Ier, votre grand aïeul, a mis, d'une main puissante, sur sa tête, la couronne royale de Prusse. Le 18 janvier 1871, fut naissance, sous l'aïeul de Votre Majesté, le second empire allemand. Guillaume le Grand a renouvelé, à Versailles, la gloire impériale allemande. Aujourd'hui, le 18 janvier 1910, son glorieux neveu, dont la ferme décision a vaincu tous les obstacles, traverse la partie nord-ouest de la péninsule balkanique, habitée jadis par les Serbes, et entre, d'un pas victorieux, dans le castrum Romanorum *de Nissa.*

Que penseraient sa mère, la princesse Clémentine, ses nobles oncles, Nemours, Joinville, d'Aumale, Montpensier, s'ils avaient pu l'entendre évoquer ainsi, en présence d'un empereur germanique, le plus douloureux souvenir de l'histoire de France, la proclamation de l'empire d'Allemagne à Versailles, et se complaire à cette évocation pendant que le territoire français est envahi et que les armées allemandes sont à vingt lieues de Paris!

Dans l'ordre des félonies et des apostasies, rien, de sa part, ne m'étonnera jamais. Cet outrage gratuit à la France ne me surprend donc pas. Mais qu'il ait prononcé le nom de Versailles, cela me déconcerte un peu. A défaut de dignité, de pudeur, je lui attribuais du goût. Or, personne n'a peut-être senti plus profondément que lui le charme de Versailles. A chacun de ses séjours en France, il y faisait de longues visites. Plus de vingt fois, il m'en a parlé, avec une admiration aussi intelligente qu'émue, avec un si juste sentiment d'art et de poésie!

Soucieux probablement des annalistes et des épigra-

phistes futurs, le dynaste bulgare a terminé son toast par cette phrase, d'un latinisme tout lapidaire :

Ave Imperator, Cæsar et Rex, victor et gloriose. Ex Naïssa antiqua, omnes Orientis populi te salutant, redemptorem, ferentem oppressis prosperitatem atque salutem. Vivas!

Puisque Ferdinand a un si vif souci d'élaborer dès maintenant les matériaux de sa statue et de sa gloire, je me ferais scrupule de laisser ignorer à ses biographes quelques documents qui projettent une éclatante lumière sur la beauté de son âme. On vient de voir comme il est chevaleresque dans le succès : on va voir à quelle hauteur de courage, de fierté, d'abnégation, il peut s'élever dans l'infortune.

C'était au mois de juillet 1913. La seconde guerre balkanique, déchaînée par la folie ambitieuse du Cobourg, se terminait par un épouvantable désastre. Ayant définitivement perdu tout le fruit de ses victoires précédentes, l'armée bulgare accomplissait des prodiges pour sauver au moins l'indépendance nationale. Devant cette catastrophe, aussi foudroyante qu'imprévue, les énergies de la nation entière se tendaient à l'extrême. Quelle était en cette heure solennelle l'attitude morale du roi? Sans doute, son cœur battait comme celui de son peuple, du même rythme violent, intense et régulier... Que ce serait le mal connaître!

Les documents auxquels je viens de faire allusion et qui portent sa signature nous le montrent, au contraire, affolé de terreur, écrasé par sa responsabilité, tremblant pour sa vie, rejetant le fardeau de ses fautes sur ses hommes d'État, sur ses généraux, sur ses diplomates, sur tous ceux qui n'ont pas su comprendre le génie de ses conceptions grandioses, puis soudain cherchant à s'enfuir, « préparant secrètement ses malles pour se réfugier dans ses chères Carpathes », enfin vomissant à pleine bouche tout ce qu'il y a de vilenies dans sa nature pompeuse et faisandée. Ces invraisemblables documents révèlent d'ailleurs la

main d'un artiste. Par les saccades et les raccourcis du style, par la violence agressive et insultante des images, ils font penser à Shakespeare et à Saint-Simon ; ils ne provoquent pas moins un immense dégoût...

Qui sait pourtant si le dernier mot que l'avenir prononcera sur Ferdinand de Cobourg ne sera pas une expression de pitié? Le personnage triomphe aujourd'hui. Mais quelle sera sa fin? Avec le héros mélancolique de *Comme il vous plaira*, je dirai : « Quelle sera la dernière scène qui terminera cette étrange histoire accidentée? »

Last scene of all,
That ends this strange eventful history!

***

Dimanche, 30 janvier 1916.

L'armée du grand duc Nicolas-Nicolaïéwitch fait merveille dans l'Arménie septentrionale. A travers un chaos de montagnes abruptes et glacées, elle bouscule les Turcs devant elle et s'approche rapidement d'Erzeroum.

***

Lundi, 31 janvier 1916.

Jamais, et en aucun pays, la parole publique ne fut et n'est encore plus étouffée qu'en Russie. Assurément, depuis une vingtaine d'années, la police a un peu atténué ses rigueurs envers la presse ; mais elle a gardé toutes ses traditions d'implacable sévérité pour les manifestations oratoires, pour les conférences et les discours. A son point de vue, elle a raison : les Russes sont infiniment plus sensibles à la parole qu'à l'écriture. D'abord, la race est imaginative ; par suite, elle éprouve toujours

le besoin d'entendre et de voir ceux qui s'adressent à elle. Puis, les neuf dixièmes de la population ne savent pas lire. Enfin, les longues veillées hivernales et les discussions du *mir* exercent, depuis des siècles, le *moujik* aux improvisations verbales. Chaque hiver, de cinq à sept mois selon la région, les travaux agricoles sont entièrement suspendus. Les paysans restent enfermés, entassés dans leurs *isbas* et ne s'interrompent de sommeiller que pour discuter indéfiniment. Les délibérations du *mir*, c'est-à-dire de la communauté rurale, où l'on règle l'allotissement et l'exploitation des propriétés collectives, terres de labour, pâturages, rivières, étangs, etc., offrent de même au *moujik* une fréquente occasion de pérorer. Ainsi s'explique le rôle énorme que les orateurs des assemblées paysannes ont joué dans toutes les insurrections agraires. On l'a vu au temps de Pougatchew ; on l'a revu dans la longue série d'émeutes locales qui ont précédé l'abolition du servage ; on l'a revu enfin, sous l'aspect le plus tragique, pendant les troubles de 1905 ; on le reverra d'autant plus que les masses rurales tendent rapidement à se confondre avec le prolétariat socialiste et révolutionnaire.

***

Mardi, 1er février 1916.

On reproche souvent aux Russes leur imprévoyance. En effet, il leur advient constamment d'être surpris par les conséquences de leurs actes, de se fourvoyer dans des impasses, de se meurtrir à la dure logique des événements. On ne peut dire néanmoins qu'ils soient insouciants de l'avenir ; ils y pensent beaucoup, au contraire, mais sans le *prévoir*, parce qu'ils ne le *voient* pas. Leur imagination est ainsi faite qu'elle ne dessine et ne précise jamais les contours ; elle ne se plaît qu'aux horizons lointains et fuyants, aux perspectives diffuses, vaporeuses, indéfinies.

Présente ou future, la réalité ne leur apparaît qu'à travers des effluves de rêve. Là encore, je reconnais l'action du climat et de la géographie. Lorsqu'on file en traîneau sur le steppe et que la neige vous enveloppe de toutes parts, comment ne serait-on pas sans cesse désorienté puisqu'on ne distingue rien devant soi?

*
* *

Mercredi, 2 février 1916.

Le président du Conseil, Gorémykine, est relevé de ses fonctions pour raison de santé et remplacé par Boris-Wladimirowitch Sturmer, membre du Conseil de l'Empire, ancien directeur des cérémonies, ancien gouverneur de Iaroslawl, etc.

Gorémykine est réellement affaibli par l'âge (il a quatre-vingt-sept ans !) et, si ses facultés d'observation, de critique, de prudence, sont intactes, il manque par trop de commandement et d'activité. Il n'aurait certes pas été capable d'affronter les discussions de la Douma, dont la réunion est prochaine, et qui est résolue à le prendre personnellement à partie pour sa politique réactionnaire.

Je regretterai ce vieillard sceptique et malicieux. Dans son for intérieur, il ne devait avoir qu'une médiocre sympathie pour le système des Alliances, pour ce commerce intime et prolongé de la Russie avec les puissances démocratiques d'Occident. Et, d'après les subtiles questions qu'il me posait parfois sans avoir l'air d'y toucher, je présume qu'il ne s'exagérait, ni les forces de son pays, ni l'épuisement de nos adversaires, ni les profits probables de la victoire ; mais il n'en tirait aucune conclusion pratique et je n'ai jamais appris qu'il ait contrarié, en rien, l'œuvre loyale du ministre des Affaires étrangères.

C'est pourquoi Sazonow, qui s'entendait mal avec Gorémykine sur le terrain de la politique intérieure, m'a

paru, ce matin, très ennuyé de sa retraite. Après m'avoir fait un éloge banal et tout officiel de Sturmer, il a insisté sur le principe qui, en Russie, réserve au ministre des Affaires étrangères et à lui seul la direction de la politique extérieure ; il a conclu, d'un ton un peu sec :

— Le ministre des Affaires étrangères n'a de comptes à rendre qu'à l'empereur ; les affaires diplomatiques ne sont jamais délibérées par le Conseil des ministres et le président du Conseil les ignore totalement.

Je lui demande, en riant :

— Alors, pourquoi siégez-vous au Conseil des ministres?

— Pour me prononcer sur les questions qui ressortissent légalement au Conseil, c'est-à-dire sur les affaires communes à plusieurs ministères et sur celles que l'empereur lui renvoie par une décision spéciale, jamais sur les affaires de la guerre et de la diplomatie.

J'essaie d'obtenir de lui quelques renseignements plus précis au sujet de Sturmer ; mais il se dérobe, en me montrant un télégramme qu'il a reçu, ce matin, de Bucarest.

— Bratiano, me dit-il, s'est montré satisfait de la communication que Poklewski lui a faite au nom du général Alexéïew et qui lui paraît offrir une bonne base de négociation. Mais il a décliné l'envoi d'un officier roumain au grand-quartier général russe, par crainte que l'Allemagne n'en soit informée. Il veut que les conversations soient engagées, à Bucarest, avec notre attaché militaire. Au fond, Bratiano tient à conduire, en personne, les pourparlers. Mais je crains que ce ne soit là, pour lui, un moyen de traîner l'affaire en longueur.

* * *

Jeudi, 3 février 1916.

Tandis que le président du Conseil, Gorémykine, prend sa retraite, le ministre de l'Intérieur, Alexis-Nicolaïéwitch

Khvostow, est congédié. Sturmer recueille l'une et l'autre succession.

La disgrâce de Khvostow est un coup droit de Raspoutine. Depuis quelque temps, c'était, entre les deux personnages, un duel à mort. On colporte, là-dessus, les contes les plus extravagants, les plus fantastiques ; on affirme notamment que Khvostow a voulu faire assassiner Grichka par un agent à sa dévotion, Boris Rjewsky, en complicité avec l'ancien ami de Raspoutine, devenu son pire ennemi, le moine Héliodore, qui vit maintenant à Christiania ; mais le directeur du département de la police, Biéletsky, créature de Raspoutine, aurait surpris les preuves du complot et les aurait livrées tout droit à l'impératrice. D'où, la brusque destitution du ministre.

***

Samedi, 5 février 1916.

Depuis trois jours, je me suis renseigné de toutes parts sur le nouveau président du Conseil et je n'ai jamais à me féliciter de ce que j'ai appris.

Agé de soixante-sept ans, le personnage est au-dessous du médiocre : intelligence pauvre, esprit mesquin, caractère bas, probité suspecte, aucune expérience ni aucun sens des grandes affaires ; toutefois, un talent assez ingénieux de ruse et de flatterie.

Ses origines familiales sont germaniques, comme son nom l'indique ; il est le petit-neveu du baron Sturmer, qui fut commissaire du gouvernement autrichien pour la garde de Napoléon à Sainte-Hélène.

Ni sa valeur personnelle, ni son passé administratif, ni sa situation sociale ne le désignaient pour l'éminente fonction qui vient de lui être confiée et qui surprend tout le monde. Mais sa nomination s'explique, si l'on admet qu'il n'a été choisi qu'à titre d'instrument, c'est-à-dire

en raison même de son insignifiance et de sa servilité. Ce choix a été inspiré par la *camarilla* de l'impératrice et vivement patronné auprès de l'empereur par Raspoutine, avec qui Sturmer est familièrement lié. Cela nous prépare d'heureux jours !

***

Lundi, 7 février 1916.

Le colonel Tatarinow, attaché militaire à Bucarest, quitte Pétrograd demain pour rejoindre son poste.

Les conférences qu'il vient d'avoir avec le chef d'état-major général et le ministre des Affaires étrangères lui permettent de faire connaître avec précision, à l'état-major roumain, les mesures que la Russie pourrait prendre éventuellement pour secourir la Roumanie.

Quant à la conclusion d'une convention militaire, qui est un acte gouvernemental au premier chef, il est indispensable que Bratiano se déclare expressément prêt à la négocier, comme Sazonow le lui a proposé.

Or, jusqu'ici, le ministre de Roumanie à Pétrograd, qui est l'interprète officiel et nécessaire de son gouvernement auprès du gouvernement russe, n'a reçu aucune instruction. Interrogé par Sazonow sur les intentions de Bratiano, il a dû répondre :

— Je les ignore absolument...

***

Lundi, 7 février 1916.

Sturmer a choisi, comme chef de son secrétariat, Manassiéwitch Manouïlow. Ce choix, qui fait scandale, est significatif.

Je connais un peu Manouïlow, ce qui désole l'honnête Sazonow. Mais ai-je le droit d'ignorer le chef du service

des informations du *Novoié Vrémia*, qui est le plus important journal de Russie? D'ailleurs, nos relations sont antérieures à mon ambassade. Je l'ai entrevu jadis, vers 1900, à Paris, où il travaillait comme agent de l'*Okhrana*, sous les ordres du fameux chef de la police russe en France, Ratchkowsky.

Le personnage est des plus curieux. D'origine juive, d'esprit vif et retors, aimant la vie large, les plaisirs et les objets d'art, dénué de toute conscience, il est à la fois mouchard, espion, aigrefin, escroc, tricheur, faussaire, ruffian, un mélange singulier de Panurge, de Gil Blas, de Casanova, de Robert Macaire et de Vidocq : « Au demeurant, le meilleur fils du monde. »

Pendant ces dernières années, il a participé à quelques beaux exploits de l'*Okhrana;* car ce forban a la passion des aventures et ne manque pas de courage. Au mois de janvier 1905, il fut, avec le pope Gapone, un des principaux instigateurs de la manifestation ouvrière qui offrit aux autorités le prétexte d'une exécution sanglante sur la place du Palais d'hiver. Quelques mois plus tard, on retrouve sa main dans la préparation des *pogroms* qui dévastèrent les quartiers juifs de Kiew, d'Alexandrowsk et d'Odessa. Enfin, c'est lui qui, au mois d'avril 1906, se serait chargé de faire assassiner Gapone, dont les bavardages devenaient compromettants pour l'*Okhrana*.

Depuis quelque temps, il a réussi à s'assurer les bonnes grâces de l'impératrice, en reconnaissance des nombreux services qu'il a rendus à Raspoutine.

Que de titres à la confiance de Sturmer !...

*
* *

Mardi, 8 février 1916.

Sanglé dans une belle redingote, les cheveux pommadés, la démarche imposante, Manouïlow vient me faire visite.

Une joie orgueilleuse éclaire sa face de coquin. Je l'accueille avec tous les égards dus à sa dignité nouvelle.

Il me parle de la fonction qu'il va remplir auprès de Sturmer ; il énumère complaisamment ses attributions pour m'en faire sentir l'importance qui n'est que trop réelle. Se rengorgeant, il formule cet aphorisme :

— Dans un empire autocratique de cent quatre-vingt millions d'habitants, le chef du secrétariat du président du Conseil, ministre de l'Intérieur, est nécessairement un personnage.

— Nécessairement !

Puis, il entreprend un éloge emphatique de son maître :

— M. Sturmer, dit-il, est un esprit supérieur : il a l'étoffe d'un grand homme d'État ; je le mets à cent archines au-dessus des Gorémykine et des Sazonow ; il va reprendre enfin la tradition des Nesselrode et des Gortchakow... Soyez sûr, monsieur l'ambassadeur, qu'il laissera un nom dans l'histoire !

Pour ne pas avoir l'air trop dupe de son panégyrique, j'objecte :

— Il y a plusieurs manières de laisser un nom dans l'histoire.

— Oh ! la manière de M. Sturmer sera la bonne... Vous n'en douterez plus, quand vous connaîtrez un peu M. le président du Conseil. Et ce sera bientôt, car il est impatient d'entrer en rapports avec Votre Excellence ; il espère même que ces rapports deviendront tout à fait cordiaux et intimes. Ai-je besoin de vous dire combien je le souhaite moi-même?

Ces effusions terminées, il se lève. Tandis que je le mène jusqu'à la porte, je retrouve soudain en lui le Manouïlow que j'ai connu antérieurement. S'arrêtant, il me glisse à voix basse :

— Si vous avez besoin de n'importe quoi, Excellence, veuillez me faire signe. M. Sturmer a en moi une confiance

absolue et ne me refusera jamais rien... Donc à votre service !

Je n'oublierai de longtemps l'expression de son regard en cette minute, un regard sournois et dur, cynique et madré. J'ai devant moi toute l'ignominie de l'*Okhrana*...

* * *

Moscou, 4 février 1916.

Voici la relation exacte des faits mystérieux qui ont motivé dernièrement la disgrâce du ministre de l'Intérieur, Alexis Khvostow : ils projettent une triste lumière dans les dessous du régime.

Quand Alexis Khvostow a reçu, au mois d'octobre dernier, le portefeuille de l'Intérieur, sa nomination a été non seulement suggérée, mais imposée à l'empereur par Raspoutine et Mme Wyroubow. L'escroc de haut vol qui s'appelle le prince Michel Andronnikow et qui est le compagnon familier du *starctz*, son courtier habituel, son principal entremetteur, a joué un rôle très actif dans la circonstance. La désignation de Khvostow a donc été un succès pour la camarilla de l'impératrice.

Mais bientôt un conflit personnel s'est élevé entre le nouveau ministre et son adjoint, le rusé directeur du département de la police, Biéletzky. Dans ce milieu de basses intrigues, de compétitions jalouses, de rivalités occultes, la méfiance est réciproque et les disputes continuelles. Khvostow s'est trouvé ainsi peu à peu brouillé avec toute la bande qui l'avait porté au pouvoir. Alors, se sentant perdu, il a secrètement changé ses batteries. Et comme son ambition est faite surtout de cynisme, d'audace et d'orgueil, il a tout de suite aperçu le rôle magnifique, le rôle national, qu'il pourrait se tailler en délivrant la Russie de Raspoutine.

Il venait précisément d'apprendre que le moine Hélio-

dore, célèbre par sa liaison d'autrefois avec le *starets*, puis devenu son mortel ennemi et obligé maintenant de vivre en exil à Christiania, avait préparé un livre plein de révélations scandaleuses sur ses rapports avec la cour et avec Grichka. Khvostow a tenté aussitôt d'acquérir le manuscrit où il pensait trouver une arme toute-puissante pour contraindre l'empereur à chasser Raspoutine, sinon même à répudier l'impératrice. Mais, se défiant à juste titre de sa police officielle, il n'a pas voulu mettre l'*Okhrana* dans la confidence de l'affaire et il a expédié à Christiania un de ses agents personnels, un journaliste véreux, ayant déjà subi plusieurs condamnations, Boris Rjewsky. Comme celui-ci s'apprêtait à gagner la Norvège par la Finlande, sa femme, restée à Pétrograd et ayant à se venger de sa brutalité, dénonça toute la machination à Raspoutine, qui appela immédiatement au secours son ami, le directeur de la police, Biéletzky. Ce haut fonctionnaire a toutes les qualités de l'emploi, étant plein de ressources et d'astuce, n'ayant aucun scrupule, n'admettant d'autre principe que la raison d'État et capable de n'importe quoi pour conserver la faveur souveraine. Avec sa promptitude habituelle de décision, il résolut, à l'instant même, de prendre son ministre au piège. La manœuvre était délicate. Il la confia à l'un de ses meilleurs exécutants, le colonel de gendarmerie Tufaïew, qui était de service à Biélo-Ostrow, sur la frontière finlandaise. A l'arrivée du train dans cette gare, Boris Rjewsky se précipite vers le buffet. Le colonel Tufaïew, qui s'est mis sur son passage, fait semblant d'être bousculé par lui et, comme s'il perdait l'équilibre, il lui écrase le pied d'un coup de botte. Rjewsky pousse un hurlement de douleur, que l'officier feint de prendre pour une insulte. Deux gendarmes, apostés là, empoignent l'insolent et le conduisent au bureau de police. On lui demande ses papiers ; on le fouille ; il allègue d'abord qu'il voyage par ordre du ministre de l'Intérieur et pour un objet dont

il ne doit compte qu'à Son Excellence. On affecte de ne pas le croire ; on le presse de questions insidieuses..., comme l'*Okhrana* sait presser les gens qui tombent entre ses griffes ; on le « cuisine » à fond. Pris de peur, mais devinant bientôt ce qu'on veut obtenir de lui, il déclare enfin qu'il a reçu de Khvostow la mission d'organiser avec Héliodore l'assassinat de Raspoutine. On dresse un procès-verbal de ses aveux et on l'expédie au directeur de la Police, qui le porte immédiatement à Tsarskoïé-Sélo. Le lendemain, Khvostow n'est plus ministre.

***

Jeudi, 11 Février 1916.

Passant vers quatre heures sur la Liteïny, je m'arrête chez Soloview, le marchand de livres rares et de gravures anciennes. Tandis que j'examine, au fond du magasin solitaire, quelques belles éditions françaises du dix-huitième siècle, je vois entrer une svelte jeune femme d'une trentaine d'années qui va s'asseoir devant une table où l'on dépose un portefeuille d'estampes.

Elle est exquise à observer. Toute sa toilette révèle un goût sobre, personnel et raffiné. Sa pelisse de chinchilla, qu'elle entr'ouvre, laisse apercevoir une robe de taffetas gris d'argent garnie de dentelles. Une toque de fourrure pâle s'harmonise à ses cheveux d'un blond chatoyant et cendré. Son visage hautain et pur a des modelés charmants, ses yeux clairs ont un regard velouté. A son cou, un rang de perles magnifiques scintille sous les rayons du lustre qu'on vient d'allumer. Elle regarde chaque estampe avec une attention sérieuse, qui l'oblige par moments à cligner des paupières en fléchissant la nuque. De temps à autre, elle se penche à droite vers un tabouret où l'on a posé un second portefeuille. Une grâce lente, onduleuse, caressante, émane de ses moindres gestes...

Quand je sors du magasin, je remarque un élégant automobile qui stationne derrière le mien. Mon chasseur, toujours avisé, me demande :

— Son Excellence n'a pas reconnu cette dame?

— Non. Qui est-elle?

— C'est la comtesse Brassow, la femme de Son Altesse impériale le grand-duc Michel-Alexandrowitch.

Je n'avais encore jamais eu l'occasion de la rencontrer ; car, avant la guerre, elle vivait à l'étranger et, depuis, elle demeure presque toujours à Gatchina.

Son roman, qui fit un si grand scandale, est assez ordinaire. Fille d'un avocat de Moscou et d'une Polonaise, la jeune Nathalie-Serguéïewna Chérémétewsky épousa en 1902 un négociant de la ville, Mamantow, dont elle divorça trois ans plus tard pour se remarier avec un officier de la garde, le capitaine de Woulfert. Le régiment des Cuirassiers bleus, où servait son nouveau mari, était commandé par le grand-duc Michel, frère de l'empereur. Elle devint tout de suite sa maîtresse, au sens le plus complet du mot ; car dès lors, il n'exista plus que par elle.

Il avait toujours été la faiblesse même : faible de caractère, faible d'esprit, mais bon, modeste et affectueux. Quelques années auparavant, il s'était épris d'une demoiselle d'honneur de sa sœur, la grande-duchesse Olga, Mlle Kossikowsky, dont il avait facilement tourné la tête en lui promettant le mariage. Mais, quand il avait dû s'en ouvrir à sa redoutable mère, l'impératrice Marie, celle-ci avait jeté les hauts cris, tempêté, vitupéré. Et l'idylle en était restée là.

Mme de Woulfert, aussi intelligente qu'astucieuse et tenace, conduisit sa fortune avec une magistrale habileté. D'abord, elle divorça de Woulfert. Puis, elle eut un enfant. Alors et malgré les objurgations de l'empereur, le grand-duc annonça publiquement sa résolution de l'épouser.

Au mois de juillet 1913, les deux amants s'installèrent à Berchtesgaden, sur les confins de la Haute-Bavière

et du Tyrol. Un matin, à l'improviste, ils partirent pour Vienne, où un homme de confiance les avait précédés. A cette époque, le gouvernement serbe entretenait dans la capitale de l'Autriche une chapelle du rite orthodoxe, destinée à ses nationaux. Pour un millier de couronnes, le pope consentit à la célébration d'un mariage hâtif et clandestin.

Rentré à Berchtesgaden, le grand-duc informa l'empereur. La colère de Nicolas II fut terrible. Par un manifeste solennel, il retira à son frère les droits de régence éventuelle qu'il lui avait octroyés à la naissance du césaréwitch. De plus, par un ukase enregistré au Sénat, il le mit en tutelle, comme on fait pour un mineur ou un incapable. Enfin, il lui interdit le séjour de l'empire.

Pourtant, il fallut bien se résigner à certaines conséquences du fait accompli, par exemple, attribuer un nom à celle qui était désormais devant Dieu l'épouse du grand-duc Michel-Alexandrowitch. Son mariage n'étant que morganatique et la laissant au seuil de la famille impériale, elle ne pouvait prétendre au nom auguste des Romanow : elle prit alors le titre de « comtesse Brassow », du nom d'une terre appartenant au grand-duc ; l'empereur consentit même à sanctionner le titre de « comte Brassow » pour le fils de son frère.

Dans leur exil doré, les deux époux s'organisèrent une existence des plus agréables, qui se partageait entre Paris, Londres, l'Engadine et Cannes. Ainsi, tout s'accordait aux vœux de Nathalie-Serguéïewna.

Quand la guerre éclata, le couple obtint la permission de rentrer en Russie, où le grand-duc reçut le commandement d'une brigade cosaque. Il se battit avec bravoure. Mais sa santé, qui avait toujours été frêle, se délabra vite, en sorte qu'il dut échanger son commandement actif contre une vague inspection, qui lui permit de résider tantôt à Gatchina, tantôt à Pétrograd.

On dit que la comtesse Brassow travaille à lui procurer

une revanche sur un autre terrain. Ambitieuse, habile, dénuée de tout scrupule, elle affiche depuis quelque temps les opinions les plus libérales. Son cercle, tout restreint qu'il soit, s'ouvre fréquemment à des députés de gauche. Dans le monde de la cour, on l'accuse déjà de trahir le tsarisme : elle en est ravie, car cela souligne son attitude et prépare sa popularité. Elle s'émancipe de plus en plus. Elle tient des propos d'une hardiesse étonnante, qui, dans toute autre bouche que la sienne, seraient payés par vingt ans de Sibérie...

***

[illegible], 13 février 1916.

La faveur croissante dont Sturmer jouit manifestement auprès de l'impératrice et le crédit de confiance que lui accorde l'empereur entretiennent une vive fermentation dans le Saint-Synode. Tout le clan de Raspoutine exulte. Le métropolite Pitirim, les évêques Varnava et Isidore se sentent déjà les maîtres de la hiérarchie ecclésiastique ; ils annoncent l'épuration prochaine et radicale du haut clergé, c'est-à-dire le sacrifice de tous les prélats, higoumènes et archimandrites, qui refusent encore de s'incliner devant l'érotomane mystique de Pokrowskoïé, parce qu'ils voient en lui l'Antéchrist. Des listes de disgrâces et de destitutions circulent depuis quelques jours, même des listes d'exil dans ces couvents lointains de la Sibérie, d'où l'on ne revient pas.

Et l'on chante *hosannah* aussi, chez « les mères de l'Église », chez la comtesse Ignatiew et Mme Golovine !

L'ancien ministre Krivoschéine, désolé, écœuré, me disait hier :

— Ce qui se passe et qui se prépare est abominable. Jamais le Saint-Synode n'était encore tombé si bas !... On chercherait à détruire dans le peuple tout respect de

la religion, toute foi religieuse, on ne s'y prendrait pas autrement... Que restera-t-il bientôt de l'Église orthodoxe? Le jour où le tsarisme en danger voudra s'appuyer sur elle, il ne trouvera plus rien... Moi aussi, je commence à croire que Raspoutine est l'Antéchrist...

* * *

Mardi, 15 février 1916.

Il y a quelques jours, la grande-duchesse Marie-Pavlowna m'avait fait savoir qu'il lui serait agréable de venir dîner « intimement » à l'ambassade ; je l'ai invitée pour ce soir. Autour d'elle, j'ai groupé M. et Mme Sazonow, sir George et lady Georgina Buchanan, le général Nicolaïew, le prince Constantin Radziwill, lady Sibyl Grey, Dimitry Benckendorff, le comte de Saint-Sauveur et mon personnel.

Selon les rites de la cour impériale, j'attends la grande-duchesse au pied de l'escalier, où je lui offre le bras. Tandis que nous montons vers les salons, elle me dit :

— Je suis heureuse de me trouver à l'ambassade de France, c'est-à-dire sur le territoire français. Voilà longtemps qu'on m'a appris à aimer la France. Et, depuis lors, j'ai toujours eu foi en elle... Aujourd'hui, ce n'est plus seulement de l'amitié que j'éprouve pour votre patrie, c'est de l'admiration et de la vénération.

Après quelques mots échangés avec les autres convives, nous nous dirigeons vers la salle à manger. D'un ton affectueux et s'appuyant sur mon bras, la grande-duchesse me glisse à l'oreille :

— Je vous remercie de m'avoir si bien entourée. Avec Sazonow, Buchanan et vous, je me sens en pleine confiance. Et j'ai tant besoin d'être en confiance !... Je suis sûre que je vais passer une excellente soirée.

A table, nous effleurons divers sujets d'actualité, sauf

LA GRANDE DUCHESSE MARIE PAVLOWNA

la politique. Puis, la grande-duchesse me parle de ses œuvres hospitalières, qui sont innombrables : ambulances, trains sanitaires, asiles de réfugiés, écoles professionnelles d'aveugles et de mutilés, etc. ; elle s'y adonne avec autant de zèle que d'intelligence et de cœur. Elle me confie ensuite un projet qu'elle a formé comme présidente de l'Académie impériale des Beaux-Arts :

— Aussitôt après la guerre, je voudrais organiser à Paris une exposition d'art russe. Nous avons, dans nos églises, des trésors insoupçonnés de peinture et d'orfèvrerie ; je pourrais vous montrer des icones du moyen âge aussi belles, aussi émouvantes que des fresques de Giotto. On exposerait également les ouvrages décoratifs de nos paysans, ces *Koustarni vechtchi*, qui témoignent chez notre peuple un goût si original et si varié. Provisoirement, je garde mon idée pour moi ; d'ailleurs, elle n'est pas au point. Mais je ne tarderai pas trop à la laisser filtrer dans le public. Les mauvaises langues ne manqueront pas de dire qu'elle est prématurée ; elle prouvera du moins que je ne doute pas de notre victoire...

Après le dîner, elle a un long aparté avec Buchanan ; puis elle fait signe à Sazonow, qui vient s'asseoir auprès d'elle.

Sazonow a de l'estime et de la sympathie pour la grande-duchesse Marie-Pavlowna ; il la croit capable de courage, d'élévation, de jugement ; il prétend qu'elle n'a jamais eu l'occasion de donner sa mesure ; il explique ses travers de frivolité par les rôles de second plan où elle a toujours été reléguée. Une fois, il est allé jusqu'à me dire : « C'est elle qu'il nous aurait fallu comme impératrice ! Elle aurait peut-être débuté médiocrement dans son métier de souveraine ; mais elle y aurait pris goût, elle en aurait bien compris les devoirs et peu à peu elle s'y serait perfectionnée. »

De loin, j'observe leur entretien. Elle l'écoute, avec une attention grave, que déride par instant un sourire factice. Mais Sazonow, si nerveux de tempérament, si

direct et sincère dans ses paroles, ignore l'art de maîtriser sa figure et ses gestes. Aussi, rien qu'à l'éclat de ses yeux, aux crispations de ses traits, au tapotement de ses doigts sur son genou, je devine qu'il épanche devant la grande-duchesse toute l'amertume qu'il a dans le cœur.

Tandis qu'il cède la place à lady Georgina Buchanan, on introduit une cantatrice du Théâtre-Lyrique, Mlle Bryan, qui a une voix de soprano très pure et d'un timbre exquis. Elle nous chante des mélodies de Balakirew, de Massenet, de Fauré, de Debussy. Dans l'intervalle des morceaux, on cause avec entrain autour de la Grande-duchesse.

Lorsqu'on sert le thé, je m'approche de l'Altesse impériale, qui, sous le prétexte d'admirer les Gobelins de l'ambassade, me propose de la conduire à travers les salons. Devant le *Triomphe de Mardochée*, prestigieux décor de de Troy, elle m'arrête :

— Asseyons-nous, me dit-elle tristement. Tout ce que Sazonow vient de me dire est déplorable ; l'impératrice est folle et l'empereur aveugle ; ni l'un ni l'autre ne voient, ni l'un ni l'autre ne veulent voir où on les mène.

— Il n'y a donc aucun moyen de leur ouvrir les yeux ?

— Aucun.

— Et l'impératrice douairière ?

— J'ai passé deux heures, l'autre jour, avec Marie-Féodorowna. Nous n'avons pu que nous lamenter ensemble.

— Pourquoi ne parle-t-elle pas à l'empereur ?

— Ce n'est pas le courage ni l'envie qui lui manquent. Mais il vaut mieux qu'elle s'abstienne... Elle est trop franche, trop vive. Dès qu'elle se met à sermonner son fils, elle s'emporte ; elle lui dit parfois le contraire de ce qu'il faudrait lui dire ; elle l'offense, elle l'humilie. Alors, il se cabre ; il rappelle à sa mère qu'il est l'empereur. Ils se quittent brouillés.

— Ainsi, Raspoutine est toujours en gloire ?

— Plus que jamais.

— Pensez-vous, madame, que l'alliance soit en péril?

— Oh! non. L'empereur restera toujours fidèle à l'alliance, je vous le garantis; mais je crains que nous n'allions à de grosses difficultés intérieures. Et, nécessairement, notre activité militaire s'en ressentira.

— Ce qui équivaut à dire que la Russie, sans renier positivement sa signature, n'accomplirait pas tous ses devoirs d'alliée. En ce cas, quel profit pourrait-elle espérer de cette guerre? Les conditions de la paix dépendront forcément des résultats militaires. Si les armées russes ne soutiennent pas leur effort jusqu'au bout et avec une extrême énergie, les énormes sacrifices que le peuple russe s'impose depuis vingt mois auront été consentis en pure perte. Non seulement la Russie n'aura pas Constantinople, mais elle perdra la Pologne et peut-être d'autres territoires encore.

— C'est ce que Sazonow me disait tout à l'heure.

— Dans quelles dispositions personnelles l'avez-vous trouvé?

— Je l'ai trouvé triste, préoccupé, très affecté de l'opposition qu'il rencontre chez certains de ses collègues. Mais, grâce à Dieu, il ne m'a laissé voir aucun découragement. Il est, au contraire, plein d'ardeur, et de résolution.

— C'est une âme généreuse et un très digne caractère.

— En retour, je peux vous assurer qu'il a beaucoup d'amitié pour Buchanan et pour vous. Il s'accorde si bien avec vous deux!... Mais voilà qu'il se fait tard, mon cher ambassadeur; je vais prendre congé de vous et de vos invités.

Après les adieux, je lui offre le bras pour la mener jusqu'au vestibule. En descendant l'escalier, elle ralentit le pas pour me dire :

— Nous entrons évidemment dans une période ingrate, dangereuse même, et que je sentais venir depuis longtemps. Je n'ai pas grande influence, et, pour plusieurs motifs, je suis tenue à une stricte réserve. Mais je vois beaucoup

de personnes qui savent et quelques autres qui ont parfois le moyen de se faire entendre. Dans cette mesure, je vous aiderai de tout mon pouvoir. Comptez sur moi.

— Je remercie chaleureusement Votre Altesse Impériale.

*
* *

Mercredi, 16 février 1916.

Parmi tous les problèmes que la politique intérieure pose devant les hommes d'État russes, il en est peut-être de plus pressants, il n'en est pas de plus complexes ni de plus graves que le problème agraire et le problème ouvrier. J'ai eu, ces derniers temps, l'occasion d'en parler avec des personnes d'opinions et de conditions très diverses, avec l'ancien ministre de l'Agriculture Krivoschéine, avec l'ancien président du Conseil et ministre des Finances Kokovtsow, avec le grand propriétaire foncier comte Alexis Bobrinsky, avec le président de la Douma Rodzianko, avec le grand métallurgiste et financier Poutilow, avec le député « cadet » Chingarew, etc. Voici les idées principales que je dégage de nos conversations.

La réforme agraire, promulguée par le célèbre ukase du 22 novembre 1906, a instauré d'une façon assez heureuse la liquidation de l'ancien régime rural, dont les défauts et les vices devenaient chaque jour plus criants. L'inspirateur de la réforme, Stolypine, considérait le *mir*, c'est-à-dire la propriété communale, comme la cause essentielle de la pauvreté, de l'ignorance, de la misère physique et morale où vit le *moujik*. On ne peut imaginer, en effet, un mode de tenure et d'exploitation plus contraire aux lois agronomiques, moins propice au développement de l'énergie et de l'initiative individuelles. Dissoudre la communauté de biens, organiser le partage de la terre entre les associés, constituer ainsi peu à peu une sorte de tiers-état paysan, tel fut le programme de

Stolypine. Jusqu'alors, les champions de l'autocratisme avaient toujours vu dans le *mir* un dogme intangible, un rempart contre la révolution, une des assises historiques de l'ordre social. La tourmente agraire de 1905 ruina cette doctrine. Mais le principe de l'indivision, sur lequel est fondé le *mir*, a enraciné depuis des siècles, chez le paysan, la conviction que la terre n'appartient à personne, ou plutôt que Dieu la réserve à ceux qui la cultivent. De plus, l'égalité des lots et les partages périodiques entre les membres du *mir* ont fait continuellement sentir au *moujik* l'insuffisance des *nadiels* qui lui sont alloués ; d'où la conclusion que l'État a le devoir d'accroître leur superficie par le rachat forcé des terres seigneuriales, sinon même par un prélèvement sur les domaines de l'Église et de la Couronne. On devine le parti que les chefs du socialisme agraire, les Tchernow, les Lénine, les Rojkow, les Kérensky, savent tirer de ces conceptions. Si le cours des événements et l'issue de la guerre permettent d'appliquer la réforme de 1906 pendant une dizaine d'années encore ; si la situation financière de la Russie permet d'amplifier largement les opérations de la banque paysanne, qui sert d'intermédiaire entre le *barine* vendeur et le *moujik* acheteur ; si, enfin, par certaines mesures d'ordre fiscal, les grands propriétaires sont encouragés à vendre spontanément une partie de leurs domaines, la grande et la moyenne propriété seront sauvées. Sinon, les utopies socialistes s'imposeront de plus en plus à l'imagination simple du paysan. Nombreux sont déjà les systèmes qui s'offrent à faire son bonheur. La combinaison que le groupe « travailliste » de la Douma propage actuellement peut se formuler ainsi : réunion de toutes les terres en un fonds national, distribuable entre tous les agriculteurs qui travaillent de leurs mains. Pour apprécier la valeur pratique de cette combinaison, quelques chiffres suffisent. A ne considérer que la Russie d'Europe, on estime que le fonds national serait d'environ deux cents

millions d'hectares ; qu'il y aurait approximativement vingt-cinq millions de « chefs de famille » participant à la distribution ; qu'il faudrait une armée permanente de 300 000 arpenteurs pour établir le cadastre et les plans de bornage ; que le travail géodésique ne durerait pas moins de quinze ans, parce que la neige et le dégel rendent tout mesurage impossible pendant cinq ou six mois de l'année ; que, durant cet intervalle de quinze ans, l'accroissement normal de la population élèverait le nombre des « chefs de famille » à une trentaine de millions ; que, par suite, les bases premières de la répartition seraient à changer entièrement. Le partage intégral des terres ne peut donc aboutir qu'à un désordre inextricable, à une crise épouvantable de pillage, de ruine et d'anarchie.

Le problème ouvrier n'apparaît pas moins troublant. L'industrie russe s'est développée avec une rapidité extraordinaire. On calcule que, avant 1861, il y avait 4 300 usines et fabriques dans l'empire ; on en comptait 15 000 en 1900 ; il y en a plus de 25 000 aujourd'hui. La condition matérielle et morale des ouvriers n'en est pas moins très arriérée. D'abord, la plupart ne savent ni lire ni écrire, ce qui réduit beaucoup leur capacité productive. Puis, le nombre de paysans qui désertent la campagne pour aller chercher un emploi dans les villes augmente chaque jour. L'afflux de travailleurs qu'entraîne cet exode rural a pour conséquence de maintenir les salaires à un taux infime qui, le plus souvent, ne permet pas à l'ouvrier de pourvoir au strict nécessaire de sa nourriture, de son gîte et de son vêtement. D'autre part, l'extension du machinisme, en diminuant la valeur de la force musculaire, détermine fréquemment le patron à substituer le travail des femmes et des enfants au travail des hommes. D'où cette répercussion sociale : la destruction de la famille ouvrière, puisqu'il n'y a plus personne au foyer. Cette situation générale, déjà si fâcheuse en soi-même, s'aggrave de toutes les erreurs, fautes et ini-

quités que la bureaucratie impériale ne cesse de commettre envers le prolétariat. La législation russe en matière de politique ouvrière a pour principe et pour idéal l'État-providence. En fait, c'est l'État-policier. Les fonctionnaires du tsarisme se considèrent comme les arbitres naturels et absolus des conflits entre le capital et le travail. La manière dont ils exercent leur magistrature arbitrale entretient parmi les ouvriers une rage sourde, une continuelle pensée de lutte, de révolte et de destruction. En aucun pays, les grèves ne sont aussi fréquentes, aussi violentes. Mais ce qui est tout à fait spécial à la Russie, ce qui est peut-être la plus vilaine tare du régime, c'est le rôle provocateur que la police joue dans les grèves. Le système est fort ancien ; il n'a pris cependant toute sa vigueur que depuis une dizaine d'années, depuis le ministère du fameux Plehve, assassiné en 1904. La sinistre *Okhrana* entretient, dans les milieux industriels, un nombreux personnel d'affidés, non pour surveiller le parti révolutionnaire, mais pour le tenir en main, l'alimenter et le faire agir à l'occasion. Quand les « constitutionnels-démocrates » de la bourgeoisie ou le la Douma élèvent trop la voix, quand l'empereur trahit quelque timide velléité de libéralisme, aussitôt une grève tumultueuse éclate. Le spectre de la révolution se détache un instant sur le ciel, dans une traînée de lueurs sanglantes, comme pour annoncer « le grand soir ». Mais voici déjà les Cosaques. Tout rentre dans l'ordre. Une fois de plus, l'*Okhrana* a sauvé l'autocratisme et la société... en attendant qu'elle les perde irrémissiblement...

***

Jeudi, 17 février 1916.

Il n'y a pas de pays civilisé où la condition sociale de la femme soit aussi misérable, aussi arriérée que dans les campagnes russes.

A cet égard, les témoignages sont unanimes. Tous les romanciers qui ont décrit les mœurs rurales s'accordent à nous représenter habituellement la paysanne comme accablée des plus rudes travaux, asservie dans son ménage, épuisée par les grossesses et les infirmités, endurant les pires luxures, querellée sans cesse et, sous le moindre prétexte, rouée de coups. L'exactitude générale de ces descriptions est confirmée par les cas extrêmes de violence et de lubricité qu'enregistrent les chroniques judiciaires.

La moralité sexuelle descend très bas dans les villages. Le chef de famille, le *domokhoziaïne*, s'arroge des droits régaliens sur toutes les femmes qui demeurent sous son toit. La longueur des nuits hivernales, le défaut de lumière, l'étroitesse des logis, la promiscuité des habitants favorisent les plus honteuses fornications. Rien de plus commun que l'inceste entre le *domokhoziaïne* et sa *snokha*, sa bru, quand le jeune époux est au régiment ou travaille en ville. Ce concubinage est même si répandu qu'il existe un mot spécial pour le désigner : la *snokhatchestvo*. Les stupres bibliques de Loth et de ses filles, de Ruben et de Bala, d'Ammon et de Thamar se perpétuent consciencieusement dans l'ombre des *isbas*. Sous ce rapport du moins, les mœurs des *moujiks* sont restées patriarcales.

Les statistiques de la prostitution urbaine apportent une preuve significative de la démoralisation rurale. Je parlais de cette question, naguère, avec l'excellente Mme Narischkine, grande-maîtresse de la cour, qui s'est consacrée à la propagande morale dans les prisons féminines et qui préside plusieurs sociétés d'assistance aux détenues libérées, aux filles-mères, aux filles repenties, etc. Elle me disait, d'un air navré :

— Croiriez-vous que c'est surtout dans nos campagnes que s'alimente la pourriture de nos villes?... A Pétrograd, à Moscou, à Kiew, à Nijny-Novgorod, à Odessa, plus de la moitié, parfois les trois quarts des prostituées sont des

paysannes, et presque toujours des jeunes filles, des fillettes, que leurs parents conduisent eux-mêmes aux tenancières des maisons publiques...

J'ai demandé quelques précisions au préfet de police. Il m'a répondu :

— Je ne saurais vous dire exactement le nombre de femmes qui vivent de la prostitution à Pétrograd, parce que la plupart se soustraient aux formalités de l'inscription et n'exercent leur métier que d'une façon clandestine ou temporaire. Mais approximativement, il doit y en avoir une quarantaine de mille, dont 50 pour 100 au moins sont des paysannes. En général, elles débutent très jeunes, à peine nubiles. La grande majorité des filles inscrites ou vagabondes ne dépasse pas vingt-quatre ans. D'habitude, elles ne pratiquent pas longtemps leur profession, qui est dure. Vers la vingt-cinquième année, elles retournent dans leur village pour se marier ou bien elles s'engagent comme ouvrières dans une fabrique. Celles-là s'en tirent encore à bon compte. Mais beaucoup sont irrémédiablement perdues par l'alcool, la syphilis ou la phtisie...

***

Vendredi, 18 février 1916.

Sazonow, qui a l'air triste et le visage névralgique, me laisse entendre combien il déplore l'esprit réactionnaire et vexatoire qui, depuis l'arrivée de Sturmer aux affaires, domine entièrement la politique intérieure. Pour l'amener à plus de précision, je lui demande :

— Vous qui êtes si dévoué au tsarisme, comment vous représentez-vous que l'empereur puisse concilier son autocratisme avec les principes de la monarchie constitutionnelle que vous souhaitez?

Il m'objecte avec force :

— Mais l'empereur lui-même a défini et restreint son

autocratisme, quand il a promulgué en 1906 nos lois fondamentales !... D'abord, il faut savoir ce que signifie réellement le titre d'*Autocrate*. C'est Ivan le Grand qui, à la fin du quinzième siècle, a pris le titre de *tsar-autocrate*, et, par ce titre, il voulait faire comprendre que la principauté de Moscovie était désormais un État souverain, un État indépendant, qui ne paierait plus le tribut annuel au Khan des Tartares. Voilà ce qu'il a voulu dire et rien autre... Dans la suite, le terme d'autocrate a impliqué l'idée d'une omnipotence absolue, illimitée, d'un despotisme arbitraire et sans contrôle. C'est la conception que Pierre le Grand et Nicolas Ier se faisaient de leur pouvoir ; c'est malheureusement aussi celle que Pobédonostzew et Katkow avaient inculquée au très noble Alexandre III et dont Nicolas II a beaucoup trop hérité (1). On retrouve cette théorie dans l'article 4 des lois fondamentales, qui proclame que « l'empereur détient le pouvoir suprême autocrate et que Dieu même ordonne de lui obéir. » Mais ce principe est atténué, dans ce qu'il a d'excessif, par l'article 7, qui déclare que « l'empereur exerce le pouvoir législatif, d'accord avec le Conseil et la Douma d'empire. » Vous voyez la conséquence : le peuple russe est devenu ainsi un des organes directeurs de l'empire et le tsarisme, tout en restant de droit divin, se rattache à la théorie juridique des États modernes.

— Si je comprends bien votre pensée, les lois fondamentales n'ont conservé à l'empereur le titre d'autocrate que pour sauvegarder le prestige de l'autorité

(1) Lorsque Alexandre III monta sur le trône en 1881, le manifeste qu'il adressa à son peuple fut rédigé par le fameux publiciste Katkow. Le tsar s'y exprimait en ces termes :

La voix de Dieu Nous ordonne de Nous mettre avec humilité à la tête du pouvoir absolu. Confiant dans la Providence divine et en Sa suprême sagesse, plein d'espoir dans la justice et dans la force de l'autocratie que Nous sommes appelé à affirmer, Nous entendons, avec la grâce de Dieu, de ramener Notre pays dans ses voies traditionnelles, et Nous prendrons soin des destinées de Notre Empire qui seront désormais dirigées avec tranquillité entre Dieu et Nous...

suprême et pour ménager une transition avec le passé.

— Oui, à peu près... Je dis *à peu près*, parce que je suis très éloigné de ne voir dans le titre d'autocrate qu'une survivance historique, une simple formule de chancellerie. J'estime que, chez nous, étant donnés nos traditions, notre état de culture et notre caractère national, le pouvoir suprême doit être extrêmement fort et je suis prêt à lui reconnaître toutes les prérogatives, tous les moyens de commandement et de coercition. Mais je voudrais qu'il fût contrôlé et, plus encore, éclairé. Or, aujourd'hui, il n'est pas contrôlé et vous savez quelles gens s'arrogent le monopole de l'éclairer.

Après un silence, je reprends :

— Puisque nous touchons à ce sujet délicat, laissez-moi vous poser une question... en ami.

— Oh ! je crains de deviner ce que vous alliez me dire... N'importe ! Je vous écoute.

— Ne me serait-il pas possible d'agir avec discrétion dans le sens de vos idées ?

— Gardez-vous-en bien ! vous surtout, qui représentez une république !... On me traite déjà en suspect, moi, parce que je personnifie l'alliance avec les démocraties occidentales. Que serait-ce de vous, si l'on avait le moindre prétexte à vous accuser d'intervenir dans notre politique intérieure !...

***

Samedi, 19 février 1916.

Qu'il s'agisse de leur caractère national ou de leur caractère privé, les Russes sont l'instabilité même. La guerre, qui soumet leurs nerfs à une tension continuelle, a exagéré encore cette disposition de leur nature, de sorte que le phénomène me frappe à chaque instant.

Leur personnalité se résume tout entière dans leurs sensations et leurs pensées de la minute présente. Ce qu'ils

sentaient et pensaient hier ne les affecte déjà plus, n'existe plus pour eux. Leur état de conscience actuel abolit parfois en eux jusqu'au souvenir de leurs états antérieurs.

Assurément, l'évolution est là loi universelle de la vie morale comme de la vie organique, et nous ne cessons de changer que pour mourir. Mais, dans les races d'une mentalité saine, les modifications sont toujours progressives ; les tendances contradictoires s'équilibrent plus ou moins ; il n'y a jamais de scission brusque dans la personne intime ; les métamorphoses les plus rapides, les plus complètes, impliquent inévitablement des transitions, des retours, des gradations. Ici, le plateau de la balance n'oscille même pas : il est entraîné d'un seul coup. Images, désirs, passions, idées, croyances, tout l'édifice intérieur s'effondre subitement. Pour la plupart des Russes, le rêve du bonheur est un perpétuel changement de décor.

J'y pensais, l'autre soir, au Théâtre Marie, où l'on jouait le poétique ballet de Tchaïkowsky, *la Belle au bois dormant*. Du haut en bas de la salle, le visage des spectateurs s'est épanoui de joie, quand l'étang, chargé de brumes, sur lequel voguait la barque enchantée, se transforma soudain en un palais étincelant.

...Et je me disais aussi que la barque russe vogue pareillement sur un étang chargé de brumes. Mais, quand le changement de décor s'opérera, je crains que nous ne voyions surgir tout autre chose qu'un palais étincelant...

***

Dimanche, 20 février 1916.

Blottie entre les coussins d'un divan, les mains croisées derrière la nuque, tout le corps souple comme une écharpe dénouée, Mme R... nous écoute sans un mouvement des lèvres, le regard absent. Elle est « en mineur » ce

soir, ou, plus simplement, elle s'ennuie. Le bavardage amusant et animé, qui se poursuit devant elle, semble l'effleurer à peine. Mais un paradoxe sentimental, que S... vient de lancer, la redresse soudain. Alors, de sa voix chaude, rapide et un peu roucoulante, elle dit :

— Ce serait délicieux, l'amour, si l'on pouvait s'aimer d'une manière continue, sans interrompre son rêve ou sa griserie, sans ces intervalles lucides où l'on voit les choses comme elles sont réellement, où l'on juge *l'autre* et soi-même... Avez-vous regardé l'orchestre d'un concert pendant l'entr'acte, quand les musiciens sont allés fumer? Tous les instruments traînent çà et là au milieu des pupitres et des partitions. Les violons, les cuivres, les contrebasses, la grosse caisse ont ainsi un air morne, piteux, grotesque, un air de vieux meubles disloqués ; on se croirait dans un magasin de bric-à-brac. C'est l'envers de la musique ; on l'oublie dès que le concert recommence... Mais l'envers de l'amour est bien pire. Et l'on y pense malgré soi, lorsqu'on s'emballe dans les *duos*...

***

Lundi, 21 février 1916.

Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch a fait hier sa entrée à Erzeroum, où il a été reçu par le général Youdénitch.

La perte d'Erzeroum coûte aux Turcs 40 000 hommes tués ou blessés, 13 000 prisonniers, 323 canons et 9 drapeaux.

Les Russes sont maintenant les maîtres de l'Arménie.

En Perse, au sud du Kurdistan, l'occupation imminente de Kermanchah leur ouvre la route de Bagdad.

***

Mardi, 22 février 1906.

La Douma d'empire a repris aujourd'hui ses travaux.

Cette reprise avait été tant de fois ajournée par Goré-mykine, que le mécontentement public devenait dangereux.

L'empereur l'a senti, et l'instinct de sagesse qui lui tient lieu de flair politique lui a même inspiré un geste heureux. Il s'est rendu en personne au palais de Tauride, afin d'inaugurer la session.

Sa décision a été prise hier soir et gardée secrète jusqu'à la dernière minute. C'est à une heure seulement que les ambassadeurs des puissances alliées ont été priés, par téléphone, de se trouver au palais de Tauride *à deux heures très précises*, sans que nul motif nous fût indiqué.

Depuis l'institution du régime représentatif en Russie, c'est la première fois que l'empereur vient à la Douma. Antérieurement, c'était, au contraire, les députés qui allaient saluer le tsar au Palais d'hiver.

J'arrive en même temps que les voitures de la cour.

Dans la grande salle hypostyle où Potemkine, jadis, émerveillait Catherine par ses fêtes splendides, un autel est dressé pour la récitation des prières inaugurales. Les députés sont groupés alentour, en rangs serrés. Le public, qui a quitté les tribunes de la salle des séances, se presse dans la galerie circulaire du premier étage.

Dès que l'empereur approche de l'autel, le service religieux commence, avec ces chants merveilleux, tantôt si larges et si puissants, tantôt si purs et si éthérés, qui traduisent ineffablement les aspirations infinies du mysticisme orthodoxe et de la sensibilité slave.

Une grave émotion domine toute l'assemblée. Dans le parti réactionnaire, parmi les champions de l'autocra-

tique absolu, on échange des regards furieux ou consternés comme si l'empereur, l'élu de Dieu, l'oint du Seigneur, était en train de commettre un sacrilège. Dans les partis de gauche, au contraire, c'est une allégresse radieuse et frémissante. Sur plusieurs figures, je vois briller des larmes. Sazonow, qui est à côté de moi, prie avec ferveur ; car il est pour beaucoup dans l'acte qui s'accomplit. Le général Polivanow, ministre de la Guerre, dont je connais les tendances libérales, me glisse à l'oreille :

— Sentez-vous toute l'importance, toute la beauté de ce spectacle?... C'est une heure solennelle pour la Russie ; c'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans son histoire.

A deux pas devant moi, l'empereur. Derrière lui, le grand duc Michel-Alexandrowitch, son frère, puis le comte Frédericksz, ministre de la cour, le colonel Swetchine, aide de camp de service, et le général Woyéïkow, commandant des Palais impériaux.

L'empereur écoute, avec son recueillement habituel, l'office et les chants. Il est très pâle, presque livide. Sa bouche se contracte à chaque instant, comme s'il faisait effort pour avaler. Plus de dix fois, cédant à son tic familier, il porte la main droite à son col ; la main gauche, qui tient les gants et la casquette, se crispe incessamment : son trouble est manifeste. Le 10 mai 1906, quand il ouvrit, au Palais d'hiver, la session de la première Douma, on crut qu'il allait s'évanouir, tant il avait la face angoissée et cadavérique.

Mais les prières de grâces sont finies ; le clergé se retire.

L'empereur prononce alors quelques paroles de patriotisme et d'union :

Je suis heureux de me trouver parmi vous, au milieu de mon peuple, dont vous êtes ici les représentants, et j'invoque la bénédiction de Dieu sur vos travaux. Je crois fermement que vous introduirez dans votre labeur, dont vous êtes responsables devant la patrie et devant moi, toute votre expérience, toute votre connaissance des conditions

locales et tout votre amour du pays, vous laissant exclusivement guider par cet amour qui vous servira d'étoile conductrice. Aussi, de tout mon cœur, je souhaite à la Douma d'empire des travaux féconds et un succès complet.

Pendant cette allocution, Nicolas II est pénible à regarder. La voix sort à peine de la gorge étreinte. Après chaque mot, un arrêt, un trébuchement. La main gauche est agitée d'un tremblement fébrile ; la main droite s'est accrochée nerveusement au ceinturon. Le malheureux est à bout de souffle, quand il balbutie sa dernière phrase.

Un « hourra » de stentor lui répond ; c'est la basse éclatante et profonde du président de la Douma, Rodzianko, qui répond ensuite à l'allocution impériale en ces termes :

Majesté,

Profondément émus, nous avons écouté vos paroles significatives. Nous sommes remplis de joie de voir notre tsar parmi nous. En cette époque pénible, vous avez raffermi aujourd'hui cette union avec votre peuple qui nous montre le chemin de la victoire... Hourra pour notre tsar!... Hourra!

Tout le public vocifère avec enthousiasme. Seuls, les membres de l'extrême droite se taisent. Pendant quelques minutes, le palais de Potemkine retentit d'acclamations.

L'empereur, subitement rasséréné, a retrouvé son charme ; il serre des mains ; il prodigue les sourires. Puis, il se retire, en traversant la salle des séances.

***

Mercredi, 23 février 1916.

Sazonow, que je vais voir comme d'habitude vers midi, se déclare enchanté de la cérémonie d'hier, dont le retentissement est profond en Russie :

— Voilà, me dit-il, de la saine politique ! Voilà du bon libéralisme ! Plus l'empereur sera en contact avec son peuple, plus il sera fort pour résister aux courants extrêmes.

Je lui demande :

— Est-ce vous qui avez eu l'idée d'amener l'empereur au palais de Tauride ?

— Non, ce n'est pas moi, malheureusement. C'est, — vous ne le devineriez certes pas, — c'est... Fréedericksz, le ministre de la Cour.

— Le vieux comte Fréedericksz, qui est si conservateur, si réactionnaire, si suranné ?

— Lui-même !... Mais il est si dévoué à l'empereur qu'il a compris ce que la circonstance commandait à Sa Majesté ; c'est lui qui a posé la question devant l'empereur et le président du Conseil. L'empereur a tout de suite acquiescé ; Sturmer n'a pas osé protester ; l'affaire a été enlevée immédiatement. Je vous confierai même que l'empereur redoutait une scène de l'impératrice ; il s'attendait à une avalanche de reproches. Elle a en effet désapprouvé, mais sans violence, avec une sévérité froide et réticente, qui est souvent chez elle la plus forte expression de la réprobation.

***

[illegible], 23 février 1910.

Je reçois à dîner, ce soir, la princesse Paleÿ ; j'ai invité en outre mon collègue d'Italie, le marquis Carlotti, et une vingtaine de personnes, dont la princesse Daria Gortchakow, le prince et la princesse Radziwill, M. et Mme Polovtsow, la comtesse Kreutz et le général Nicolas Wrangell, aide de camp du grand-duc Michel.

La réouverture de la Douma est le principal sujet des conversations. La princesse Paleÿ approuve hautement la présence de l'empereur à la cérémonie :

— Je ne vous étonnerai pas, ajoute-t-elle, en vous disant que ce geste libéral n'a pas été goûté de l'impératrice, qui n'en est pas remise encore.

— Et Raspoutine?

— Il se répand en lamentations et en mauvais présages!

Le général Wrangell, qui est fin et sceptique, n'attribue qu'une médiocre importance à la manifestation du tsar.

— Croyez-moi, me dit-il : pour Sa Majesté l'empereur, l'autocratisme restera toujours un dogme inébranlable.

CHAPITRE VII

25 FÉVRIER-22 MARS 1916

Mentalité primitive des *mujiks*; différence d'évolution entre les classes supérieures et les masses rurales : « un abîme terrifiant ». — La bataille de Verdun : l'opinion qu'elle produit en Russie. — L'ancien ministre de la Guerre de Roumanie, Philippesco, vient à l'Élysée ; notre intervention, à la suite de laquelle Sazonow fait savoir que l'état-major russe est prêt à conclure une convention militaire avec l'état-major roumain. — L'empereur m'invite à voir, dans son palais, une représentation cinématographique du front français. Il me reçoit le lendemain en audience privée pour conférer avec lui sur les questions de Roumanie et d'Asie mineure ; intimité de son accueil, évocation de nos souvenirs communs. — La *Mort du peuple*. Chaliapine dans le rôle de *Don Quichotte* : le héros de Cervantès et l'âme russe. — Les chants de la steppe et de l'isba, la poésie et beauté des mélodies populaires : une scène parmi celles de Maxime Gorky. — Le général Sukhomlinow, ancien ministre de la Guerre, est traduit devant une cour martiale. — Enthousiasme du peuple russe pour l'épopée de Verdun ; félicitations de l'empereur à l'armée française. — *Boris Godounow* au *Narodny Dom* : le jeu des forces obscures et collectives dans l'histoire de la Russie.

Vendredi, 25 février 1916.

Voilà cinq jours que les armées du kronprinz attaquent Verdun avec une intensité croissante. Leur offensive s'étend sur un front de quarante kilomètres ; le bombardement est d'une violence sans égale.

Depuis la bataille de la Marne, c'est l'heure la plus tragique, la plus décisive peut-être de la guerre.

***

Samedi, 26 février 1916.

L'élévation récente de Mgr Pitirim, au siège métropolitain de Pétrograd, a fait de Raspoutine le maître absolu de l'Église.

C'est ainsi qu'il vient de contraindre le Saint-Synode à capituler devant lui en ratifiant solennellement la canonisation du « serviteur de Dieu », Jean de Tobolsk.

Son ami, le cynique évêque Varnava, n'escomptait pas une si prompte et si éclatante victoire. Pour comble, il va être promu à la dignité d'archevêque.

***

Dimanche, 27 février 1916.

Si la santé n'est autre chose que l'harmonie de toutes les fonctions, le concert de tous les organes, la synergie de toutes les forces vitales, il faut reconnaître que le colosse russe est très malade ; car le corps social trahit des discordances et des disparates énormes.

Un des symptômes les plus inquiétants est le fossé, l'abîme qui sépare les classes supérieures et les masses rurales. Entre les deux groupes, la discontinuité est complète ; il y a comme un écart de plusieurs siècles. Le fait est surtout sensible dans les rapports des fonctionnaires avec les paysans. Voici des exemples :

En 1897, le Gouvernement fit procéder à un recensement général de la population, d'après les règles minutieuses de la statistique moderne. C'était la première fois qu'on entreprenait une opération aussi vaste et métho-

dique. Jusqu'alors, on s'était borné à quelques dénombrements régionaux, sommaires et approximatifs. Les recenseurs rencontrèrent partout une méfiance extrême et souvent une résistance ouverte. Des rumeurs étranges circulaient, des légendes alarmistes s'accréditaient : les *tchinovniks* préparaient une augmentation des charges militaires, une réquisition du blé, un surhaussement des impôts, une revision agraire au profit des seigneurs, peut-être même le rétablissement du servage. Partout, les *moujiks* échangeaient des regards anxieux, en murmurant : « Cela nous présage de grands maux... Rien de bon ne peut nous venir de là... C'est une œuvre diabolique ! » Naturellement, les *tchinovniks* ne se faisaient pas faute d'entretenir ces craintes puériles pour extorquer des pots-de-vin. L'abîme entre les deux castes en fut encore approfondi.

Une nouvelle de Korolenko, *l'Eclipse*, nous dépeint sous de vives couleurs la méfiance farouche et sournoise que le paysan russe nourrit envers les représentants des classes supérieures, envers tous ceux qui le dominent par leur autorité officielle ou leur fortune, par leur savoir ou leur éducation. La scène se passe dans une bourgade sur la Volga. Des astronomes viennent y observer une éclipse de soleil. La présence de ces étrangers, leurs préparatifs mystérieux, leurs instruments bizarres émeuvent aussitôt la petite ville. Immédiatement, le bruit se répand que ce sont des sorciers, des agents du diable, des émissaires de l'Antéchrist. Une foule soupçonneuse, grondante, se presse autour d'eux ; ils ont grand'peine à protéger leurs télescopes. Soudain, l'éclipse commence, le soleil se voile. Alors, la colère des assistants éclate. Les uns hurlent contre l'impiété des astronomes qui osent interroger le ciel : « Dieu va leur répondre par la foudre ! » Les autres s'écrient, affolés : « C'est la fin du monde ! Nous allons tous mourir ! Seigneur, ayez pitié de nous !... » Mais bientôt, le soleil reparaît. Les esprits se calment. On se féli-

cite d'avoir échappé à un tel péril : « Remercions Dieu de pouvoir vivre encore !... »

Non moins significatifs sont les troubles populaires que provoquent habituellement les famines et les épidémies, si fréquentes en Russie. A chaque famine, la même accusation se propage : « Ce sont les fonctionnaires et les seigneurs qui accaparent les grains !... » Ou bien encore : « Les *tchinovniks* et les *barines* ont organisé l'extermination du peuple pour lui enlever ses terres. » Dans les épidémies, la méfiance des paysans se tourne invariablement contre le médecin, qui représente à leurs yeux l'agent des autorités : « Pourquoi parle-t-il un langage incompréhensible? Pourquoi ces airs impénétrables et ces pratiques étranges? Nul doute : c'est lui qui sème le choléra ; c'est lui qui empoisonne les pauvres moujiks par ordre du gouvernement !... » Et l'on brûle l'hôpital ; on saccage le laboratoire ; on injurie, on frappe et parfois même on tue le médecin.

A cet égard, le romancier Véressaiew, toujours si exact dans ses descriptions de la vie russe, n'a rien exagéré lorsqu'il nous raconte l'aventure navrante du docteur Tchékanow. Celui-ci, jeune et ardent, obsédé par le désir de servir les humbles, accomplit des prodiges de dévouement, au cours d'une épidémie cholérique. Il n'en est pas moins traité d'empoisonneur par les brutes ignares qu'il est venu secourir, puis invectivé, outragé, enfin roué de coups. Sur son lit de douleur, il réfléchit amèrement. Mais, loin de garder rancune à ses bourreaux, il se sent pris pour eux d'une pitié infinie et il écrit dans son journal : « Ils m'ont battu ! Oui, ils m'ont battu comme un chien enragé, parce que je suis venu à leur aide, parce que je leur ai consacré toute ma science et toutes mes forces. Aujourd'hui seulement, je comprends à quel point je les aimais. Je n'ai pas réussi à gagner leur confiance. Je les avais presque amenés à croire en moi ; quelques verres de vodka ont suffi pour les replonger dans leurs

ténèbres et réveiller leurs instincts primitifs, leurs instincts sauvages. Maintenant, je sens que je vais mourir. Mais pourquoi ai-je lutté? Au nom de quoi vais-je mourir? Évidemment, cela devait être ainsi. Les *moujiks* n'ont jamais vu en nous que des étrangers. Nous les évitions avec dédain. Nous ne cherchions pas à les connaître. Un abîme terrifiant nous séparait d'eux...

***

Londres, 28 février 1916.

Depuis plusieurs mois, le peuple russe avait tendance à rabaisser le concours militaire de la France.

Malgré nos grands efforts de propagande par la presse, par l'image, par les conférences, par le cinéma, on ne se rendait pas compte de l'intensité qui caractérise la lutte sur le front occidental. Plus d'une fois, j'ai dû signaler à Sazonow, à Gorémykine, au général Soukhomlinow, les appréciations aussi injustes que désobligeantes de certains journaux.

La bataille de Verdun a tout changé. L'héroïsme de notre armée, la science et le sang-froid de notre commandement, l'énormité de notre dispositif matériel, la belle tenue de notre opinion publique sont admirés de tous.

Le président de la Douma, Rodzianko, est venu me voir aujourd'hui pour m'apporter les félicitations de l'assemblée.

Dans les rues, principalement devant les affiches des journaux, j'ai entendu, à maintes reprises, les *moujiks* parler de *Verdoun*.

***

Mercredi, 1er mars 1916.

Philippesco, ancien ministre de la Guerre de Roumanie et chef du parti francophile à Bucarest, vient d'arriver

à Pétrograd pour se rendre compte de la situation.

Il a reçu de l'empereur et de Sazonow l'accueil le plus sympathique ; mais, tout en affirmant les dispositions très favorables de son pays pour la cause des Alliés, il n'est pas sorti des généralités.

Il me fait dire par Diamandy qu'il serait heureux de causer avec moi, qu'il serait même déjà venu me voir s'il n'avait pris un refroidissement qui le retient au lit.

***

Jeudi, 2 mars 1916.

Je reçois un télégramme du président de la République pour l'empereur au sujet de la question roumaine et j'en conclus qu'à Paris on ne voit pas clair dans le jeu de Bratiano (1).

(1) Voici le texte de ce télégramme :

Paris, le 1er mars 1916.

Je [illegible] l'attention de Votre Majesté [illegible] capitale que le gouvernement de la République [illegible] aux [illegible] revendications de la Roumanie. [illegible] pour les Alliés si cette puissance cédait tôt ou tard à la pression de l'Allemagne. Ce serait [illegible] pour eux [illegible] moral et militaire si elle [illegible] jusqu'à la [illegible]. La France est [illegible] à faire tout ce qui dépendra d'elle pour [illegible] en action de la Roumanie. Les troupes qu'elle maintient à Salonique, malgré le formidable effort que [illegible] les Allemands sur le front [illegible], ont surtout pour objectif une coopération avec la Russie, l'Angleterre, la Serbie et la Roumanie. Je ne doute pas que Votre Majesté n'apprécie [illegible] roumain. Elle a [illegible] lorsqu'il s'est agi d'examiner les revendications territoriales de la Roumanie. Aujourd'hui que [illegible] et qu'il n'y a plus qu'à fixer le plan et les conditions des opérations militaires, je [illegible] que Votre Majesté exercera [illegible], de manière à ce qu'il soit [illegible] roumaine une tâche et un terrain d'action où [illegible] son [illegible] pour le plus grand bien de la cause commune. Il n'est pas étonnant que la Roumanie désire principalement agir dans les [illegible] que lui ont réservées les accords diplomatiques et il semble bien que l'armée roumaine, appuyée par l'armée russe plus solide et plus expéri-

Je remets immédiatement le télégramme à Sazonow, qui en témoigne plus que de la surprise, un peu d'irritation.

Ce n'est pas à l'empereur, c'est au roi de Roumanie que M. le président de la République devrait bien plutôt s'adresser. Il n'y a pas, comme M. Poincaré paraît le croire, une simple divergence de vues entre l'état-major russe et l'état-major roumain sur la fixation du théâtre des opérations, puisque, malgré mes efforts, il n'y a pas même conversation. Ce n'est pas telle ou telle conception stratégique qui est en cause ; c'est le principe même de la coopération... Quand j'interroge Diamandy, quand j'essaie de l'attirer sur le terrain pratique, il me répond invariablement qu'il n'a pas d'instructions et qu'il ignore totalement les intentions de son gouvernement. Quand notre attaché militaire, le colonel Tatarinow, arrive à Bucarest, muni de tous les pouvoirs et de tous les renseignements nécessaires pour amorcer une négociation, Bratiano lui déclare que le jour où la Roumanie sortira de la neutralité n'est pas près d'arriver et que nous avons largement le temps de nous concerter. Enfin, quand M. Philippesco vient me faire visite et que je m'applique à le mettre en confiance, je n'obtiens de lui que des paroles évasives.

— Je comprends que ces procédés de Bratiano vous impatientent ; mais la question est trop grave pour que vous ne fassiez pas tout votre possible afin d'attacher définitivement la Roumanie à notre cause. Le télégramme de M. le président de la République offre très opportu-

mentée, serait enflammée par son propre rôle libérateur sur un théâtre où elle retrouverait ses frères de race.

Votre Majesté a certainement pesé avant moi toutes ces considérations et j'ai le ferme espoir que, grâce à Sa haute et clairvoyante autorité, les difficultés qui arrêtent encore la conclusion d'un accord militaire seront aplanies. Je profite de cette occasion pour renouveler à Votre Majesté mes vœux les plus chaleureux pour Elle et pour la Russie.

POINCARÉ.

nément à l'empereur l'occasion de déclarer ses intentions ; vos alliés en seront d'autant plus forts pour agir à Bucarest.

***

Varsovie, 5 mars 1916.

Le gouvernement russe s'obstine à garder le silence sur la restauration de la Pologne. On s'en inquiète à Paris, où les comités polonais de Suisse entretiennent une propagande aussi active qu'habile.

Ici, je ne perds aucune occasion de démontrer que le gouvernement impérial commet une faute lourde en n'organisant pas, dès maintenant, sur de larges bases, l'autonomie de la Pologne ; car il risque d'être devancé par les puissances germaniques. Encore suis-je obligé d'y mettre beaucoup de mesure, le nationalisme russe n'ayant pas encore oublié les événements de 1863. C'est avec Sazonow que j'en cause le plus souvent et le plus librement. Comme la police, la terrible *Okhrana*, l'informe de mes moindres gestes, je ne lui cache pas que je reçois volontiers à l'ambassade mes amis polonais, le comte Maurice Zamoÿski, le comte Ladislas Wielopolski et son frère Sigismond, le comte Constantin Plater-Syberg, Roman Skirmunt, le comte Joseph Potocki, Rembiélinski, Korvin Milewski, etc. Ces fréquentations ne laissent pas de le troubler un peu pour moi. Il me disait hier :

— Méfiez-vous ! La Pologne est un terrain dangereux pour un ambassadeur de France.

Je lui ai répondu, en altérant légèrement le vers de *Ruy Blas* :

La Pologne et son roi sont pleins de précipices.

Mais les ménagements, que je suis tenu d'observer envers le gouvernement impérial sur la question polonaise, ne constituent qu'une difficulté de détail. Le principal obs-

tacle à une solution rapide est le conflit d'opinions qu'elle suscite dans le monde russe.

Que l'empereur soit personnellement acquis au principe d'une libérale autonomie, ce n'est pas douteux. Pourvu que la Pologne reste sous le sceptre des Romanow, il consentirait à la plupart des revendications polonaises. Sazonow partage ses idées et l'exhorte courageusement à y persévérer.

En revanche, la majorité de l'opinion russe ne veut, à aucun prix, que la Pologne cesse d'être incluse dans l'empire matériel. Ce n'est pas seulement dans les milieux nationalistes et dans la bureaucratie que cette hostilité se manifeste ; c'est dans la Douma et dans tous les partis. Il en résulte que la proclamation de l'autonomie par la voie législative est impossible. Je n'imagine donc pas que la question puisse être tranchée autrement que par un *motu proprio* de l'empereur, par un coup d'État de la volonté souveraine. On m'assure que c'est l'idée de Sazonow et qu'il l'a déjà même insinuée à l'empereur ; mais il a contre lui Sturmer et toute « la cour de Potsdam », qui voient très habilement, dans la question polonaise, le meilleur thème de réconciliation avec l'Allemagne.

***

Saint-Pétersbourg, 4 mars 1916.

Sazonow me communique la réponse de l'empereur au télégramme du président de la République ; elle confirme tout ce que j'ai télégraphié à Briand depuis quelques semaines (1).

(1) Voici le texte de ce télégramme :

Tsarskoïé-Sélo, 3 mars 1916.

Depuis le commencement de la guerre, le gouvernement russe, [illegible] une grande importance au concours roumain dans la cause commune des

Cet après-midi, j'ai une longue conversation avec Philippesco, qui me reçoit à la légation de Roumanie, n'ayant pu venir à l'ambassade, car il est encore souffrant.

Malgré sa fatigue physique, il a une ardeur de conviction, une chaleur d'accent qui se manifestent dès les premiers mots.

Après avoir spécifié qu'il n'est investi d'aucune mission et qu'il voyage en simple particulier désireux de se renseigner, il me dit :

— Vous connaissez mes sentiments pour la France; c'est ma seconde patrie. Vous savez aussi comme je suis impatient de voir notre armée entrer en campagne. Vous n'ignorez pas enfin que je ne suis pas un ami politique de notre président du Conseil et qu'il me compte plutôt parmi ses adversaires. Mais je ne vous cacherai pas que j'approuve M. Bratiano de ne pas vouloir lancer notre pays dans la guerre avant que l'heure de l'offensive générale ait sonné pour les Alliés et qu'une armée russe soit prête à entrer en Dobroudja. Cette expédition d'une armée russe

Alliés, n'a pas cessé de déployer ses efforts pour conclure un accord militaire avec la Roumanie.

Le gouvernement de la République est certainement déjà renseigné sur l'envoi à Bucarest du colonel de l'état-major Tatarinow pour assurer la Roumanie de l'appui que la Russie est prête à lui accorder et pour élaborer, de concert avec l'état-major roumain, le plan et les conditions des opérations communes. Cependant, le gouvernement roumain ne paraît pas, pour le moment, disposé à préciser sa manière de voir quant à une coopération militaire et a réservé ses décisions sans même vouloir entrer en pourparlers à ce sujet.

Je puis vous assurer, monsieur le Président, que la Russie a déjà fait et continue à faire tout ce qui est dans son pouvoir pour aplanir les difficultés qui arrêtent la conclusion de l'accord militaire avec la Roumanie, et ce n'est point sa faute si le gouvernement ajourne encore son entrée en action.

Je suis avec admiration la lutte héroïque que la France soutient en ce moment contre l'assaut formidable de l'ennemi.

Souhaitant de tout cœur que cet assaut se brise à la ferme barrière que lui oppose la vaillante armée française, je profite de cette occasion, monsieur le Président, pour vous renouveler l'assurance de ma haute estime et de ma constante amitié.

NICOLAS.

au sud du Danube ne nous est pas seulement indispensable au point de vue stratégique ; nous en avons encore besoin pour rendre définitive, irréparable, la rupture entre la Russie et les Bulgares. Aussitôt que ces conditions seront réalisées, nous entrerons en Transylvanie. Mais je doute que le gouvernement et l'état-major russes se rangent à nos idées.

Je lui réponds sur un ton de fermeté :

— Je n'ai aucun motif de présumer que l'état-major russe ne consentirait pas à expédier une armée dans la Dobroudja. Quant à la question de savoir si un contingent roumain devrait ou non appuyer les mouvements de cette armée, c'est un détail qui serait réglé par le plan d'opérations. En tout cas, ne croyez pas que le gouvernement russe cherche à ménager les Bulgares. La Russie est une alliée loyale. Tant que les armées française et anglaise de Salonique auront à lutter contre l'armée bulgare, la Russie sera sans pitié pour la Bulgarie ; je vous le garantis.

Philippesco me paraît assez impressionné par la netteté de mes déclarations. A plusieurs reprises, il lance un regard d'interrogation vers Diamandy, qui assiste silencieux à notre entretien et qui répond par un signe d'acquiescement.

Alors, je pose à Philippesco cette question précise :

— Pourquoi M. Bratiano se dérobe-t-il à toute négociation ?

Avec un geste de colère, il me répond :

— Parce qu'il a une politique mesquine ! Il ne trouve jamais le marché assez avantageux ! Il laisse passer ainsi les meilleures occasions ! A force d'ajourner la décision que toute la Roumanie réclame, il fera de nous les vassaux de l'Allemagne !...

Revenant à la question essentielle, c'est-à-dire la conclusion d'une convention militaire, je représente à Philippesco les périls auxquels Bratiano expose son pays en se

refusant à fixer dès aujourd'hui les modalités pratiques du concours qu'il escompte de la Russie et faute de quoi la Roumanie devra renoncer à l'accomplissement de son rêve national. Je poursuis :

— L'heure décisive peut sonner beaucoup plus tôt que M. Bratiano ne se l'imagine. Or, une convention militaire est toujours longue à négocier : deux ou trois semaines, au moins. Puis, il faut en préparer l'exécution ; il faut raccorder les chemins de fer, réunir les moyens de transport, constituer les approvisionnements, etc. Avec les Russes qui sont de si mauvais organisateurs, qui ont si peu le sens de la distance et du temps, un pareil travail est plus difficile et plus lent que partout ailleurs. Si demain l'Allemagne remettait un ultimatum à la Roumanie, M. Bratiano serait pris en flagrant délit d'imprévoyance... A la rigueur, je conçois qu'il ait scrupule de s'engager à déclarer la guerre dans un délai déterminé. Mais quel inconvénient voit-il à laisser l'état-major russe et l'état-major roumain se lier par une convention qui n'aurait nécessairement aucune valeur exécutoire, tant que les deux gouvernements ne l'auraient pas ratifiée? Craint-il, par hasard, une indiscrétion? Mais la Roumanie n'est-elle pas depuis longtemps compromise envers les Puissances germaniques par son accord avec les Alliés au sujet de la Transylvanie? Et cet accord n'est-il pas de notoriété publique?

Après un long silence, Philippesco me dit :

— Je me demande si je ne vais pas hâter mon retour à Bucarest.

* * *

Dimanche, 5 mars 1916.

Philippesco a rapporté à Sazonow notre entretien d'hier. Sazonow lui a déclaré : — « J'approuve sans réserves le langage de M. Paléologue. »

Aussitôt rétabli, Philippesco partira pour Bucarest.

***

Mercredi, 8 mars 1916.

Autour de Verdun, la lutte redouble d'acharnement. Les Allemands attaquent avec de gros effectifs sur les deux rives de la Meuse. Malgré l'intensité de leur tir et la violence de leurs assauts, notre ligne se maintient ferme.

***

Samedi, 11 mars 1916.

Philippesco quittera Pétrograd demain pour aller visiter le front méridional des armées russes et rentrer ensuite à Bucarest.

Il vient me faire ses adieux :

— Je vous remercie, me dit-il, de m'avoir parlé aussi franchement. J'en ai déjà tiré profit ici même, d'où j'emporte les meilleures impressions. Dès mon retour à Bucarest, je presserai M. Bratiano dans le sens de vos idées, que je partage entièrement.

***

Dimanche, 12 mars 1916.

Profitant du séjour de l'empereur à Tsarskoïé-Sélo, je lui ai demandé une audience pour l'entretenir de la Roumanie et de la situation générale ; il me recevra demain, avec le cérémonial habituel.

Mais, hier soir, il m'a fait savoir très gracieusement qu'on développera aujourd'hui, devant ses enfants, une série de films cinématographiques, représentant des scènes du front français, et qu'il me prie d'y assister dans la plus

stricte intimité, mon audience officielle restant fixée à demain.

J'arrive à Tsarskoïé-Sélo à cinq heures. Les appareils sont disposés dans le grand salon en rotonde. Devant l'écran, il y a trois fauteuils, entourés d'une dizaine de chaises. L'empereur et l'impératrice entrent presque aussitôt, accompagnés des jeunes grandes-duchesses et du césaréwitch ; ils sont suivis par le ministre de la Cour et la comtesse Fréederieksz, le grand-maréchal de la Cour et la comtesse Benckendorff, le colonel Narischkine, Mlle de Buxhœvden, le précepteur du césaréwitch, Gilliard, et quelques fonctionnaires subalternes du Palais ; des groupes de domestiques et de femmes de chambre se pressent au seuil de chaque porte. L'empereur est en tenue de campagne ; l'impératrice et ses filles en robes de laine sans aucune recherche ; les autres dames en costumes de ville. C'est la cour impériale dans toute la simplicité de sa vie quotidienne.

L'empereur me fait asseoir entre l'impératrice et lui. On éteint les lumières ; la représentation commence.

J'assiste avec émotion à cette longue suite de tableaux et d'épisodes, si vrais, si vivants, si pathétiques, si éloquemment expressifs de l'effort français ! L'empereur me prodigue les éloges sur notre armée. A chaque instant il s'écrie :

— Que c'est beau !... Quel entrain ont vos soldats !... Comment peut-on résister à un pareil bombardement? Quelle accumulation d'obstacles dans ces tranchées allemandes !

Mias il s'en tient toujours aux termes généraux et vagues. Jamais une remarque précise ; jamais une observation ou une critique de métier ; rien qui révèle en lui l'expérience personnelle de l'art militaire, le sens technique de la guerre. Et il est le commandant suprême de toutes les armées russes !

L'impératrice est silencieuse, à son habitude ; elle me

témoigne cependant autant d'amabilité qu'elle peut. Mais que d'effort dans ses moindres compliments ! Quelle contraction dans ses sourires !

Pendant un entr'acte d'une vingtaine de minutes, où l'on nous sert du thé et dont l'empereur profite pour allumer une cigarette dans le salon voisin, je reste seul à côté de la souveraine. Interminable tête-à-tête ! Nous parlons de la guerre, de ses horreurs, de notre victoire certaine, etc. ; l'impératrice me répond en phrases entrecoupées et toujours approbatives, comme répondrait un automate. A son regard fixe et lointain, je me demande si elle m'écoute ou plutôt si elle m'entend. Et je songe, avec effroi, à l'influence toute-puissante que cette pauvre névrosée exerce sur la conduite de l'Etat !

La seconde partie de la séance n'ajoute rien à mes impressions premières.

Au moment de se retirer, l'empereur me dit, sur ce ton d'affabilité qui lui est naturel quand il se sent à l'aise :

— J'ai été heureux de faire ce voyage de France avec vous. Demain, nous causerons longuement...

* * *

Lundi, 13 mars 1916

Je reprends, à deux heures, le chemin de Tsarskoïé-Sélo, mais cette fois en grand uniforme, avec le cérémonial accoutumé.

A l'entrée du palais, je croise un groupe d'officiers qui viennent de présenter à l'empereur les drapeaux turcs enlevés, le 15 février dernier, à Erzeroum.

Cette circonstance me procure un exorde tout naturel auprès de l'empereur. Je lui parle, avec admiration, des brillants succès que son armée a remportés en Asie. Il me répond en renouvelant les éloges qu'il a prodigués hier aux héros de Verdun ; il ajoute :

— On m'assure que le sang-froid et l'habileté du général Joffre lui ont permis d'épargner ses réserves. J'espère donc que, d'ici à cinq ou six semaines, nous pourrons prendre une ofiensive simultanée sur tous les fronts. Malheureusement, la neige, qui tombe sans répit depuis quelques jours, ne permet pas de prévoir une échéance plus proche. Mais, le jour où mon armée pourra se mettre en mouvement, soyez sûr qu'elle attaquera avec toute la violence possible.

J'expose, à mon tour, que la bataille de Verdun marque dans la guerre une date critique et que la phase décisive des opérations ne tardera plus à s'ouvrir ; je conclus que les gouvernements alliés doivent se hâter de régler entre eux les grandes questions diplomatiques, dont ils entendent imposer la solution quand sonnera l'heure de la paix.

— C'est pourquoi j'appelle toute l'attention de Votre Majesté sur l'accord que les gouvernements français et britannique viennent de négocier au sujet de l'Asie mineure et dont M. Sazonow doit vous entretenir demain. Je ne doute pas que votre gouvernement n'examine, dans l'esprit le plus libéral, les légitimes demandes du gouvernement de la République.

Et je lui indique les lignes générales de l'accord. Il m'objecte aussitôt la constitution future de l'Arménie.

— C'est un problème des plus complexes, me dit-il, et dont je n'ai pas encore délibéré avec mes ministres. Personnellement, je ne rêve d'aucune conquête en Arménie, sauf Erzeroum et Trébizonde, dont la possession est, pour le Caucase, une nécessité stratégique. Mais je n'hésite pas à vous promettre que mon gouvernement apportera, dans l'examen de la question, l'esprit amical dont la France a fait preuve envers la Russie.

J'insiste sur l'urgence d'une décision :

— A l'heure de la paix, les Alliés seront singulièrement forts vis-à-vis de l'Allemagne, s'ils ont tranché par avance toutes les questions qui risqueraient de les diviser. La

question de Constantinople, la question de Perse, la question de l'Adriatique, la question de Transylvanie sont, dès à présent, résolues. Hâtons-nous de résoudre la question d'Asie mineure.

Cette considération me paraît toucher l'empereur, qui me promet de s'en inspirer demain dans son entretien avec Sazonow. Il achève par ces mots :

— J'espère que l'Asie mineure ne fera pas oublier à votre gouvernement la rive gauche du Rhin.

La Roumanie nous retient peu. L'empereur me répète ce qu'il a télégraphié, le 3 mars, au président de la République, et ses déclarations sont si spontanées, si catégoriques que je ne peux rien lui demander de plus.

Comme il se lève alors, je suppose que l'audience est finie. Mais il me conduit vers la fenêtre, m'offre une cigarette et reprend la conversation devant un merveilleux effet de soleil et de neige qui étend sur le jardin comme une poussière de diamant.

Il parle d'un ton intime, expansif et abandonné, qu'il n'avait pas encore pris avec moi ; il me dit :

— Ah ! mon cher ambassadeur ! nous avons de grands souvenirs en commun !... Vous rappelez-vous la première fois où je vous ai vu, ici même? Vous m'avez dit que vous sentiez venir la guerre et que nous devions nous préparer. Vous m'avez aussi rapporté les étranges confidences de l'empereur Guillaume au roi Albert ; cela m'a beaucoup frappé et je l'ai raconté aussitôt à l'impératrice...

Il évoque successivement, avec une parfaite précision de mémoire, le dîner du 23 juillet à bord de *la France* et notre promenade en mer, le soir, sur son yacht, après le départ du président de la République ; puis la semaine tragique qui commença dès le lendemain ; puis la scène du 2 août au Palais d'hiver, quand, pour prononcer sur l'Évangile le solennel serment de 1812, il me fit placer à ses côtés ; puis encore les inoubliables cérémonies de Mos-

cou ; puis enfin tant de conversations graves et toujours si confiantes.

Il s'émeut progressivement, à cette longue évocation, qui est presque un monologue ; car c'est tout au plus si, çà et là, je complète un de ses souvenirs.

Lorsqu'il a terminé, je cherche une phrase qui résume et couronne en quelque sorte notre entretien :

— Souvent, lui dis-je, très souvent, je pense à Votre Majesté, à sa lourde tâche, à tout le poids de soucis et de responsabilités qui lui incombe. Une fois même, j'ai eu pitié de vous, Sire.

— Ah ! quand cela?... Je suis heureux que vous me parliez ainsi... Quand cela?

— Quand vous avez pris le commandement de vos armées.

— Oui, ç'a été pour moi une heure terrible. J'ai cru que Dieu m'abandonnait, et qu'il fallait une victime pour sauver la Russie... Je sais qu'à ce moment vous m'avez compris et je ne l'ai pas oublié.

— Je suis sûr qu'en des heures comme celles-là, c'est la mémoire de votre glorieux père qui est, après Dieu, votre plus ferme soutien.

Et je lui montre un grand portrait d'Alexandre III, qui domine sa table de travail.

— Oui, aux heures difficiles, et j'en ai tant ! je demande toujours conseil à mon père et c'est toujours de lui que je m'inspire... Allons, mon cher ambassadeur, il faut nous quitter ! Je m'attarde à causer avec vous et, comme je repars demain pour la *Stavka*, j'ai encore beaucoup à faire.

Au seuil de la porte, il me serre affectueusement la main.

De cette audience, qui a duré plus d'une heure, j'emporte d'abord l'impression que l'empereur est en bonne disposition et qu'il voit l'avenir avec confiance. Sinon, se serait-il étendu aussi complaisamment sur les souvenirs que la guerre nous a rendus communs? Ensuite, quelques

traits de sa nature se sont dessinés : la simplicité, la douceur, la faculté de sympathie, la fidélité de la mémoire, la droiture des intentions, la mysticité, une faible confiance en soi et, par suite, le besoin constant d'un appui extérieur ou supérieur.

***

Moscou, 15 mars 1916.

C'est une heureuse et touchante idée qui a inspiré, en 1901, à Nicolas II la fondation du *Narodny Dom*, la *Maison du Peuple*.

Derrière la forteresse de Pétropavlowsk, au bord du canal Kronversky, s'étend un vaste édifice qui renferme des salles de concert et de théâtre, des cinémas, des promenoirs, des restaurants. La construction est d'une extrême sobriété. L'architecte s'est proposé de créer de grands espaces couverts et ingénieusement distribués ; rien de plus : tout est subordonné à l'ordonnance et à l'adaptation.

La pensée du tsar était de procurer aux classes populaires la faculté de se divertir, pour un prix très minime, dans un local bien clos et chauffé ; il y voyait aussi un moyen détourné de combattre l'influence démoralisatrice des cabarets et l'action pernicieuse de l'alcool ; car la *vodka* ne pénètre pas dans l'établissement.

L'entreprise a remarquablement réussi ; la mode même s'y est mise. Les plus célèbres acteurs, les premiers virtuoses, les meilleurs orchestres tiennent à honneur de se faire entendre au *Narodny Dom*. Ainsi, pour une vingtaine de kopecks, la foule des humbles peut connaître les plus belles expressions de l'art musical et dramatique. Au parterre, quelques loges et quelques rangées de fauteuils s'offrent, pour deux ou trois roubles, aux gens plus fortunés ; on y va en costume très simple. La salle est toujours comble.

Ce soir, l'admirable Chaliapine chante le *Don Qui-*

chotte de Massenet. J'ai invité dans ma loge la princesse Sophie Dolgorouky, Mme Polovtsow, la comtesse de Robien, femme de mon secrétaire, et Sazonow.

Voilà plusieurs fois que j'entends *Don Quichotte* ici même. L'œuvre n'est certes pas une des plus heureuses qu'ait écrites Massenet ; on y sent trop les défauts du maître vieillissant, la facture hâtive, le développement artificiel et banal. Mais Chaliapine a trouvé, dans les mésaventures de l'*hidalgo*, l'occasion de porter au plus haut degré son art de composition, sa largeur de style, sa puissance dramatique. Chaque fois, j'ai remarqué l'intérêt passionné que le public prend au caractère du personnage et à l'action. J'en ai cherché la cause. A première vue, le roman de Cervantès, ce chef-d'œuvre de belle humeur, de bon sens, de sagesse, de raillerie sans amertume, de scepticisme sans désenchantement, n'a rien de russe. Mais, à la réflexion, j'ai découvert plusieurs traits qui doivent toucher les Russes ; par exemple, la générosité, la mansuétude, la pitié, la résignation au malheur, enfin et surtout l'attrait de la chimère, la force persuasive de l'idée fixe, le continuel mélange de l'hallucination et de la raison.

Après la scène de la mort, où Chaliapine se surpasse, Sazonow me dit :

— C'est de toute beauté, c'est sublime !... C'est presque religieux.

***

Jeudi, 10 mars 1910.

Sazonow me déclare que le gouvernement impérial approuve l'accord établi entre les cabinets de Paris et de Londres au sujet de l'Asie mineure, sauf en ce qui concerne le Kurdistan que la Russie désire s'annexer ainsi que les régions de Trébizonde, d'Erzeroum, de Bitlis, et de Van. En revanche, il propose à la France de s'attribuer les régions de Diarbékir, de Karpout et de Siwas.

L'acquiescement de Briand ne fait pas doute pour moi ; la question est donc ainsi tranchée.

* * *

Vendredi, 17 mars 1916.

J'ai invité ce soir, à dîner, quelques mélomanes, l'excellent peintre et critique Alexandre-Nicolaïéwitch Benois, les jeunes compositeurs Karatouguine et Prokofiew, la cantatrice Mme Nazmanow, puis les intimes de l'ambassade...

Mme Nazmanow nous chante, d'une voix chaude, avec une expression frémissante et contenue, quelques mélodies de Balakirew, de Borodine, de Moussorgsky, de Liapounow, de Stravinsky. Élégiaques, berçantes ou pathétiques, toutes ces romances trahissent leur origine populaire. C'est par des chants, nés dans les longues veillées des *isbas* ou sur l'espace infini des steppes, que s'épanche depuis des siècles la tristesse de l'âme russe, une tristesse qui est le plus souvent flottante et rêveuse, mais qui atteint parfois au désespoir farouche. Maxime Gorky a puissamment décrit l'ivresse douloureuse où la musique plonge le paysan russe. Pendant une pause de Mme Nazmanow, un de mes convives, qui a beaucoup vécu parmi les paysans, me confirme la vérité morale d'un épisode qui m'a frappé, dans une nouvelle de l'amer et vigoureux écrivain. Un soir, deux moujiks, l'un estropié et l'autre poitrinaire, se rencontrent avec une pauvresse dans un cabaret enfumé ; tous les trois sont épuisés de misère. « Chantons ! dit l'estropié. Pour mettre l'âme au point, il n'est rien de tel que la tristesse. Pour que l'âme s'allume, il faut lui jeter une chanson triste... » Et il commence à chanter, « comme s'il sanglotait, comme si sa gorge allait s'étrangler ». Son compagnon lui fait écho, mais d'une voix basse et gémissante, « en ne prononçant

que les voyelles des mots. » Puis le contralto de la femme s'élève, rêveur, chaud et accablé. Une fois lancés, les trois chanteurs ne s'arrêtent plus : « Ils chantaient, hypnotisés par leurs voix, qui résonnaient tantôt lugubres et passionnées, tantôt semblables à une prière de repentir, tantôt douces et plaintives comme le chagrin d'un enfant, tantôt remplies d'angoisse et de désespérance comme toute belle chanson russe. Les sons pleuraient et planaient ; on eût dit parfois qu'ils allaient s'éteindre ; mais ils renaissaient aussitôt, ravivaient la note mourante, la projetaient de nouveau dans l'air, où elle se débattait un instant, puis tombait. La voix grêle de l'estropié soulignait cette agonie. Et la fille chantait. Et le phtisique sanglotait. Et cette chanson lamentable semblait devoir ne jamais finir... » Soudain, le poitrinaire s'écrie : « C'est assez ! Oh ! Taisez-vous, au nom du Christ !... Mon âme n'en peut plus ! Mon cœur me brûle comme un charbon ardent !... »

Pour finir la soirée, Karatouguine et Prokofiew jouent quelques fragments de leurs œuvres. Musique très savante. Le temps n'est plus où l'on reprochait aux compositeurs russes leur ignorance technique. La jeune école pêche plutôt par l'excès des préoccupations théoriques. Karatouguine me semble un médiocre adepte de Skriabine ; ce qu'il nous fait entendre ce soir est vide, compliqué, prolixe et prétentieux. Chez Prokofiew, au contraire, les idées abondent, mais elles sont comme écrasées par la recherche abusive des modulations rares et des sonorités imprévues. Sa suite de pièces, *les Sarcasmes*, me plaît néanmoins par beaucoup d'intelligence, de couleur et de sensibilité.

***

Samedi, 18 mars 1911.

La commission suprême, instituée par l'empereur pour déterminer la responsabilité du général Soukhomlinow

dans la crise des munitions et dans le désordre de l'administration militaire, a terminé ses travaux en concluant à ce que l'ancien ministre de la Guerre soit traduit devant une cour martiale.

Nicolas II vient d'approuver cette conclusion.

Dès à présent, le général Soukhomlinow est rayé du Conseil de l'empire.

***

Mardi, 21 mars 1916.

L'épopée de Verdun entretient ici, dans toutes les classes, une admiration enthousiaste, dont je recueille chaque jour quelques témoignages directs. Il s'y mêle toutefois un sentiment de plus en plus mélancolique et mortifiant, le sentiment de l'impuissance à laquelle sont réduites les armées russes.

Pour donner une satisfaction à la conscience publique, l'empereur vient de prescrire, malgré les conditions mauvaises de la saison, une offensive importante au sud de la Dvina, dans la direction de Wilna. Des combats acharnés se succèdent, jour et nuit, entre les lacs Narotch et Vichniew. Les Allemands ont perdu hier quelques villages.

Aujourd'hui, le général Alexéïew adresse au général Joffre le télégramme suivant :

L'empereur me charge de vous prier de transmettre au vaillant 20e corps français les sentiments de sa plus vive admiration et de toute son estime pour sa brillante conduite dans la bataille de Verdun. Sa Majesté est fermement convaincue que, sous le commandement de ses vaillants chefs, l'armée française, fidèle à ses traditions glorieuses, ne manquera pas d'amener à merci ses rudes adversaires. De mon côté, je suis heureux de vous témoigner mes sentiments de plus haute admiration pour la vaillance dont l'armée française a fait preuve dans ces difficiles et violentes rencontres. L'armée russe entière suit avec une attention

soutenue les hauts faits de l'armée française. Elle lui adresse tous ses vœux de frères d'armes pour la victoire complète et n'attend que l'ordre d'engager le combat contre l'ennemi commun.

ALEXÉIEW.

***

[illegible], 22 [illegible] 1910.

Je retourne ce soir au *Narodny Dom* pour entendre Chaliapine dans *Boris Godounow*, qui est son rôle capital.

Le souffle lyrique de Pouchkine, le génie réaliste de Moussorgsky et la puissance dramatique de Chaliapine se combinent si parfaitement que l'illusion du spectateur est absolue. La terrible aventure du faux Dimitry s'évoque dans une suite de tableaux d'un relief et d'un coloris prodigieux : c'est la synthèse intégrale d'une époque. On se croit transporté dans le temps et dans le cadre même du drame ; on participe en quelque sorte aux sentiments des personnages, à leurs angoisses, à leurs violences, à leurs faiblesses, à leurs effrois, à leur déraison, à leurs hallucinations. Dans la scène de la mort, Chaliapine s'est montré, comme toujours, l'égal des plus grands artistes. Quand le glas du Kremlin annonce aux Moscovites l'agonie de l'autocrate ; quand Boris, poursuivi par le fantôme du césaréwitch martyr, l'âme bourrelée de remords, les yeux hagards, la démarche trébuchante, les muscles crispés, les gestes convulsifs, ordonne qu'on lui apporte la robe de moine que doivent revêtir les tsars mourants, on atteint au plus haut degré de l'horreur tragique.

Pendant le dernier acte, Mme S..., qui est dans ma loge, me fait observer avec justesse l'importance que Moussorgsky a donnée à l'action des masses populaires.

La foule pittoresque, qui se meut autour des protagonistes, n'est pas une multitude indifférente et passive, une simple troupe de figurants et de comparses ; elle est active ; elle intervient dans toutes les péripéties du scénario ; elle apparaît sans cesse au premier plan. Les parties chorales, qui abondent, sont indispensables à l'évolution et à l'intelligence du drame. On sent ainsi, à travers la pièce entière, le jeu des forces collectives, obscures, fatales, qui ont toujours été décisives, aux heures graves de l'histoire russe. Et cela explique l'attention fascinée du public. Mme S... ajoute :

— Soyez sûr qu'il y a dans cette salle plusieurs centaines, peut-être un millier de personnes qui, en regardant le spectacle, ne pensent qu'aux événements actuels et qui ont déjà devant les yeux la révolution prochaine... J'ai vu de très près nos troubles agraires de 1905 ; j'étais à la campagne, chez moi, aux environs de Saratow. Ce qui intéresse, ce qui passionne notre peuple dans une révolution, ce ne sont pas les idées politiques et sociales : il n'y comprend rien. Ce qui l'affole, ce sont les spectacles dramatiques, les cortèges avec des drapeaux rouges, des icones et des chants religieux, les fusillades, les massacres, les funérailles, les scènes d'ivresse et de destruction, les viols, les incendies, surtout les incendies qui font un si bel effet dans la nuit...

Très vive de nature, elle s'exalte elle-même à ses descriptions, comme si elle assistait réellement aux tableaux sinistres qu'elle évoque. Puis, après un arrêt brusque, elle reprend d'une voix grave, sur un ton de rêverie :

— Nous sommes une race théâtrale.. Nous sommes trop artistes, trop imaginatifs, trop musiciens... Cela finira par nous jouer un mauvais tour...

Elle se tait, songeuse, avec une expression d'épouvante au fond de ses grands yeux clairs...

CHAPITRE VIII

23 MARS-3 MAI 1916

Nouvelle crise de pessimisme dans la société russe ; conception eschylienne de la fatalité. — Démoralisation du clergé russe ; misère des popes ; les humiliés et les offensés de Dostoïewsky. — Politique réactionnaire de Sturmer : cinq députés socialistes relégués en Sibérie. — Pertes comparées de l'armée française et de l'armée russe. — Le général Polivanow, ministre de la guerre, est sacrifié comme trop favorable à la Douma et remplacé par le général Schouvaïew. — Froideur des milieux libéraux à l'égard de la France ; griefs de 1906, rancune persistante. — Succès de l'armée russe en Turquie d'Asie ; prise de Trébizonde. — Offices de Pâques ; la piété russe. — Un paradoxe sur Pierre le Grand : « le précurseur des révolutionnaires modernes ». — La communion pascale au *Féodorowsky Sobor*. Une sinistre prédiction de Raspoutine. — La foi au surnaturel et la notion du miracle chez les *moujiks*. — Exigences imprévues de la Roumanie pour prix de sa coopération militaire.

Jeudi, 23 mars 1916.

Dîner à l'ambassade ; j'ai invité une vingtaine de Russes, dont Schébéko, qui était ambassadeur à Vienne en 1914, puis quelques Polonais, dont le comte et la comtesse Joseph Potocki, le prince Stanislas Radziwill, le comte Ladislas Wiélopolski, enfin quelques Anglais de passage.

Après le dîner, je cause isolément avec Potocki et Wiélopolski. L'un et l'autre, faisant allusion à des renseignements qui leur viennent de Berlin par la voie de

L'AMBASSADE DE FRANCE À PETROGRAD. — LE GRAND SALON.

Suède, me tiennent le même langage : « La France et l'Angleterre seront peut-être victorieuses, à la longue. Mais la Russie a dès maintenant perdu la partie ; en tout cas, elle n'aura jamais Constantinople et c'est au détriment de la Pologne qu'elle opérera sa réconciliation avec l'Allemagne : Sturmer sera l'instrument de cette réconciliation. »

Puis, une de mes invitées russes, la princesse V..., qui a le cœur très haut placé, avec une intelligence vive et instruite, me fait signe de venir m'asseoir auprès d'elle.

— Pour la première fois, vous me voyez tout à fait découragée, soupire-t-elle. J'ai tenu bon jusqu'en ces derniers temps. Mais, depuis que cet affreux Sturmer est au gouvernement, je n'ai plus d'espoir...

Je ne la réconforte qu'à demi, afin qu'elle me dise toute sa pensée ; j'insiste néanmoins sur les garanties que le patriotisme de Sazonow représente pour la continuation énergique de la guerre.

— Oui... Mais combien de temps restera-t-il encore au pouvoir? Et que se passe-t-il derrière lui? Que prépare-t-on à son insu?... Vous n'ignorez pas que l'impératrice le déteste, parce qu'il n'a jamais voulu s'incliner devant l'abject gredin qui déshonore la Russie. Je ne vous le nomme pas, ce bandit : je ne peux pas prononcer son nom sans cracher !...

— Que vous soyez inquiète, attristée, je le comprends. Dans une certaine mesure, je partage votre inquiétude. Mais, de là à jeter le manche après la cognée, oh ! non... Plus les temps sont difficiles, plus on a le devoir d'être ferme. Et vous le devez, vous, plus que personne, parce que vous avez la réputation d'être courageuse et que votre courage en soutient beaucoup d'autres.

Elle se tait un instant, comme si elle écoutait une voix intérieure. Puis, elle reprend avec une mélancolie grave et résignée :

— Ce que je vais vous dire va vous paraître pédant,

absurde. Tant pis !... Je crois beaucoup à la fatalité ; j'y crois comme les poètes antiques, Sophocle, Eschyle, qui étaient convaincus que les dieux de l'Olympe eux-mêmes obéissaient au destin.

— *Me quoque Fata regunt*... Vous voyez que de nous deux, le pédant, c'est moi, puisque je vous cite du latin.

— Qu'est-ce qu'elle signifie, votre citation ?

— Ce sont des paroles que le poète Ovide place dans la bouche de Jupiter et qui veulent dire : « Moi aussi, je suis soumis au destin. »

— Eh bien ! depuis le règne de Jupiter, les choses n'ont pas changé. C'est toujours le destin qui mène le monde et la Providence elle-même obéit à la fatalité. Ce que je vous dis là n'est pas très orthodoxe et je ne le répéterais pas devant le Saint-Synode. Mais je suis poursuivie par l'idée que la fatalité pousse la Russie à une catastrophe. J'en souffre comme d'un cauchemar.

— Qu'entendez-vous par la fatalité?

— Oh ! je ne pourrais jamais vous l'expliquer. Je ne suis pas philosophe, moi. Chaque fois que j'ouvre un livre de philosophie, je m'endors. Mais je sens très bien ce que c'est que la fatalité. Aidez-moi à le dire.

— Eh bien ! c'est la forces des choses, la loi de la nécessité, l'ordre naturel de l'univers... Ces définitions ne vous suffisent pas?

— Non, pas du tout. Si la fatalité n'était que cela, elle ne me ferait pas peur. Car enfin, la Russie a beau être un très grand empire, je ne pense pas que sa victoire ou sa défaite puisse intéresser beaucoup l'ordre naturel de l'univers...

Alors, en cherchant un peu ses mots, mais avec une spontanéité parfaite et sans la moindre affectation, elle me décrit la fatalité comme une puissance mystérieuse, aveugle, irrésistible, qui intervient au hasard dans les affaires du monde ; qui poursuit inflexiblement ses desseins, en dépit de tous les efforts humains, de toute la

prudences humaines, de tous les calculs humains ; qui trouve enfin une joie maligne à se servir de nous-mêmes pour nous plier à ses caprices.

— Voyez, continue-t-elle, voyez l'empereur. N'est-il pas visiblement prédestiné à la perte de la Russie? N'êtes-vous pas frappé de sa malchance? Est-ce possible d'accumuler dans un seul règne plus de mécomptes, d'échecs et de calamités? Tout ce qu'il a entrepris, ses idées les plus sages, ses inspirations les plus nobles, tout a raté ou même s'est retourné contre lui. Logiquement, quelle doit être sa fin?... Et l'impératrice! Connaissez-vous dans la tragédie antique une créature plus funeste, plus maudite?.. Et *l'autre*, l'immonde sacripant, que je ne veux pas nommer! Est-il assez marqué aussi par le Destin!... Comment expliquez-vous que, à une heure pareille de l'histoire, ces trois êtres inconsistants et bornés tiennent dans leurs mains le sort du plus vaste empire du monde? Vous n'y reconnaissez pas l'action de la fatalité? Voyons : soyez franc!

— Vous êtes très éloquente ; mais vous ne me convainquez pas du tout. La fatalité n'est qu'une excuse que les âmes faibles se donnent à elles-mêmes pour céder... Puisque j'ai commencé à être pédant, je le serai jusqu'au bout ; je vais encore vous citer du latin. Il y a, dans Lucrèce, une admirable définition de la volonté : *Fatis avulsa potestas*, ce qu'on peut traduire « une force arrachée à la fatalité ». Le plus pessimiste des poètes a reconnu lui-même qu'on peut lutter contre le Destin.

Après un intervalle de silence, la princesse V... reprend avec un sourire triste :

— Vous êtes heureux de pouvoir penser ainsi. On voit bien que vous n'êtes pas Russe! Je vous promets pourtant de réfléchir à vos paroles... Mais, de grâce, mon cher ambassadeur, oubliez tout ce que je vous ai dit. Et surtout ne le répétez à personne ; car j'ai honte de m'être laissée aller ainsi devant un étranger.

— Un allié !

— Oui, et un ami... Tout de même, un étranger !... Alors, je compte sur votre discrétion : vous garderez mes condoléances pour vous seul, n'est-ce pas?... Maintenant, rapprochons-nous de nos autres convives...

***

Dimanche, 26 mars 1916.

A Verdun, la lutte effroyable continue.

Malgré la rigueur du froid et l'abondance de la neige, les Russes essaient de nous venir en aide par quelques attaques sur le front de la Dvina. Ils ont remporté hier des succès appréciables dans le secteur de Jacobstadt et à l'ouest du lac Narotch.

***

Lundi, 27 mars 1916.

La psychologie des criminels russes est d'un intérêt captivant ; elle offre au moraliste et au sociologue, au juriste et au médecin une source inépuisable d'observations variées, bizarres, contradictoires, paradoxales, déconcertantes, invraisemblables. Chez nul autre peuple, les drames de la conscience, les énigmes du libre arbitre et de l'atavisme, les problèmes de la responsabilité personnelle et de la sanction pénale ne revêtent un aspect aussi complexe et troublant. C'est pourquoi les dramaturges et les romanciers russes ont fait de « l'âme criminelle » leur thème de prédilection.

Par le traducteur qui, chaque matin, me rend compte de la presse, je me tiens au courant de la chronique judiciaire et je peux constater que les fictions de la littérature n'exagèrent pas la réalité. Souvent même, c'est la réalité qui dépasse l'imagination des écrivains.

Un des faits que j'observe le plus fréquemment est le brusque réveil de la conscience religieuse aussitôt que la fureur homicide ou la convoitise brutale sont satisfaites. Encore faut-il préciser, — comme je l'ai noté plusieurs fois déjà dans ce Journal, — que la conscience religieuse du Russe s'inspire uniquement de l'Évangile. Dans les âmes les plus égarées, la notion chrétienne du péché, du repentir et de l'expiation ne s'abolit jamais. Après le paroxysme cérébral et la décharge nerveuse qui ont produit l'acte criminel, on voit presque toujours le coupable s'effondrer intérieurement. La tête basse, l'œil éteint, le front plissé, il s'absorbe dans une détresse anxieuse, dans une contention accablée. Bientôt, un sentiment le domine tout entier avec la force opiniâtre d'une idée fixe ; c'est la honte, le remords, le besoin irrésistible d'avouer sa faute et de l'expier. Il se prosterne alors jusqu'à terre davant les icones ; il se frappe la poitrine à grands coups ; il implore éperdument le Christ. Toute son attitude morale semble déterminée par cette pensée de Pascal : « Dieu absout dès qu'il voit la pénitence dans le cœur. »

Une anecdote, que Dostoïewsky a insérée dans le roman l'*Adolescent*, illustre d'une manière frappante ce que je viens de dire. Il s'agit d'un soldat qui, ses années de service accomplies, retourne à son village. Les habitudes qu'il a prises au régiment lui rendent bientôt insupportable la vie monotone avec les *moujiks;* d'ailleurs, il déplaît lui-même aux *moujiks*. Alors, il se met à boire et devient mauvais. Un jour, il dévalise les voyageurs. Les soupçons se portent immédiatement sur lui ; on l'arrête. Mais les preuves décisives manquent. Devant le tribunal, son avocat, fort habile, est sur le point d'enlever un acquittement. Soudain, l'accusé se lève, coupe la parole à son défenseur : « Non, attends, laisse-moi parler. Je vais tout dire... » Et il dit tout *jusqu'à la dernière miette*. Puis, il éclate en sanglots, se frappe violemment la

poitrine, et clame son repentir. Les jurés, très émus, se retirent pour délibérer. Après quelques minutes, ils rapportent un verdict de « non culpabilité ». L'auditoire applaudit. Les juges prononcent un arrêt d'absolution. Mais l'ancien soldat ne bouge pas : il est consterné. Quand il se retrouve enfin libre dans la rue, il marche au hasard, en proie à une torpeur morne. Le lendemain, après une nuit sans sommeil, il est encore plus déprimé : il refuse de boire et de manger, il ne veut parler à personne. Et, le cinquième jour, il se pend. Un personnage du roman, un *moujik*, devant qui l'on raconte cette aventure, Macaire-Ivanowitch, conclut : « Voilà ce qu'il en coûte de vivre avec ses péchés sur l'âme !... »

***

Mercredi, 20 mars 1[illegible].

L'ancien président du Conseil, Kokovtsow, dont j'apprécie tant le patriotisme perspicace et la solide raison, vient me voir à l'ambassade : il est, comme toujours, fort pessimiste ; j'ai même l'impression qu'il se contient pour ne pas me laisser voir toute sa désespérance.

Dans le diagnostic général qu'il porte sur l'état intérieur de la Russie, je remarque l'importance qu'il attache à la démoralisation du clergé russe. Avec un accent douloureux qui fait trembler par instants sa voix grave, il finit par me dire :

— Les forces religieuses de ce pays ne résisteront plus longtemps à l'épreuve abominable qu'on leur impose. L'épiscopat et les hauts emplois ecclésiastiques sont presque entièrement asservis maintenant à la clique de Raspoutine. C'est comme une maladie infâme, c'est comme une gangrène qui aura bientôt dévoré tous les organes supérieurs de l'Église. Quand je pense aux marchandages ignobles qui se pratiquent certains jours

dans les bureaux du Saint-Synode, j'en pleure de honte... Mais il y a pour l'avenir religieux de la Russie, — et je parle d'un avenir prochain, — il y a un autre péril, qui ne me semble pas moins redoutable : c'est le progrès des idées révolutionnaires dans le bas clergé, surtout parmi les jeunes prêtres. Vous n'ignorez pas combien la condition de nos popes est déplorable, matériellement et moralement. Le *sviatchénik* de nos paroisses rurales vit presque toujours dans une misère noire, qui lui fait perdre trop souvent toute dignité, toute vergogne, tout respect de son costume et de sa fonction. Les paysans le méprisent à cause de sa paresse et de son ivrognerie ; de plus, ils se chamaillent sans cesse avec lui sur le prix des offices et des sacrements ; aussi ne se gênent-ils pas pour l'injurier à l'occasion et même pour le rosser. Vous n'imaginez pas ce qui s'accumule quelquefois de souffrance et de rancune dans l'âme d'un pope !... Nos socialistes ont très habilement exploité cette situation pitoyable du bas clergé. Depuis une douzaine d'années, ils mènent une propagande active parmi les prêtres de campagne, surtout parmi les jeunes. Ils recrutent ainsi, non seulement des soldats pour l'armée de l'anarchie, mais encore des apôtres et des entraîneurs qui ont naturellement de l'action sur nos foules ignorantes et mystiques. Vous vous rappelez le rôle malfaisant que le pope Gapone a joué dans les émeutes de 1905 : il répandait autour de lui une sorte de magnétisme... Quelqu'un de bien renseigné m'affirmait l'autre jour que la propagande révolutionnaire pénètre maintenant jusque dans les collèges ecclésiastiques. Vous savez que les séminaristes sont tous fils de prêtres : la plupart sont dénués de ressources ; les souvenirs que beaucoup d'entre eux apportent de leur village en font déjà, selon le mot de Dostoïewsky, « des humiliés et des offensés » ; leur cerveau n'est donc que trop prédisposé à recevoir la semence de l'évangile socialiste. Et, pour achever de leur fausser l'esprit, on les excite, contre la

hiérarchie de l'Église en leur racontant les scandales de Raspoutine !...

***

Jeudi, 30 mars 1916.

La Douma vient d'achever, en comité secret, l'examen du budget des Affaires étrangères. Sazonow a été plusieurs fois amené à prendre la parole. Son patriotisme, sa franchise courageuse et simple, sa haute conscience lui ont valu un grand succès d'estime et de sympathie. Donc, tout va bien de ce côté.

Mais, dans le domaine de la politique intérieure, les relations du gouvernement et de l'assemblée deviennent chaque jour plus difficiles, plus hargneuses. En deux mois de pouvoir, Sturmer a réussi à faire regretter Gorémykine. Toute la bureaucratie rivalise de zèle réactionnaire. Si l'on voulait susciter une crise violente, on ne s'y prendrait pas autrement. Je m'attends à voir recommencer bientôt le jeu des provocations policières, les exploits des bandes noires, les massacre de juifs.

Un fait récent exaspère les groupes d'extrême gauche à la Douma : le tribunal supérieur de Pétrograd vient de condamner à la relégation perpétuelle en Sibérie cinq députés social-démocrates, sur le chef de propagande révolutionnaire.

Leur arrestation remontait au mois de novembre 1914, à l'époque où Lénine, réfugié en Suisse, inaugurait sa campagne défaitiste par cette profession de foi : « Les socialistes russes doivent souhaiter la victoire de l'Allemagne, parce que la défaite de la Russie entraînera la ruine du tsarisme... » Les cinq députés, Pétrowsky, Chagow, Badaïew, Mouranow et Samoïlow, furent d'abord inculpés de trahison ; par la suite, on ne retint contre eux que le grief d'avoir essayé d'organiser une action révolutionnaire dans l'armée. Le célèbre avocat de Pétro-

grad, Soklow, et le député « travailliste », Kérensky, présentèrent habilement la défense. La condamnation ne fut pas moins rigoureuse.

Au cours de sa plaidoirie, Kérensky a déclaré : « Jamais les accusés n'ont pensé à provoquer une révolution pendant la guerre ; jamais ils n'ont souhaité la défaite de notre armée ; jamais ils n'ont tendu la main à l'ennemi pardessus la tête de ceux qui meurent en défendant la patrie. Ce qu'ils redoutaient, au contraire, c'est que les réactionnaires russes ne fissent alliance avec les réactionnaires allemands... » Cette allusion à une connivence occulte de l'autocratisme russe et de l'absolutisme prussien n'est que trop fondée. Mais je considère comme non moins établis les préparatifs de trahison que le socialisme russe poursuit dans l'ombre, en s'adressant aux pires instincts des ouvriers et des soldats.

* * *

Samedi, 1er avril 1916.

Je vais voir Sturmer pour l'entretenir de questions administratives qui ressortissent à son département.

La figure pateline, le geste ouvert, il m'accable de promesses mielleuses :

— Excellence, j'ordonnerai à mes bureaux de faire tout le possible pour vous plaire. Et ce qu'ils déclareront impossible, je le ferai moi-même.

J'enregistre ces belles déclarations ; puis, m'adressant non plus au ministre de l'Intérieur, mais au président du Conseil, je lui parle des difficultés que la bureaucratie ne cesse de créer aux industries privées qui travaillent pour la guerre, je lui cite plusieurs cas récents qui témoignent, dans les administrations publiques, d'autant de mauvaise volonté que d'insouciance et de désordre :

— J'invoque, dis-je, votre haute autorité pour mettre fin à ces abus scandaleux.

— Oh ! *scandaleux* est bien excessif, monsieur l'ambassadeur ! J'admets tout au plus qu'il y ait eu quelques négligences et je vous remercie de me les signaler.

— Non, monsieur le président, les faits que je vous rapporte et que je vous certifie ne sont pas seulement des négligences : ils révèlent un système d'obstruction, un parti pris d'hostilité.

D'un air désolé, la main sur le cœur, il me garantit l'ardent patriotisme, le zèle dévoué, l'impeccable probité de l'administration impériale. J'insiste d'autant plus dans mes récriminations ; je prouve par des chiffres que la Russie pourrait aisément fournir un effort triple ou quadruple, alors que la France épuise toute sa vitalité. Il se récrie :

— Mais nous avons perdu sur les champs de bataille un million d'hommes !

— Cela signifie que les pertes de la France sont quatre fois plus importantes que celles de la Russie.

— Comment ?

— Le calcul est simple. La Russie compte 180 millions d'habitants et la France 40. Pour qu'il y eût équivalence dans les pertes, il faudrait que les vôtres fussent quatre fois et demie supérieures aux nôtres. Or, si je ne me trompe, les pertes actuelles de l'armée française dépassent 800 000 hommes... Et je ne parle que de l'équivalence numérique !

Il lève les yeux au ciel

— Je n'ai jamais su calculer. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nos pauvres *moujiks* donnent leur vie sans marchander.

— Je le sais. Vos *moujiks* sont admirables ; mais c'est de vos *tchinovniks* que je me plains.

Avec un froncement autoritaire des sourcils et un majestueux redressement du torse, il reprend :

— Monsieur l'ambassadeur, je vais faire vérifier tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre. S'il y a eu des

fautes, elles seront impitoyablement réprimées. Vous pouvez compter sur mon énergie.

J'incline la tête en signe de remerciement. Il poursuit du même ton :

— Je suis très doux par nature ; mais je ne recule devant aucune rigueur, quand il s'agit de servir l'empereur et la Russie. Ayez donc confiance en moi, Excellence. Tout ira bien ; oui, tout ira bien, avec l'aide de Dieu.

Je le quitte sur cette fallacieuse assurance, en regrettant néanmoins qu'il n'ait pas relevé mon allusion à *l'équivalence numérique* des pertes françaises et des pertes russes. J'aurais voulu lui faire sentir que, dans l'évaluation des pertes subies par les deux alliés, le nombre n'est pas le seul facteur ni même le facteur principal. Sous le rapport de la culture et comme produits de la civilisation, le Français et le Russe ne sont pas au même étage. L'empire des tsars est un des pays les plus arriérés du monde : sur 180 millions d'habitants, 150 ne savent ni lire ni écrire. Auprès de cette masse ignorante et primitive, que l'on se représente notre armée : tous les soldats instruits ; le plus grand nombre très intelligents et de sens très fins ; en tête, une légion innombrable de jeunes hommes ayant déjà fait leurs preuves de maîtrise, de science, de goût, de talent ; c'est l'élite et la fleur de l'humanité. A cet égard, nos pertes surpassent énormément les pertes russes. En m'exprimant de la sorte, je ne méconnais pas que, dans le domaine de l'idéal, la vie la plus humble acquiert par le sacrifice une valeur infinie, et, quand un pauvre *moujik* se fait tuer, ce serait abominable de lui décerner comme oraison funèbre : « Tu ne savais ni lire ni écrire et tes grosses mains n'étaient bonnes qu'à pousser la charrue. Ainsi, tu n'as pas donné grand'chose en donnant ta vie... » Rien n'est donc plus éloigné de ma pensée que d'appliquer à cette foule de héros obscurs le jugement dédaigneux que Tacite laissait tomber sur les martyrs chrétiens : *Si interissent, nec damnum*. Mais, au point de

vue politique, au point de vue de la contribution effective à l'Alliance, il est certain que la part française est de beaucoup prépondérante.

***

Dimanche, 2 avril 1916.

Le général Polivanow, ministre de la Guerre, est relevé de ses fonctions et remplacé par le général Schouvaïew, qui est un pauvre d'esprit.

La disgrâce du général Polivanow est une perte sensible pour l'Alliance. Il avait remis autant d'ordre qu'on pouvait en remettre dans les bureaux de la Guerre ; il avait réparé, autant qu'elles étaient réparables, les erreurs, les incuries, les dilapidations, les trahisons de son prédécesseur le général Soukhomlinow. Il n'était pas seulement un excellent administrateur, aussi méthodique et ingénieux que probe et vigilant ; il possédait, à un haut degré, le sens stratégique, et le général Alexéïew, qui n'accepte pas volontiers les conseils, tenait grand compte des siens.

D'un loyalisme impeccable mais d'opinions libérales, il comptait de nombreux amis à la Douma, dans les rangs des « octobristes » et des « cadets », qui fondaient sur lui beaucoup d'espérances. Il apparaissait comme une réserve du régime, capable de le défendre à la fois contre les folies de l'absolutisme et les excès de la révolution.

La confiance qu'il inspirait à la Douma ne pouvait que le desservir et le discréditer auprès de l'impératrice. On a surtout exploité à son détriment les relations qu'il entretenait avec le président des « octobristes », Goutchkow, « l'ennemi personnel des Majestés. » Et, une fois de plus, par faiblesse, l'empereur a sacrifié un de ses meilleurs serviteurs.

On m'assure toutefois que la retraite du général Polivanow ne présage aucune évolution dans la politique intérieure de l'empire et que l'empereur a prescrit récemment à Sturmer d'éviter tout conflit avec la Douma.

***

Lundi, 6 avril 1916.

Maxime Kovalewsky vient de succomber à une courte maladie.

Né en 1851, professeur à l'université de Moscou et délégué par elle au conseil de l'empire, il était une des figures les plus marquantes du parti « cadet ».

Épris de justice, il pratiquait une des vertus les plus rares qui soient en Russie... et ailleurs : la tolérance. L'antisémitisme révoltait sa conscience et son cœur. Me parlant un jour du régime abominable auquel le tsarisme a soumis les Juifs, il me citait le mot de Stuart Mill : « Dans une nation civilisée, il ne doit pas y avoir de parias. » Au cours de notre dernier entretien, il m'avait laissé voir qu'il se faisait peu d'illusions sur la gravité des maux dont souffre la Russie et sur l'immense difficulté de réformer l'ordre établi sans que tout l'édifice croule. L'ignorance des masses populaires l'inquiétait par-dessus tout. Là encore, il pensait avec Stuart Mill : « Le suffrage universel a pour condition préalable l'enseignement universel. »

Par rapport au chiffre de sa population, la Russie est, après la Chine, le pays qui compte le moins d'hommes instruits et distingués, le pays où l'état-major social est le plus inférieur en nombre et en qualité. La disparition d'un Maxime Kovalewsky est donc une perte sensible au point de vue national.

***

Lundi, 10 avril 1916.

Je dîne au restaurant Donon avec le comte et la comtesse Joseph Potocki, le prince Constantin Radziwill et sa nièce la princesse Stanislas Radziwill, le comte

de Brœl-Plater, le comte Ledi-les Wiélopolski, etc.

L'atmosphère de la réunion est toute polonaise ; on s'exprime donc assez librement devant moi. Des propos qui s'échangent, des faits que l'on cite, des euphémismes auxquels on a recours, je conclus que cette guerre, où les belligérants de l'Europe centrale et de l'Europe occidentale portent au maximum leur puissance d'organisation militaire et de cohésion politique, dépasse de beaucoup les forces matérielles et morales de la Russie.

Après le dîner, Wiélopolski me prend à part et s'épanche complètement :

— J'ai fait jadis mes études à l'université de Berlin et je vous avoue que j'en ai gardé une impression profonde, je dirai même un souvenir très agréable. Cela ne m'empêche pas de détester la Prusse cordialement et d'être un loyal sujet de l'empereur Nicolas. Mais je ne peux pas m'affranchir tout à fait de mon instruction allemande, quand je me laisse aller à *philosopher* sur les choses de Russie...

Et, avec un grand luxe d'arguments historiques, il s'applique à me prouver que, malgré ses apparences colossales, la Russie est le plus faible des États belligérants, celui qui doit fléchir le premier, parce que sa civilisation arriérée limite étroitement ses facultés productives et que, d'autre part, sa conscience nationale est encore trop imparfaite pour résister à l'action dissolvante d'une guerre prolongée.

***

Mardi, 11 avril 1916.

Dans la journée d'avant-hier, la bataille de Verdun semble avoir atteint son paroxysme d'horreur et d'acharnement. Sur toute la ligne, les vagues furieuses de l'offensive allemande ont été victorieusement repoussées.

A nulle heure de son histoire, l'âme française ne

s'est élevée plus haut. Sazonow, chez qui la conscience morale est d'une rare sensibilité, me l'exprimait ce matin, avec émotion.

***

Mercredi, 12 avril 1916.

Le comte Constantin de Broel-Plater est en partance pour Londres, Paris et Lausanne, où il va conférer avec ses compatriotes polonais.

Je l'ai invité à déjeuner ce matin, ainsi que le comte Ladislas Wiélopolski et le comte Joseph Potocki ; personne autre, afin que nous puissions causer librement.

Un entretien très confiant, que j'ai eu hier avec Sazonow, me permet de leur certifier que l'empereur persévère dans ses intentions libérales envers la Pologne.

Wiélopolski me répond :

— Je n'ai aucune inquiétude quant aux intentions de l'empereur et de Sazonow. Mais Sazonow peut, du jour au lendemain, disparaître de la scène politique. Et alors, qui nous garantira contre une défaillance de l'empereur?

Plater expose que les Alliés devraient prendre en main la question polonaise, de façon à l'internationaliser.

Je m'élève avec force contre cette idée. La prétention d'internationaliser la question polonaise provoquerait, dans les milieux nationalistes de l'empire, un éclat d'indignation et paralyserait toutes les sympathies qui nous sont acquises dans les autres milieux. Sazonow lui-même se cabrerait. Et toute la bande de Sturmer aurait beau jeu à clamer contre les puissances démocratiques d'Occident qui profitent de l'alliance pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la Russie. J'ajoute :

— Vous connaissez les sentiments du gouvernement français pour votre cause, et je peux vous garantir que sa sollicitude ne reste pas inactive. Mais son action sera d'autant plus efficace qu'elle sera plus discrète, plus

exempte de tout caractère officiel. En ce qui me concerne, je ne perds aucune occasion d'amener les ministres de l'empereur à me parler de la Pologne, à me confier leurs idées, leurs indécisions, leurs objections, sur les graves et complexes problèmes que soulève la proclamation de l'autonomie polonaise. Pour n'être formulées qu'à titre privé, leurs déclarations réitérées (car aucun d'eux, même Sturmer, n'a osé protester devant moi contre les intentions de l'empereur), toutes ces déclarations, dis-je, finissent par constituer une sorte d'engagement moral qui, en cas de besoin, permettrait au gouvernement français de parler avec une singulière autorité, quand viendra l'heure de la résolution définitive.

Plater me promet de s'exprimer dans ce sens avec ses compatriotes ; mais il ne me cache pas qu'il aura de la peine à les persuader.

***

Vendredi, 14 avril 1916.

Malgré les périls, la longueur et la difficulté du voyage, il ne se passe guère de semaine où je ne voie arriver quelques Français, officiers, ingénieurs, commerçants, journalistes, etc. Pour peu que leur séjour se prolonge et qu'ils aient l'esprit d'observation, ils m'expriment tous leur pénible surprise de la réserve, de la froideur même, qu'ils constatent dans les milieux libéraux à l'égard de la France.

C'est malheureusement vrai. Et, par exemple, la *Retch*, organe officiel des « cadets », est l'un des journaux russes qui passent le plus volontiers sous silence nos actions militaires, qui se montrent le plus avares d'éloges pour notre armée, le plus attentif à signaler les lenteurs ou les fautes de notre stratégie. Sauf un petit nombre d'exceptions, parmi lesquelles je citerai Milioukow, Chingarew et Maklakow, la majorité du parti ne s'est pas encore

affranchie de sa vieille et tenace rancune envers l'Alliance.

Le grief date de dix ans. La guerre de Mandchourie venait de s'achever en désastre, et, par toute la Russie, ce n'était qu'émeutes, grèves, complots, assassinats de fonctionnaires, mutineries dans la marine et dans l'armée, révoltes agraires, pillages, *pogroms*. De plus, le trésor de l'empire était à sec. Un emprunt de deux milliards deux cent cinquante millions de francs fut négocié sur le marché de Paris. Pour nos banques et notre presse, l'émission était alléchante. Le gouvernement de la République hésitait néanmoins à autoriser l'opération, car nos partis d'extrême gauche exigeaient que le contrat d'emprunt fût soumis à la Douma, qui aurait pu ainsi dicter ses conditions au tsarisme. Le comte Witte s'y opposait naturellement, de toutes ses forces. La position du cabinet radical, présidé par Léon Bourgeois, était délicate. Allions-nous consolider l'absolutisme monarchique en Russie à l'aide de l'argent français? Dans le conflit ouvert entre le peuple russe et l'autocratisme, prendrions-nous parti pour l'oppresseur ou pour les opprimés? Une considération, insoupçonnée de l'opinion française, détermina l'acquiescement final de nos ministres aux demandes du gouvernement impérial. Les relations de la France et de l'Allemagne étaient mauvaises : la convention d'Algésiras n'était qu'un armistice diplomatique. D'autre part, nous connaissions les intrigues astucieuses que l'empereur Guillaume poursuivait personnellement auprès du tsar, pour lui imposer une alliance russo-allemande, à laquelle la France eût été sommée de souscrire. Était-ce le moment de rompre avec le tsarisme? En autorisant, au mois d'avril 1906, l'émission de l'emprunt russe sur la place de Paris, le gouvernement de la République resta fidèle au principe directeur de notre politique étrangère : chercher dans le développement pacifique de la force russe la sauvegarde principale de notre indépendance nationale.

Parmi les démocrates de la Douma, ce fut une explosion de colère contre la France. Et leur ressentiment couve toujours.

***

Samedi, 15 avril 1916.

Je fais visite à Mme Tanéïew, femme du secrétaire d'État, directeur de la chancellerie impériale et mère de Mme Wyroubow.

Je ne l'ai pas vue depuis longtemps, quoique j'aie toujours plaisir à causer avec elle dans son vieil appartement du Palais Michel ; car ses traditions de famille l'ont enrichie de souvenirs.

Son père, l'aide de camp général Ilarion Tolstoï, vécut intimement à la cour d'Alexandre II ; son aïeul maternel, le prince Alexandre Golitzine, accompagna le grand-duc Constantin dans sa vice-royauté de Pologne. Enfin, voilà plus d'un siècle que les Tanéïew se succédèrent à la direction de la chancellerie impériale.

Elle m'a prêté récemment un journal tenu par sa grand'-mère, la princesse Golitzine, pendant l'insurrection polonaise de 1830-1831. On y voit quelles illusions la Russie nourrissait alors envers la Pologne et avec quelle générosité les Russes avaient pardonné aux Polonais le crime des trois partages.

Mais ce n'est pas de la Pologne que je l'entretiens aujourd'hui ; je la questionne insidieusement sur sa fille, Mme Wyroubow, sur les fonctions absorbantes qu'elle remplit au palais, sur la permanente assiduité que lui impose la confiance de l'impératrice.

— Oh oui ! me dit-elle, ma pauvre Annie est quelquefois bien fatiguée. Jamais un instant de repos !... Depuis que l'empereur est aux armées, l'impératrice est accablée de travail ; elle doit se tenir au courant de tout. Ce bon M. Sturmer la consulte à tout propos. Elle ne s'en plaint

pas. Loin de là ! Mais il en résulte naturellement pour ma fille beaucoup de lettres, beaucoup de démarches !...

***

Mercredi, 19 avril 1916.

Hier, les Russes ont pris Trébizonde. Ce succès va peut-être ranimer, dans l'esprit public, le rêve de Constantinople, dont personne ne parle plus.

Depuis quatre siècles et demi, l'étendard rouge de l'Islam flottait sur « Tirabzon » ; la civilisation chrétienne y rentre avec l'armée russe. Après l'écroulement de l'empire grec en 1204, les Comnène transportèrent les vestiges de leur puissance et de leur fortune sur le littoral pontique. Leur nouvel empire atteignit rapidement un haut degré de force, d'éclat et de prospérité. Dans l'imagination naïve des trouvères occidentaux, les empereurs de Trébizonde apparaissaient même comme des souverains fabuleux, comme des potentats auréolés d'une gloire et d'une richesse fantastiques. C'était le pays de « la Princesse lointaine ». En réalité, l'empire de Trébizonde fut, pendant près de trois siècles, le rempart avancé du christianisme byzantin et de la civilisation européenne contre les envahisseurs turcs.

***

Jeudi, 20 avril 1916.

Selon l'usage, les ambassadeurs et ministres des puissances catholiques sont conviés ce matin, en grande tenue, au prieuré de Malte, pour entendre la messe du jeudi saint.

Dans l'étroite église constellée de croix octogones, devant le trône du grand-maître et les inscriptions latines, je retrouve comme l'an dernier les souvenirs hétéroclites du tsar dément que fut l'empereur Paul.

Comme l'an dernier aussi, la pathétique liturgie qui se déroule devant moi ramène ma pensée vers les deuils de France, vers la foule innombrable, toujours croissante, de nos morts. L'histoire enregistra-t-elle jamais un pareil nécrologe?... Plus spécialement, je songe à nos héros de Verdun qui, avec tant de simplicité, d'un cœur ardent et si allègre, ont élevé jusqu'au sublime, jusqu'au prodige, les vertus séculaires de l'âme française.

*
* *

Vendredi, 21 avril 1916.

Cette année encore, les calendriers russe et grégorien coïncident pour la date de Pâques.

Vers la fin du jour, la princesse D..., qui est fort libre d'opinions et qui aime « aller au peuple », m'emmène dans les églises des quartiers populaires.

Après un court arrêt à la Lavra étincelante et somptueuse de Saint-Alexandre Newsky, nous visitons la petite église de l'Exaltation de la Croix, qui avoisine le canal Obvodny, puis la cathédrale d'Ismaïlow, qui est à l'extrémité de la Fontanka, enfin les églises de Sainte-Catherine et de la Résurrection, qui s'élèvent au milieu des usines et des docks, non loin de la Néwa.

Partout, un luminaire éblouissant ; partout, des chœurs admirables pour la beauté des voix, pour la maîtrise de l'exécution, pour la profondeur du sentiment religieux.

Partout aussi les visages reflètent une piété rêveuse et grave, timide et concentrée.

Nous nous attardons à l'église de la Résurrection, où l'assistance est particulièrement recueillie.

Soudain, la princesse D... me pousse le coude :

— Regardez ! me dit-elle. N'est-ce pas émouvant?

Et d'un glissement des yeux, elle me désigne un *moujik* en prière, à deux pas de nous. C'est un homme d'une cin-

quantaine d'années, vêtu d'une touloupe rapiécée, haut de taille, l'air phtisique, la face camuse, le front ridé, les tempes chauves, les joues creuses sous la barbe grisonnante et rare, la tête inclinée vers l'épaule droite, les mains jointes devant la poitrine et crispées autour de la casquette. A plusieurs reprises, il se frappe le front et les épaules avec ses doigts rassemblés, tandis que ses grosses lèvres bleuâtres balbutient : *Gospodi pomilouï!* « Seigneur, ayez pitié de moi ! » Après chaque appel, il exhale un profond soupir, un gémissement sourd et douloureux. Puis il redevient immobile. Mais sa physionomie n'en est que plus expressive. Une lueur phosphorescente, extatique, baigne ses yeux pâles, qui semblent voir réellement quelque chose d'invisible.

La princesse D... me serre le bras :

— Regardez-le, regardez-le !... En ce moment, il *voit* le Christ.

Pendant que je reconduis ma compagne chez elle, nous devisons sur les instincts religieux des Russes ; je lui cite le mot de Pascal : « La foi, c'est Dieu sensible au cœur. » Et je lui demande si elle ne pense pas qu'on puisse dire : « Pour les Russes, la piété, c'est Jésus-Christ sensible au cœur. »

— Oh oui ! s'écrie-t-elle. C'est cela exactement.

***

Samedi, 22 avril 1916.

Sazonow me dit ce matin, d'un air agacé :

— Bratiano continue son jeu !

Il a reçu en effet hier soir la visite du colonel Tatarinow, attaché militaire à Bucarest, qui est arrivé de Roumanie pour faire son rapport à l'empereur. D'après lui, l'entente entre l'état-major russe et l'état-major roumain serait facile à réaliser en vue d'une action dans la Dobroudja. Ses conférences avec le général Iliesco lui per-

mettaient même de croire que l'accord était conclu en principe sur cette base. Mais, lorsqu'il est allé prendre congé de Bratiano, celui-ci a formulé inopinément la prétention que l'armée russe reçoive, pour objectif principal et immédiat, l'occupation de Roustchouk, afin de protéger Bucarest contre une agression des Bulgares. Le général Alexéïew estime qu'une pareille prétention, qui ne tient aucun compte des difficultés que présenterait une marche de 250 kilomètres sur la rive droite du Danube, témoigne une fois de plus, chez Bratiano, le parti pris de se dérober à la conclusion d'une convention militaire.

— Et l'on dira encore à Paris, ajoute Sazonow, que c'est la Russie qui s'oppose à l'intervention de la Roumanie !

* * *

Dimanche, 23 avril 1916.

Débâcle sur la Néwa ; le fleuve charrie torrentueusement des banquises énormes qui descendent du Ladoga ; c'est la fin de « l'époque glaciaire ».

Revenant d'une visite à l'extrémité du quai anglais, j'aperçois le chambellan, Nicolas Bésak, qui marche avec peine dans la boue dégelée, sous une bise aigre et coupante. Je lui offre de monter dans ma voiture. Il accepte, et, sitôt installé prés de moi, il m'amuse de sa fantaisie paradoxale, qu'il déploie certains jours avec la verve et la virtuosité d'un Rivarol.

Comme nous arrivons à la place du Saint-Synode où se dresse le monument de Pierre Ier, chef-d'œuvre de Falconet, j'admire une fois de plus, au passage, la majestueuse effigie du tsar législateur, qui, du haut de son cheval cabré, semble commander le cours de la Néwa. Bésak soulève sa casquette.

— Saluons, dit-il, le plus grand révolutionnaire des temps modernes !

— Révolutionnaire, Pierre Ier?... Je me le représente plutôt comme un réformateur brutal, impétueux, outrancier, sans scrupule et sans pitié, mais possédant au plus haut degré le génie créateur, l'instinct de l'ordre et de la hiérarchie.

— Non. Pierre-Alexéïéwitch n'aimait que détruire. Et c'est en quoi il était si profondément russe. Dans son despotisme sauvage, il sapait tout, il renversait tout. Pendant près de trente années, il a été en insurrection contre son peuple ; il s'est attaqué à toutes nos traditions nationales, à tous nos usages nationaux ; il a tout chambardé, même notre sainte Eglise orthodoxe... Vous l'appelez un réformateur. Mais un vrai réformateur tient compte du passé, garde la notion du possible et de l'impossible, ménage les transitions, prépare l'avenir. Lui, non. Il démolissait pour la joie féroce de démolir, pour la joie cynique de briser des résistances, de violenter des consciences, de tuer les sentiments les plus naturels et les plus légitimes... Quand nos anarchistes d'aujourd'hui rêvent de faire sauter l'édifice social sous le prétexte de le renouveler en bloc, ils s'inspirent, sans le savoir, de Pierre le Grand ; ils ont comme lui la haine fanatique du passé ; ils se figurent comme lui qu'on peut changer toute l'âme d'un peuple avec des ukases et des supplices... Je vous le répète : Pierre Alexéïéwitch est le véritable ancêtre et précurseur de nos révolutionnaires.

— N'importe ! J'aimerais qu'il ressuscitât. Il a soutenu pendant vingt et un ans la guerre contre les Suédois et il a fini par leur dicter la paix : il soutiendrait bien pendant un an ou deux encore la guerre contre les Boches... Ah ! il aurait de quoi faire, ce Titan de la volonté !...

***

Lundi, 24 avril 1916.

Briand me télégraphie que Viviani, ministre de la Justice, et Albert Thomas, sous-secrétaire d'État de l'ar-

tillerie et des munitions, sont envoyés en mission à Pétrograd pour établir un contact plus intime encore entre le gouvernement français et le gouvernement russe.

J'en informe aussitôt Sazonow, qui me promet d'assurer à ces deux missionnaires le meilleur accueil. Mais, sous la promesse officielle qui est formulée avec toute la courtoisie et toute la spontanéité nécessaires, je devine une inquiétude vague : il me questionne, en effet, longuement sur Albert Thomas, dont le socialisme ardent et contagieux n'est pas fait pour lui plaire.

Je lui expose le rôle qu'Albert Thomas a joué dans la guerre, son patriotisme, sa rare intelligence, sa puissance de travail, ses loyaux efforts pour maintenir l'accord entre ouvriers et patrons, enfin tout ce qu'il a dépensé de force et de talent au service de « l'union sacrée ».

Sazonow, qui ne manque pas de cœur, se laisse toucher par mon panégyrique :

— Je répéterai à l'empereur tout ce que vous venez de me dire... Mais vous ferez bien de le répéter vous-même à MM. Sturmer et consorts.

***

Mardi, 25 avril 1916.

Je vais prendre le thé cet après-midi chez la princesse L..., vieille dame fort agréable, dont le visage resté fin et la parole toujours vive expriment d'une façon charmante l'ouverture d'esprit, la richesse de cœur, l'indulgente raison des êtres qui ont beaucoup vécu, beaucoup aimé. Je la trouve seule avec sa fidèle amie, la comtesse F..., dont le mari occupe un des plus hauts emplois de la cour.

Mon arrivée interrompt brusquement leur dialogue, qui devait porter sur un sujet pénible : car toutes deux ont l'air consterné. La comtesse F... se retire presque aussitôt.

Dans la conversation qui se poursuit entre la princesse et moi, je crois apercevoir au fond de ses yeux le flottement d'une pensée douloureuse, obsédante, qui m'intrigue.

Alors, me rappelant que le comte F... vit dans l'intimité quotidienne des souverains et qu'il n'a pas de secrets pour sa femme, je demande insidieusement à mon interlocutrice :

— Comment va l'empereur?... Il y a longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles.

— L'empereur est toujours à la *Stavka* et je crois qu'il ne s'est jamais mieux porté.

— Il n'est donc pas revenu à Tsarskoïé-Sélo pour les offices de Pâques?

— Non. C'est même la première fois qu'il ne célèbre pas les liturgies pascales avec l'impératrice et ses enfants. Mais il n'a pu s'absenter de Mohilew : on dit que nos troupes vont bientôt prendre l'offensive.

— Et l'impératrice, que devient-elle?,

A cette simple question la princesse répond par un regard et un geste désespérés. Je la supplie de s'expliquer. Elle finit par me dire :

— Imaginez-vous que jeudi dernier, quand l'impératrice a reçu la sainte communion au *Féodorowsky Sobor*, elle a voulu, elle a ordonné que Raspoutine communiât en même temps qu'elle. Et ce misérable a reçu les saintes espèces, le corps et le sang du Christ, à côté d'elle!... C'est de cela que ma vieille amie, la comtesse F..., me parlait, il y a un instant. N'est-ce pas lamentable?... Vous m'en voyez encore toute bouleversée.

— Oui, c'est désolant. Mais, au fond, l'impératrice est conséquente avec elle-même. Puisqu'elle a foi en Raspoutine ; puisqu'elle voit en lui un juste, un saint, persécuté par les calomnies des Pharisiens comme la victime du Calvaire ; puisqu'elle fait de lui son guide et son refuge spirituels, son médiateur auprès du Christ,

son témoin et son intercesseur auprès de Dieu, n'est-ce pas naturel qu'elle veuille le sentir à côté d'elle quand elle accomplit l'acte le plus important de sa vie religieuse?... J'avoue que cette pauvre âme égarée m'inspire une pitié profonde.

— Oh ! oui, ayez pitié d'elle, monsieur l'ambassadeur..., et de nous aussi ! Car enfin quel avenir tout cela nous prépare !

* * *

Mercredi, 26 avril 1916.

Nitchevo!... C'est assurément le mot qui revient le plus souvent dans la bouche des Russes. A tout instant, à tout propos, on les entend dire avec un geste d'insouciance ou de renoncement : *Nitchevo!* « Cela ne fait rien ! Cela n'a aucune importance ! »

L'expression est si usuelle, si répandue, qu'on est obligé d'y reconnaître un trait du caractère national.

De tout temps, il y a eu des épicuriens et des sceptiques pour proclamer la vanité des efforts humains, pour se délecter même à la pensée de l'universelle illusion. Qu'il s'agisse de puissance ou de volupté, de richesse ou de plaisir, Lucrèce ne manque jamais de laisser tomber : *Nequicquam!* « C'est si vain ! »

Très différente est la signification du *nitchevo* russe. Cette façon sommaire de déprécier l'objet d'un désir ou d'affirmer par avance l'inanité d'une entreprise, n'est généralement qu'un prétexte qu'on se donne à soi-même pour ne pas persévérer dans l'effort.

Voici quelques détails complémentaires, d'une provenance directe et secrète, sur la participation de Raspoutine à la communion de l'impératrice.

La messe était célébrée par le Père Wassiliew dans la crypte mystérieuse et rutilante du *Féodorowsky Sobor*, —

cette petite église aux formes archaïques dont la svelte coupole se profile si étrangement sur les futaies du parc impérial, comme une survivance ou une évocation du passé moscovite. La tsarine y assistait avec ses trois filles aînées ; Grigory se tenait derrière elle, accompagné de Mme Wyroubow et de Mme Tourowitch. Quand Alexandra-Féodorowna s'est approchée de l'iconostase pour recevoir le Pain eucharistique et le Précieux Sang, elle a fait signe du regard au *staretz* qui, l'ayant suivie, a communié aussitôt après elle. Puis, devant l'autel, ils ont échangé le baiser de paix, que Raspoutine a déposé sur le front de l'impératrice et qu'elle lui a rendu sur la main.

Pendant les jours qui ont précédé, le *staretz* a passé de longues heures en prière à Notre-Dame de Kazan, où il s'est confessé, le mercredi soir, au père Nicolas. Ses ferventes amies, Mlle G... et Mme T..., qui ne l'ont presque pas quitté, ont été frappées de sa tristesse. Plusieurs fois, il leur a parlé de sa mort prochaine. Il a dit notamment à Mme T... : — « Sais-tu que je mourrai bientôt dans des souffrances atroces?... Mais que faire? Dieu m'a imposé la mission sublime d'être immolé pour le salut de nos chers souverains et de la sainte Russie. Malgré mes péchés, qui sont épouvantables, je suis un Christ en miniature, *malenkii Kristos*... » Une autre fois, passant avec ses deux amies devant la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, il a formulé cette prophétie : — « Je vois là beaucoup de personnes torturées ; je ne dis pas des personnes par unités, mais en foule ; je vois des entassements, des nuées de cadavres, *toutchy troupow*, plusieurs grands-ducs et des centaines de comtes, *neskolko velikikh kniaseï i sotni grafiew*... La Néwa sera toute rouge de sang. »

Raspoutine est parti dans la soirée du vendredi saint pour son village de Pokrowskoïé, près de Tobolsk, où Mme T... et Mlle G... sont allées le rejoindre...

*
* *

Jeudi, 27 avril 1916.

Visite à Mme D... qui se dispose à partir pour ses terres, dans le *Tchernoziom*, au sud de Voronèje.

Sérieuse et active, elle s'intéresse beaucoup à la vie des paysans ; elle s'occupe, avec intelligence, de leur bien-être, de leur instruction, de leur moralité. Je la questionne sur leurs sentiments religieux. Elle me décrit leur piété comme très simple et très naïve, quoique profonde, rêveuse, toute imprégnée de mysticisme et pleine de superstitions. Leur foi au miracle est particulièrement ingénue. Rien ne leur paraît moins surnaturel, plus normal, qu'une intervention directe de la divinité dans les affaires humaines. Puisque Dieu est tout-puissant, qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'il exauce nos prières, à ce qu'il nous accorde un témoignage exceptionnel de sa miséricorde et de sa bonté? Dans leur esprit, le miracle est un phénomène rare, insolite, inexplicable, sur lequel on ne peut pas compter, mais parfaitement naturel. L'idée contraire que nous nous faisons du miracle suppose en effet une notion très forte de la nature et de ses lois. Pour croire au surnaturel ou le rejeter, la première condition est de savoir qu'il y a des méthodes rationnelles et des sciences physiques.

Mme D... me signale ensuite, comme un des traits les plus caractéristiques et les plus inquiétants, du paysan russe, la brusquerie, la soudaineté avec laquelle il saute parfois d'un extrême à l'autre, de la soumission à la révolte, de l'inertie à la fureur, de l'ascétisme à la luxure, de la douceur à la férocité ; elle conclut par ces mots :

— Ce qui rend nos *moujiks* si difficiles à comprendre, c'est que la même âme porte en elle toutes les possibilités contraires... Quand vous serez rentré chez vous, prenez votre Dostoïewsky, cherchez dans *les Frères Karamazow*

le portrait du « rêveur », et vous n'oublierez plus ce que je viens de vous dire.

Voici ce portrait : « C'est une forêt en hiver, au milieu de laquelle se tient un *moujik*, vêtu d'un caftan loqueteux. Il semble réfléchir ; mais il ne réfléchit pas ; il est perdu dans un rêve obscur. Si on le touchait, il tressauterait et regarderait sans comprendre, comme un dormeur qui s'éveille. Il reviendrait probablement très vite ; mais si on lui demandait quel était son rêve, il ne saurait le dire, ne se souvenant de rien. Pourtant, il garde de cet engourdissement des impressions profondes qui le délectent, et elles s'accumulent en lui inconsciemment... Un jour, peut-être après une année de telles rêveries, il partira, il quittera tout, il s'en ira jusqu'à Jérusalem *pour faire son salut*, ou bien il incendiera son village, ou bien fera-t-il d'abord le crime, puis le pèlerinage. Il y a beaucoup de semblables types dans notre peuple... »

***

Dimanche, 30 avril 1916.

La Kchéchinskaïa danse, ce soir, au Théâtre-Marie, *Gisèle* et *Paquita*, chefs-d'œuvre de l'ancienne chorégraphie, de l'art conventionnel et acrobatique où triompha jadis la virtuosité des Fanny Elssler et des Taglioni. L'archaïsme des deux ballets est encore accentué par les défauts et les qualités de la principale interprète. La Kchéchinskaïa est totalement dépourvue de charme, d'émotion et de poésie ; mais son style sévère et froid, la vigueur inlassable de ses pointes, la précision mécanique de ses entrechats, l'agilité vertigineuse de ses pirouettes font le ravissement des vieux dilettantes.

Au dernier entr'acte, je vais passer quelques minutes dans l'arrière-loge du directeur des théâtres impériaux, Téliakowsky, où l'on célèbre en termes dithyrambiques

les prouesses de la Kchéchinskaïa et de son partenaire Wladimirow. Un vieil aide de camp général de l'empereur me dit, avec un sourire assez fin :

— Notre enthousiasme doit vous paraître un peu excessif, monsieur l'ambassadeur ; mais l'art de la Kchéchinskaïa représente pour nous, du moins pour les hommes de mon âge, quelque chose que vous n'apercevez peut-être pas.

— Et quoi donc ?

Il m'offre une cigarette et reprend sur un ton mélancolique :

— Les anciens ballets, qui ont fait la joie de ma jeunesse, — hélas ! c'était vers 1875, sous le règne du cher empereur Alexandre II... — ces ballets nous donnaient une très juste image de ce qu'était, de ce que devrait être la société russe. Partout, de l'ordre, de la correction, de la symétrie, du travail bien fait. Et, comme résultat, un plaisir élégant, une jouissance de haut goût... Tandis que les affreux ballets d'aujourd'hui, les *Ballets russes*, comme vous les appelez à Paris, cet art dissolu et empoisonné, c'est de la révolution, c'est de l'anarchie !...

* * *

Lundi, 1er mai 1916.

Les Anglais ont subi, le 29 avril, en Mésopotamie, un échec grave. Le général Townshend, qui s'était retranché dans Kout-el-Amara, sur le Tigre, a été obligé de capituler, faute de vivres et de munitions, après un siège de cent quarante-huit jours ; la garnison n'était plus que de 9 000 hommes.

En même temps, une insurrection grave, fomentée par des agents allemands, a éclaté en Irlande. Une véritable bataille entre les rebelles et les troupes anglaises a mis Dublin à feu et à sang. L'ordre paraît enfin rétabli.

* * *

Mardi, 2 mai 1916.

Je prends le thé chez la princesse K... Elle est en veine de causerie et même d'épanchement. Pour une fois, elle a enlevé son masque d'ironie, son « domino noir », qui d'ailleurs lui sied à merveille. Jetant un regard sur son passé, à la fois si plein (quoiqu'elle n'ait pas trente ans) et si vide, elle me confie quelques souvenirs de son expérience sentimentale, d'où je conclus que la femme russe, dans son duel avec l'homme, est presque toujours vaincue d'avance, parce qu'elle est beaucoup plus raffinée dans ses instincts, plus recherchée dans ses goûts, plus cultivée dans son esprit, plus émotive dans sa conscience, plus difficile dans le choix de ses sensations et de ses plaisirs, plus poétique dans ses rêves, plus exigeante et experte dans tous les arts secrets de l'amour ; parce qu'il y a, entre l'homme et elle, une sorte d'anachronisme moral, sinon même physique ; parce qu'elle représente un stade beaucoup plus élevé dans l'évolution de la plante humaine.

J'objecte pourtant à la princesse K... l'exemple de tel ou tel homme de nos relations communes qui me semble réunir toutes les qualités de cœur et de manières que peut souhaiter une femme. Elle me répond :

— Vous ne les observez que dans le monde. Si vous les voyiez dans l'intimité ! Les meilleurs d'entre eux ne savent nous aimer que juste assez pour nous faire souffrir.

— Vous venez, lui dis-je, d'exprimer presque textuellement ce que Mme de Staël pensait de lord Byron : *Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme.*

***

Échange de télégrammes entre le haut commandement russe et le haut commandement français au sujet du concours militaire que la Roumanie nous promet depuis si longtemps.

Le général Alexéïew fait valoir combien sont excessives, déraisonnables, les prétentions nouvelles de l'état-major roumain ; le général Iliesco déclare en effet qu'il ne se contenterait plus des deux conditions précédemment acceptées, c'est-à-dire : 1° une attaque de l'armée de Salonique ayant pour objet d'attirer sur elle une partie importante des forces bulgares, et 2° une intervention de forces russes dans la Dobroudja pour neutraliser le reste de l'armée bulgare ; il exige aujourd'hui que les Russes occupent entièrement la région de Roustchouk, sur la rive droite du Danube. Le général Alexéïew expose très judicieusement au général Joffre : « Cette nouvelle prétention aurait pour conséquence de nous obliger à occuper la ligne Varna, Schoumla, Razgrad et Roustchouk. Même si nous acceptions cette condition qui déplacerait le centre de gravité de nos opérations vers le sud et à l'extrémité de notre aile gauche, les Roumains émettraient certainement une nouvelle exigence selon leur habitude, afin de gagner du temps jusqu'au moment où ils seront certains d'atteindre sans effort le résultat qu'ils se proposent. Il faut faire comprendre aux Roumains que l'adhésion de la Roumanie n'est pas un besoin absolu pour les puissances alliées. La Roumanie peut compter pour l'avenir sur une compensation qui correspondra exactement aux efforts qu'elle aura déployés et à ses actions militaires. »

Le général Joffre me confirme absolument l'opinion du

général Alexéïew : « Je pense comme lui qu'il serait utile de faire connaître à la Roumanie que son concours, tout en étant désirable, ne nous est pas indispensable et que ce pays, s'il veut obtenir ultérieurement les compensations qu'il désire, doit se résoudre à prêter aux armées alliées le concours effectif de ses armes dans la forme où nous le lui demandons... »

CHAPITRE IX

4 MAI-15 JUIN 1916

Mission de Viviani et d'Albert Thomas à Pétrograd ; je les présente à l'empereur. Affaires de Pologne et de Roumanie ; envoi de troupes russes en France. — Conférence au grand-quartier général. — Banquet offert par la Douma. Les discours ; sensibilité des Russes aux prestiges de l'éloquence. Chaliapine et la *Marseillaise*. — Sillage d'émotion que la mission française laisse derrière elle. — La foi au tsar dans les masses populaires. — Brillante offensive du général Broussilow en Volhynie et Galicie. — Vagabondage russe.

Jeudi, 4 mai 1916.

Viviani et Albert Thomas arriveront demain soir à Pétrograd. Leur mission, annoncée hier par la presse, a mis en émoi tous les partis. Le nom d'Albert Thomas surtout produit un grand effet dans les milieux ouvriers et un non moindre effet, en sens contraire, dans la coterie autocratique.

Konovalow, député libéral de Moscou, richissime filateur, esprit généreux, acquis à toutes les utopies humanitaires, vient me voir, au nom du Comité industriel de guerre, dont il est le vice-président Il est accompagné d'un de ses amis politiques, Joukowsky, président du Comité de l'industrie et du commerce. Après m'avoir exposé que le président du Comité industriel, Goutchkow, n'a pu venir, étant retenu par la maladie en Crimée, Konovalow m'exprime le désir d'entrer, le plus tôt possible, en relations avec Albert Thomas :

— Notre comité central, qui centralise l'activité de tous

les comités russes, comprend cent vingt délégués, nommés par l'Union des villes, par l'Union des Zemstvo, par les municipalités de Pétrograd et de Moscou, par les administrations gouvernementales, enfin par les ouvriers eux-mêmes. Sur ces cent vingt membres, il y a dix ouvriers. Mes amis et moi, nous souhaitons vivement que M. Albert Thomas assiste à une de nos délibérations : il nous dirait certainement des choses excellentes et qu'on se répéterait dans tous les milieux.

Je réponds qu'une visite d'Albert Thomas au comité central me paraît, non seulement possible, mais désirable ; qu'il excelle en effet à se faire entendre des ouvriers comme des patrons ; que je compte toutefois sur la sagesse du comité pour que la visite ne dégénère pas en manifestation politique...

* * *

Vendredi, 5 mai 1916.

Le général Soukhomlinow, ancien ministre de la Guerre, a été arrêté ce matin et conduit à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul. Qu'il soit coupable de prévarication, c'est notoire. Qu'il ait trahi, comme on l'affirme, j'en doute, si, par « trahison », on entend le fait d'intelligence avec l'ennemi. Je ne crois pas qu'il ait été complice du colonel Miassoïédow, pendu en mars 1915 ; il se bornait vraisemblablement à fermer les yeux sur les crimes du traître, qui était son pourvoyeur de pots-de-vin. Mais je suis prêt à croire que, par haine du grand-duc Nicolas et par calcul politique, il a contrecarré, sous main, les plans du haut commandement. C'est à son inertie voulue et à ses dissimulations conscientes qu'est due la crise des munitions, cause des premiers désastres.

Arrivant de Bergen par Christiania, Stockholm et Torneo, Viviani, Mme Viviani et Albert Thomas dé-

barquent, un peu avant minuit, à la gare de Finlande.

Ces vingt-deux mois écoulés ont sensiblement marqué Viviani, qui en paraît plus grave, plus digne, plus contenu. Mme Viviani porte, sur son visage calme et pur, l'empreinte d'un deuil inconsolable, — le deuil d'un fils né d'un premier mariage et qui fut tué au début de la guerre. Albert Thomas, que je ne connaissais pas, respire la santé physique et morale, l'énergie, l'intelligence, l'entrain.

J'accompagne mes voyageurs à l'hôtel de l'Europe, où ils sont hébergés par la Maison de l'empereur. Un souper leur est préparé.

Tandis qu'ils se restaurent, Viviani m'expose l'objet de leur mission :

— Nous sommes venus, me dit-il en substance : 1° constater les ressources militaires de la Russie et chercher à les développer ; — 2° insister pour l'expédition de 400 000 hommes en France par envois successifs de 40 000, selon la promesse que Doumer prétend avoir obtenue au mois de décembre dernier ; — 3° presser Sazonow afin que l'état-major russe se montre plus accommodant à l'égard de la Roumanie ; — 4° amener le gouvernement impérial à souscrire un engagement ferme et précis en faveur de la Pologne.

Je réponds :

— Sur le premier point, vous vous ferez vos impressions à vous-mêmes ; je crois que vous ne serez pas mécontents du travail accompli depuis quelques mois, surtout par l'Union des Zemstvo et le Comité industriel de guerre. Quant à l'expédition des 400 000 hommes, le général Alexéïew s'y est toujours énergiquement refusé, en alléguant que le nombre des réserves instruites dont dispose l'armée russe est tout à fait insuffisant par rapport à l'immensité des fronts, et il a convaincu l'empereur ; mais, en insistant, vous obtiendrez peut-être l'envoi de quelques brigades. Quant à la Roumanie, vous trouverez Sazonow

et le général Alexéïew tout acquis à vos idées ; mais la difficulté n'est pas ici : elle est à Bucarest. Enfin, quant à la Pologne, je vous conseille d'ajourner toute conversation jusqu'à la veille de votre départ ; vous jugerez vous-même alors si le sujet peut être abordé ; j'en doute.

***

Samedi, 6 mai 1916.

Après un déjeuner intime à l'ambassade, nous partons, Viviani, Albert Thomas et moi, pour Tsarskoïé-Sélo.

Pendant le voyage, Viviani a l'air soucieux ; il est visiblement préoccupé de l'accueil que Nicolas II réserve aux demandes qu'il a mission de lui présenter. Albert Thomas, au contraire, se montre joyeux, plein de verve, tout amusé par l'idée de comparaître devant l'empereur. Il s'écrie : — « Ah ! mon vieux Thomas, tu vas donc te trouver face à face avec Sa Majesté le tsar autocrate de toutes les Russies !... Quand tu seras dans son palais, ce qui t'étonnera le plus, ce sera de t'y voir. »

A la gare de Tsarskoïé-Sélo, deux voitures de la cour nous attendent. Je monte dans la première avec Albert Thomas. Viviani et le maître des cérémonies, Tiéplow, qui nous accompagnent, occupent la deuxième.

Après un silence méditatif, Albert Thomas m'insinue :

— Il y a quelques personnes que je voudrais bien rencontrer pendant mon séjour à Pétrograd... Oh ! très discrètement. Mais je serais gêné vis-à-vis de mon parti, si je rentrais en France sans les avoir vues. Il y a Bourtzew d'abord.

— Oh !

— Il s'est très bien conduit pendant la guerre ; il a tenu un langage très patriotique aux camarades français et russes.

— Je le sais. Et c'est l'argument dont je me suis sur-

tout servi pour obtenir son retour de Sibérie, quand le gouvernement m'a chargé, l'an dernier, de cette commission délicate. Mais je sais aussi qu'il a toujours l'idée fixe d'assassiner l'empereur... Or, veuillez vous rappeler à qui je vais vous présenter dans un instant. Regardez cette belle livrée rouge sur le siège. Et vous comprendrez que votre idée de rencontrer Bourtzew me séduise médiocrement.

— Alors, cela vous paraît impossible ?

— Attendez la fin de votre séjour. Nous en recauserons.

Devant le palais Alexandre, un grand mouvement d'équipages. Toute la famille impériale, qui est venue saluer l'impératrice pour sa fête, reprend le chemin de Pétrograd.

On nous conduit pompeusement au vaste salon d'angle qui termine la façade orientée vers le jardin. Sous le ciel radieux, le parc développe ses perspectives lumineuses ; les arbres, libérés enfin de leur manteau de neige, semblent étirer au soleil leurs ramures fines. Il y a quelques jours, la Néwa charriait encore des glaçons. Aujourd'hui, c'est presque déjà le printemps.

L'empereur entre, il a le teint clair, le regard souriant.

Après les présentations et les compliments rituels, un long silence.

Lorsque l'empereur a surmonté l'embarras que lui causent toujours les premiers contacts, il porte la main au plastron de sa tunique, orné de deux décorations seulement, la croix de Saint-Georges et la croix de guerre française.

— Vous voyez, messieurs, dit-il, je porte toujours votre croix de guerre, quoique je n'en sois pas digne.

— Pas digne ! se récrie Viviani.

— Mais non, puisque c'est la même récompense qu'on accorde aux héros de Verdun.

Nouveau silence. Je prends la parole :

— Sire, M. le président Viviani est venu vous parler de graves questions, de questions qui dépassent la compé-

tence de vos états-majors et de vos ministres. C'est donc à votre autorité souveraine que nous faisons appel...

Viviani commence alors son exposé ; il s'en acquitte avec cette séduction de parole, cette chaleur et cette douceur de la voix, qui le rendent parfois si persuasif. Quand il montre la France épuisée de sang, ayant irréparablement perdu l'élite et la fleur de sa race, il trouve des accents qui émeuvent l'empereur. Il s'étend, avec un heureux choix d'exemples, sur les prodiges d'héroïsme qu'on a vus chaque jour s'accomplir à Verdun. L'empereur l'interrompt :

— Et l'Allemagne qui prétendait avant la guerre que le Français n'était plus capable d'être soldat !

A quoi Viviani réplique très judicieusement :

— En effet, sire, le Français n'est pas *soldat* : il est *guerrier*.

Maintenant, c'est Albert Thomas qui parle, apportant de nouveaux arguments à la même thèse. Sa culture classique et normalienne, le désir de plaire, l'importance de la discussion, l'intérêt historique de la scène, communiquent à son discours et même à sa personne une vertu singulière de rayonnement.

L'empereur, que ses ministres n'ont pas habitué aux prestiges de l'éloquence, paraît ému ; il promet de « faire tout le possible » pour développer les ressources militaires de la Russie, l'associer encore plus intimement à l'effort de ses alliés. Je prends acte de ses paroles. Et l'audience est finie.

Vers quatre heures, nous rentrons à Pétrograd.

***

Lundi, 8 mai 1916.

Déjeuné chez Mme Sazonow avec Viviani, Mme Viviani et Albert Thomas. Les autres convives sont le pré-

sident du Conseil et Mme Sturmer, le ministre des Finances et Mme Bark, le ministre de la Guerre, le ministre de la Marine, etc.

Le déjeuner se passe bien. Viviani cause agréablement ; Mme Viviani ne peut qu'éveiller la sympathie par sa physionomie douloureuse ; Albert Thomas plaît par sa bonne humeur et la vivacité de son intelligence.

Après le déjeuner, les groupes se forment ; on parle d'affaires.

Un instant, j'aperçois Albert Thomas en colloque avec Sturmer. Je m'approche et j'entends :

— Vos usines ne travaillent pas assez, dit Albert Thomas ; elles pourraient produire dix fois plus. Vous devriez militariser vos ouvriers.

— Militariser nos ouvriers ! s'écrie Sturmer... Mais nous soulèverions toute la Douma contre nous !

Ainsi devisaient, en l'an de grâce 1916, les représentants les plus qualifiés du socialisme français et de l'autocratisme russe !

***

Mardi, 9 mai 1916.

Viviani et Albert Thomas, qui partiront cet après-midi pour le grand-quartier général, viennent déjeuner à l'ambassade, avec Mme Viviani. Je n'ai convié personne autre ; car, après leur avoir tant parlé de la Russie, je voudrais qu'ils me parlent un peu de la France, dont je suis éloigné depuis deux ans.

Tout ce qu'ils me racontent de l'âme française est superbe et me remplit de confiance. Mais que de médiocrités, que de petitesses dans le monde politique ! C'est à croire que le Palais Bourbon oublie parfois que nous sommes en guerre. Si cruel que soit l'exil, j'y aurai du moins gagné de ne voir la France que dans le recul où la verra l'Histoire, dans son aspect glorieux et sublime.

***

Mercredi, 10 mai, 1916.

Mon nouveau collègue d'Amérique, Romuald Francis, qui succède au sympathique Marye, vient me faire sa première visite.

Après l'échange des banalités protocolaires, j'essaie d'amener mon visiteur à parler de la guerre, à s'expliquer sur les intentions de son pays. Mes efforts restent vains. Francis se dérobe ou ne laisse tomber que des phrases insignifiantes, d'où je conclus que la conscience américaine est encore insensible aux grands intérêts moraux qui se débattent dans le monde...

***

Jeudi, 11 mai 1916.

Viviani revient du grand-quartier général, tandis qu'Albert Thomas est allé visiter des usines en province.

Il n'est qu'à demi satisfait de son voyage. L'accueil qu'il a reçu du chef d'état-major général a été froid ou, du moins, réservé, ce qui ne me surprend pas. Le général Alexéïew est un réactionnaire farouche, un passionné de la tradition et de la hiérarchie, de l'autocratisme et de l'orthodoxie. L'intrusion d'un civil dans les affaires militaires, et quel civil !... un socialiste !... un athée !... doit naturellement lui paraître un scandale abominable.

Pour engager la conversation, Viviani lui a remis une lettre personnelle du général Joffre, en le priant de la lire immédiatement. Le général Alexéïew l'a lue, sans un mot d'observation.

Viviani a repris :

— M. le général Joffre m'a chargé, en outre, d'une

confidence verbale pour Votre Excellence. Il espère pouvoir entreprendre, du 1er au 15 juillet, une opération de large envergure ; il serait heureux si, de votre côté, vous pouviez prendre l'offensive, au plus tôt le 10 juin, afin qu'il ne s'écoule pas plus d'un mois entre les deux attaques et qu'ainsi, les Allemands n'aient pas le temps de transporter des renforts d'un front vers l'autre.

Le général Alexéïew a répondu sèchement :

— Je vous remercie ; je traiterai la question avec M. le général Joffre, par l'entremise du général Gilinsky (1).

Une conférence a été tenue ensuite, sous la présidence de l'empereur. Viviani a éloquemment réclamé l'expédition de 400 000 Russes en France, par envois mensuels de 40 000. Le général Alexéïew s'est peu à peu détendu. La discussion n'en a pas moins été longue et difficile. A la fin, l'empereur a affirmé sa volonté. La décision suivante a été prise : outre la brigade déjà expédiée en France et celle qui doit partir le 15 juin pour Salonique, cinq brigades, de 10 000 hommes chacune, seront envoyées en France, entre le 14 août et le 15 décembre.

Je félicite Viviani de ce résultat, qui a bien sa valeur. Mais nous sommes loin encore des 400 000 hommes que Doumer avait fait espérer.

***

Vendredi, 12 mai 1916.

Le général Janin, qui remplace le général de Laguiche à la tête de notre mission militaire, vient d'arriver en Russie.

Je le reçois à déjeuner ce matin. De caractère simple et gai, d'intelligence ouverte, souple et nuancée, il plaira aux Russes.

(1) Représentant du haut commandement russe au grand-quartier général français.

***

Samedi, 13 mai 1916.

Je reçois d'une amie varsovienne, qui est réfugiée à Kiew, une lettre pleine de critiques, de soupçons, de reproches, d'excommunications, d'anathèmes, à l'égard de tous les Polonais qui, plus ou moins habilement, travaillent à la restauration de la Pologne. Nul ne trouve grâce devant son patriotisme, impulsif et turbulent. Hélas ! fera-t-on jamais comprendre aux Polonais la nécessité de la discipline dans l'effort commun ?

Toute l'histoire de la Pologne avant et depuis les partages pourrait servir d'argument à une étude sur *les effets de l'individualisme en politique*.

***

Dimanche, 14 mai 1916.

Ce soir, au Théâtre Marie, la Karsavina tient le rôle de la nymphe *Sylvia* dans le ballet de Delibes. Elle s'y montre idéalement païenne et pure, ardente et chaste ; elle respire une sorte de joie héroïque et juvénile, d'allégresse fougueuse et sacrée.

Mais cette évocation mythologique n'est goûtée qu'à demi par la masse des spectateurs. L'esprit russe n'a aucune affinité avec l'Hellade antique : il ne communie avec la Grèce que par Byzance.

Aussi, je ne m'étonne pas de voir le public se ranimer tout entier dès la première scène du ballet suivant : *le Nénuphar*, œuvre d'un romantisme fantastique, où la Karsavina reparaît sous les traits d'une ondine, une *roussalka* perverse, ensorcelante, insatiable de sang et de volupté.

***

Lundi, 15 mai 1916.

Dans l'après-midi, je reçois à l'ambassade la colonie française de Pétrograd, pour lui faire connaître Viviani et Albert Thomas.

Livrée de gala, buffet, discours, présentations, orchestre, foule énorme et qui s'attarde... Avant la guerre, ce genre de réception me semblait une corvée odieuse. Aujourd'hui, où l'exil est si cruel, on éprouve comme une dilatation du cœur à se sentir entre Français.

***

Mardi, 16 mai 1916.

La grande-duchesse Marie-Pavlowna a invité Viviani et Albert Thomas à déjeuner ; Mme Viviani, souffrante, s'est excusée.

Afin de pouvoir placer Viviani à sa droite et Albert Thomas à sa gauche, elle m'a prié de m'asseoir en face d'elle. Les autres convives sont la princesse Wladimir Orlow, la princesse Serge Bélosselsky, la comtesse Schouvalow, Dimitry Benckendorff, et le service d'honneur.

Déjeuner très animé. De part et d'autre, on se prodigue les égards.

L'Altesse impériale semble radieuse. En dépit, ou en raison de ses origines germaniques, elle ne manque jamais l'occasion d'affirmer sa sympathie pour la France. Et cela suffirait à expliquer les invitations d'aujourd'hui. Mais il y a plus : la grande-duchesse entretient depuis longtemps le rêve secret de voir un de ses fils, Boris ou André, monter sur le trône. Aussi est-elle toujours attentive à se saisir des rôles extérieurs que l'impératrice néglige.

Sous ce rapport, il n'est pas indifférent qu'on sache dans le public que, seule de la famille impériale, elle a reçu à sa table les missionnaires du gouvernement français.

Ce soir, la Douma de l'empire et le conseil municipal de Pétrograd offrent un banquet à Viviani et à Albert Thomas.

Le président de la Douma, Rodzianko, a pris l'initiative de cette manifestation. Ç'a été assez pour mettre les ministre de l'empereur en défiance, d'autant plus que les adhésions ont afflué et que c'est devenu presque un événement politique. Il n'y a pas moins de quatre cents convives ! Tous les partis, même l'extrême droite, mais surtout la gauche, sont représentés. Aucun des ministres n'a cru pouvoir se dérober. Mes collègues du Japon, d'Angleterre et d'Italie sont venus également.

La question des discours n'a pas été réglée sans difficulté. Les ministres ont estimé d'abord qu'ils n'avaient pas à prendre la parole dans une réunion d'un caractère privé. J'ai dû laisser entendre à Sazonow que, si aucun membre du gouvernement impérial ne consentait à parler, je conseillerais à Viviani de ne pas assister au banquet. Finalement, tout s'est arrangé. Il a été convenu que Sazonow porterait un toast au nom du gouvernement.

A notre entrée dans la salle du banquet, nous sommes accueillis très chaleureusement. Rodzianko préside la table d'honneur ; je suis placé à sa droite, Viviani à sa gauche ; j'ai, à ma droite, le président du Conseil Sturmer, qui a lui-même Albert Thomas comme voisin de droite.

Le festin sera long ; car le menu est interminable et le service très lent ; puis il y aura les discours. J'en ai au moins pour deux heures de contact avec le président de la Douma et le président du Conseil.

De Rodzianko, je n'ai plus grand'chose à apprendre. Sa haute et vigoureuse carrure, son œil direct, sa voix pro-

fonde et chaude, son activité bourdonnante, ses maladresses mêmes de langage et de conduite, tout révèle en lui la franchise, la droiture, le courage. Depuis longtemps, nous entretenons les plus confiantes relations. Il se dépense infatigablement à prêcher la bonne cause.

De Sturmer, au contraire, j'ai beaucoup à apprendre. Je ne sais s'il mourra « en odeur de sainteté », comme disent les mystiques ; mais je sais qu'il dégage une insupportable « odeur de fausseté ». Sous sa bonhomie apparente et sa politesse affectée, on le devine bas, intrigant et perfide. Son regard aigu et doucereux, fureteur et clignotant, est l'expression même de l'hypocrisie, d'une hypocrisie ambitieuse et madrée. Mais il ne manque pas de culture ; il a le goût de l'histoire, surtout de l'histoire anecdotique et pittoresque. Chaque fois qu'une occasion nous rapproche, je l'interroge sur le passé de la Russie et sa conversation ne m'ennuie pas. Enfin, dans la position exceptionnelle, prééminente, où les circonstances l'ont placé, le personnage vaut qu'on l'étudie.

Ce soir donc, nous parlons d'Alexandre Ier et de sa fin mystérieuse, de Nicolas Ier et de son agonie morale pendant la guerre de Crimée. Cela me conduit à faire ressortir l'intérêt que la Russie et la France ont toujours eu à s'entendre et à s'allier ; je rappelle que, dès 1856, mon brillant prédécesseur, Morny, eut l'idée de l'alliance et que, si on l'eût écouté, nous n'en serions pas où nous sommes aujourd'hui. Sturmer reprend :

— Le duc de Morny ! Comme il m'aurait plu !... Je crois avoir lu tout ce qu'on a publié à son sujet. Hé bien ! il me semble qu'il avait les qualités essentielles d'un homme de gouvernement : l'amour de son pays, l'énergie et l'audace.

Je l'interromps :

— Il en avait deux autres, peut-être plus précieuses encore : le sens du réel et le doigté dans l'exécution.

— En effet, ces deux qualités-là sont bien nécessaires. Mais, lorsqu'on gouverne, il faut, avant tout, savoir

prendre des responsabilités et saisir le joint des événements... Tenez : voici là-bas notre cher public prêt de police, le prince Alexandre Nicolaïewitch Obolensky. C'est un excellent serviteur de l'empereur et j'ai pour lui beaucoup d'amitié. Mais il y a une chose que je ne lui pardonne pas. Il était gouverneur de Riazan, en 1910, quand Tolstoï est allé mourir si étrangement dans la petite gare d'Astapovo. Vous vous rappelez que la famille montait la garde autour du mourant, afin qu'aucun prêtre ne pût approcher (1). A la place d'Obolensky, je n'aurais pas hésité : j'aurais fait enlever la famille par mes gendarmes et j'aurais introduit de force un prêtre. Obolensky objecte qu'il n'avait pas d'instructions, que les enfants de Tolstoï étaient malheureusement dans leur droit, etc.

(1) Voici quelques détails sur l'étrange vie de Tolstoï. — Agé de quatre-vingt-deux ans, il partit brusquement de Yasnaïa Poliana le 10 novembre 1910 au soir, accompagné du docteur Makovitsky ; sa fille Alexandra, que Tchertkov appelle sa « collaboratrice la plus intime », était dans le secret du départ. Il arriva le lendemain au couvent d'Optina : il y passa la nuit à écrire un long article sur la peine de mort. Dans la soirée du 12, il alla au monastère de Chamordino, où sa sœur Marie était nonne ; il dîna avec elle, et lui exprima le désir qu'il avait de finir sa vie à Optina, en s'acquittant des plus humbles besognes, mais à condition qu'on ne l'obligeât point à entrer dans l'église. Le soir, il eut la surprise de voir arriver sa fille Alexandra. Sans doute le prévint-elle que sa retraite était connue, qu'on était à sa poursuite ; ils repartirent aussitôt pour Kozelsk, avec l'intention de gagner les provinces du sud. En route, Tolstoï tomba malade, à la gare d'Astapovo, et dut s'y aliter, atteint de congestion pulmonaire. On l'installa dans le logement du chef de gare.

Son état s'étant subitement aggravé, des médecins de Moscou furent appelés en consultation ; la famille accourut de son côté.

Le soir du 18 novembre, l'higoumène d'Optina, le Père Karsonofi, descendit à la gare d'Astapovo, et demanda qu'on le laissât pénétrer auprès du mourant : il déclarait que le Saint-Synode l'avait chargé de réconcilier Tolstoï avec l'Eglise orthodoxe. Les médecins et la famille, invoquant l'état du malade, refusèrent l'entrevue désirée. En effet, les forces de Tolstoï déclinaient rapidement, bien qu'il gardât une entière connaissance. Le 19, il eut deux crises cardiaques, dont la seconde faillit l'emporter.

Tolstoï s'éteignit doucement le 20 novembre à six heures du matin. Il avait eu le temps de former sa dernière volonté : les funérailles sans rites, sans couronnes, sans fleurs. Deux jours après, le corps fut ramené à Yasnaïa Poliana, où s'accomplirent très simplement les funérailles.

Mais peut-il être question de droit et a-t-on besoin d'instructions, lorsqu'il s'agit de reconquérir l'âme de Tolstoï pour notre sainte Église?

Que penseraient Viviani et Albert Thomas, s'ils entendaient?

L'heure des toasts est venue. Le toast de Rodzianko est patriotique, banal et boursouflé ; le mien est tout protocolaire ; celui de Sazonow est terne et guindé.

Dans l'intervalle, les assistants ont entonné l'hymne russe. Puis Chaliapine, le génial Chaliapine a chanté la *Marseillaise;* il y a mis un art de diction, une ampleur de style, une puissance de lyrisme et de passion, qui a fait passer sur l'assemblée un souffle d'enthousiasme révolutionnaire, un souffle de Danton. J'ai mesuré alors comme le public russe est inflammable.

C'est dans cette atmosphère brûlante que Viviani prend la parole. En grand ténor parlementaire, il sent tout de suite que son auditoire ne demande qu'à vibrer. Sa voix ardente, son geste large et varié, son regard tour à tour pathétique et tendre, ses périodes d'un rythme puissant et prolongé font merveille. Lorsqu'il s'écrie : « Pas de paix séparée ! La guerre commune ! voilà le pacte d'honneur qui nous lie ! Nous irons ainsi ensemble jusqu'au bout, jusqu'au jour où le droit profané sera vengé... Nous le devons à nos morts ; car ils seraient tombés en vain. Nous le devons aux générations qui nous suivent, etc. », on lui laisse à peine achever sa tirade et la salle croule sous les applaudissements. Chaliapine, le visage inspiré, les yeux pleins de larmes, s'est peu à peu avancé jusqu'à la table d'honneur. On lui redemande la *Marseillaise;* il remonte sur l'estrade, et, de nouveau, l'hymne sublime soulève l'auditoire.

Les ministres de l'empereur se regardent avec une vague inquiétude ; ils semblent se dire : « Ah çà ! où allons-nous?... Que va-t-il se passer? »

Enfin, le leader du parti « cadet » à la Douma, Basile-

Alexéïtwitch Maklakow, se lève. Dans un français excellent, avec une articulation mordante et un geste tranchant, il rappelle qu'il a été un pacifiste et il ajoute qu'il reste un pacifiste impénitent, ce qui ne l'empêche pas d'être passionnément belliqueux : « car cette guerre sera le suicide de la guerre ; car, au jour de la paix, nous ferons une carte de l'Europe qui rendra désormais la guerre inutile... » Sa péroraison est une invocation à la France, « à la France dont l'univers a besoin d'entendre la voix, à la France qui, au dix-huitième siècle, a proclamé les principes immortels, symboles de l'idée pacifiste, à la France de l'avenir qui va fonder la paix éternelle qu'on nomme déjà *la paix française*!... »

L'enthousiasme du public est au comble. La figure des ministres s'est encore assombrie. En les regardant, je comprends que toute visite d'un homme d'Etat français en Russie est, par soi seul, un acte de propagande démocratique.

Pendant tout le discours de Maklakow, Albert Thomas a peine à se contenir. Ses yeux flamboient. Je m'attends à le voir se lever soudain et se lancer dans une improvisation oratoire.

Mais Rodzianko prononce les paroles d'adieu. Nous sortons au milieu des acclamations.

Dans le vestibule, durant quelques minutes, nous échangeons, Viviani, Albert Thomas et moi, nos impressions sur la soirée. A propos du discours de Maklakow, je dis :

— Beau discours et qui produira grand effet en Russie. Mais quelle chimère de croire que la paix prochaine sera éternelle ! Je me figure, au contraire, que le monde va entrer dans une ère de violences et que nous semons actuellement le germe de guerres nouvelles.

Après un instant de réflexion, Albert Thomas me répond :

— Oui, après cette guerre, dix ans de guerres... dix ans de guerres !

***

Mercredi, 17 mai 1916.

Viviani et Albert Thomas ont fait ce matin leur visite d'adieu à Sazonow. Je ne les accompagnais pas, afin d'enlever toute apparence officielle à leur entretien, qu'ils voulaient diriger principalement sur la Roumanie et la Pologne.

Quant à la Roumanie, Sazonow a protesté qu'il souhaite vivement son accession à notre cause :

— Mais je ne peux, a-t-il ajouté, la considérer comme un facteur sérieux, tant que M. Bratiano se refusera à négocier avec nous une convention militaire.

Quant à la Pologne, Sazonow a insisté, dans les termes les plus pressants, sur le danger que ferait courir à l'Alliance une immixtion, même discrète, du gouvernement français dans la question polonaise.

Les résultats de la mission Viviani se réduisent donc à l'envoi de 50 000 hommes en France, ou plutôt à la promesse de cet envoi.

Mais l'influence d'Albert Thomas a été réellement efficace. Son activité prodigieuse, son sens pratique ont galvanisé les services industriels de la guerre... pour combien de temps? Il a été fort habilement secondé dans son œuvre par un de ses adjoints, le grand entrepreneur de travaux publics, Loucheur, un des hommes qui ont le plus contribué au réveil industriel de la France.

A une heure, Viviani et Albert Thomas viennent prendre leur déjeuner à l'ambassade, avec le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, mes collègues du Japon, d'Angleterre et d'Italie.

Nicolas-Michaïlowitch, « Nicolas-Égalité », toujours curieux des idées avancées et des hommes nouveaux, m'avait dit :

— Je tiens énormément à connaître Albert Thomas.

Et cette connaissance paraît lui être fort agréable, car il le comble d'attentions.

A sept heures du soir, toute la mission repart pour la France, par la voie d'Arkhangelsk.

***

Jeudi, 18 mai 1916.

Ce soir, au *Narodny Dom*, on représente *Don Quichotte*. Je retrouve, à entendre Chaliapine, mes belles impressions d'il y a deux mois ; j'imagine que Cervantès lui-même serait ravi d'une interprétation qui donne à son héros un caractère si individuel et si large, si comique et si touchant, si caricatural et si humain. Le génie du grand ironiste n'a jamais été mieux compris.

Le public n'est pas moins intéressant que la dernière fois ; j'y observe les mêmes sourires d'indulgence, le même courant de sympathie pour la personne de l'aventureux chevalier, pour la figure de ce héros doux, généreux, pitoyable, patient, résigné, sage autant que fou, non moins lucide qu'extravagant, crédule à toutes les chimères, docile à tous les enchantements, désemparé devant toutes les réalités.

***

Vendredi, 19 mai 1916.

Le général Alexéïew presse, avec une implacable sévérité, les préparatifs de la grande offensive qu'il médite pour les premiers jours de juin. L'action principale se développera en Galicie, sur la Strypa et le Pruth, entre Tarnopol et Czernowitz ; l'opération sera commandée par le général Broussilow. On m'assure que le moral des troupes, ranimé par le retour de la belle saison, est excellent.

Ce soir, j'ai à dîner mon collègue d'Espagne, le comte de Cartagena, la princesse Orlow, la princesse Serge Bélosselsky, la princesse Cantacuzène, le comte Joseph Potocki, le comte Sigismond Wiélopolski, le comte Koutousow, lady Muriel Paget, lady Sibyl Grey, etc.

La princesse Bélosselsky et la princesse Cantacuzène ont reçu dernièrement des lettres de leurs maris, qui se battent l'un en Arménie et l'autre en Bukovine ; elles me confirment, d'après ces lettres, que les soldats sont pleins d'ardeur. La même note m'est donnée par lady Muriel et lady Sibyl, qui viennent d'inspecter leurs ambulances de Volhynie.

* * *

Samedi, 20 mai 1916.

Dans tous les palais impériaux, dans tous les ministères, dans tous les clubs, dans tous les théâtres, dans tous les édifices publics, on voit s'étaler sur les murs les portraits majestueux des empereurs. Rien de plus monotone, de plus froid, de plus banal que cette iconographie officielle.

Pourtant, malgré le caractère factice et composé du genre, la physionomie originale des modèles se trahit le plus souvent.

Ainsi, Alexandre Ier, svelte, le torse cambré, l'air d'un bellâtre et d'un paladin, éprouve un plaisir évident à sentir qu'on le regarde.

Nicolas Ier, raide, altier, despotique, semble chercher autour de lui si, par hasard, quelque profane oserait le regarder.

Plus simple, mais non moins pénétré de son rôle et conscient de sa force, Alexandre II daigne admettre qu'on le regarde, à la condition qu'on baisse aussitôt les yeux.

Alexandre III, lourd, tranquille, honnête, bourgeois, ne se doute même pas qu'on le regarde.

Et Nicolas II, simple, timide, a l'air de supplier qu'on ne le regarde pas.

***

Dimanche, 21 mai 1916.

Le chef du cabinet de Sturmer, le digne exécuteur de ses basses œuvres, l'ineffable Manouïlow, vient me voir pour m'apprendre qu'il m'a fait donner satisfaction dans une insignifiante affaire de police. Puis nous causons. Avec un accent de sincérité qui me frappe, car il ne ment pas toujours, il me décrit la situation intérieure sous des couleurs très sombres ; il allègue notamment le progrès de l'esprit révolutionnaire dans l'armée.

Je lui objecte les impressions si favorables qu'on me donnait avant-hier sur le moral des troupes.

— Oh ! me répond-il, cela n'est pas vrai seulement des troupes combattantes. L'armée de l'arrière est pourrie. D'abord, les hommes sont désœuvrés ou, du moins, très peu occupés. Vous savez que l'hivernage est toujours une mauvaise période pour l'instruction militaire. Mais, cette année, il a fallu réduire et simplifier encore les exercices parce qu'il n'y a pas assez de fusils, de mitrailleuses, de canons et, plus encore peut-être, parce qu'on manque d'officiers. Ajoutez que les soldats sont très mal logés dans les casernes. On les entasse les uns sur les autres, n'importe comment. Au quartier des Préobrajensky, où il y a place pour douze cents hommes, on en a logé quatre mille. Vous les voyez d'ici, dans leurs chambres enfumées, sans aération, sans éclairage : ils pérorent depuis la soupe du soir jusqu'au matin. N'oubliez pas qu'on trouve parmi eux des gens appartenant à toutes les races de l'empire, à toutes les nationalités, à toutes les religions, à toutes les sectes, même des Juifs. Ah ! c'est un fameux bouillon de culture pour les idées révolutionnaires. Nos anarchistes n'ont pas été les derniers à s'en apercevoir !

— Et M. Sturmer, que pense-t-il de tout cela?

— M. Sturmer demande simplement qu'on le laisse faire, et je vous garantis, Excellence, qu'il ferait de la bonne besogne.

***

Lundi, 22 mai 1916.

La mission de Viviani et d'Albert Thomas a laissé derrière elle, dans tous les milieux, un sillage d'émotion.

Ici même, Joseph de Maistre, qui fut un des observateurs les plus sagaces de la Révolution française, faisait une remarque dont j'éprouve aujourd'hui la justesse : « Il y a dans le caractère des Français, il y a dans leur langue surtout une certaine force prosélytique qui passe l'imagination. La nation entière n'est qu'une vaste propagande. »

***

Mardi, 23 mai 1916.

Au Trentin, entre l'Adige et la Brenta, une violente offensive des Autrichiens oblige les Italiens à abandonner leurs lignes. L'émotion est forte en Italie, où l'on se représente déjà l'armée du Frioul contrainte de battre en retraite, pour n'être pas coupée de la Lombardie par une irruption de l'ennemi sur Vicence et Padoue.

Autour de Verdun, la lutte a repris avec fureur. Après un magnifique assaut, les troupes françaises ont enlevé l'ancien fort de Douaumont.

***

Mercredi, 24 mai 1916.

En 1839, Nicolas Ier disait au marquis de Custine : « Je conçois la république ; c'est un gouvernement net

et sincère ou qui, du moins, peut l'être. Je conçois naturellement la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable régime. Mais je ne conçois pas la monarchie représentative ; c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et, plutôt que de l'adopter jamais, j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine. » Nicolas II pense comme son aïeul.

***

Vendredi, 26 mai 1916.

Bilan de ma journée :

Ce matin, P... m'apporte des renseignements inquiétants sur la propagande révolutionnaire dans les usines et les casernes.

A cinq heures, la comtesse N..., qui, sans appartenir à la coterie de l'impératrice, est intimement liée avec Mme Wyroubow, me raconte comment Raspoutine a démontré l'autre jour à la souveraine « qu'on doit servilement obéir à un homme de Dieu » ; il lui a ensuite confié que, depuis sa dernière communion de Pâques, il se sent des forces nouvelles contre ses ennemis et qu'il se considère plus que jamais comme le défenseur providentiel de la famille impériale et de la sainte Russie ; Alexandra-Féodorowna s'est alors jetée à ses genoux en implorant sa bénédiction avec des larmes de ravissement.

Ce soir, au club, je surprends ce propos : « Si l'on ne supprime pas la Douma, nous sommes perdus !... » Puis une longue tirade pour établir la nécessité de ramener immédiatement le tsarisme aux pures traditions de l'orthodoxie moscovite.

Comme conclusion, je me répète l'oracle que Mme de Tencin prononçait, vers 1740, sur la monarchie française : « A moins que Dieu n'y mette personnellement la main, il est physiquement impossible que l'État ne culbute. »

Mais je crois qu'il ne se passera pas quarante ans, ni même quarante mois, avant que l'État russe ne culbute.

***

Samedi, 27 mai 1916.

Le roi Victor-Emmanuel a télégraphié à l'empereur pour le prier de hâter, le plus possible, l'offensive générale des armées russes, afin de décongestionner le front italien.

Mon collègue Carlotti se prodigue en démarches dans le même sens...

***

Lundi, 29 mai 1916.

La foi dans le tsar, dans sa justice, dans sa bonté, reste encore vive parmi les *moujiks*. Et cela explique le succès personnel que Nicolas II est assuré d'obtenir lorsqu'il entre en contact direct avec les paysans, les soldats et les ouvriers.

Réciproquement, le peuple est plus que jamais convaincu que les bureaucrates, les *tchinovniks*, trahissent ou paralysent toutes les bonnes intentions du monarque. Jamais on n'a plus souvent répété ces deux proverbes :

« Le tsar est bon ; ses valets sont méchants. »

« L'empereur dit *oui;* mais son petit chien aboie *non*. »

***

Mardi, 30 mai 1916.

La comtesse N..., amie de Mme Wyroubow, m'a prié mystérieusement de venir prendre le thé. Après m'avoir fait promettre le secret, elle me dit :

— Je crois que Sazonow va être renvoyé et j'ai voulu

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — Le Palais de marbre et la Néwa

tout de suite vous prévenir. Il est très mal vu des Majestés. Sturmer mène contre lui, dans l'ombre, une campagne très vive.

— Mais qu'a-t-il à lui reprocher?

— Il lui reproche ses idées libérales et ses ménagements pour la Douma. Il lui reproche encore, — mais vous m'avez promis le secret ! — de subir beaucoup trop votre influence et celle de Buchanan ...Vous savez que, malheureusement, l'impératrice déteste Sazonow ; elle ne lui pardonne pas son attitude envers Raspoutine, qu'il traite d'antéchrist, alors que Raspoutine affirme, au contraire, que Sazonow est marqué du diable.

— Mais Sazonow est la piété même !... Et l'empereur, que dit-il?

— En ce moment, il est tout à fait dominé par l'impératrice.

— C'est de Mme Wyroubow que vous avez appris cela?

— Oui, c'est d'Annie... Mais, de grâce, n'en dites rien à personne !

* * *

Mercredi, 31 mai 1916.

Depuis l'avènement de Sturmer, l'autorité de Raspoutine s'est beaucoup accrue. Le *moujik* thaumaturge tourne, de plus en plus, à l'aventurier politique et à l'escroc. Une bande de financiers juifs et de spéculateurs tarés, Rubinstein, Manus, etc., ont lié partie avec lui et le rémunèrent généreusement. Sur leur indication, il envoie des notes aux ministères, aux banques, à tous les personnages influents. J'ai vu plusieurs de ces notes, d'une écriture informe et d'un style grossièrement impératif. On n'ose jamais se dérober à ses demandes. Nominations, avancements, sursis, grâces, dispenses, subsides, on lui accorde tout.

Quand l'affaire est plus importante, il remet directement sa note à la tsarine :

— Tiens ! Fais faire cela pour moi !

Et elle en donne l'ordre aussitôt, ne se doutant pas qu'elle travaille pour Mumm et Rubinstein qui, eux, travaillent ouvertement pour l'Allemagne.

***

Jeudi, 1er juin 1916.

Ce matin, en arrivant chez Sazonow, je suis frappé de sa mauvaise mine, de ses yeux caves, de son air abattu. Il se plaint d'une grande fatigue nerveuse, qui lui enlève le sommeil et l'appétit ; il parle d'aller prendre un repos de quelques semaines en Finlande.

Bien des fois, depuis le début de la guerre, je l'ai vu fatigué, souffrant de migraine et d'insomnie. C'est un peu notre sort à tous. On ne porte pas impunément, sous un pareil climat, un fardeau si lourd, si continu, si obsédant, de labeur et de soucis. Mais cette fois, quelque amitié que j'aie pour lui, ce n'est pas sa santé qui m'inquiète le plus ; ce sont les ennuis secrets qui l'ont mis dans cet état et que la confidence reçue avant-hier m'a clairement révélés.

***

Vendredi, 2 juin 1916.

L'attitude du gouvernement hellénique est devenue intolérable ; sa collusion avec le gouvernement bulgare est manifeste. La complicité personnelle du roi Constantin n'est pas douteuse.

Longue conversation, à ce sujet, avec Sazonow de qui j'obtiens de pouvoir télégraphier à Paris qu'il approuve, par avance, toutes les mesures que la France et l'Angleterre croiront devoir prendre contre la Grèce.

Entre l'Adige et la Brenta, les Italiens commencent à se ressaisir. L'offensive autrichienne est presque arrêtée.

***

Dimanche, 4 juin 1916.

Pour satisfaire aux instances du roi Victor-Emmanuel, l'empereur a ordonné de précipiter l'offensive qui se préparait en Volhynie et Galicie. L'opération, engagée avec vigueur par le général Broussilow, s'annonce bien.

***

Mardi, 6 juin 1916.

Je parle des *moujiks* avec la princesse O... qui préside une société de propagande pour le travail des *Koustarni vechtchy*, ces ouvrages et ustensiles de bois, de cuir, de corne, de fer, d'étoffe, où se révèlent le sens artistique des paysans russes, leur goût si original et si ingénieux de l'ornementation.

Elle est ainsi amenée à déplorer les changements profonds que l'extension des grandes industries mécaniques opère depuis une quinzaine d'années dans l'esprit et la moralité des classes rurales :

— Ces raffineries de sucre, ces distilleries d'alcool, ces filatures, ces forges, ces fabriques, ces innombrables usines, qu'on voit maintenant s'élever partout au milieu des terres, ont répandu parmi nos *moujiks* des habitudes, des besoins, des idées, auxquels leur passé ne les préparait aucunement. L'initiation a été trop brusque pour leurs cerveaux primitifs... Le gain et l'appât des gros salaires industriels ont démoralisé des régions entières. Songez que, en dehors des villes, la monnaie était rare jusqu'à ces dernières années. Dans beaucoup de villages, les transactions se faisaient couramment par des trocs : on échangeait de l'avoine contre une touloupe ou de la

vodka; on payait un cheval ou une charrue avec des journées de travail... Aujourd'hui, tout cela est changé. La plupart de nos paysans ont perdu leurs qualités simples et naïves, mais en restant trop arriérés pour s'adapter moralement à leur vie nouvelle. Ils sont désorientés, ahuris, détraqués... Si Dieu ne nous épargne pas la révolution après la guerre, il y aura de grands malheurs dans les campagnes.

***

Jeudi, 8 juin 1916.

L'offensive du général Broussilow se poursuit brillamment ; elle prend même une allure de victoire.

En quelques jours, le front austro-allemand a été enfoncé sur une étendue de 150 kilomètres. Les Russes ont capturé 40 000 hommes, 80 canons et 150 mitrailleuses.

Du côté italien, à l'est du Trentin, les combats continuent ; mais l'avance autrichienne est arrêtée.

***

Vendredi, 9 juin 1916.

Depuis les temps lointains de la Moscovie, les Russes n'ont peut-être jamais été aussi Russes que maintenant.

Avant la guerre, leur vagabondage natif les poussait périodiquement vers l'Occident. Les mondains essaimaient, une ou deux fois l'an, à Paris, à Londres, à Biarritz, à Cannes, à Rome, à Venise, à Bade, à Gastein, à Carlsbad, à Saint-Moritz. Les moins fortunés, la foule des « intellectuels », avocats, professeurs, savants, médecins, artistes, ingénieurs, etc..., allaient faire des stages d'études, des cures balnéaires, des voyages de vacances en Allemagne, en Suède, en Norvège, en Suisse. Bref, la majeure partie de la société brillante ou pensante, labo-

rieuse ou oisive, prenait un contact régulier, souvent même prolongé, avec la civilisation européenne. Des milliers et des milliers de Russes allaient ainsi s'approvisionner de robes et de cravates, de bijoux et de parfums, de meubles et d'automobiles, de livres et d'objets d'art. Inconsciemment, ils rapportaient aussi des idées plus modernes, un esprit plus pratique, une conception plus positive, plus ordonnée, plus rationnelle de la vie générale. Ils y étaient d'ailleurs prédisposés par la faculté d'assimilation que les Slaves possèdent à un degré si éminent et que le grand « occidentaliste » Herzen appelait « l'acceptivité morale ».

Mais, depuis vingt-deux mois, la guerre a élevé entre la Russie et l'Europe une barrière infranchissable, une muraille de Chine. Depuis près de deux ans, les Russes sont confinés dans leur pays, astreints à vivre sur eux-mêmes. La médication tonifiante et régulatrice qu'ils allaient chercher en Occident leur manque et à l'instant où elle leur est le plus nécessaire. C'est un fait d'observation courante que les névropathes à tendance dépressive ont besoin de distraction et que le voyage leur convient spécialement parce qu'il stimule leur activité, soutient leur attention, ranime leur conscience.

Je ne m'étonne donc pas de noter sans cesse autour de moi, chez les personnes qui, naguère encore, me semblaient parfaitement saines, de la fatigue, de la mélancolie, du nervosisme, du désarroi, de l'incohérence, une crédulité maladive, des obsessions étranges, un pessimisme superstitieux et dissolvant.

***

Samedi, 10 juin 1916.

L'intrigue contre Sazonow aurait-elle échoué? Sentirait-il sa position raffermie? En tout cas, il a meilleure mine,

il se plaint moins de sa fatigue. Toutefois, il laisse encore entendre qu'il a grand besoin de repos.

***

Dimanche, 11 [illegible]

Le financier G..., qui a de gros intérêts industriels à Varsovie et dans la région de Lodz, me dit très justement :

— Le problème de Pologne réserve plus d'une surprise aux négociateurs de la paix. On a l'habitude de n'envisager ce problème qu'au point de vue national, à travers les catastrophes du passé, à travers la légende héroïque et romantique. Mais, quand viendra l'heure des solutions positives, on verra surgir au premier plan deux éléments d'une importance capitale, l'élément socialiste et l'élément juif... La social-démocratie polonaise a pris dans ces trente dernières années un développement énorme, qu'on peut mesurer par le chiffre croissant de la population ouvrière. Songez qu'une ville comme Lodz, qui comptait à peine 25 000 habitants vers 1850 et 100 000 vers 1880, en compte aujourd'hui 460 000 ! Et les centres usiniers de Sosnowice, de Tomaszow, de Dombrowa, de Lublin, de Kielce, de Radom, de Zgierz, se développent aussi avec une rapidité extraordinaire. Le prolétariat y est organisé très fortement et manifeste partout une vitalité puissante. Les rêves historiques des grands patriotes polonais ne l'intéressent en aucune façon. Dans la résurrection prochaine de la Pologne, il ne voit qu'une occasion de réaliser son programme économique et social. Soyez sûr qu'il parlera haut et fort... Les Juifs ne manqueront pas non plus de jouer un grand rôle. Tout en partageant les idées de la social-démocratie polonaise, ils ont une organisation spéciale, exclusivement juive ; ils agiront en tant que prolétariat juif.

Avec cela, très intelligents, très audacieux, très fanatiques. Tous les ghettos polonais sont des foyers d'anarchie...

***

Mardi, 14 juin 1916.

Je lis en ce moment une biographie de Nietzsche et j'y vois que, s'étant pris d'admiration pour les lois de Manou, il avait noté, avec son enthousiasme de poète et d'artiste, ce beau précepte du premier légiste aryen :

Que les noms des femmes soient faciles à prononcer, doux, clairs, agréables, propices ; qu'ils se terminent par des voyelles longues, et qu'ils ressemblent à des paroles de bénédiction.

Les Russes ont obéi, d'instinct, à ce précepte. Aucun peuple n'a créé, pour ses noms de femmes, des vocables plus harmonieux et plus caressants : Olga, Véra, Daria, Marina, Sonia, Kyra, Loudmilla, Tatiana, Wanda, Moïna, Tamara, Xénia, Raïssa, Nadedja, Swietlana, Prascovia, Dina...

***

Jeudi, 15 juin 1916.

Les Russes progressent, sans arrêt, vers Tarnopol et Czernowitz ; ils ont franchi la Strypa et le Dniester. Le total de leurs prisonniers s'élève aujourd'hui à 153 000.

CHAPITRE X

16 JUIN-18 JUILLET 1916

La féerie des nuits solsticiales. — Une leçon de l'*Iliade*. — Effacement du rêve byzantin. — Une autre esquisse de la femme russe. — Relations de l'impératrice et de Raspoutine : la sœur Akoulina. — Brillante offensive des armées russes en Galicie. — Le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch et l'empereur Guillaume ; la manifestation du kaiser à Tanger, en 1905. — Voyage des parlementaires russes en Occident. — Nouveaux succès des armées russes en Galicie ; développement de leur offensive. Action pressante des Alliés à Bucarest. — Convocation des ministres à la *Stavka*. L'autonomie de la Pologne ; l'empereur se rallie au programme libéral de Sazonow.

Vendredi, 16 juin 1916.

A dîner, quelques intimes.

La table est dressée dans la salle des fêtes, devant la grande baie vitrée qui s'ouvre au nord, sur la Néwa, et le service est commandé pour neuf heures et demie, afin que nous puissions jouir de l'extraordinaire spectacle que le ciel nocturne de la Russie septentrionale offre dans la semaine du solstice.

Quand le repas commence, il fait grand jour encore. Mais, depuis Okhta jusqu'à la forteresse, toute la rive s'enlumine de couleurs fantastiques. Au premier plan, le fleuve étale sa nappe d'un vert sombre et métallique, où se glissent par instants des coulées rougeâtres, semblables à des flots de sang. Plus loin, les toits des casernes, les coupoles des églises, les cheminées des usines

se détachent sur un fond tragique de pourpre, d'améthyste, de bitume et de soufre. Le décor change incessamment. De minute en minute, et comme sous la main d'un alchimiste prodigieux, d'un Tubalcain titanique, les couleurs surgissent, rayonnent, s'exaltent, se dégradent, se fondent, se transmuent, se volatilisent. Les apparences les plus diverses, toutes les combinaisons imaginables se succèdent. On dirait tour à tour des cataclysmes de la nature, des éruptions volcaniques, des écroulements de murailles, des rutilations de fournaises, des incandescences de météores, des éblouissements d'apothéoses.

Mais, vers onze heures, le ciel se décolore peu à peu, la fantasmagorie s'éteint. Depuis la terre jusqu'au zénith, le firmament se voile d'une vapeur diaphane, une vapeur d'argent et de perles. Çà et là, une fluorescence trahit la palpitation d'une étoile. Dans une harmonie de pénombre et de silence, la ville s'endort avec sérénité.

A minuit et demi, quand mes hôtes me quittent, une éclaircie rose annonce déjà l'aurore, aux confins de l'Orient...

***

Dimanche, 18 juin 1916.

L'armée russe de Bukovine a franchi le Pruth et occupé Czernowitz ; les avant-gardes sont déjà sur le Séreth moldave, aux environs de Storotzynetz.

***

Lundi, 19 juin 1916.

Le général Biélaïew, chef d'état-major général, un des officiers les plus instruits, les plus consciencieux, les

plus honorables de l'armée russe, va se rendre bientôt en France pour y régler diverses questions relatives aux commandes d'artillerie et de munitions. Il vient déjeuner ce matin avec moi.

Tout d'abord, je le félicite des succès que le général Brousilow continue de remporter en Galicie et qui, hier, ont amené ses troupes à Czernowitz. Il accepte mes félicitations avec réserve, ce qui est conforme à sa prudence et à sa modestie habituelles.

A table, il m'expose en détail les dernières opérations du front galicien, s'exprimant toujours avec cette aisance et cette précision qui, depuis longtemps, me font estimer si haut ses opinions.

Puis, revenus dans le grand salon et nos cigares allumés, je lui demande :

— Où en sommes-nous de la guerre et sous quelle impression allez-vous partir?

Pesant bien ses mots, il me répond :

— L'empereur est résolu plus que jamais à poursuivre cette guerre jusqu'à notre victoire totale, jusqu'à ce que l'Allemagne soit obligée de subir nos conditions, toutes nos conditions. Ce que Sa Majesté a daigné me dire, lors de mon dernier rapport, ne me laisse aucun doute à cet égard. Mais, si notre situation militaire s'est beaucoup améliorée ces derniers jours en Galicie, nous n'avons même pas commencé d'attaquer les forces allemandes. A mettre les choses au mieux, nous devons prévoir une lutte très dure encore et très longue. Je ne considère, bien entendu, que les conditions stratégiques du problème ; je n'ai pas à tenir compte des conditions financières, diplomatiques et autres. C'est en vue de ce grand effort suprême que je vais négocier à Paris, afin que notre armée, qui est si riche en hommes, ne soit plus arrêtée par l'insuffisance de son armement.. Mais il y a une question plus urgente et plus importante que toutes : l'artillerie lourde. Le général Alexéïew m'en réclame

chaque jour et je n'ai plus un canon, plus un projectile à lui envoyer.

— Pourtant, vous avez soixante-dix pièces lourdes débarquées à Arkhangelsk !

— Oui ; mais les wagons nous manquent. Vous savez dans quelle pénurie nous sommes, sous ce rapport. Toute la suite de notre offensive, si brillamment engagée, risque d'en être paralysée.

— C'est grave. Mais pourquoi votre administration des chemins de fer n'a-t-elle pas un peu plus d'ordre et d'activité? Voilà des mois que Buchanan et moi nous en parlons à M. Sazonow, que nous lui remettons note sur note. Et nous n'obtenons rien. Nos attachés militaires et navals multiplient aussi leurs démarches. Ils n'obtiennent pas davantage. N'est-ce pas désolant de penser que la France prélève une part considérable de sa production industrielle pour approvisionner vos armées et que, par désordre, par inertie, vos armées n'en profitent pas ! Depuis que le port d'Arkhangelsk est rouvert à la navigation, les navires français y ont débarqué, en plus des soixante-dix canons lourds, un million et demi de projectiles, six millions de grenades, cinquante mille fusils ! Et tout ce matériel reste en détresse sur les quais ! Il faut, à tout prix, que le débit quotidien de la voie ferrée soit augmenté. Trois cents wagons par jour, c'est dérisoire. On m'assure que, avec un peu de méthode et d'énergie, ce chiffre serait facilement doublé.

— Je m'épuise à lutter contre l'administration des chemins de fer et l'on ne m'écoute pas beaucoup plus que vous... Mais, comme vous dites, c'est si grave que nous n'avons pas le droit de nous décourager. Aussi, je vous prie, parlez-en de nouveau à M. Sazonow, demandez-lui d'intervenir encore, de votre part, devant le conseil des ministres.

— Comptez sur moi. Dès demain, je reviendrai à la charge...

* * *

Jeudi, 22 juin 1916.

Il y a quelques jours, le grand-duc Boris-Wladimirowitch soupait avec ses compagnons habituels et un officier anglais, le major Thornhill.

Comme d'habitude, le grand-duc a vidé trop souvent sa coupe de champagne. Lorsqu'il a été suffisamment échauffé, l'anglophobie qu'il tient de son père a éclaté.

S'adressant à Thornhill, il s'écrie :

— L'Angleterre ne fiche rien dans cette guerre ; elle laisse tuer ses alliés... Depuis quatre mois que les Français se font massacrer à Verdun, vous n'êtes même pas sortis de vos tranchées. Et nous autres Russes, voilà longtemps que nous serions à Bagdad, si vous ne nous aviez pas suppliés de ne pas y entrer pour ne pas vous avouer incapables d'y entrer vous-mêmes.

Thornhill reprend froidement :

— Ce n'est pas exact, monseigneur !... Puis Votre Altesse impériale oublie les Dardanelles.

— Les Dardanelles?... *Un bluff!*

Thornhill bondit :

— *Un bluff* qui nous a coûté 140 000 hommes !

— Non, un *bluff!*... D'ailleurs, soyez sûr que, sitôt la paix signée avec l'Allemagne, nous vous ferons la guerre !

Hourvari général. Le grand-duc sort, en claquant la porte.

Le major Thornhill a raconté l'incident à sir George Buchanan. Sans vouloir se plaindre à l'empereur, mon collègue a officieusement exprimé au ministre de la Cour le désir qu'une remontrance fût adressée au grand-duc Boris.

Mais la remontrance ne servira de rien. Boris-Wladi-

mirowitch continuera impassiblement sa vie de fête et d'oisiveté. Qu'a-t-il fait depuis le début de la guerre? — Rien. Il a exercé de vagues commandements, de vagues inspections qui, en l'attirant de temps à autre sur le front, n'ont été pour lui qu'un prétexte à varier le cadre de ses plaisirs, de Moscou à Kiew, de Varsovie à Odessa, du Caucase en Crimée. Comment ce prince de trente-sept ans, sain et vigoureux, comblé d'apanages et de prérogatives, n'a-t-il pas réclamé toute sa part dans le merveilleux effort d'endurance, d'héroïsme et d'abnégation, que le peuple russe soutient sans fléchir depuis bientôt deux ans?

Le hasard a fait que, hier, je feuilletais l'*Iliade*, ce qui m'arrive souvent ; je suis tombé sur le passage du douzième chant qui nous montre Sarpédon, fils de Zeus, accouru de Lycie au secours des Troyens et entraînant son ami Glaukos au combat. — « Pourquoi, lui dit Sarpédon, pourquoi sommes-nous grandement honorés en Lycie ; pourquoi occupons-nous aux festins les meilleures places ; pourquoi possédons-nous, sur les rives du Xanthos, des domaines florissants? C'est afin que nous soyons toujours debout, en tête des Lyciens, dans la bataille ardente ; c'est afin que chaque Lycien se dise : Si nos princes mangent les plus grosses brebis et boivent les meilleurs vins, ils n'en ont que plus de courage et de vigueur quand ils nous mènent au combat. »

***

Samedi, 24 juin 1916.

Depuis quelques semaines, je constate dans les cercles politiques de Pétrograd un curieux mouvement de réaction contre le projet d'annexer Constantinople à la Russie.

On fait valoir que cette annexion, loin de résoudre la question d'Orient, ne ferait que la perpétuer en l'aggravant, car ni l'Allemagne, ni l'Autriche, ni les États danu-

biens ne se résigneraient jamais à laisser les clefs de la mer Noire dans les serres de l'aigle russe. L'essentiel, pour la Russie, est de s'assurer le libre passage des Détroits ; il suffirait donc qu'un État neutre, garanti par les Puissances, fût créé sur les deux rives. On allègue aussi que l'incorporation du patriarcat grec à l'Église russe soulèverait des problèmes inextricables et très douloureux pour la conscience orthodoxe. Enfin, sous le rapport de la politique intérieure et de l'évolution sociale, on estime que la Russie commettrait une grave imprudence en faisant pénétrer dans son organisme les virus byzantins.

Ces raisons ne paraissent la valoir même. On aurait pu toutefois s'en aviser plus tôt.

***

Dimanche, 25 juin 1916.

C'est en Russie qu'il faut venir pour bien comprendre cette pensée de Tocqueville : « La démocratie immatérialise le despotisme. »

Par contre, la démocratie n'est pas nécessairement libérale ; elle peut, sans faillir à son principe, se concilier avec toutes les formes de l'oppression, politique, religieuse, sociale, etc. Mais, sous le régime démocratique, le despotisme est insaisissable, parce qu'il est épars dans les institutions, parce qu'il ne s'incarne en personne, parce qu'on le retrouve à la fois partout et nulle part ; c'est comme une vapeur diffuse, invisible et asphyxiante, qui se confond pour ainsi dire avec le climat national. On s'en irrite, on en souffre, on s'en plaint ; mais on ne sait à qui se prendre. Aussi, le plus souvent, on finit par s'accommoder à son mal et s'y résigner ; car on ne peut pas haïr fortement ce qu'on ne voit pas.

Au contraire, sous le régime autocratique, le despotisme

se réalise à l'état le plus dense, le plus massif, le plus concret. Il se personnifie dans un homme, dans un seul homme : il provoque le maximum de haine.

***

Lundi, 26 juin 1916.

Il y a quelques mois, j'esquissais, dans ce Journal, le portrait intime de la femme russe d'après un témoignage féminin. Voici la contre-épreuve de cette esquisse d'après un témoignage masculin.

Je dîne aux Iles en tête-à-tête avec B... Cinquante-deux ans, célibataire, doué d'une intelligence alerte et de sens actifs, il a servi, dans sa prime jeunesse, au régiment des Gardes à cheval. Depuis lors, il a partagé son temps entre l'exploitation de ses terres, quelques œuvres d'intérêt social, les voyages, la passion de la musique, l'entretien de belles amitiés, enfin, une heureuse et discrète liaison traversée de multiples fantaisies. Sa conversation, naturelle, variée, me plaît et m'instruit, car il porte dans toutes les formes de son dilettantisme un goût vif de l'observation. Je le tiens pour un bon physiologiste du monde moral, un analyste exact et sceptique mais nullement désenchanté.

Ayant beaucoup pratiqué les femmes, il professe que, sans elles, l'existence serait intolérable et que si, de temps à autre, quelques fous se tuent pour elles, c'est néanmoins grâce à elles seules que le suicide ne sévit pas davantage parmi les hommes, parce que leur rôle ici-bas n'est pas tant de perpétuer la vie que de la faire oublier.

Ce soir donc, vers neuf heures, nous nous attablons en face l'un de l'autre, au bord de la Newka.

Devant nous, sur l'autre rive, le charmant palais d'Iélaghine émerge entre les ramures de sa futaie séculaire.

A la pointe de l'île, des saules, des trembles, des frênes pleureurs s'inclinent sur l'eau rapide. Bientôt, le ciel s'enveloppe d'une mousseline impalpable, d'une vapeur laiteuse et nacrée. Tandis que s'opère autour de nous le sortilège des « nuits blanches », des grandes nuits solsticiales, j'interroge B... sur la femme russe. Très simplement et comme au hasard de ses souvenirs, il laisse tomber plutôt qu'il ne formule ces remarques :

« Je n'ai connu que des femmes russes. On ne connaît bien que les femmes de son pays natal ; on ne se mêle vraiment qu'aux êtres de sa race...

« Les femmes russes sont la sincérité même, en ce sens qu'elles ne jouent jamais un rôle : elles ne font jamais de la littérature avec leurs émotions. Elles vivent leur vie aussi pleine que possible, mais sans se croire des héroïnes de roman et sans avoir aucun modèle devant les yeux. Leurs rêves ne leur viennent de personne, n'émanent que d'elles seules...

« Pleines d'ardeur et d'élan au début de chaque aventure, elles sont vite à bout de souffle...

« Leur grande misère est la versatilité. Elles n'ont presque jamais conscience de ce qui les fait agir ; elles semblent toujours obéir à des forces aveugles. Souvent, leurs résolutions les plus graves ne sont qu'une détente de leurs nerfs. Un rien, un mot qu'elles arrêtent au passage, une idée qu'elles effleurent, un souper, un tour de valse, moins que cela, un nuage qui traverse le ciel, un fluide qui passe et les voilà toutes changées. Une d'elles me l'avouait naguère : « Je me sens une autre femme quand je mets une robe neuve... »

« Pour la même raison, elles subissent profondément l'influence de la nature. Le retour du printemps, la joie du soleil retrouvé, l'odeur des premières violettes suffisent à les enivrer. Le spectacle d'une nuit étoilée sur la steppe leur donne le vertige. Les soirs d'orage, elles sont comme chargées d'électricité...

« Chez les plus heureuses, il y a toujours quelque chose d'inquiet, d'inapaisé, d'inassouvi, quelque chose qui se prépare et dont elles ne se doutent pas...

« C'est encore dans l'amour qu'elles se fixent le mieux. Quand elles n'ont pas le cœur occupé, elles errent à la dérive comme des îles flottantes sur la nappe d'un fleuve...

« Rien de plus amusant que de les entendre se raconter. Elles s'inventent à mesure qu'elles parlent ; on dirait qu'elles cherchent leurs paroles dans vos yeux...

« Elles se décident très vite à vous aimer... et non moins vite à se reprendre. Avec elles, l'éloquence est toujours superflue, aussi bien pour les conquérir que pour les garder...

« Elles ont beaucoup de pudeur. C'est pourquoi elles ont l'air de se donner facilement ; elles ne se permettent pas les demi-concessions. Dès que leur âme acquiesce, elles précipitent le dénouement ; elles croiraient s'avilir en se marchandant...

« Leur mémoire est comme un tiroir qu'elles ouvrent et ferment à volonté. Selon les besoins de leur intérêt ou de leur caprice, elles se rappellent tout et elles oublient tout...

« Elles ont un ennemi terrible, un mal incurable, l'ennui. Que de sottises il leur fait commettre !...

« L'absurde et l'impossible, voilà ce qui les tente le plus...

« Elles affirment toujours qu'elles se contentent de peu : rien ne leur suffit...

« L'imprévu est la seule chose dont elles ne se lassent jamais...

« En amour, elles ont plus de courage, d'initiative et de générosité que les hommes. Leur supériorité se révèle encore plus souvent dans le train ordinaire de la vie. Aux heures difficiles, elles montrent plus de conscience, plus d'énergie, plus de ressort, un sentiment

plus élevé du devoir, un esprit plus libre et plus intuitif. Elles sont l'âme de la famille...

« Leur puissance de tendresse et d'abnégation atteint à l'héroïsme, quand l'homme qu'elles aiment devient malheureux. Elles se dévouent à lui jusqu'à l'asservissement, jusqu'à l'immolation : elles le suivent en Sibérie, en exil, n'importe où...

« Un de leurs graves défauts est de ne pas savoir mentir. Elles ne sont pas assez maîtresses d'elles-mêmes pour soutenir un mensonge. C'est ce qui les fait paraître souvent cruelles...

« Comme elles ont l'imagination très vive, elles souffrent atrocement de la jalousie...

« Elles ne s'avouent jamais les entraînements de leurs sens ; elles cherchent toujours à spiritualiser leurs désirs, à se donner le change sur leurs ivresses. Le vocabulaire mystique offre aux plus lascives de précieuses ressources pour justifier leurs folies...

« Tolstoï a eu raison de vanter *les beaux bras ronds* d'Anna Karénine. La perfection des bras féminins est un des caractères de la race russe. Dans toutes les classes sociales et jusque dans le peuple, on découvre chez les jeunes femmes des bras merveilleux, des bras pleins et tendres, d'une blancheur soyeuse, d'un modelé pur, lisse et caressant...

« En Russie, comme partout ailleurs, les grandes amoureuses, les victimes prédestinées de la passion sont rares. Mais, en aucun autre pays peut-être, le philtre fatal n'est plus corrosif, plus dévorant ; il ravage tout l'être intérieur avec une violence irrésistible, pour n'y laisser subsister qu'un appétit furieux de suicide et d'anéantissement...

« Inconstantes, fantasques, perfides, outrancières, égoïstes, accaparantes, perverses, névrosées, irritantes, fuyantes, décevantes, diaboliques, tout ce qu'on voudra ; mais jamais vulgaires, jamais pédantes, jamais ennuyeuses. En résumé, redoutables et charmantes... »

***

Mardi, 27 juin 1916.

L'entrée des Russes à Kimpoloung, au sud-ouest de Czernowitz, les rend maîtres de toute la Bukovine et les amène au pied des Carpathes.

Tandis que nous regardons, sur une carte, le progrès des opérations, Sazonow me dit :

— C'est maintenant que les Roumains devraient marcher !... Ils trouveraient la route libre jusqu'à Hermannstadt, jusqu'à Témeswar... jusqu'à Pesth !... Mais Bratiano n'est pas l'homme des décisions simples et promptes. Vous verrez qu'il laissera passer ainsi toutes les occasions !...

***

Mercredi, 28 juin 1916.

D'une source intime et sûre :

« L'impératrice traverse une mauvaise phase. Excès de prières, de jeûnes, de pratiques ascétiques. Agitation, insomnies. Elle s'exalte et se concentre de plus en plus dans l'idée qu'elle a mission de sauver la sainte Russie orthodoxe et que les lumières, les grâces, la protection de Raspoutine lui sont indispensables pour y réussir. A tout propos, elle fait demander au *staretz* un conseil, un encouragement, une bénédiction. »

Les relations de la tsarine et de Grichka ne demeurent pas moins fort secrètes. Aucun journal n'y fait jamais allusion. Et les gens du monde n'en parlent qu'à voix basse, entre intimes, comme d'un mystère humiliant qu'il vaut mieux ne pas approfondir ; on ne se gêne pas d'ailleurs pour inventer mille détails fantastiques.

En principe, Raspoutine franchit assez rarement les grilles de la résidence impériale. Ses rencontres avec la souveraine ont presque toujours lieu chez Mme Wyroubow, dans le petit cottage de la Sredniaïa ; il y reste quelquefois durant des heures, enfermé seul avec les deux femmes, tandis que les policiers du général Spiridowitch font le vide et le guet autour de la maison.

Dans le cours ordinaire de la vie, c'est par les colonels Loman et Maltzew que s'opèrent pratiquement les communications incessantes du palais avec le *staretz* et sa clique.

Le colonel Loman, adjoint au commandant des Palais impériaux et curateur de l'église préférée de la tsarine, le *Féodorowsky Sobor*, est le secrétaire particulier d'Alexandra-Féodorowna, dont il possède toute la confiance ; il s'est donné comme auxiliaire, pour ses rapports quotidiens avec Raspoutine, le colonel d'artillerie Maltzew, qui est, d'autre part, préposé à la défense aérienne de Tsarskoïé-Sélo.

Pour les commissions intimes, l'impératrice emploie d'habitude une jeune religieuse, attachée à l'hôpital militaire du palais, la sœur Akoulina.

Il y a quelques années, cette nonne résidait au couvent de Saint-Tikhon, à Okhtaï, qui s'abrite dans les forêts de l'Oural, non loin d'Ekaterinbourg. D'origine paysanne et de santé robuste, elle manifesta un jour des troubles étranges, qui s'aggravèrent bientôt en devenant périodiques. Sous le regard de ses compagnes atterrées, elle éprouvait tour à tour des accès convulsifs, des extases délirantes, des sensations innommables ; on vit ainsi apparaître en elle tous les signes de la possession démoniaque. C'est pendant une de ces crises qu'elle connut Raspoutine. Voyageant alors en pèlerin, en *strannik*, à travers l'Oural, il vint un soir demander l'hospitalité au couvent d'Okhtaï. On l'accueillit comme un messager providentiel et on l'amena immédiatement auprès

de la pauvre possédée, qui se débattait contre les assauts torturants de l'esprit infernal. Resté seul avec elle, il l'exorcisa en quelques minutes, par une adjuration si impérative et compulsive, que le diable n'osa plus jamais la toucher. Depuis cette délivrance, la sœur Akoulina s'est vouée de toute son âme au *starets*.

*
* *

Lundi, 24 juin 1916

L'armée russe de Galicie s'étend à 50 kilomètres au sud du Dniester jusqu'à Koloméa ; elle accentue sa conversion vers le nord-ouest, en marchant sur Stanislau.

Pendant le mois de juin, elle a fait 217 000 prisonniers, dont 4 500 officiers ; elle a capturé en outre 230 canons et 700 mitrailleuses.

Le général Alexéïew vient d'expédier une note au général Joffre pour lui signaler l'avantage que l'armée de Salonique aurait actuellement à prendre l'offensive contre les Bulgares ; il estime que cette offensive obligerait sans doute la Roumanie à se déclarer enfin pour l'Entente. Les conclusions de cette note me semblent très fortes : *Il ne peut guère, à l'avenir, se représenter une situation qui, plus que l'actuelle, assurerait le succès d'une opération partant de Salonique. L'armée russe a produit dans les lignes de défense austro-allemandes une large brèche et les opérations en Galicie ont repris le caractère de la guerre de mouvement. L'Allemagne et l'Autriche attirent dans cette région toutes leurs nouvelles forces et s'affaiblissent dans les Balkans. Un coup frappé sur la Bulgarie garantirait les derrières de la Roumanie et constituerait une menace sur Buda-Pesth. L'entrée en action, nécessaire et avantageuse, de la Roumanie, deviendrait ainsi inévitable.*

Le haut commandement britannique se refuse à en-

treprendre actuellement une offensive contre les Bulgares ; il juge l'opération trop périlleuse. Briand insiste à Londres pour faire prévaloir l'opinion du général Alexeïew.

***

Vendredi, 20 juin 1919.

Je parle de l'empereur Guillaume avec le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, qui le hait de toutes ses forces et ne manque jamais l'occasion de le bafouer..., malgré que sa propre nièce, la fille de sa sœur la grande-duchesse Anastasie de Mecklembourg, ait épousé le kronprinz. Il est plein d'anecdotes sur le cabotinage, la couardise et l'hypocrisie du kaiser. Aussi, je lui cause une vive joie en ajoutant à sa collection une pièce historique, le récit exact et peu connu des incidents qui marquèrent la fameuse escale du *Hamburg* à Tanger, le 31 mars 1905.

Dès les premiers mots, le grand-duc m'interrompt :

— Vous dites le 31 mars 1905. C'était donc seize jours après notre désastre de Moukden... Guillaume avait bien choisi l'heure pour sa rodomontade !

— Il ne pouvait mieux choisir. L'alliance franco-russe était complètement paralysée... Le yacht impérial *Hamburg* mouilla devant Tanger à 8 heures 30 du matin, en retard d'une heure sur le programme concerté avec le Maghzen. D'après ce programme, l'empereur, devait débarquer à 7 heures 30 puis se rendre directement à la légation d'Allemagne afin d'y recevoir les compliments du corps diplomatique et les hommages de la colonie allemande. Le délégué du sultan lui offrait ensuite un déjeuner à la Kasbah qui domine la ville. Enfin, pour remplir l'après-midi, on lui avait préparé sur la plaine du Marshân une brillante *fantasia* de *caïds* marocains. Son rembarquement était fixé à 5 heures... Or, à quelques encablures du point où le *Hamburg* avait jeté l'ancre,

un croiseur français, le *Du Chayla*, stationnait depuis plusieurs mois. Selon les règles de la courtoisie maritime, le commandant de ce navire, le capitaine de frégate Debon, vint aussitôt saluer l'empereur à bord. Après un accueil aimable, le souverain demanda :

— Vous connaissez bien la rade de Tanger?

— Oui, sire ; voilà plus de trois mois que j'y stationne.

— Alors, répondez-moi franchement, comme on doit se parler entre marins. Vous ne voyez pas de danger à ce que je débarque?

— Aucun danger, sire, aucun ! Il y a un peu de clapotis, mais pas de houle et le vent n'est pas dur.

Le kaiser resta silencieux un instant puis, d'un air absorbé, il mit l'entretien sur des questions de technique navale ; mais, brusquement, il réitéra sa demande :

— Ainsi, en toute franchise, vous ne voyez pas de danger à ce que je débarque?

Un peu surpris de cette insistance, le commandant Debon reprit avec fermeté :

— Pas le moindre danger, sire ; la rade n'est pas mauvaise aujourd'hui.

— Et quand il faudra que je rembarque à cinq heures, comment sera-t-elle, la rade?

— Oh ! sire, je n'oserais pas me prononcer huit heures d'avance. Mais, je le répète à Votre Majesté, je n'ai actuellement aucun motif de prévoir que le temps se gâte.

Après l'avoir remercié, l'empereur le congédia. Les affirmations si nettes qu'il venait d'entendre auraient dû le déterminer à gagner la terre immédiatement, quitte à rembarquer plus tôt si la mer venait à grossir. Mais il perdit encore deux heures et demie en contre-ordres et hésitations. Il débarqua enfin à onze heures trois quarts. Sur le quai du port, une compagnie de soldats marocains, commandée par un officier français, lui rendit les honneurs. Devant cette troupe, se tenait le fameux caïd Mac-Lean, ancien déserteur anglais, qui s'était fait notre

grand ennemi. Sans s'attarder aux salamalecs, le kaiser monta vite à cheval pour se rendre à la légation d'Allemagne ; il avait le teint jaune et le regard inquiet. Pendant qu'il gravissait la rue escarpée qui traverse la ville, quelques braillards, mêlés à son escorte, se mirent à pousser des hourras. Se penchant vers le caïd Mac-Lean qui marchait à hauteur du cheval, Guillaume II lui cria d'une voix saccadée :

— Faites-moi taire ces gens-là ! J'ai les nerfs trop malades !

A la légation, il prononça devant sa colonie une harangue pompeuse où il déclarait solennellement sa volonté de *maintenir les droits et les intérêts de l'Allemagne dans un Maroc libre.* Lorsqu'il reparut au dehors, l'altération de ses traits fut remarquée de tous. En même temps, on observait une agitation bizarre dans l'entourage impérial ; des officiers allaient et venaient d'un pas précipité ; le caïd Mac-Lean changeait la formation de sa troupe, expédiait des estafettes. La stupeur fut générale quand on apprit que l'empereur n'assisterait ni au déjeuner de la Kasbah ni à la *fantasia* sur le Marshân. Au milieu d'un silence morne, le cortège descendit hâtivement vert le port. Guillaume II s'embarqua aussitôt. Une demi-heure plus tard, le *Hamburg* quittait la rade.

Avant même que je n'aie achevé mon récit, le grand-duc Nicolas éclate de rire. Puis, le visage allumé, la voix tonitruante, il épanche sa verve :

— J'ignorais ces détails. Mais comme ils sont vrais ! Guillaume s'y dépeint tout entier... Ah ! je le reconnais bien là, mon glorieux Hohenzollern ! Quel pleutre ! Quel bas histrion !... Je vous l'ai toujours dit : ce n'est qu'un esbroufeur. Et il est encore plus capon que fanfaron !... Évidemment il n'osait pas descendre à terre et il demandait au commandant de votre croiseur un prétexte pour ne pas débarquer. Au moment de faire son grand geste, il a eu peur, comme un acteur qui n'oserait pas entrer

en scène... Et la fin de l'aventure, cette hâte à regagner son bateau ! Quelle turlupinade ! Est-ce assez grotesque, assez piteux ! S'il n'était pas né sur les marches d'un trône, il n'aurait pas eu son pareil pour jouer les pitres sur un tréteau de foire !...

***

Samedi, 1er juillet 1916.

En Galicie, les Russes, qui viennent d'occuper Kolo-méa, poursuivent les Austro-Allemands vers Stanislau. En Bukovine, ils consolident leurs succès.

Depuis le 4 juin, les armées du général Broussilow ont fait 217 000 prisonniers.

En France, une grande offensive anglo-française s'engage sur la Somme.

***

Dimanche, 2 juillet 1916.

Ma dernière intervention au sujet du chemin de fer d'Arkhangelsk n'a pas été vaine. Sazonow m'annonce que, sur un ordre de l'empereur, le nombre des wagons qui assurent le trafic quotidien de la ligne est porté de 300 à 450 et bientôt à 500.

Bratiano continue de soutenir à Paris que la mauvaise volonté de la Russie est le seul motif qui l'empêche de prendre la décision suprême, ce qui attire sur moi un flot de télégrammes impatients. Pour couper court au jeu équivoque du gouvernement roumain, le général Alexéïew vient de lui faire savoir « que le moment actuel lui apparaît le plus propice à l'intervention armée de la Roumanie et que *c'est aussi le seul moment où cette intervention puisse intéresser la Russie.* »

J'en parle à Diamandy qui déjeune chez moi ce matin.

— Les atermoiements de M. Bratiano, lui dis-je, me semblent une faute grave. Je comprendrais parfaitement qu'il ne voulût pas la guerre ; c'est une politique qui se défend, car on ne fait pas la guerre sans risques. Mais, puisque vous m'affirmez qu'il veut la guerre, puisqu'il l'affirme lui-même, puisqu'il a fixé d'avance sa part de butin, puisqu'il s'est déjà compromis, autant qu'on peut l'être, dans la politique des revendications nationales, comment ne voit-il pas que, stratégiquement, c'est l'heure ou jamais pour la Roumanie de marcher? Les Russes sont en plein élan d'offensive ; les Austro-Hongrois sont encore tout étourdis de leur défaite ; les Italiens se sont ressaisis et mordent ferme ; les Anglais et les Français attaquent, de toutes leurs forces, sur la Somme. Qu'est-ce que M. Bratiano veut de plus? Ignore-t-il donc que les belles occasions passent vite, en temps de guerre?

— Je suis personnellement de votre avis. Mais je ne doute pas que M. Bratiano n'ait, de son côté, des raisons très fortes pour ajourner encore sa décision finale. Songez qu'il va jouer l'existence même de la Roumanie !...

***

Lundi, 3 juillet 1916.

Les parlementaires russes, qui s'étaient rendus à l'invitation des parlementaires anglais, français et italiens, viennent de rentrer à Pétrograd. Ils ont rendu compte aujourd'hui de leur mission au Conseil de l'empire et à la Douma. Même en faisant la part de la phraséologie officielle, leurs discours témoignent qu'ils sont pénétrés d'admiration pour l'effort militaire de leurs alliés, de la France surtout.

J'assistais, avec Buchanan et Carlotti, à la séance du

palais Marie et à celle du palais de Tauride ; nous avons été chaleureusement accueillis.

Les membres du Conseil de l'empire et les députés de la Douma, avec qui j'ai causé, en particulier, Gourko, le prince Lobanow-Rostowsky, Schébeko, Wiélopolski, Milioukow, Chingarew, etc., m'ont tous exprimé, à peu près dans la même forme, la même idée. « Ici, nous ne nous doutons pas de ce que c'est que la guerre. »

***

Mardi, 4 juillet 1916.

Je déjeune à l'ambassade d'Italie ; j'y rencontre le président de la Douma, Rodzianko, le comte Sigismond Wiélopolski, du Conseil de l'empire, et les deux députés « cadets » Milioukow et Chingarew.

Je cause longuement avec Milioukow sur les conclusions qu'il rapporte de son voyage en Occident :

— Avant tout, me dit-il, nous devons intensifier et coordonner notre effort national. Et ce n'est possible que par un étroit accord, par une intime collaboration du gouvernement avec le pays et la Douma... Or, ce n'est pas la tendance qui prévaut, en ce moment...

Il a été frappé de l'importance extrême que l'opinion française attache à l'intervention de la Roumanie ; il n'a qu'une confiance médiocre dans la valeur de l'armée roumaine ; il laisse percer, une fois de plus, sa vieille sympathie, son inépuisable indulgence pour les Bulgares.

Désirant l'interroger plus à fond sur la situation intérieure qui me préoccupe grandement, je l'invite à dîner, dans trois jours, avec Chingarew.

Wiélopolski me prend alors à part et me dit en confidence :

— Je sais, avec certitude, que l'empereur convoquera prochainement ses ministres à Mohilew pour résoudre

enfin la question de l'autonomie polonaise. Sturmer et la plupart de ses collègues y sont plus opposés que jamais. Néanmoins, je crois que Sazonow a chance de l'emporter ; car c'est lui qui a pris décidément l'affaire en main ; il a trouvé d'ailleurs chez le général Alexéïew un appui énergique.

Il ajoute qu'il a une occasion indirecte de faire bientôt passer une lettre sous les yeux de l'empereur et qu'il voudrait y glisser une appréciation de moi. Je lui réponds :

— Vous pouvez dire, de ma part, que la proclamation de l'autonomie polonaise serait accueillie en France, non seulement comme le premier acte de réparation historique qui sera sorti de cette guerre, mais comme un acte éminemment politique, d'une portée considérable pour l'avenir, et qui peut faciliter singulièrement l'avance des armées russes en Pologne.

Les nouvelles de Galicie et de Bukovine continuent d'être excellentes. Le total des prisonniers s'élève maintenant à 233 000.

En France, l'offensive sur la Somme est extrêmement dure ; mais elle tourne à notre avantage.

***

Mercredi, 5 juillet 1916.

Le général Polivanow vient déjeuner en tête-à-tête avec moi.

Malgré sa disgrâce, il est resté en relations intimes avec le général Alexéïew, qui l'apprécie hautement. Il est donc qualifié pour juger avec compétence la situation stratégique des armées russes. Tout en affirmant qu'il ne parle qu'à titre personnel, il me dit :

— L'offensive de nos armées en Bukovine et Galicie n'est que le prélude de notre offensive générale... Notre principal effort doit se porter sur les armées allemandes ;

c'est par leur défaite seule que nous obtiendrons définitivement la victoire. Depuis la bataille de Verdun, l'Allemagne n'est plus capable d'entreprendre aucune offensive importante. Mais, pour ne parler que de notre front, nous devons nous attendre, de sa part, à une résistance opiniâtre en avant du Niémen et du Bug, puis plus tard sur le cours même de ces deux rivières et de la Vistule... J'ignore naturellement les intentions du général Alexéïew ; je présume néanmoins que son plan est de faire remonter toutes nos armées vers le nord-ouest, en pivotant autour de Riga. Le général Kouropatkine, qui est médiocrement doué pour l'offensive, mais qui est remarquable dans la défensive, a donc les qualités de la mission qui lui est confiée. Le général Évert et le général Broussilow, qui sont d'excellents « manœuvriers », feront le reste. Je m'imagine qu'on leur assignera comme objectifs Wilna, Brest-Litowsk et Lublin.

— Et Cracovie?

— Je ne crois pas. Du moins, cela dépend de l'attitude qu'adoptera la Roumanie. Si nous étions sûrs que l'armée roumaine entrera en scène à bref délai, notre aile gauche serait couverte et nous n'aurions plus qu'à nous tenir en liaison avec nos nouveaux alliés. En revanche, il est évident que, si la Roumanie reste neutre, nous serons obligés d'être beaucoup plus circonspects et toute l'opération générale en sera ralentie. Mais, quelle que soit la décision du gouvernement roumain, nous avons besoin de la connaître immédiatement. On n'a pas l'air de se douter, à Bucarest, que nous sommes en pleine action...

***

Jeudi, 6 juillet 1916.

Tandis que les Anglais développent leur offensive entre la Somme et l'Ancre, les Français dépassent la seconde

ligne des positions ennemies au sud de la Somme. Dans les deux zones d'attaque, les Allemands ont laissé environ 13 000 prisonniers.

Depuis le Stokhod jusqu'aux sources de Pruth, c'est-à-dire sur un front de 300 kilomètres, les Russes avancent méthodiquement. Au nord, en Volhynie, ils menacent Kovel. Au sud, en Galicie, ils occupent Delatyn, qui commande une des principales entrées des Karpathes, sur la ligne de Stanislau à Marmaros-Sziget.

Même activité en Arménie où les Turcs sont refoulés simultanément sur le littoral pontique et à l'ouest d'Erzeroum.

***

Vendredi, 7 juillet 1916.

J'ai à dîner les deux leaders « cadets », Milioukow et Chingarew.

Je leur confie mes craintes sur la situation intérieure, sur tout ce que je sens qui se trame autour de Sturmer, et je leur demande :

— Croyez-vous à la possibilité plus ou moins prochaine d'événements graves?

Milioukow, confirmé par Chingarew, me répond :

— Si vous entendez par *événements graves* des troubles populaires ou un coup de force contre la Douma, je peux vous rassurer, au moins pour le présent. Il y aura toujours des grèves, mais locales et sans violences. Les émeutes ne se produiraient que si nos armées subissaient une défaite ; l'opinion publique ne supporterait plus une nouvelle retraite de la Dounaïetz. De même, il faudrait s'attendre à des troubles sérieux, s'il y avait une crise de famine. A ce point de vue, je ne suis pas sans appréhension pour l'hiver prochain... Quant à un coup de force contre la Douma, je ne doute pas que Sturmer et sa bande n'y pensent. Mais nous ne lui en fournirons pas l'occasion

ni même le prétexte. Nous sommes résolus à ne relever aucune provocation, à n'y opposer que la patience et la sagesse. Après la guerre, on verra. Mais cette tactique a pour nous un grand inconvénient ; elle nous fait accuser de timidité par les milieux libéraux ; elle risque de nous faire perdre, peu à peu, le contact avec les masses qui iront alors aux hommes violents.

Je félicite mes hôtes d'une conduite si patriotique ; mais je conclus de leur langage que, si le danger n'est pas là, il se prépare.

Obligés de rentrer ce soir à Pavlovsk, ils me quittent à dix heures.

J'achève la soirée aux Iles.

C'est une des plus belles nuits d'été que j'aie encore vues à Pétrograd, une nuit tiède, tranquille et claire. Mais, est-ce réellement la nuit? Non, car il n'y a pas d'ombre. C'est donc le jour? Non, car il n'y a pas de lumière ; il n'y a que des lueurs de crépuscule et d'aurore. Sur la voûte blanchâtre du ciel, on distingue, çà et là, une vague palpitation d'étoiles. A la pointe de l'île Iélaghine, les flots du golfe de Finlande oscillent sous une buée de vapeurs phosphorescentes et argentées. Dans une atmosphère opaline, les bouleaux et les chênes qui bordent les lacs semblent une forêt magique, un décor de rêve et d'incantation...

***

Samedi, 8 juillet 1916.

Sur le front de Riga et dans la région du lac Narotch, les Russes enlèvent toute une série de positions allemandes.

Au centre, ils s'avancent sur Baranowitchy.

En Volhynie, ils franchissent le Stokhod et s'approchent de Kovel.

En Galicie, ils s'étendent le long des Carpathes.

Depuis le 4 juin, ils ont fait environ 266 000 prisonniers.

Sazonow me répète ce matin :

— C'est maintenant que les Roumains devraient marcher !

Malgré cette longue suite de succès, le public russe manque de confiance. Il n'admettrait pas qu'on mit fin à la guerre avant la victoire ; mais il croit de moins en moins à cette victoire.

***

Dimanche, 9 juillet 1916.

Briand reconnaît enfin que, pour obtenir l'intervention de l'armée roumaine, ce n'est plus à Pétrograd qu'il faut agir, c'est à Bucarest. Il vient donc de faire pression sur Bratiano et de le mettre, en quelque sorte, au pied du mur.

Voici la conclusion des instructions adressées à notre ministre, Blondel :

Toutes les conditions posées par M. Bratiano sont aujourd'hui remplies. L'intervention de la Roumanie, pour avoir une valeur, doit être immédiate. L'attaque vigoureuse des armées autrichiennes décimées et en retraite est une tâche relativement facile pour les Roumains et extrêmement utile aux Alliés. Cette intervention achèverait de démoraliser un adversaire déséquilibré et permettrait à la Russie de concentrer toutes ses forces contre l'Allemagne, en donnant à son offensive son maximum d'efficacité. La Roumanie prendrait ainsi place dans la coalition au moment psychologique et assurerait légitimement, aux yeux de tous, la large satisfaction de ses aspirations nationales... L'heure présente est solennelle. Les puissances occidentales n'ont cessé de faire confiance à M. Bratiano et au peuple roumain. Si la Roumanie ne saisit pas l'occasion présente, elle ne retrouvera plus la possibilité de devenir un grand peuple par la réunion de tous ses enfants.

Sazonow, à qui je communique ces instructions, me dit :

LE GÉNÉRAL ALIENIEW, CHEF DE L'ÉTAT MAJOR
DU COMMANDEMENT SUPRÊME

— Voilà qui est parfait ! Le général Alexéïew n'en sera pas moins heureux que moi.

***

Mardi, 11 juillet 1916.

La grande offensive de la Somme tourne à la lutte d'usure. Après une pénible progression de deux ou trois kilomètres, les assaillants sont, encore une fois, obligés de s'arrêter devant la puissance formidable des retranchements en profondeur.

La guerre de position, avec ses fastidieuses lenteurs, va donc recommencer. Au point de vue de la Russie, cette perspective est grave ; car l'opinion russe n'est déjà que trop encline à croire que l'Allemagne est désormais invincible.

***

Mercredi, 12 juillet 1916.

Tous les ministres, y compris Sazonow, sont partis hier matin pour le grand-quartier général, où l'empereur les a convoqués, afin de résoudre la question de l'autonomie polonaise.

L'offensive franco-anglaise sur la Somme est déjà terminée. Les résultats sont médiocres. On a avancé de deux à quatre kilomètres sur un front de vingt ; on a fait 10 000 prisonniers.

***

Jeudi, 13 juillet 1916.

En l'absence de Sazonow, nous allons ce matin, Buchanan et moi, conférer avec l'adjoint du ministre, le discret, prudent et avisé Nératow.

Nous parlons de la Roumanie, quand brusquement la porte s'ouvre. Sazonow entre, dans sa tenue de voyage. Malgré la fatigue de vingt-quatre heures passées en chemin de fer, il a la mine fraîche, les yeux vifs. Il nous demande en riant :

— Je ne suis pas de trop?

Puis, s'étant assis, il nous dit :

— Mes chers ambassadeurs, je vais vous donner une bonne nouvelle... Mais à une condition : c'est que, l'un et l'autre, vous me garderez rigoureusement le secret !

Nous levons la main en signe de serment.

Il nous déclare alors :

— L'empereur a pleinement acquiescé à mes idées, à toutes mes idées, quoique la discussion ait été chaude, je vous l'assure ! N'importe ! J'ai triomphé sur toute la ligne. Aussi Sturmer et Khvostow faisaient une tête ! Mais il y a mieux encore. Sa Majesté a ordonné qu'on lui soumette d'urgence un projet de manifeste pour proclamer l'autonomie de la Pologne et c'est moi qu'Elle a chargé de préparer ce manifeste.

Sa figure est illuminée de joie et de fierté. Nous le félicitons de tout notre cœur. Il reprend :

— Maintenant, je vous dis adieu ; je pars ce soir pour la Finlande, où je travaillerai à tête reposée. Vous me reverrez dans une huitaine de jours.

Mais je l'arrête :

— De grâce, donnez-moi quelques indications sur le programme d'autonomie que l'empereur a accepté... Soyez généreux ! Je vous ai promis le secret.

— Un vrai secret?

— Le *secret du Saint-Office*, dont la violation expose aux peines éternelles !

— Alors, je continue mes confidences...

Voici le programme adopté par l'empereur :

1° Le gouvernement du royaume de Pologne compor-

tera un lieutenant de l'empereur ou vice-roi, un conseil des ministres et deux chambres.

2° Toute l'administration du royaume dépendra de ce gouvernement, sauf l'armée, la diplomatie, les douanes, les finances d'intérêt commun et les voies ferrées d'intérêt stratégique, qui resteront affaires d'empire.

3° Les litiges administratifs entre le royaume et l'empire seront déférés au Sénat de Pétrograd (qui réunit les attributions de notre conseil d'État et de notre cour de cassation) ; une section spéciale sera instituée à cet effet, avec participation égale de sénateurs russes et de sénateurs polonais.

4° L'annexion ultérieure de la Pologne autrichienne et de la Pologne prussienne sera prévue par une formule de ce genre : *Si Dieu bénit le succès de nos armes, tous les Polonais qui deviendront sujets de l'empereur et roi, bénéficieront des dispositions qui viennent d'être édictées.*

Là-dessus, nous laissons Sazonow en tête-à-tête avec Nératow et nous rentrons, Buchanan et moi, à nos ambassades.

***

Mardi, 18 juillet 1916.

L'accord est enfin établi entre les puissances alliées pour demander collectivement à la Roumanie d'adhérer, sans plus de retard, à leur alliance.

Le général Alexéïew a fixé au 7 août la date extrême à laquelle l'armée roumaine devra entrer en campagne.

CHAPITRE XI

19 JUILLET-18 AOUT 1916

L'impératrice et Raspoutine imposent à l'empereur le renvoi de Sazonow et son remplacement par Sturmer ; gravité de cette mesure. — Négociation avec la Roumanie. Aux termes d'une convention militaire signée à Chantilly par le colonel Rudéanu, l'armée roumaine doit attaquer immédiatement la Bulgarie. Pourparlers secrets entre Bucarest et Sophia ; Bratiano désavoue la convention Rudéanu. — Victoire des Russes à Brody. — Disgrâce de Sazonow. Vues d'avenir ; un précédent historique : la guerre de Sept ans. — Nouveaux atermoiements de la Roumanie. Un télégramme du président de la République à l'empereur. — Autocratisme et régicide. — Inquiétude des Polonais sur le sort de leur patrie ; le parti réactionnaire voit, dans le règlement de la question polonaise, la base d'une réconciliation entre le tsarisme et les empires germaniques. — La Roumanie accède à notre alliance ; traité de Bucarest.

Mercredi, 19 juillet 1916.

Près de Loutzk, à la frontière de Volhynie, les Russes bousculent les Austro-Allemands, qui leur laissent 13 000 prisonniers.

En Bukovine, les avant-gardes russes franchissent les Carpathes.

***

Jeudi, 20 juillet 1916.

En arrivant ce matin, avec Buchanan, chez Nératow, nous sommes frappés de son air grave. Il nous dit :

— J'ai des motifs sérieux de croire que nous allons perdre M. Sazonow.

— Que se passe-t-il?

— Vous savez que M. Sazonow est depuis longtemps combattu et par qui. Son succès de l'autre jour au sujet de la Pologne a été exploité contre lui. Une personne qui lui est très attachée et qui m'inspire toute confiance, m'assure que Sa Majesté a décidé de lui enlever ses fonctions.

D'un homme aussi réservé, aussi prudent que Nératow, de telles paroles ne laissent aucune place au doute.

Nous n'avons pas besoin de nous consulter, Buchanan et moi, pour mesurer toutes les conséquences de ce qui se prépare.

Buchanan demande :

— Avez-vous l'impression que, M. Paléologue et moi, nous puissions agir encore pour conjurer la disgrâce de M. Sazonow?

— Peut-être.

— Mais que faire?

Pour fixer nos idées, je prie Nératow de préciser les renseignements qui l'ont si justement inquiété :

— La personne de qui je tiens ces renseignements, nous dit-il, a vu le projet de lettre que Sa Majesté a ordonné de préparer et qui, libellé d'ailleurs en termes amicaux, relève simplement M. Sazonow de ses fonctions pour raisons de santé.

Je m'empare de ces derniers mots, qui me paraissent offrir aux ambassadeurs de France et d'Angleterre un légitime prétexte d'intervention. Puis, m'étant assis quelques instants à la table de Nératow, je rédige un télégramme que nous adressions simultanément, Buchanan et moi, aux chefs de nos missions militaires à Mohilew, en les invitant à le placer sous les yeux du ministre de la cour. Voici ce télégramme :

On me rapporte que la santé de M. Sazonow l'aurait

déterminé à offrir sa démission à Sa Majesté. Veuillez vérifier très officieusement cette nouvelle auprès du ministre de la Cour.

S'il en est ainsi, veuillez exposer d'urgence au comte Fréedericksz qu'une parole réconfortante de Sa Majesté obtiendrait sans doute de M. Sazonow un nouvel effort, qui lui permettrait de mener sa tâche à terme.

Mon collègue d'Angleterre (... de France) et moi, nous ne pouvons pas en effet ne pas être émus par la pensée des commentaires que la démission du ministre des Affaires étrangères de Russie ne manquerait pas de provoquer en Allemagne, car la fatigue dont il souffre actuellement ne suffirait certes pas à justifier sa retraite.

A cette heure décisive de la guerre, tout ce qui risque d'apparaître comme un changement dans la politique des Alliés pourrait avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Nératow approuve entièrement ce télégramme. Nous rentrons aussitôt, Buchanan et moi, à nos ambassades, pour l'expédier à Mohilew.

Dans l'après-midi, je recueille, à bonne source, quelques indications sur l'intrigue ourdie contre Sazonow. Mon informatrice ne sait pas encore à quel point les choses en sont venues et je me garde de le lui apprendre ; mais elle me dit :

— La situation de Sazonow est très compromise ; il a perdu la confiance des Majestés.

— Mais, que lui reproche-t-on?

— On lui reproche de ne pas s'entendre avec Sturmer, de s'entendre trop bien, au contraire, avec la Douma... Et puis, Raspoutine le déteste, cela suffit.

— Alors, la partie est tout à fait liée entre l'impératrice et Sturmer?

— Oui, tout à fait... Sturmer, qui est un malin, a réussi à lui persuader qu'elle peut seule sauver la Russie.

Et elle la sauve, en ce moment même ; car elle est partie, hier soir, à l'improviste, pour Mohilew !

***

Vendredi, 21 juillet 1916.

En Arménie, les Russes poursuivent brillamment leur offensive.

Sur le littoral pontique, ils occupent Vaksi-Kébir, à l'ouest de Trébizonde, et leurs avant-gardes pénètrent dans la vallée du Kelkit-Irmak. A l'intérieur, la prise de Gémisch-Kaneh les rend maîtres de la grande route qui, partant de Trébizonde, bifurque vers Erzeroum et Erzinghian. Ils menacent enfin cette dernière ville par une marche rapide sur le cours supérieur de l'Euphrate.

***

Samedi, 22 juillet 1916.

Le général Janin et le général Williams se sont acquittés de leur communication au ministre de la Cour. Voici la réponse du général Janin :

Le ministre de la Cour, bien que n'étant pas d'accord en tout avec M. Sazonow, avait déjà représenté à l'empereur que son départ, dans les circonstances présentes, produirait certainement une mauvaise impression. L'empereur lui avait répondu que l'extrême fatigue dont souffre M. Sazonow et qui ne lui laisse ni appétit ni sommeil, ne lui permet vraiment pas de continuer sa tâche; que d'ailleurs sa décision souveraine était prise. Le comte Fréedericksz a promis néanmoins de montrer à l'empereur les télégrammes identiques des ambassadeurs de France et d'Angleterre, mais il a ajouté qu'il ne demanderait pas à Sa Majesté d'y répondre.

Sazonow, qui est encore en Finlande, a été informé hier de sa disgrâce. Il a reçu la nouvelle avec le calme et la dignité qu'on pouvait attendre de son caractère :

— Au fond, a-t-il dit, Sa Majesté a raison de renoncer à mes services. Sur trop de questions, j'étais en désaccord avec Sturmer.

A la fin de l'après-midi, Nératow me déclare, par un ordre exprès de Sa Majesté, que le changement du ministre des Affaires étrangères ne modifiera en rien la politique extérieure de l'Empire.

***

Tsarskoïé-Sélo, 22 juillet 1916.

Ce matin, les journaux annoncent officiellement la retraite de Sazonow (1) et son remplacement par Sturmer. Aucun commentaire. Mais les premières impressions qu'on m'apporte sont de stupeur et d'indignation.

Le soir, je dîne, à Tsarskoïé-Sélo, chez la grande-duchesse Marie-Pavlowna, avec la princesse Paleÿ, Mme Hélène Narischkine et le service d'honneur.

Après le dîner, la grande-duchesse me mène au fond du jardin, me fait asseoir auprès d'elle et nous causons.

(1) Voici le rescrit adressé par l'empereur à M. Sazonow :

Serge-Dimitriévitch. Depuis votre entrée au Service de l'Etat, ayant consacré votre activité au ministère des Affaires étrangères, vous avez occupé d'importantes fonctions dans la diplomatie et, en 1910, je vous ai appelé au poste responsable du ministère des Affaires étrangères. Exécutant le devoir important de la direction dudit ministère, avec un zèle irréprochable, vous vous êtes appliqué entièrement à réaliser mes indications, inspirés par les exigences de la justice et l'honneur de notre chère patrie.

Malheureusement, votre santé, ébranlée par l'excès de travail, vous a déterminé à me demander de vous délier de la fonction que vous occupiez.

Acquiesçant à cette demande, je considère comme un devoir de vous exprimer pour votre service zélé ma reconnaissance sincère.

Je reste pour vous toujours bienveillant et sincèrement reconnaissant.

NICOLAS.

Au quartier impérial, le 7 juillet 1916.

— Je ne peux pas, me dit-elle, vous exprimer à quel point je suis navrée pour le présent et inquiète pour l'avenir... D'après vous, comment les choses se sont-elles passées? Je vous confierai, moi, le peu que je sais.

Nous mettons nos renseignements en commun. Voici nos conclusions :

Entre l'empereur et Sazonow, l'entente était parfaite sur la politique étrangère. Ils s'accordaient pareillement sur la question polonaise, puisque l'empereur s'était rallié à toutes les idées de son ministre et l'avait même chargé de préparer le manifeste au peuple polonais. Sur les autres sujets de la politique intérieure, les tendances libérales de Sazonow n'avaient actuellement aucune occasion de s'affirmer ; il ne pouvait d'ailleurs les traduire qu'à titre d'opinion personnelle, et elles étaient des plus modérées. Enfin, il était dans les meilleurs termes avec le général Alexéïew. Sa disgrâce éclatante ne s'explique donc par aucun motif avouable. L'explication qui malheureusement s'impose est que la camarilla, dont Sturmer est l'instrument, a voulu mettre la main sur le ministère des Affaires étrangères. Depuis quelques semaines, Raspoutine répétait : « J'en ai assez de Sazonow, j'en ai assez !... » Poussé par l'impératrice, Sturmer s'est rendu au grand-quartier général pour demander le renvoi de Sazonow. L'impératrice est venue ensuite à la rescousse. L'empereur a cédé.

La grande-duchesse me demande en terminant :

— Alors, n'est-ce pas, votre impression est mauvaise?

— Oui, très mauvaise... La monarchie française a vu, elle aussi, d'excellents ministres congédiés par l'influence d'une faction de la cour ; ces ministres s'appelaient Choiseul et Necker ; Votre Altesse impériale sait ce qui a suivi.

En Volhynie, au confluent de la Lipa et du Styr, l'armée du général Sakharow a mis en déroute les Austro-Allemands et fait 12 000 prisonniers.

***

Mardi, 25 juillet 1916.

Je télégraphie à Paris :

Au point de vue de l'avenir, voici comment je considère la situation :

Je ne crains aucun changement immédiat ni même prochain dans la politique extérieure de la Russie et la déclaration que l'empereur m'a fait parvenir le 22 juillet par M. Nératow m'inspire toute confiance pour le présent. L'action officielle de la diplomatie impériale va donc vraisemblablement se poursuivre telle qu'auparavant. Il faut cependant nous attendre à voir des figures nouvelles et un esprit nouveau s'insinuer peu à peu au ministère des Affaires étrangères. Nous devons nous attendre pareillement à ce que les secrets de nos négociations ne restent pas ignorés de certaines personnes qui, par leurs tendances germanophiles, par leurs relations indirectes avec l'aristocratie ou la femme allemandes, par leur aversion du libéralisme et de la démocratie, sont tout acquises à l'idée d'une réconciliation avec l'Allemagne.

A l'heure actuelle, ces personnes ne peuvent agir que très sourdement, très prudemment, dans le sens de leur désir. L'élan national est encore si fort qu'elles se briseraient en déployant leur jeu. Mais si, dans quelques mois, à la belle de l'hiver, notre effort militaire n'avait pas réalisé toutes nos espérances; si la victoire s'était montrée plus favorable aux armées russes qu'aux nôtres, alors le parti allemand de Pétrograd deviendrait dangereux par les complicités dont il disposerait au ministère des Affaires étrangères.

***

Mercredi, 26 juillet 1916.

Les journaux annoncent que l'ex-ministre de la Guerre, le général Soukhomlinow, détenu à la forteresse des

Saints-Pierre-et-Paul, est atteint d'une affection mentale qui oblige à le transférer dans une maison de santé.

D'après mes renseignements, il souffre d'une simple neurasthénie. Personne d'ailleurs ne croit au motif allégué pour justifier le transfert.

***

[illegible], 21 juillet 1916.

Le colonel Rudéanu, attaché militaire de Roumanie en France, a négocié, avec les délégués des états-majors alliés, une convention qui fixe à 150 000 hommes l'effectif que le haut commandement roumain emploiera à une attaque immédiate de la Bulgarie, cette attaque devant être conjuguée avec une offensive de l'armée de Salonique. La convention, qui règle en outre les relations des deux groupes d'armées, a été signée le 23 juillet, à Chantilly.

Le général Sarrail, commandant en chef les armées alliées d'Orient, a déjà reçu l'ordre de préparer une vaste opération qui aura successivement pour objectif : 1° d'accrocher les forces bulgares au sud de la Macédoine, afin de couvrir la mobilisation et la concentration de l'armée roumaine ; 2° de poursuivre la destruction de l'ennemi par une attaque à fond, aussitôt que les Roumains auront pris l'offensive sur la rive droite du Danube.

Mais il m'est revenu hier, d'une source secrète, que, loin de se disposer à prendre l'offensive contre les Bulgares, le gouvernement roumain est en conversation clandestine avec le cabinet de Sophia. Le renseignement est, en partie, vérifié par un télégramme que Buchanan a reçu ce matin du ministre d'Angleterre à Bucarest et d'après lequel « le président du Conseil roumain n'a jamais admis la pensée d'attaquer la Bulgarie ni même de lui déclarer la guerre. »

***

Vendredi, 21 juillet 1916.

Le ministre de Russie à Bucarest, Poklewski, télégraphie que Bratiano se refuse catégoriquement à attaquer la Bulgarie ; son collègue d'Angleterre, sir George Barclay, insiste pour que les puissances alliées renoncent à réclamer cette attaque, « sous peine de perdre irrévocablement le concours de la Roumanie ».

Nous délibérons, Buchanan et moi, avec Nératow. Celui-ci estime que les puissances alliées doivent exiger de Bratiano l'exécution des engagements spécifiés dans la convention Rudéanu.

Buchanan appuie l'opinion de Barclay. J'appuie l'opinion de Nératow.

Je rappelle tous les sacrifices que la France s'est imposés pour soutenir la cause des Alliés dans la péninsule balkanique.

— Le public français, dis-je, ne comprendrait pas que l'offensive fût prise par l'armée de Salonique, sans une contre-partie sur le Danube ; il s'indignerait à l'idée que des soldats français se feraient tuer en Macédoine pour permettre aux Roumains d'annexer plus facilement la Transylvanie. Et puis, sans être grand clerc en stratégie, je crois que les Roumains eux-mêmes ont intérêt à mettre les Bulgares hors de cause avant de s'engager au nord des Carpathes. Quant aux conversations secrètes qui s'échangent, me dit-on, entre Bucarest et Sophia, je ne doute pas qu'elles échouent. Et, si elles devaient réussir, j'en serais désolé ; car, alors, toutes les forces bulgares se retourneraient contre notre armée d'Orient.

Nératow me donne entièrement raison.

***

Lundi, 21 août 1916.

L'armée russe a remporté hier une victoire à Brody, en Galicie.

Cet après-midi, Sturmer vient me faire sa visite officielle.

Cérémonieux et doucereux, à son habitude, il me déclare qu'en lui confiant le portefeuille des Affaires étrangères, l'empereur lui prescrit de diriger la politique extérieure de l'empire selon les mêmes principes qu'auparavant, c'est-à-dire en étroite union avec les gouvernements alliés.

— Je tiens particulièrement, ajoute-t-il, à marcher d'accord avec le gouvernement de la République. Je vous demande donc tout votre concours et toute votre confiance.

Je le remercie de ses déclarations, en l'assurant du zèle amical que j'apporterai à notre collaboration et je le félicite d'inaugurer ses fonctions sous le présage de la victoire de Brody.

Puis, j'essaie de l'amener à s'expliquer sur l'objet final de sa politique, sur sa façon de concevoir le sort futur de l'Allemagne. Il me semble n'avoir, à cet égard, que des vues très vagues ; il paraît même ignorer les idées personnelles de l'empereur ; il prononce pourtant une phrase que j'ai entendu tomber plusieurs fois de la bouche impériale :

— Pas de grâce, pas de miséricorde pour l'Allemagne !

Il prend congé de moi par de longs salamalecs obséquieux. Sur le pas de la porte, il répète :

— Pas de grâce, pas de miséricorde pour l'Allemagne !

***

Dimanche, 30 juillet 1916.

Le gouvernement britannique demande aujourd'hui au gouvernement russe de ne pas insister pour que la Roumanie attaque la Bulgarie.

Interrogé par Nératow, je reprends les arguments d'avant-hier. J'ajoute que je ne pourrais d'ailleurs comprendre à quoi servirait l'envoi de 50 000 Russes dans la Dobroudja, s'ils devaient y rester l'arme au pied, tandique l'armée de Salonique supporterait tout le choc des armées bulgares.

A la fin de l'après-midi, Nératow me fait savoir que le général Alexéïew n'admettrait pas d'envoyer 50 000 Russes dans la Dobroudja, s'ils n'avaient pour mission d'attaquer immédiatement les Bulgares.

***

Lundi, 31 juillet 1916.

Poursuivant leur offensive sur un front de 150 kilomètres, les armées russes de Volhynie et de Galicie ont bousculé les Austro-Allemands vers Kovel, Wladimir-Volynsky et Lemberg, en leur prenant 60 000 hommes. Depuis le début de cette vaste opération, les Russes ont fait ainsi 345 000 prisonniers.

En Arménie, les Turcs, chassés d'Erzinghian, fuient vers Karpout et Siwas.

***

Mardi, 1er août 1916.

Briand me télégraphie :

Quant à la déclaration de guerre de la Roumanie à la Bulgarie, j'estime, comme sir Edward Grey et d'accord

avec le général Joffre, que nous pourrions en dernière analyse ne pas exiger une déclaration de guerre immédiate à la Bulgarie; car il est tout à fait probable que les Allemands forceront les Bulgares à attaquer tout de suite les Roumains et il sera loisible aux divisions russes d'engager les hostilités.

Il est tout à fait probable également que les Roumains, n'ayant pas préparé leur action au sud du Danube et ayant concentré la masse de leurs forces dans les Carpathes, recevront un mauvais coup des Bulgares.

***

Sazonow, revenu de Finlande et qui a fait hier ses adieux au personnel du ministère des Affaires étrangères, vient me voir.

Longue et affectueuse causerie. Je le trouve tel que j'étais sûr qu'il serait : calme, digne, sans la moindre amertume, heureux pour lui-même de son indépendance recouvrée, affligé et inquiet pour l'avenir de la Russie.

Il me confirme tout ce que j'ai appris sur les circonstances de sa disgrâce :

— Voilà un an, me dit-il, que l'impératrice m'est hostile. Elle ne m'a jamais pardonné d'avoir supplié l'empereur de ne pas prendre le commandement des armées. Elle a tant insisté pour obtenir mon renvoi, que l'empereur a fini par céder. Mais pourquoi ce scandale? Pourquoi ce coup de théâtre? Il était si facile de préparer ma démission sous le prétexte de ma santé! Je m'y serais prêté si loyalement!... Enfin, pourquoi l'empereur m'a-t-il fait un accueil si confiant, si affectueux, la dernière fois que je l'ai vu?

Puis, avec un accent de profonde tristesse, il résume, pour ainsi dire, son aventure en ces mots :

— C'est l'empereur qui règne ; mais c'est l'impératrice qui gouverne... avec l'inspiration de Raspoutine. Hélas ! que Dieu nous protège !

***

Vendredi, 4 août 1916.

Promenade solitaire en automobile, sur la route de Sestroretzk, qui borde au nord le golfe de Cronstadt. L'azur profond du ciel, la splendeur de la lumière, l'éloignement infini de l'horizon, la respiration large et paisible des flots composent un merveilleux décor de recueillement.

Je réfléchis aux perspectives sombres que la disgrâce de Sazonow m'oblige à entrevoir. Plus que jamais, l'avenir m'apparaît, selon la belle expression de Bossuet, « une nuit d'épaisses et d'obscurités ». Dorénavant, je dois admettre comme possible une défection de la Russie ; c'est une éventualité qui doit entrer désormais dans les calculs politiques et stratégiques du gouvernement français. Certes, l'empereur Nicolas demeurera jusqu'au bout fidèle à notre alliance ; je n'éprouve aucune inquiétude à cet égard. Mais il n'est pas immortel. Combien de Russes, à l'heure présente, même et surtout dans son entourage intime, souhaitent ardemment sa disparition ! Que se passerait-il avec un changement de règne? Là-dessus, je ne me fais pas d'illusion : la défection de la Russie serait immédiate. D'ailleurs n'y a-t-il pas un précédent historique? Puis-je oublier la fin de la guerre de Sept ans et que Pierre III, à peine monté sur le trône, n'eut rien de plus pressé que de lâcher l'alliance française pour se réconcilier honteusement avec Frédéric II?... J'examine tous les aspects et toutes les conséquences de cette hypothèse. Quelque sévérité que j'apporte à cet examen, ce m'est un grand soulagement de reconnaître que ma foi

dans notre victoire finale reste inébranlable... Mais une idée qui, à plusieurs reprises déjà, m'avait traversé l'esprit, s'arrête et s'affirme au fond de moi comme la conclusion logique de mes réflexions. Ma conception première de notre victoire finale était trop simpliste. Que l'Allemagne et l'Autriche soient vouées à la défaite, nul doute, c'est sur ce point que ma foi reste inébranlable. Mais, avant que le destin des empires germaniques ne s'accomplisse, un temps très long s'écoulera, d'autant plus long que l'effort russe sera moins énergique. Si la Russie ne trouve pas en soi la force de jouer son rôle d'alliée jusqu'à la dernière heure, si elle se retire prématurément de la lutte ou si elle tombe dans les convulsions révolutionnaires, elle dissociera inévitablement sa cause de la nôtre ; elle se mettra elle-même dans l'impossibilité de participer aux profits de notre victoire et sa défaite se confondra avec celle des Empires centraux.

***

Samedi, 5 août 1916.

Le général Alexéïew, se rangeant à l'opinion du général Joffre et de Briand, consent à ce que l'effort de l'armée roumaine soit exclusivement dirigé contre l'Autriche ; il accepte donc que les opérations contre la Bulgarie soient différées ; il croit d'ailleurs que ces opérations se déclencheront d'elles-mêmes. Il insiste enfin pour qu'on mette fin aux tergiversations de Bratiano, en fixant irrévocablement la date à laquelle l'armée roumaine devra entrer en action.

***

Dimanche, 6 août 1916.

Les atermoiements et les marchandages de Bratiano continuent ; je les explique surtout par l'espoir qu'il garde

encore d'arriver à une entente directe avec les Bulgares. Fidèle à son jeu, il impute ses retards à la mauvaise volonté de la Russie. D'où, de nouveaux tiraillements entre Paris et Pétrograd.

Ce matin, je suis chargé de faire parvenir à l'empereur un télégramme du président de la République (1).

En remettant ce télégramme à Sturmer, je reprends les arguments dont je l'ai harcelé ces derniers temps et dont le principal, le plus vrai à mes yeux, est l'[illegible]

(1) Voici le texte de ce télégramme :

Je [illegible] Votre Majesté [illegible] que l'état-major français [illegible] la conclusion [illegible] avec la Roumanie. [illegible] serait pas le temps de [illegible] de nouvelles formations. [illegible] L'intervention [illegible] Le succès paraît [illegible]

Je [illegible] Votre Majesté [illegible] comme le gouvernement de la République [illegible] avec la Roumanie. Je prie Votre Majesté [illegible] félicitations pour les [illegible] ma fidèle amitié.

POINCARÉ.

Paris, le 5 août 1916.

des sacrifices que la France a déjà consentis à la cause commune, l'usure de nos effectifs depuis les carnages de Verdun.

Sturmer, qui ne redoute rien tant que d'être mis en cause auprès de l'empereur, me répond d'abord par des protestations de fidélité à l'Alliance, par un panégyrique de Verdun. Il poursuit :

— Je n'attache donc pas moins de prix que votre gouvernement à obtenir le concours immédiat de la Roumanie. Vous connaissez, d'ailleurs, les idées du général Alexéïew à cet égard. Dans les questions militaires, il a toute autorité auprès de l'empereur. Or, vous vous rappelez que c'est lui qui a voulu couper court aux tergiversations de M. Bratiano en fixant un terme aux négociations. Comme il avait raison !... Croyez-moi. Nous avons eu grand tort de rouvrir la discussion avec le gouvernement roumain ; nous aurions dû nous en tenir aux propositions si libérales de notre mémorandum du 17 juillet et ne plus admettre aucun marchandage. Ne voyez-vous donc pas que M. Bratiano ne cherche qu'à gagner du temps? L'échéance fixée primitivement par le général Alexéïew était le 7 août ; il a fallu la proroger au 14 août. En exigeant aujourd'hui que votre armée de Salonique prenne l'offensive dix jours avant que la Roumanie n'entre en scène, M. Bratiano ne vise manifestement qu'à se faire accorder un nouveau délai. Je vous le répète : nous avons grand tort de nous prêter ainsi à son jeu, qui n'est que trop évident. Je vous promets néanmoins de rapporter fidèlement à Sa Majesté tout ce que vous venez de me dire.

En me parlant ainsi, Sturmer est sincère, pour un motif qui me dispense d'en chercher aucun autre : c'est que le général Alexéïew a pris en main l'affaire roumaine et que l'empereur l'approuve dans toutes ses idées. Or, Sturmer, qui sait que le général Alexéïew le dénigre et le méprise, n'est pas homme à lui faire

opposition : il le ménage, au contraire, et file doux devant lui.

***

Lundi, 7 août 1905

Je crois avoir souvent noté la désinvolture avec laquelle les Russes, même les plus inféodés au tsarisme et les plus réactionnaires, admettent l'idée que l'empereur puisse être assassiné. On ne se gêne pas pour en parler devant moi. Tout au plus enveloppe-t-on légèrement sa pensée sous le voile diaphane de l'euphémisme ou de l'allusion.

Cet après-midi, me promenant aux Iles, je rencontre le prince O..., type de vieux gentilhomme russe, de grande allure, d'un esprit large et cultivé, d'un patriotisme ardent et fier. Nous causons en marchant. Après une longue tirade pessimiste, il s'étend complaisamment sur la mort de Paul Ier. Je comprends ce que cela signifie et j'en témoigne quelque surprise. Alors, il s'arrête, croise les bras et, me regardant au fond des yeux, il me lance :

— Que voulez-vous, monsieur l'ambassadeur !... Sous un régime de pouvoir absolu, si le monarque devient fou, il n'y a pas d'autre ressource que de le supprimer !

— Évidemment, dis-je, le régicide est le correctif nécessaire de l'autocratisme. C'est même, en quelque sorte, un principe de droit public.

Nous n'allons pas plus loin sur ce terrain scabreux.

Si nous avions poursuivi le dialogue, j'eusse rappelé au prince O... qu'il pouvait invoquer, au profit de sa doctrine, plusieurs autorités anciennes et vénérables. Déjà, sous le règne de Néron, Sénèque le philosophe avait inséré dans une de ses tragédies cet aphorisme audacieux : « On ne peut immoler de victime plus agréable à Jupiter qu'un monarque injuste. » Et Joseph de Maistre, qui était présent à Saint-Pétersbourg lors de l'attentat

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — Les Iles; le Palais d'Iélaghine

du 23 mars 1801, a introduit dans la casuistique du régicide cette distinction ingénieuse : « Quand je serais obligé de convenir qu'on a le droit de massacrer Néron, jamais je ne conviendrais qu'on ait celui de le juger. »

***

Mercredi, 9 août 1916.

Voici la réponse de l'empereur au télégramme que je lui ai fait parvenir, il y a trois jours, de la part du président de la République :

Parfaitement d'accord avec vous, monsieur le président, quant à la nécessité de l'entrée en action immédiate de la Roumanie, j'ai ordonné à mon ministre des Affaires étrangères d'autoriser mon ministre à Bucarest à signer la convention qui sera arrêtée entre M. Bratiano et les représentants des puissances alliées.

L'arrivée de renforts allemands et turcs ralentit l'avance des armées russes sur le front galicien ; elles approchent néanmoins de Tarnopol et de Stanislau.

***

Jeudi, 10 août 1916.

A déjeuner : le général Léontiew, qui va commander une des brigades russes en France, Dimitry Benckendorff, le comte Maurice Zamoÿski, le comte Ladislas Wiélopolski, etc.

Au fumoir, long aparté avec Zamoÿski et Wiélopolski. Ils me confient l'inquiétude, l'angoisse que leur causent les dispositions nouvelles du gouvernement russe à l'égard de la Pologne : ils savent que l'empereur persévère dans ses intentions libérales ; mais ils ne le croient pas

capable de résister aux manigances du parti réactionnaire, à l'influence quotidienne, harcelante, de Raspoutine et de l'impératrice.

Zamoÿski devant partir bientôt pour Stockholm, je l'invite à revenir déjeuner avec moi dans quelques jours.

***

Vendredi, 11 août 1916.

Les Italiens sont entrés avant-hier à Goritz, où ils ont fait 15 000 prisonniers ; ils poursuivent leur attaque vers l'est.

Sur la rive droite du Séreth, les Austro-Allemands sont encore une fois bousculés. Les Russes s'emparent de Stanislau.

Ah ! si les Roumains étaient entrés en ligne il y a un mois !...

***

Samedi, 12 août 1916.

Quand je récapitule tous les signes de décomposition politique et sociale que j'ai sous les yeux, je regrette que le génie satirique de Gogol n'ait pas d'héritier dans la littérature russe pour nous donner une nouvelle édition, quelque peu amplifiée et assombrie, des *Ames mortes*.

Et je comprends l'exclamation que la lecture de cet âpre chef-d'œuvre arrachait à Pouchkine : « Dieu ! Que la Russie est triste ! »

***

Dimanche, 13 août 1916.

J'ai eu, ces derniers temps, l'occasion de m'entretenir avec des industriels et des négociants, français ou russes,

habitant la province, Moscou, Simbirsk, Voronèje, Toula, Rostow, Odessa, le Donetz, et je leur ai demandé à tous si, dans les milieux qu'ils fréquentent, on considère toujours comme le but essentiel de la guerre la conquête de Constantinople.

Leurs réponses ont été presque identiques ; je les résume ci-après.

Dans les masses rurales, le rêve de Constantinople, qui n'a jamais été précis, est de plus en plus vague, lointain, irréel. De temps à autre, un pope rappelle que c'est, pour le peuple russe, un devoir sacré, une obligation sainte d'arracher Tsarigrad aux infidèles et de rétablir la croix orthodoxe sur le coupole de Sainte-Sophie. On l'écoute avec une attention recueillie et recueillie, mais sans attacher à son langage une signification plus positive, plus immédiate que s'il avait parlé du Jugement dernier ou des peines infernales. Il importe aussi de noter que le *moujik*, qui est éminemment pacifique et compatissant, qui est toujours prêt à fraterniser avec son ennemi, témoigne une horreur croissante pour les cruautés de la guerre.

Dans les milieux ouvriers, on ne s'intéresse aucunement à Constantinople. On estime que la Russie est déjà bien assez vaste et que, au lieu de verser le sang du peuple pour des conquêtes absurdes, le gouvernement du tsar ferait beaucoup mieux de soulager les misères du prolétariat.

A un étage supérieur, parmi les bourgeois, les marchands, les chefs d'industrie, les ingénieurs, les avocats, les médecins, etc., on reconnaît l'importance du problème que le sort de Constantinople pose devant la Russie ; on n'ignore pas que la voie du Bosphore et des Dardanelles est nécessaire à l'exportation des blés russes et l'on ne veut plus qu'un ordre venu de Berlin puisse intercepter cette voie. Mais on écarte, on réprouve même la thèse historique et mystique des slavophiles et l'on arrive à

conclure qu'il suffirait d'obtenir, sous la garantie d'un organisme international, la neutralisation des Détroits.

L'idée d'annexer Constantinople à l'empire ne conserve plus d'adeptes que dans le camp assez restreint des nationalistes et dans le groupe des libéraux doctrinaires.

Mais, la question de Constantinople et des Détroits mise à part, les dispositions du peuple russe par rapport à la guerre sont généralement satisfaisantes. Sauf dans le parti social-démocrate et dans l'extrême droite du parti réactionnaire, il n'est personne qui ne soit résolu à poursuivre la guerre jusqu'à la victoire.

***

Paris, 14 août 1916.

Se disposant à partir bientôt pour Stockholm, le comte Maurice Zamoÿski revient déjeuner en tête-à-tête avec moi. Notre conversation, qui dure deux heures, porte exclusivement sur la Pologne et son avenir.

Dans tout ce qu'il me dit ou me laisse entendre, je retrouve l'écho des discussions qui, depuis la disgrâce de Sazonow, passionnent les cercles polonais de Pétrograd, Moscou et Kiew.

Il n'est pas douteux que l'autorité croissante du parti réactionnaire dans le gouvernement impérial ajourne et complique le règlement de la question polonaise. D'une part, et malgré les succès de l'armée russe en Galicie, les Polonais sont convaincus que la Russie ne sortira pas victorieuse de la guerre et que le tsarisme aux abois se prépare dès maintenant à négocier avec les empires germaniques une réconciliation dont la Pologne fera les frais. Sous l'aiguillon de cette pensée, ils sentent se ranimer toutes leurs haines de jadis ; ils y ajoutent un mépris sarcastique du colosse russe, dont la faiblesse, l'impuis-

sance, les infirmités morales et physiques s'étalent aujourd'hui en pleine lumière. Mais, par cela même qu'ils n'ont plus aucune foi en la Russie, ils se croiraient dégagés de toute obédience comme de tout scrupule envers elle. Concentrant désormais leurs espoirs sur la France et l'Angleterre, ils élargissent démesurément leurs revendications nationales. L'autonomie sous le sceptre des Romanow ne leur suffit plus : il leur faut l'indépendance totale et absolue, la résurrection intégrale de l'État polonais ; ils n'auront de cesse qu'ils n'aient fait triompher leur cause au Congrès de la paix. Plus que jamais, ils dénient à l'empire des tsars le droit de régenter les peuples slaves, de parler en leur nom, de présider à leur évolution historique ; les Russes doivent enfin comprendre que, dans la hiérarchie de la civilisation, ils sont primés de beaucoup par les Polonais et les Tchèques...

* * *

Mardi, 15 août 1916.

Chez un grand nombre de Russes, — je dirai presque : chez la plupart des Russes, — l'instabilité morale est telle qu'ils ne se plaisent jamais là où ils sont et qu'ils ne peuvent jouir de rien jusqu'au bout. Il leur faut sans cesse du nouveau, de l'imprévu, des émotions plus intenses, des secousses plus fortes, des joies plus pimentées. D'où, la recherche continuelle des excitants et des narcotiques, un insatiable appétit d'aventures et le goût passionné des égarements.

Pour résumer la conversation qui vient de m'inspirer cette note, je n'ai qu'à transcrire le mélancolique aveu que Tourguéniew met sur les lèvres d'une de ses héroïnes, la séduisante Anna-Serguéïewna Odintsow : « Pourquoi, même quand nous jouissons d'une audition musicale, d'une belle soirée ou d'une intime causerie avec quelqu'un

qui nous est sympathique, pourquoi cette jouissance nous paraît-elle une allusion à un bonheur inconnu et lointain, plutôt qu'un bonheur réel dont nous jouirions positivement? » Et l'ami, qui l'écoute, lui répond : « On n'est bien que là où l'on n'est pas! »

***

Entre le Dniester et la Zlota-Lipa, les Russes poursuivent leur avance. Ils se sont emparés hier de Jablonitza.

Les négociations de Bucarest sont à la veille d'aboutir.

***

Bratiano et les ministres des gouvernements alliés ont signé hier, à Bucarest, le traité d'alliance.

Aux termes de ce traité, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie garantissent l'intégrité territoriale de la Roumanie ; elles s'engagent en outre à lui faire attribuer, lors de la paix générale, la Bukovine (sauf quelques districts septentrionaux), la Transylvanie et le banat de Témeswar. La Roumanie doublera ainsi son territoire et sa population actuels.

Réciproquement, la Roumanie s'engage à déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie et à rompre toutes ses relations économiques avec les ennemis de ses nouveaux alliés.

Une convention militaire est annexée au traité d'alliance.

D'après cette convention le haut commandement rou-

main s'engage à attaquer les forces austro-hongroises, le 28 août, au plus tard.

Réciproquement, le haut commandement russe s'engage à entreprendre sans délai une action énergique sur tout le front austro-hongrois et plus particulièrement en Bukovine, afin de couvrir la mobilisation et la concentration des forces roumaines. Dans le même dessein, les états-majors alliés s'engagent à ce que l'armée de Salonique entreprenne une vigoureuse offensive sur tout le front de Macédoine, le 20 août, au plus tard.

L'histoire dira si Bratiano a bien choisi son heure. Pour moi, je persiste à croire que, par excès de prudence ou de finesse, il a laissé déjà passer trois occasions beaucoup plus favorables que la conjoncture actuelle.

La première occasion était au début de septembre 1914, quand les Russes entraient à Lemberg. A cette époque, l'Autriche et la Hongrie, déconcertées, affolées, étaient incapables de défendre la frontière des Carpathes ; les Roumains auraient trouvé toutes les routes libres devant eux.

La seconde occasion était au mois de mai 1915. A cette date, l'Italie venait d'entrer en scène. Politiquement et militairement, la Russie était dans toute sa force. Vénizélos régnait à Athènes. Et la Bulgarie hésitait encore sur le parti à prendre.

La troisième occasion, enfin, était il y a deux mois et demi, au début de la grande offensive russe, avant l'arrivée des renforts allemands et turcs en Galicie et Transylvanie, avant que Hindenburg, « le maréchal de fer », eût dirigé sur le front oriental tous les efforts de sa virtuosité stratégique.

Mais, dans l'action, il ne faut jamais s'attarder aux hypothèses rétrospectives ; elles ne sont légitimes, elles ne sont utiles que dans la stricte mesure où elles éclairent le présent. A ce point de vue, il est manifeste que la

politique dilatoire de Bratiano a rendu beaucoup plus difficile, beaucoup plus aventureuse, l'entreprise où s'engage la Roumanie. Je constate en outre que, par sa faute, le concours des armées russes, leur approvisionnement, leur transport, l'adaptation de leur effort au plan d'action balkanique, ne sont pas préparés. Les choses en sont encore au point où elles étaient, il y a six mois, lors de mes conversations avec Philippesco...

L'accession de la Roumanie à notre alliance ne constitue pas moins un événement d'une haute importance, non seulement pour les résultats positifs de la guerre actuelle, mais encore pour le développement ultérieur de la politique française dans l'Europe orientale.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

3 JUIN-24 AOUT 1915

Réveil du sentiment national. Troubles à Moscou. Remplacement du ministre de l'Intérieur. — Obsèques du grand-duc Constantin. La cathédrale de la Forteresse ; souvenir de Kropotkine. — Lancement du croiseur l'*Ismail*. — Remplacement du ministre de la Guerre ; responsabilité du général Soukhomlinow dans la défaite des armées russes. — Négociations avec les États balkaniques. — Appel de l'empereur à son peuple. — — Le tsar Ferdinand de Bulgarie ; ses motifs personnels de rancune envers la Russie. — Antagonisme de Moscou et de Pétrograd. — Le duc de Morny ; son ambassade auprès de l'empereur Alexandre II ; son mariage. — Conseil de guerre tenu à Chantilly : [illegible] secourir les armées russes. Nouveaux succès des Austro-Allemands. — Remplacement du procureur suprême du Saint-Synode. Raspoutine éloigné de Pétrograd : ses adieux à l'impératrice. — Lancement du croiseur *Borodino*. — Réouverture de la Douma. Irritation du sentiment public. Entrée des Allemands à Varsovie. — La question juive devant la Douma. — Vie cloîtrée des souverains dans leur palais ; contraste avec la cour des règnes précédents. — Le « nationalisme libéral » ; rêve d'un coup d'État national. — Séance orageuse à la Douma. — Progrès de l'offensive allemande en Lithuanie. — Retour de Raspoutine à Pétrograd..... 1

CHAPITRE II

25 AOUT-20 SEPTEMBRE 1915

L'empereur décide d'enlever au grand-duc Nicolas les fonctions de généralissime et de prendre lui-même le commandement

des armées. Rôle de l'impératrice et de Raspoutine. Irritation du sentiment public contre le *staretz*. — L'empereur me fait consulter sur la décision qu'il vient de prendre : « Peut-être faut-il une victime expiatoire pour sauver la Russie... » Mysticisme et raison d'État. — Présage de révolution. — Renvoi du prince Wladimir Orlow. — L'empereur prend le commandement des armées. Départ du grand-duc Nicolas pour le Caucase. — Disgrâce du général Djounkowsky, commandant en chef de la gendarmerie ; influence croissante de Raspoutine. — Situation périlleuse des armées russes en Lithuanie. — Les « cadets » ; leur idéal politique : « l'opposition *de* Sa Majesté. » — Prorogation de la Douma. Grèves à Pétrograd. — Entrée des Allemands à Wilna 52

CHAPITRE III

21 SEPTEMBRE-8 NOVEMBRE 1915

La Bulgarie mobilise contre la Serbie. Envoi d'un contingent franco-anglais dans les Balkans. — Discorde au sein du gouvernement russe. Lettre collective des ministres à l'empereur. Réponse cassante de Nicolas II. — Emotion que « le geste fratricide » de la Bulgarie provoque dans le peuple russe. Le gouvernement français réclame la coopération militaire de la Russie contre la Bulgarie : échange de télégrammes entre le président de la République et l'empereur. — Progrès des influences réactionnaires à la cour. Disgrâce du ministre de l'Intérieur et du procureur suprême du Saint-Synode. — Audience de l'empereur ; promesse d'une coopération militaire contre la Bulgarie. — L'impératrice exhorte l'empereur à l'absolutisme. Les prières de Raspoutine ; sa sincérité dans l'affirmation de son pouvoir surnaturel. — Offensive foudroyante des Bulgares contre les Serbes. Manifeste de l'empereur sur la félonie bulgare. La flotte russe bombarde Varna. — Négociation avec le gouvernement roumain pour obtenir l'autorisation de faire passer, par la Moldavie, une armée russe, envoyée au secours des Serbes. Refus du gouvernement roumain..... 77

CHAPITRE IV

9 NOVEMBRE-31 DÉCEMBRE 1915

Accentuation des tendances réactionnaires. — Un trait du caractère russe : le nomadisme. Les pèlerins errants. — Tristesse de l'hiver ; dépression générale. Comparaison entre la guerre actuelle et la guerre de 1812. — Le tsar Ferdinand de Bulgarie :

« Quand je quitterai la scène du monde... » — Russie et Amérique : deux types d'humanité. — Propension des Russes à la résignation. Le gouverneur d'Oufa. Prédominance du rêve dans l'âme russe ; la cité invisible du lac Svetloyar. — Discrédit du clergé dans les masses populaires ; caractère misérable des popes. — Spiritisme ; curiosité des Russes pour le surnaturel. — L'expédition de Salonique. Difficultés imprévues : le gouvernement britannique propose l'évacuation immédiate ; les gouvernements français et russe résistent pour la suite de l'entreprise. — Un thème de la propagande allemande : « La France laisse porter à la Russie tout le poids de la guerre... » Un point d'histoire : les initiatives spontanées de l'empereur Alexandre III dans les préliminaires et la conclusion de l'Alliance franco-russe. — La secte des *Skoptzy*. Le martyr Sélivanow ; une légende fantastique. Liturgie sanglante : « les clefs de l'Enfer. » — Souvenir de Dostoïewsky : la parade funèbre du 22 décembre 1849. — Le gouvernement français demande l'envoi de troupes russes en France ; mission du sénateur Doumer. — Grave maladie du cesarewitch : intercession de Raspoutine. — Avances insidieuses de l'Allemagne à la Russie pour la négociation d'une paix séparée : lettre du comte Lerchenfeld ; mission de Max Warburg. Infructueuse tentative de Nicolas II à l'Alliance..... 99

CHAPITRE V

1er-26 JANVIER 1916

Retraite héroïque des Serbes à travers l'Albanie. — Conciliabule révolutionnaire à Pétrograd : programme d'une paix socialiste. — Raspoutine et le clergé russe. Une canonisation imposée par l'empereur ; résistance du Saint-Synode ; renvoi du procureur suprême. — Activité des armées russes en Galicie. Les troupes anglo-françaises évacuent la presqu'île de Gallipoli. Entrée des Autrichiens à Cettigné. — Quelques traits de la femme russe. — Attitude comminatoire des empires germaniques à l'égard de la Roumanie..... 145

CHAPITRE VI

27 JANVIER-24 FÉVRIER 1916

L'état-major russe établit le programme d'une convention militaire avec la Roumanie. — Rencontre solennelle de l'empereur Guillaume et du tsar Ferdinand à Nisch ; évocation de Ver-

saules ; vilenie du souverain bulgare. — Sensibilité des Russes à l'action orientale ; complaisance de leur imagination aux perspectives lointaines. — Retraite du président du Conseil, Goremykine ; son remplacement par Sturmer ; renvoi du ministre de l'Intérieur Khvostow ; influence de Raspoutine sur ces [illegible]. — Antécédents et caractère de Sturmer ; son intime collaborateur, le forban Manouïlow. — Raspoutine et le moine Iliodore ; un mélodrame de l'*Okhrana*. — Le roman du grand-duc Michel, frère de l'empereur ; la comtesse Brassow. — La grande-duchesse Marie-Pavlowna vient dîner à l'ambassade ; son opinion sur l'empereur et l'impératrice. — Les grands problèmes de la politique intérieure : le problème agraire et le problème ouvrier. — Condition misérable paysanne russe. — Définition de l'autocratisme impérial. — Instabilité du caractère russe : brusquerie des revirements. — Ouverture de la Douma. Un coup de théâtre : l'empereur se rend au palais de Tauride. Retentissement de cette manifestation..... 162

CHAPITRE VII

23 JANVIER-22 MARS 1916

Mentalité primitive des *moujiks;* différence d'évolution entre les classes supérieures et les masses russes : « un abîme terrifiant ». — La bataille de Verdun ; forte impression qu'elle produit en Russie. — L'ancien ministre de la Guerre de Roumanie, Philippesco, vient à Pétrograd ; notre conversation, à la suite de laquelle Sazonow lui déclare que l'état-major russe est prêt à conclure une convention militaire avec l'état-major roumain. — L'empereur m'invite à voir, dans son palais, une représentation cinématographique du front français. Il me reçoit le lendemain en audience officielle pour conférer avec lui sur les questions de Roumanie et d'Asie mineure ; ramené de son accueil, évocation de nos souvenirs communs. — La *Maison du peuple*. Chaliapine dans le rôle de *Don Quichotte :* le héros de Cervantès et l'âme russe. — Les chants de la steppe et de l'*isba;* éloquence et beauté des mélodies populaires : une scène paysanne de Maxime Gorky. — Le général Soukhomlinow, ancien ministre de la Guerre, est traduit devant une cour martiale. — Enthousiasme du peuple russe pour l'épopée de Verdun ; félicitations de l'empereur à l'armée française. — *Boris Godounow* au *Narodny Dom;* le jeu des forces obscures et collectives dans l'histoire de la Russie..... 199

CHAPITRE VIII

23 MARS-3 MAI 1916

Nouvelle crise de pessimisme dans la société russe ; conception eschylienne de la fatalité. — Démoralisation du clergé russe ; misère des popes : « les humiliés et les offensés » de Dostoïewsky. — Politique réactionnaire de Sturmer : cinq députés socialistes relégués en Sibérie. — Pertes comparées de l'armée française et de l'armée russe. — Le général Polivanow, ministre de la Guerre, est sacrifié comme trop favorable à la Douma et remplacé par le général Schouvaïew. — Froideur des milieux libéraux à l'égard de la France : griefs de 1906, rancune persistante. — Succès de l'armée russe en Turquie d'Asie ; prise de Trébizonde. — Offices de Pâques ; la piété russe. — Un paradoxe sur Pierre le Grand : « le précurseur des révolutionnaires modernes. » — La communion pascale au *Féodorowsky Sobor*. Une sinistre prédiction de Raspoutine. — La foi au surnaturel et la notion du miracle chez les *moujiks*. — Exigences imprévues de la Roumanie pour prix de sa coopération militaire..... 224

CHAPITRE IX

4 MAI-15 JUIN 1916

Mission de Viviani et d'Albert Thomas à Pétrograd ; je les présente à l'empereur. Affaires de Pologne et de Roumanie ; envoi de troupes russes en France. — Conférence au grand-quartier général. — Banquet offert par la Douma. Les discours ; sensibilité des Russes aux prestiges de l'éloquence. Chaliapine et la *Marseillaise*. — Sillage d'émotion que la mission française laisse derrière elle. — La foi au tsar dans les masses populaires. — Brillante offensive du général Broussilow en Volhynie et Galicie. — Vagabondage russe..... 253

CHAPITRE X

16 JUIN-18 JUILLET 1916

La féerie des nuits solsticiales. — Une leçon de l'*Iliade*. — Effacement du rêve byzantin. — Une autre esquisse de la femme russe. — Relations de l'impératrice et de Raspoutine : la sœur Akoulina. — Brillante offensive des armées russes en Galicie. — Le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch et l'empereur Guil-

laume ; la manifestation du kaiser à Tanger, en 1905. — Voyage des parlementaires russes en Occident. — Nouveaux succès des armées russes en Galicie ; développement de leur offensive. Action pressante des Alliés à Bucarest. — Convocation des ministres à la *Stavka*. L'autonomie de la Pologne ; l'empereur se rallie au programme libéral de Sazonow..... 288

CHAPITRE XI

10 JUILLET-1er AOUT 1916

L'impératrice et Raspoutine imposent à l'empereur le renvoi de Sazonow et son remplacement par Sturmer ; gravité de cette mesure. — Négociation avec la Roumanie. Aux termes d'une convention militaire signée à Chantilly par le colonel Rudéanu, l'armée roumaine doit attaquer immédiatement la Bulgarie. Pourparlers secrets entre Bucarest et Sophia ; Bratiano désavoue la convention Rudéanu. — Victoire des Russes à Brody. — Disgrâce de Sazonow. Vues d'avenir. Un précédent historique : la guerre de Sept ans. — Nouveaux atermoiements de la Roumanie. Un télégramme du président de la République à l'empereur. — Autocratisme et régicide. — La piété du des Polonais sur le sort de leur patrie ; le parti [illegible] vont, dans le règlement de la question polonaise, la base d'une réconciliation entre le tsarisme et les empires germaniques. — La Roumanie accède à notre alliance ; traité de Bucarest..... 316

TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LEURS ENFANTS..... Frontispice.

MOSCOU : *le Couvent des Vierges* (Aquarelle de G. Loukomsky)..... 8

L'EMPEREUR ET LE GRAND-DUC NICOLAS, A LA STAVKA.. 54

PÉTROGRAD : *le Couvent de Smolny* (Aquarelle de G. Loukomsky)..... 96

PÉTROGRAD : *la Place du Saint-Synode* (Aquarelle de G. Loukomsky)..... 138

LA GRANDE-DUCHESSE MARIE-PAVLOWNA..... 180

L'AMBASSADE DE FRANCE A PÉTROGRAD : *le Grand Salon*... 224

PÉTROGRAD : *le Palais de marbre et la Néwa* (Aquarelle de G. Loukomsky)..... 280

LE GÉNÉRAL ALEXÉIEW, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR DU COMMANDEMENT SUPRÊME..... 312

PÉTROGRAD : *les Iles; le Palais d'Iélaghine* (Aquarelle de G. Loukomsky)..... 332

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie,

à Paris, le 24 mai 1922.

V. & K. JOKINEN
HELSINGFORS